





523
—

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME DOUZIÈME.

ARRÊTÉ
DE
LE MINISTRE GÉNÉRAL
DES VOYAGES
ET DES
DÉPLACEMENTS

523
—

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

TOME DOUZIÈME.



A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXX X.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

In. 523
80 Rés. 56 (1)

80004706

A D R E S S

LIST OF THE GENERAL
MEMBERS

CONSTITUTION
OF THE SOCIETY
ARTICLE I
SECTION I
ARTICLE II
SECTION I

ARTICLE III
SECTION I

ARTICLE IV
SECTION I

ARTICLE V
SECTION I

ARTICLE VI
SECTION I



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.
LIVRE IV.
PÉROU.

CHAPITRE II.

Description du Pérou.

S'IL EST VRAI que la plus riche Contrée
du Monde soit celle qui renferme le plus d'or
& d'argent dans son sein, on ne peut refuser

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

cette espèce de prééminence au Pérou. Mais, sans entrer dans une question, qui appartient, d'un côté, à la politique, & de l'autre à la morale, ni même dans celle des causes naturelles de cette propriété, qui regardent la physique, on se borne ici à la méthode qu'on a suivie dans les autres descriptions.

Le Pérou, partie la plus considérable de l'Amérique Méridionale est situé entre les 291 & 317 degrés de longitude & entre le sixième degré de latitude du Nord & le 37 du Sud. On comprend à la vérité, dans cette étendue, le Tucuman, qui a fait, depuis long-temps, partie de sa Vice-Royauté. Sa longueur est d'environ huit cens vingt lieues du Sud-Est au Nord-Est, & sa plus grande largeur ne passe point deux cens quatre-vingt lieues de l'Est à l'Ouest. On lui donne pour bornes au Nord Tierra-Firme; à l'Orient, les Provinces des Amazones & de Rio de la Plata; au Midi, le Chili & la terre Magellanique; & au Couchant, la mer du Sud ou Pacifique.

Le Gouvernement, ou la Vice-royauté du Pérou, n'embrasse proprement aujourd'hui, que les pays qui sont sous la Jurisdiction des Audiencias de Lima, de Los Charcas & du Chili, sous lesquelles sont compris les Gouvernemens de Santa-Cruz de la Sierra, du Paraguay; du Tucuman;

DES VOYAGES. 5

& de Buénos-Aires, quoique ces trois dernières Provinces aient, comme le Chili, leurs Gouverneurs particuliers. Mais, tout absolu qu'ils sont, dans les affaires politiques, civiles & militaires, ils reconnaissent la supériorité du Vice-Roi, qui, par exemple, en cas de mort, a droit de nommer à leurs Gouvernemens par provision. Cette Vice-royauté se trouve bornée au Nord, à ce qui est renfermé dans le Corrégiment de Piura, qui confine à ceux de Guayaquil, de Loxa & de Chachupoya, & qui finit à celui de Jaén de Bracamoros : de sorte que, commençant au Golfe de Guayaquil, elle s'étend depuis la côte de Tumbez, par les trois degrés 25 minutes de latitude australe, jusqu'aux Terres Magellaniques; environ 54 degrés de la hauteur du même pôle; c'est-à-dire, l'espace de plus de mille lieues marines. A l'Orient, elle confine, en partie, au Brésil, étant borné de ce côté-là par la fameuse ligne de démarcation, qui divise les domaines des Couronnes de Castille & de Portugal, & en partie à la Mer du Nord. A l'Occident, ses limites sont la Mer du Sud.

L'Audience de Lima comprend, dans sa Jurisdiction, l'Archevêché de Lima, & les quatre Evêchés de Truxillo, Guamanga, Cusco & Arequipa; car tout suit à présent la division Ecclésiastique.

7 HISTOIRE GÉNÉRALE

Le Diocèse Archiépiscope est divisé en quinze Corrégimens, remplis de bourgs, de villages & hameaux, habités par des Espagnols, des Méris & des Indigènes; & comme la résidence du Corrégidor, qui en prend le titre de Capitale, est souvent fort éloignée des autres parties du pays de sa Jurisdiction, chaque Corrégiment a été divisé en plusieurs districts, gouvernés par des Subdélégués. Les grandes habitations ont ordinairement chacune leur Curé particulier; & les petites sont jointes au nombre de deux ou trois sous un même Curé, qui a des Vicaires pour l'assister lorsqu'elles sont éloignées entr'elles.

De *Morropé* à *Séchura*, premier bourg de la Jurisdiction de *Piura*, s'étend un espace de trente lieues, qu'on nomme le *Désert*, parce qu'il ne s'y trouve que des sables, sans aucune habitation. Ce terrain est si égal, si uni & si vaste, qu'il est aisé de manquer la route: d'ailleurs le sable y est si continuellement remué par le vent, que les guides mêmes perdent la trace. Leur ressource, dans ces occasions, est d'observer si on a le vent en face, quand on est en chemin vers *Lima*, & au dos quand on revient. Avec cette règle, on est sûr de ne pas s'égarer, parce que les vents du Sud régissent constamment dans cette contrée. Un autre moyen pratiqué par les guides, est de prendre dans leurs mains, en divers endroits, des poi-

DES VOYAGES:

gnées de sable & de le flairer : ils distinguent , par l'odeur , s'il a passé des mules , apparemment parce que la fiente de ces animaux y laisse quelque impression. Ceux qui , marchant sans guides , s'arrêtent pour dormir , courent risque de ne savoir quelle route tenir à leur réveil ; & si l'on perd une fois cette connaissance , il faut s'attendre à périr de fatigue & de misere. On doit avoir fait aussi la provision d'eau , sans quoi l'on est menacé de mourir de soif dans cette route.

L'Audience de Charcas , considérée dans toute l'étendue de sa Jurisdiction , ne le cède gueres en grandeur à celle de Lima , mais avec cette différence que celle-ci est bien peuplée , & que la premiere est entrecoupée , d'un côté , de déserts & de montagnes couvertes de bois épais qui les rendent impénétrables , & traversée de l'autre par les Andes , qui pourtant laissent entr'elles de vastes plaines. La Ville de Plata est la Capitale de toute cette Audience. La Jurisdiction commence , du côté du Nord , à Vilcanora , dans le Diocèse de Cusco. De-là , elle s'étend , vers le Sud , jusqu'à Buénos-Aires. A l'Orient , elle touche au Brésil , sans autres bornes de ce côté que la fameuse ligne de Démarcation. A l'Occident , elle touche à la côte de la mer du Sud , par la Province d'Atacama ,

HISTOIRE GÉNÉRALE

qui est de son ressort. Le reste de l'Audience de Charcas, confine au Royaume de Chili. Dans cette vaste étendue, on compte l'Archevêché de Plata, & cinq Evêchés, qui sont, 1.^o La Paz; 2.^o Santa-Grux de la Sierra; 3.^o Tucuman; 4.^o Paraguay; 5.^o Buénos-Aires; divisés, comme ceux de Lima, en plusieurs Corrégimens.

La Ville de Plata, nommée aussi *Chuquisaca*; fut fondée, en 1539, par le Capitaine Pédro d'Anzurez, sous les ordres de François Pizarre; sur les ruines du bourg de *Chuquisaca*, à peu de distance d'une montagne nommée *el Porco*, où l'on connaissait quelques mines d'argent. Les Fondateurs lui donnerent le nom de *Ciudad de la Plata*, Cité d'argent; mais celui du bourg s'est conservé, & la nouvelle Ville se nomme indifféremment *Chuquisaca* ou *Plata*.

Elle était située dans une petite plaine environnée de montagnes, qui la mettent à l'abri des vents. En été, la chaleur n'y est point excessive. En hiver, saison qui commence au mois de Décembre, & qui dure jusqu'en Mars, les pluies y sont extrêmement fréquentes, & presque toujours accompagnées de tonnerre & d'éclairs; mais, dans tous les autres mois de l'année, l'air y est tranquille & serein. Les maisons y sont de pierre & couvertes de tuiles. Celles de la principale Place

ont un étage , sans le rez-de-chaussée. Elles sont grandes , bien distribuées , accompagnées de jardins & de vergers. L'eau courante y est rare ; mais elle suffit du moins pour la consommation des habitans , sur-tout depuis le soin qu'on a pris de la distribuer par des Fontaines publiques , dans plusieurs quartiers de la Ville. On y compte environ quatorze mille ames, Espagnols & Américains.

L'Audience de Charcas , établie à Plata , en 1559 , a pour Chef un Président , qui est aussi Gouverneur & Capitaine - Général de toutes ces Provinces , à l'exception des Gouvernemens de Santa-Cruz de la Sierra , de Tucuman , du Paraguay & de Buénos-Aires , qui sont indépendans & absolus pour le militaire. Avec le Président , elle est composée de cinq Auditeurs , d'un Fiscal , d'un autre Fiscal , Protecteur des Américains , & de deux Auditeurs surnuméraires. Le Corps-de-Ville est composé , comme dans les autres Villes , de Régidors , qui sont ordinairement choisis entre la Noblesse de la Ville , & qui ont le Corrégidor pour Chef. Il y a deux Alcades ordinaires pour la Police.

La Jurisdiction du Corrégiment de Plata est si étendue vers l'Occident qu'elle comprend la ville de Potosi. Les fameuses mines d'argent , découvertes , en 1545 , dans une montagne de ce

8 HISTOIRE GÉNÉRALE

nom, servirent bientôt à former une Ville également opulente & peuplée, à laquelle on ne donne pas moins de deux lieues de circuit. L'air de la montagne est froid & sec, ce qui rend le terroir de la Ville aride & stérile. Il n'y croit ni grains ni fruits, ni même un brin d'herbe; mais les vivres y viennent des autres Provinces en si grande abondance, qu'on n'y manque de rien. Le commerce qui s'y fait, de toutes les marchandises de l'Europe & du Pérou, ne le cède qu'à celui de Lima. On y a fixé le Tribunal des Finances, qui était autrefois à Plata. Le voisinage de Porosi offre des eaux minérales chaudes, dont on vante la vertu, & qui se nomment *Bains de Don Diego*.

La Jurisdiction de la Paz est fort bornée. La Ville est de médiocre grandeur, bâtie près des Andes, sur un terrain inégal. Plusieurs collines, qui l'environnent, y bornent la vue de toutes parts, excepté vers une rivière, qui traverse la vallée, encore s'étend-elle fort peu au-delà. Dans les grandes eaux, causées par les pluies, ou par la fonte des neiges, cette rivière, quoique médiocre, entraîne de prodigieux rochers, & roule des morceaux d'or, qu'on recueille après le débordement. En 1730, un Américain se lavant sur la rive, en trouva un si gros, que le

Marquis de Castel Fuerte l'acheta douze mille piaftres, & l'envoya au Roi d'Espagne, comme une rareté digne du Cabinet Royal.

Le voisinage des montagnes, qui ne font éloignées que de douze lieues des murs, rend la plus grande partie du pays froide, & l'expose aux gelées fortes, aux neiges & aux frimats : mais la Ville est à couvert de ces désagrémens par sa situation. Il y fait même assez chaud, pour cultiver aux environs, dans quelques lieux bas, des cannes de sucre, de la coca, du maïs, & diverses sortes de fruits. Les montagnes voisines sont couvertes d'arbres dont on estime le bois. Il s'y trouve des ours, des tigres & des léopards. A quatorze lieues vers l'Est, dans les mêmes montagnes, on en distingue une fort haute, qui renferme de grandes richesses. Un coup de tonnerre en ayant détaché une roche, il y a 50 ans, on y trouva tant d'or, que pendant quelque temps l'once ne valut que huit piaftres dans la Ville. Mais toutes les tentatives qu'on a faites, jusqu'à présent, pour exploiter cette mine, ont mal reussi, parce que la montagne, comme celle de Quito, est continuellement couverte de neige.

C'est dans cette Jurisdiction que se trouve le fameux lac de Titicaca, le plus grand de tous les lacs connus dans cette partie de l'Amérique.

Lac
Titicaca.

Il a quatre-vingt lieues de circuit, & jusqu'à quatre-vingt brasses de profondeur. Sa figure est un peu ovale du Nord-Ouest au Sud-Est. Dix à douze grandes rivières sans compter les petites, y portent constamment leurs eaux. Celle du lac n'est ni salée, ni amère; mais elle est si épaisse & si dégoûtante qu'on ne peut en boire. On y prend deux sortes de poissons; les uns fort gros, & très-bons que les Américains nomment *Suchis*; les autres petits, très-mauvais & pleins d'arêtes, auxquels les Espagnols ont donné le nom de *Bogas*. Il s'y trouve aussi beaucoup d'oiseaux aquatiques. Ses bords sont couverts d'une espèce de glaïeul & de joncs.

Ce lac renferme plusieurs Isles, dont l'une remarquable par sa grandeur, formait anciennement une colline, que les Incas firent applanir. Cette colline, nommée *Titicaca*, qui signifie en langue Péruvienne, colline de plomb, a donné au lac son nom général, & fit naître à l'Inca Manco Capac, fondateur de l'Empire du Pérou, l'idée d'une fable, qui devint comme le fondement de la Religion de l'Empire. Il publia que le Soleil, son père, lui avait ordonné, à lui, & à Mama Oëllo Hu-ca sa femme & sa sœur, de composer, dans cette Isle, des Loix raisonnables & justes, pour délivrer leurs Peuples de l'ancienne barbarie. Depuis ce temps,

l'Isle ayant été respectée comme un sanctuaire, les Incas y firent bâtir un Temple au Soleil, après en avoir fait applanir le terrain dans cette vue. Ce Temple était des plus somptueux de l'Empire. Ses murailles étaient revêtues de plaques d'or & d'argent : mais ces richesses n'égalèrent point encore celles qui s'étaient accumulées autour du Temple, où tous les Sujets de l'Empire, obligés de le visiter une fois l'an, apportaient en offrande une certaine quantité d'or, d'argent & de pierres précieuses. C'est une opinion établie que les Péruviens, voyant leur pays tomber entre les mains des Espagnols, jetterent tous ces trésors dans le lac. Ses bords se rétrécissent, & forment, vers le Sud, une espèce de Golfe, au bout duquel sort une rivière, nommée le *Desaguadero*, qui va former le lac de Plata. On voit encore, sur le *Desaguadero*, un Pont de glaïeuls & de joncs, inventé par un des Incas, pour y faire passer son armée. La largeur du *Desaguadero* est de 80 à 100 aunes; &, quoique l'eau paraisse dormante à sa superficie, elle coule très-rapidement au-dessous. L'Inca fit couper une sorte de paille, nommée *Ichu*, qui se trouve en abondance sur toutes les collines du Pérou : il en fit faire quatre gros palans, qui furent tendus au-dessus de l'eau d'une rive à l'autre, & sur lesquels il fit mettre

en travers une grande quantité de bottes de joncs & de glayeurs secs, liées les unes aux autres, & bien amarrées aux palans. Sur le tout, on mit deux autres palans bien tendus, qui furent couverts des mêmes matériaux, liés & amarrés comme les premiers. Cet étrange pont a cinq aunes de largeur, & n'est élevé que d'une aune & demie au-dessus de l'eau. On a toujours pris soin de le conserver par des réparations ou des renouvellemens, auxquels toutes les Provinces voisines sont également obligées de pourvoir & de contribuer. Un ancien ordre, porté dans cette vue par le Fondateur, ayant été confirmé par les Rois d'Espagne, ce pont sert au commerce des Provinces que le Désaguadero sépare.

La Province de Santa-Cruz de la Sierra, forme un Gouvernement particulier. Mais, quoiqu'il soit d'une vaste étendue, il contient peu d'Espagnols. La plus grande partie de ses bourgs, est ce qu'on nomme Missions du Paraguay, habités par ceux qu'on appelle *Chiquitos*, depuis Santa-Cruz de la Sierra, jusqu'au lac Xarayes, d'où sort la rivière du Paraguay, qui se joignant à d'autres rivières, devient le fleuve si connu sous le nom de Rio de la Plata. Les Jésuites commencèrent à répandre la Foi dans ce pays vers la fin du dernier siècle, avec tant de succès,

qu'en 1732 ils avaient formé sept Peuplades, chacun de plus de 600 familles. Les Chiquitos sont bien faits & belliqueux, comme on l'a reconnu dans les occasions où la nécessité de se défendre les a forcés de marcher contre les Portugais. Leurs armes sont le fusil, le sabre & les flèches empoisonnées. Ils parlent un langage différent de celui des autres Nations du Paraguay; mais leurs usages different peu de ceux des autres Américains.

Ils ont pour voisins des Peuples idolâtres, nommés *Chiriguans*, ou Chiriguanes, qui s'obstinent à rejeter les lumières de l'Évangile. Les Jésuites n'en pénétraient pas moins dans leur pays, accompagnés de quelques Chiquitos, qu'ils menaient pour leur sûreté, & se croyaient fort heureux, lorsqu'ils pouvaient en convertir quelques-uns, comme une sorte de recrue pour leurs peuplades; mais ces conversions durent peu.

Le Gouvernement de Tucuman, situé au centre de cette partie de l'Amérique, commence au Sud de la Plata, au-delà des villages des Chichas, qui fournissent des ouvriers aux mines du Potosi. Il s'étend depuis le Paraguay & Buénos-Aires, à l'Est, jusqu'au Royaume de Chili à l'Ouest, & au Sud, jusqu'aux Pampas, ou plaines de la terre Magellanique. Ce pays,

quoiqu'autrefois uni à l'Empire des Incas, n'avait pas été soumis par leurs armes. Il avait demandé volontairement d'être reçu au nombre des Provinces de l'Empire. Les Espagnols, après avoir presqu'achevé la conquête du Pérou, passèrent à celle de Tucuman, en 1549. Nugnès de Prado, chargé de cette entreprise par le Président de la Gasca, y trouva peu de difficultés, de la part d'un Peuple naturellement docile. Il y bâtit plusieurs Villes.

La plus grande de toutes ces Colonies se nomme Cordoue. C'est la résidence de l'Evêque. Les autres ont leurs Corrégidors particuliers, qui gouvernent les Américains de leurs districts; & le nombre n'en est pas bien grand, dans un pays composé de déserts inhabitables, tant par ses hautes & spacieuses montagnes, où l'eau manque sans cesse, que par les courses continuelles des Américains sauvages.

La Ville de Tucuman, dont l'Eglise Cathédrale est à Cordoue, reçut la qualité de Ville Episcopale en 1570. Son terroir est fertile dans tous les lieux où l'on peut conduire l'eau des rivières. Les lieux chauds donnent du sucre & du coton, dont on fait des toiles. On fabrique aussi dans le pays quelques étoffes de laines, & l'on trouve du miel & de la cire dans les bois. Mais le principal commerce, est celui des

DES VOYAGES: 15

mules, qu'on nourrit dans les vallées, où les pâturages sont fort abondans. On fait passer au Pérou des troupeaux innombrables de ces animaux, qui sont regardés comme les meilleurs de toute l'Amérique méridionale.

Le Gouvernement du Paraguay comprend les pays qui sont au Sud de Santa-Cruz de la Sierra, & à l'Est du Tucuman. Vers le Sud, il confine au Gouvernement de Buénos-Aires; & à l'Est, il s'étend jusqu'au Gouvernement de Saint-Vincent du Brésil, dont Saint-Paul est la Capitale. Tout le monde attribue à Sébastien Cabot, la première découverte du Paraguay, dès l'an 1526, il entra dans Rio de la Plata, & ayant pris des barques pour pénétrer par la rivière de Parana, il s'avança par-là jusqu'au Paraguay. Dix ans après, Juan d'Aoylas fut nommé premier Gouverneur de Buénos-Aires, & Juan de Salinas bâtit la Ville de l'Assomption, capitale de toute cette Province.

 Paraguay.

Au seul nom de Paraguay, la curiosité se réveille, & l'on desire des éclaircissemens sur ces contrées lointaines, où des hommes, dont la politique a été par-tout ailleurs l'objet de tant de reproches, acquirent, par la persuasion, une sorte d'empire, la plus respectable de toutes, & qui a obtenu autant d'éloges, que leurs autres établissemens ont essuyé de censures. Nous nous

bornerons à rapporter les propres termes de Don d'Ulloa , Juge oculaire & impartial.

« Les Missions du Paraguay ne se bornent pas
 » à la Province de ce nom. Elles s'étendent en
 » partie , sur les territoires de Santa-Cruz de la
 » Sierra , de Tucuman & de Buénos - Aires.
 » Depuis près d'un siècle & demi qu'elles ont
 » commencé , on y a converti quantité de Na-
 » tions répandues dans les terres de ces quatre
 » Evêchés. Les Jésuites , avec leur zèle ordinaire ,
 » commencerent cette conquête spirituelle par
 » les Guaranis , Américains , dont les uns habi-
 » taient les bords des rivieres d'Uruguai & de
 » Parana , & les autres , cent lieues plus haut ,
 » les terres qui sont au Nord-Ouest de Guayra.
 » Les Portugais , ne songeant qu'à l'avantage de
 » leurs propres Colonies , faisaient des courses
 » continuelles sur ces Peuples , enlevaient , pour
 » l'esclavage , ceux qui tombaient entre leurs
 » mains , & les employaient aux plantations ;
 » mais , pour mettre les nouveaux - convertis à
 » couvert de cette disgrâce , on prit le parti de
 » les transplanter , au nombre de plus de douze
 » mille , dans les terres du Paraguay , & l'on y
 » joignit à-peu-près le même nombre de ceux de
 » Tapé , dans la seule vue de leur assurer à tous
 » une vie plus sûre & plus tranquille. Ces peu-
 » plades , grossies avec le temps , par des nou-
 » velles

» velles conversions, augmentèrent jusqu'au point
 » qu'en 1734, suivant une relation que je reçus
 » de bonne main, pendant mon séjour à Quito,
 » on comptait trente-deux Bourgs Guaranis,
 » qui contenaient plus de trente mille familles;
 » & leur nombre croissant de jour en jour, on
 » pensait alors à fonder trois nouveaux bourgs.
 » Une partie de ces trente-deux peuplades est
 » du Diocèse de Buénos-Aires, & l'autre du
 » Diocèse du Paraguay. Cette même année, il y
 » avait sept peuplades de la Nation des Chi-
 » quitos dans le Diocèse de Santa-Cruz de la
 » Sierra, & l'accroissement continuel de leurs habi-
 » tans faisait penser aussi à multiplier le nombre
 » des Villages.

» Les Missions du Paraguay sont environnées
 » d'Idolâtres, dont les uns vivent en bonne in-
 » telligence avec les nouveaux convertis, &
 » les autres les menacent continuellement de
 » leurs incursions. L'ardeur des Missionnaires les
 » conduit souvent chez ces barbares, & leurs
 » peines n'y sont pas toujours inutiles. Ils in-
 » spirant quelquefois le goût du Christianisme
 » aux plus raisonnables, qui quittent alors leur
 » pays, & passent dans les Villages Chrétiens,
 » où ils reçoivent le Baptême, après les instruc-
 » tions convenables. A cent lieues des Missions,
 » il se trouve une Nation Idolâtre, nommée

Pérou.

» Guénoas, qu'il est fort difficile d'amener à la
 » lumière de l'Évangile, non-seulement parce
 » qu'ils sont dans l'habitude d'une vie licentieuse,
 » mais parce qu'ayant parmi eux plusieurs Métis,
 » & même quelques Espagnols, noircis de crimes,
 » à qui la crainte du châtement a fait chercher
 » cet asyle, le mauvais exemple qu'ils en re-
 » çoivent, les éloigne des vérités qu'on leur
 » prêche. D'ailleurs la vie oisive, à laquelle ils
 » sont accoutumés, ne subsistant que de leur
 » chasse, sans cultiver même leurs terres, leur
 » fait craindre le travail, qui serait une suite de
 » leur conversion. Cependant la curiosité ou la
 » tendresse pour leurs parens, en amene plu-
 » sieurs, dont quelques-uns se soumettent au
 » joug de la Religion. Il en est de même des
 » *Charuas*, Peuple qui habite entre les rivières
 » de Parana & d'Uruguay; mais ceux qui occupent
 » les bords du Parana, depuis le Bourg du Saint-
 » Sacrement, sont plus dociles parce qu'ils sont
 » plus laborieux, qu'ils cultivent leurs terres, &
 » qu'ils n'ont aucune communication avec les
 » fugitifs. Vers la Ville de Cordoue, d'autres
 » Idolâtres nommés *Pampas*, sont extrême-
 » ment difficiles à convertir, quoiqu'ils viennent
 » vendre leurs denrées dans la Ville: mais ces
 » quatre dernières Nations vivent dans une paix
 » constante avec les Chrétiens. Aux environs

de Santa-Fé, Ville de la Province de Buénos-
 Aires, on trouve divers Peuples guerriers,
 dont toute la vie se passe en excursions, qu'ils
 poussent souvent avec beaucoup de ravages,
 jusqu'aux murs de Saint-Jago & de Salta, dans
 la Province de Tucuman. Les autres Nations, qui
 habitent depuis les confins de celles-ci, jusqu'aux
 Chiquitos, & jusqu'au lac de Xarayes, sont
 peu connues. Dans ces derniers temps, quel-
 ques Jésuites ont pénétré chez ces Peuples par
 la rivière de Pilio-Mayo, qui coule depuis
 le Potosi, jusqu'à l'Assomption, sans avoir pu
 découvrir leurs habitations; ce qu'on attribue
 à la vaste étendue de leur pays, ou à leur
 humeur errante, qui ne leur permet pas de
 faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers
 le Nord de l'Assomption, on rencontre un petit
 nombre de Gentils, dont quelques-uns s'étant
 laissé approcher par des Missionnaires qui cher-
 chaient à les découvrir, les ont suivis sans ré-
 pugnance aux villages Chrétiens, & se sont
 rendus à leurs instructions. Les Chiriguans,
 qu'on a nommés plus d'une fois, habitent aussi
 du même côté, & n'aiment point qu'on leur
 propose de mener une vie moins libre
 que celle dont ils jouissent dans leurs mon-
 tagnes.

On doit comprendre que les Missions du Para-

Pérou.

» guay occupent un pays considérable. En gé-
 » néral, l'air y est fort humide & tempéré,
 » mais froid néanmoins dans quelques parties.
 » Le terroir est fertile en toutes sortes de
 » grains, de fruits & de légumes. On y cul-
 » tive en particulier beaucoup de coton, &
 » l'abondance en est si grande, qu'il n'y a point
 » de Village qui n'en recueille plus de deux
 » mille arobes, dont les Américains fabriquent
 » des toiles & des étoffes. On y plante beau-
 » coup de tabac, des cannes de sucre, & une
 » prodigieuse quantité de l'herbe qu'on nomme
 » *herbe du Paraguay*, & qui fait seule un objet
 » de commerce d'autant plus grand qu'elle ne croît
 » que dans ce Pays, d'où elle passe dans toutes
 » les Provinces du Pérou & du Chili, où il
 » s'en fait une très-grande consommation. Ces
 » marchandises sont envoyées à Santa-Fé & à
 » Buénos-Aires, où les Jésuites ont un Fac-
 » teur particulier dont l'office est de les vendre;
 » car le peu d'intelligence des Américains, sur-
 » tout des Guaranis, les rend incapables de ce
 » soin. Le Commis emploie le produit de sa
 » vente en marchandises de l'Europe, tant pour
 » l'entretien des habitans de chaque Peuplade,
 » que pour l'ornement des Eglises & les besoins
 » des Curés. Mais, avant l'emploi de cet argent,
 » on leve le tribut que chaque Village ou plutôt

chaque Américain doit au Roi. Ces sommes sont
 envoyées aux caisses Royales; après quoi, sans
 autre retranchement, on fait le décompte de
 ce qui revient aux Curés pour leurs appoin-
 temens, & pour les pensions des Caciques.
 Les autres denrées, que le terroir produit, &
 le bétail qu'on y élève, servent à la nourriture
 des habitans. Enfin cette distribution se fait
 avec tant d'ordre & de sagesse, qu'on ne
 peut refuser, sans injustice, des louanges
 à la Police que les Missionnaires ont
 établie.

A l'exemple des Villes Espagnoles, chaque
 Peuplade a son Gouverneur, ses Régidors &
 ses Alcades. Les Gouverneurs sont élus par les
 habitans mêmes & confirmés par les Curés, qui
 se réservent ainsi le pouvoir de rejeter ceux
 dont les qualités ne conviennent point à leurs
 fonctions. Les Alcades sont nommés tous les
 ans par les Corrégidors, qui veillent avec
 eux au maintien de la paix & du bon ordre.
 Mais comme ces Magistrats, dont les lumieres
 sont fort bornées, pourraient abuser de leur
 autorité, il leur est défendu d'infliger la moindre
 peine sans la participation du Curé, qui éclaire
 l'affaire, & qui livre l'accusé au châtement,
 lorsqu'il le juge coupable. C'est ordinairement
 la prison ou le jeûne. Si la faute est grave, la

Pérou.

» peine sera quelques coups de fouet ; & c'est
 » la plus grande , parmi des gens qui ne com-
 » mettent jamais d'assez grands crimes pour mé-
 » riter une plus sévère punition. L'horreur pour
 » le vol , pour le meurtre & les autres excès de
 » cette nature est établie dans toutes les Peu-
 » plades , par les exhortations continuelles des
 » Missionnaires. Les châtimens mêmes sont tou-
 » jours précédés d'une remontrance , qui dispose
 » le coupable à les recevoir comme une cor-
 » rection fraternelle ; & ces ménagemens de dou-
 » ceur & d'affection mettent le Curé à couvert
 » de la haine & de la vengeance de celui qu'il
 » fait punir. Aussi loin d'être haïs de leurs Amé-
 » ricains , ces Peres en sont si chéris & si respectés ,
 » que , quand ils les feraient châtier sans raison ,
 » ces ames simples , qui croient leurs Directeurs
 » incapables d'erreur & d'injustice , croiraient
 » l'avoir mérité.

» Chaque Peuplade a son arsenal particulier ,
 » où l'on renferme toutes les armes qui servent ,
 » dans les cas où la guerre est indispensable ,
 » soit contre les Portugais , ou contre les Na-
 » tions du voisinage. Les armes sont des fusils ,
 » des épées & des bayonnettes. Tous les soirs
 » des jours de Fête , on apprend à les manier
 » par des exercices publics. Les hommes de
 » chaque Village sont divisés en plusieurs Com-

«pagnies qui ont leurs Officiers , en uniformes
 «galonnés d'or ou d'argent , avec la devise de Pérou.
 «leur Canton. Les Gouverneurs , les Régidors
 «& les Alcades ont aussi des habits de céré-
 «monie , différens de ceux qu'ils portent hors de
 «leurs fonctions.

«Tous les Villages ont des Ecoles , pour ap-
 «prendre à lire & à écrire ; il y en a pour la
 «danse & pour la musique , où l'on fait d'excellens
 «élèves , parce qu'on n'y admet personne sans avoir
 «consulté son inclination & ses talens. Ceux à
 «qui l'on remarque du génie , apprennent la lan-
 «gue latine , & quelques - uns s'y rendent fort
 «habiles. Dans la cour de la maison du Curé , il
 «y a divers ateliers de Peintres , de Sculpteurs ,
 «de Doreurs , d'Orfèvres , de Serruriers , de
 «Charpentiers , de Tisserans , d'Horlogers , &
 «des autres professions nécessaires ou utiles. Les
 «jeunes gens ont la liberté de choisir celle qui
 «pique leur goût , & s'y forment par l'exemple
 «& les leçons des Maîtres. Chaque Village a
 «son Eglise grande & fort ornée. Les maisons
 «des Américains sont si bien disposées , si com-
 «modes & meublées si proprement , que celles
 «des Espagnols ne les valent point , dans plu-
 «sieurs Bourgs du Pérou. Quelques - unes sont
 «bâties de pierre , d'autres de briques crues , &
 «la plupart de bois simple ; mais les unes & les

Pérou.

» autres sont couvertes de tuiles. Rien n'est né-
 » gligé dans ces Villages. Il s'y trouve jusqu'à
 » des Fabriques de poudre à canon , dont une
 » partie est réservée pour les temps de guerre ,
 » & l'autre employée aux feux d'artifices par les-
 » quels on solemnise toutes les fêtes ecclésiasti-
 » ques & civiles. A la proclamation des Rois d'Es-
 » pagne , tous les Officiers sont vêtus de neuf ,
 » & rien ne manque à la magnificence de leurs
 » habits. Chaque Eglise a sa Chapelle de Musi-
 » que , composée de voix & d'instrumens. Le Ser-
 » vice divin s'y célèbre avec la même pompe que
 » dans les Eglises Cathédrales , & l'on vante sur-
 » tout celle des Processions publiques. Tous les
 » Officiers civiles & militaires y paraissent en ha-
 » bits de cérémonie. La Milice y est en Corps. Le
 » reste du Peuple porte des flambeaux , & tous
 » marchent dans le plus grand ordre. Ces Proces-
 » sions sont accompagnées de fort belles danses.
 » Il y a des habits particuliers & fort riches pour
 » les Danseurs.

» Entre les édifices publics de chaque Vil-
 » lage , on voit une Maison de force , où les
 » femmes de mauvaise vie sont renfermées. Elle
 » sert , en même-temps , de ce que les Espagnols
 » nomment une *Béaterie* , c'est-à-dire , une re-
 » traite , dans l'absence des maris , pour les fem-
 » mes qui n'ont point de famille. On a pourvu

» singulièrement, non-seulement à l'entretien de
 » cette Maison, mais encore à la subsistance des
 » vieillards, des orphelins & de ceux qui sont
 » hors d'état de gagner leur vie. Tous les habi-
 » tans sont obligés de travailler deux jours de la
 » semaine, pour cultiver & semer en commun
 » un espace de terre convenable; ce qui s'appelle
 » *travail de la Communauté*. Si le produit passe
 » les besoins, on applique le surplus à l'ornement
 » des Eglises, à l'habillement des vieillards, des
 » orphelins & des impotens. Ainsi, nul des ha-
 » bitans ne manque du nécessaire. Les tributs
 » Royaux sont payés ponctuellement. Enfin cette
 » portion du monde est le séjour de la paix & du
 » bonheur, & ces avantages sont dûs à l'exacti-
 » tude avec laquelle les Loix y sont observées.
 » Les Jésuites, Curés de toutes les Paroisses de cette
 » nouvelle République, ont besoin d'exciter au
 » travail les Guaranis, qui sont naturellement
 » paresseux; & c'est par cette raison qu'ils pren-
 » nent aussi soin de faire vendre les marchandises
 » des Fabriques, & les denrées qui provien-
 » nent de la culture des champs. Au contraire,
 » les Chiquitos sont laborieux & ménagers: ils
 » pourvoient d'eux-mêmes à la subsistance de leurs
 » Curés, en cultivant ensemble une plantation
 » remplie de toutes sortes de grains & de fruits,
 » qui suffit pour l'entretien de l'Eglise & de son

Pétou.

PÉROU.

» Ministre. De leur côté, les Curés de cette Na-
 » tion font des provisions de ferremens, d'étof-
 » fes & d'autres marchandises, qu'ils donnent en
 » échange à leurs Paroissiens, pour de la cire &
 » d'autres productions du pays. Ils remettent ce
 » qui leur vient, par cette espèce de commerce,
 » au Supérieur de leur Mission, qui n'est pas le
 » même que celui des Guaranis; &, du produit
 » de la vente, on achete de nouvelles marchan-
 » dises, pour les besoins de chaque Communauté.
 » Il arrive de-là, que les Américains ne sont pas
 » obligés de sortir du canton, pour se procurer
 » leurs nécessités, & que, n'ayant point de com-
 » munication avec d'autres Peuples, ils ne sont
 » point exposés à contracter les vices dont on s'ef-
 » force de les préserver.

» L'administration spirituelle des Peuplades;
 » n'est pas moins extraordinaire que le Gouver-
 » nement politique: chaque Village n'a qu'un
 » Curé; mais il est assisté d'un autre Prêtre ou
 » même de deux, suivant le nombre des habi-
 » tans. Ces deux ou trois Prêtres, servis par six
 » jeunes garçons, qui font l'Office de Clercs à
 » l'Eglise, forme dans chaque Village une espèce de
 » petit Collège, où toutes les heures d'exercice sont
 » réglées comme dans les Collèges des grandes
 » Villes. La plus pénible fonction des Curés, est de vi-
 » siter en personne les plantations des Américains,

pour les encourager au travail, sur-tout les Gua-
 ranis, qui abandonneraient la culture des ter-
 res, & se laisseraient manquer de tout, s'ils
 n'étaient excités avec une continuelle attention.
 Le Curé n'assiste pas moins régulièrement à la
 Boucherie publique, pour la distribution des
 viandes, qui se fait par rations, à proportion
 du nombre de personnes dont chaque famille
 est composée. Il visite aussi les malades, pour
 leur donner les secours spirituels, & les faire
 servir avec charité. Ces soins, qui l'occupent
 presque tout le jour, lui laissent peu de temps
 pour d'autres Offices, dont son Vicaire est char-
 gé. C'est le Vicaire, par exemple, qui, cha-
 que jour, à l'exception du Jeudi & du Samedi,
 fait le Catéchisme dans l'Eglise aux jeunes gens
 de l'un & l'autre sexe, dont le nombre est si
 grand, qu'il passe deux mille dans chaque Village.
 Le Dimanche, tous les habitans, sans distinc-
 tion d'âge, vont recevoir les mêmes instruc-
 tions.
 A la rigueur, continue Don d'Ulloa, ces Curés
 devraient être nommés par le Gouverneur,
 comme Vice-Patron des Eglises, & devraient
 être admis par l'Evêque aux fonctions de leur mi-
 nistère: mais, comme il pourrait arriver qu'en-
 tre les trois Sujets qui seraient présentés pour
 chaque nomination, le Gouverneur & l'Evêque

Pérou.

ne distinguassent pas tout-d'un-coup le plus habile, & qu'il est à présumer que les Provinciaux de l'Ordre connaissent toujours mieux le mérite des Sujets, les Gouverneurs & les Evêques ont pris le parti de leur confier leurs droits. Ainsi, c'est le Provincial qui nomme tous les Curés. Il fait sa résidence dans le Bourg de la Candelaria, qui est au centre de toutes les Missions, d'où il fait ses visites dans les autres Peuplades, avec le soin d'envoyer des Missionnaires chez les Gentils. Il est soulagé, dans ses fonctions, par deux Vice-Supérieurs, qui résident, l'un près de la rivière de Parana, l'autre près de celle d'Uruguay. Le Roi paie les appointemens aux Curés dans les Missions des Guaranis. Ils montent, par an, à 300 piastras, en y comprenant ceux du Vicaire. Cette somme est remise à la disposition du Supérieur, qui fournit tous les mois, à chaque Curé, ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture & son habillement. Les Missions des Chiquitos, qui ont un Supérieur à part, ne sont pas comprises dans cet arrangement; & leur Nation étant plus laborieuse, les Curés tirent leur subsistance de son travail.

Le seul malheur de tous ces Peuples, est d'être sujets à des maladies contagieuses, telles que la petite vérole, les fièvres malignes & plusieurs

autres, auxquelles ils donnent vulgairement le nom de *peste*, parce qu'elles font d'étranges ravages. Aussi, quelques nombreuses qu'on ait représentées les Peuplades, elles ne le sont pas autant qu'elles devraient l'être, pour le temps qui s'est écoulé depuis leur formation, & pour la tranquillité dont elles jouissent. Quand ces cruelles maladies régnerent, les Curés & leurs Adjoints ne suffisent point à ce surcroît de travail, & l'on augmente le nombre des Vicaires.

Jamais les Jésuites ne souffrent qu'aucun habitant du Pérou, de quelque Nation qu'il soit, Espagnol ou Métis, entre dans leurs Missions du Paraguay. On les accuse fort injustement, observe Don d'Ulloa, de vouloir cacher ce qui s'y passe, par la crainte qu'on ne partage avec eux les avantages du commerce. Leur unique vue, est de maintenir dans l'innocence & la simplicité, les hommes qu'ils ont fait sortir heureusement de leur barbarie, & qu'on peut compter entre les meilleurs Chrétiens du Monde, comme entre les plus fidèles Sujets de l'Espagne.

La Jurisdiction Ecclésiastique de l'Evêché de Buénos-Aires, s'étend aussi loin que le Gouvernement du même nom, qui prend depuis les Côtes maritimes à l'Est, jusqu'au Pays de Tucuman à l'Ouest, & depuis les Terres Magellaniques au Sud, jusqu'au Paraguay, vers le Nord.

Pérou.

Buénos Aires.

 Pérou.

Les terres arrosées par Rio de la Plata , sont de ce Gouvernement. Elles furent découvertes par Juan Diaz de *Solis* , qui , étant parti d'Espagne , en 1515 , arriva sur les bords de ce fleuve , & prit possession des pays voisins , au nom de son Roi. Ce Capitaine ayant été tué par les habitans auxquels il avait pris trop de confiance , on envoya sur la même Côte , en 1526 , Sébastien Cabot , qui entra dans ce fleuve , & découvrit l'Isle qu'il nomma *Saint-Gabriel*. Plus loin , il découvrit une autre Riviere , qui se jette dans Rio de la Plata , à laquelle il donna le nom de San-Salvador. Il y fit entrer ses vaisseaux ; ensuite , ayant bâti un Fort , où il laissa garnison , & , continuant de naviguer par la riviere de Parana , l'espace d'environ deux cens lieues , il découvrit le Paraguay. Quelques lingots d'argent qu'il reçut des Américains qu'il avait rencontrés , particulièrement des Guaranis , qui les avaient apportés des autres Provinces du Pérou , lui firent juger qu'ils les tiraient des environs du Fleuve. De-là , le nom de *Rio de la plata* ou *Riviere d'argent* , qui a prévalu sur celui de Rio de Solis , le premier que ce Fleuve avait porté , en mémoire de celui qui l'avait découvert.

 Buénos-Aires.

Buénos-Aires est la Ville Capitale de ce Gouvernement , bâtie , en 1535 , par Don Pédre de Mendoza , qui en fut le premier Gouverneur.

Il choisit pour en jeter les fondemens, un lieu nommé *Cabo-Blanco*, sur la côte méridionale de *Rio de la Plata*, près d'une petite riviere qui coule du même côté. Cette Ville est à 34 degrés, 34 minutes, 38 secondes, de latitude Méridionale. Elle a reçu le nom de *Buénos-Aires*, parce qu'en effet l'air y est meilleur qu'en aucun autre endroit de cette partie de l'Amérique. *Buénos-Aires* est bâtie dans une plaine, un peu élevée néanmoins au-dessus du terrain que la petite riviere arrose. C'est une assez grande Ville, puisqu'on y compte jusqu'à trois mille maisons d'Espagnols, & d'autres habitans de race mêlée. Sa forme est longue & étroite; ses rues droites, & d'une largeur médiocre. La grande Place, qui est spacieuse, aboutit à la petite riviere, vis-à-vis de laquelle est un Fort où le Gouverneur fait sa résidence. La Garnison de ce Fort, & de quelques autres qui défendent la Ville, est de mille hommes de troupes réglées. Les maisons n'étaient autrefois que de bauge, couvertes de paille & fort basses. Aujourd'hui elles sont de chaux & de briques, couvertes de tuiles, & d'un étage, sans le rez-de-chaussée. Le climat n'est pas différent de celui d'Espagne; c'est-à-dire, que les saisons y sont distinguées de même: mais les orages y sont fréquens en hiver; & la chaleur de l'été y est

Pérou.

Pérou.

tempérée par quelques vents agréables, qui soufflent dès les huit à neuf heures du matin.

La Ville est environnée de vastes campagnes, toujours vertes, dont la fertilité procure une si grande abondance de bestiaux, qu'il n'y a pas de Ville au Monde où les viandes soient à meilleur marché, ni de meilleur goût. Le cuir des bestiaux est presque la seule chose que l'on paie. Il n'y a pas plus de vingt ans que les campagnes voisines de Buénos-Aires, vers l'Occident, le Sud & le Nord, étaient remplies de bœufs & de chevaux sauvages, qui ne coûtaient que la peine de les prendre. Quoiqu'ils ne manquent pas aujourd'hui, cette grande abondance est diminuée depuis que les Espagnols & les Portugais les tuent pour en avoir les cuirs, qui font un des principaux commerces du Pays. Le gibier n'y est pas moins abondant que la viande de boucherie; & la rivière fournit de très-bon poisson, sur-tout des *Pejes-Reyes*, ou poissons rois, longs d'une demie-aune & plus. Les fruits d'Europe & du Pays, croissent dans ce terroir. En un mot, c'est le Pays de la bonne-chère, avec tous les avantages d'un air fort sain.

Les Villes de Santa-Fé, Las Corrientes, & Monte-Video, appartiennent au Gouvernement de Buénos-Aires. Monte-Video est bâtie depuis quelques années, sur le bord de la Baie dont il porte

Pérou.

porte le nom. Santa-Fé est à quatre-vingt-dix lieues au Nord-Ouest de Buénos-Aires, entre les rivières de la Plata & de Salado, dont la seconde se jette dans l'autre, après avoir traversé les terres du Tucuman. Cette Ville est petite & mal bâtie. Elle a souvent été ruinée par les Idolâtres, qui la tiennent encore dans des alarmes continuelles. C'est par cette Ville que se fait le commerce de l'herbe du Paraguay avec Buénos-Aires. La Ville de Las Corrientes est entre les rivières de la Plata & la rivière de Parana, à cent lieues de Santa Fé. Elle est aussi très-petite & fort mal bâtie. Les deux dernières ont un Corrégidor particulier, qui est Lieutenant du Gouverneur. Leurs habitants & ceux de la campagne sont classés en Troupes de milice, pour résister aux incursions des Sauvages. Toutes les Missions du Paraguay sont aujourd'hui dépendantes, pour la Jurisdiction, du Gouvernement de Buénos-Aires.

Nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur Lima, que l'on nomme non-seulement la Capitale du Pérou, mais la Reine de toutes les Villes des Contrées Méridionales de l'Amérique.

Les Vice-Rois du Pérou font leur demeure ordinaire dans le Palais de Lima. Leur Gouvernement n'est que triennal; mais, par des ordres particuliers du Souverain, il est quelquefois con-

Lima.

Pérou.

tinué. Leur autorité est absolue sans aucune exception. Ils sont à la tête de tous les Tribunaux, dont les Officiers ne sont que leurs Ministres pour l'expédition des affaires. Un Vice-Roi du Pérou règne en effet dans toute l'étendue de sa Jurisdiction, & sa pompe extérieure n'est pas différente de celle de la Royauté. Il a deux Compagnies de Gardes, l'une à cheval, de 160 Maîtres, n'est composée que d'Espagnols, & monte la garde à la principale porte du Palais. Le Vice-Roi ne sort jamais sans être accompagné d'un piquet de huit de ces gardes, dont quatre le précèdent & quatre le suivent. L'autre Compagnie est de cinquante hallebardiers Espagnols aussi. Ils font la garde à la porte des Sallons, par où l'on se rend à l'Audience publique, & plus intérieurement encore à celle de l'appartement du Vice-Roi. Ils l'accompagnent non-seulement jusqu'à la porte du Palais, lorsqu'il en sort, mais dans toutes les Salles des Tribunaux, & le reconduisent de même, à son retour. Il nomme les Capitaines, comme les autres Officiers, de ces deux Compagnies, & ces Emplois sont d'une haute distinction. Outre ces deux Troupes, il a toujours, dans l'intérieur du Palais, un détachement d'Infanterie de cent Soldats, pour l'exécution de ses ordres.

Non-seulement il préside aux délibérations

des Cours de Justice, du Conseil de Guerre & de celui des Finances, mais il donne journellement trois Audiences; l'une aux Américains & aux Mulâtres, dans un beau fallon, orné des portraits de tous les Vice-Rois ses prédécesseurs; l'autre aux Espagnols, dans une salle plus riche encore, & la troisième aux Dames, dans un grand cabinet, où l'on voit, sous un dais magnifique, les portraits du Roi & de la Reine régnans. Les affaires qui concernent le Gouvernement, sont expédiées par un Secrétaire d'Etat, avec son Assesseur. C'est de ce Bureau que sortent toutes les expéditions militaires & civiles. Celles qui regardent l'administration de la Justice, sont le partage du Tribunal qui porte le nom d'Audience. Elles y sont décidées en dernier ressort, sans appel même au Conseil suprême des Indes, du moins dans tout autre cas que celui du déni de Justice. C'est le principal des Tribunaux de Lima; mais rien ne s'y passe qu'avec la participation du Vice-Roi. Il est composé de huit Auditeurs & d'un Fiscal Civil, qui ont trois salles d'assemblées dans le Palais; l'une pour les délibérations, & les deux autres pour les plaidoeries. Les affaires Criminelles se discutent & se jugent dans une quatrième salle, composée de quatre Alcades de Corte, & d'un Fiscal Criminel. Les Américains ont leur Fiscal

Pérou.

Pérou.

protecteur. Le second Tribunal est celui de la Chambre des Comptes, composée d'un Régent qui préside, de cinq Maîtres des Comptes, deux Maîtres des Résultats, & deux Ordonnateurs, avec quelques Surnuméraires des deux dernières classes. C'est-là qu'on juge définitivement les comptes de tous les Corrégidors, qui ont été chargés du recouvrement des tributs. On y règle aussi tout ce qui appartient à la distribution & à l'administration des Finances.

Un troisième Tribunal, nommé la *Caisse Royale*, est composé d'un Facteur, d'un Maître des Comptes & d'un Trésorier, avec titres d'Officiers Royaux. Leur Inspection s'étend sur tous les biens du Domaine Royal, & sur les *Alcavalas*; nom qu'on donne au quint du produit des mines.

Le Corps de Ville est formé de *Régidors*, ou Echevins, d'un *Alfarez Réal*, ou Lieutenant-Général de Police, & de deux Alcades, qui sont les Juges Royaux. Ces Officiers sont tirés de la principale Noblesse de la Ville. Leur objet est l'Administration économique de la Ville, & ce sont les Alcades ordinaires qui président aux assemblées, chacun leur mois. Par un Privilège particulier de Lima, la Jurisdiction de son Corrégidor ne s'étend que sur les Américains.

La Caisse des Morts est un autre Tribunal , composé d'un Juge Supérieur , qui est ordinairement un des Auditeurs , d'un Avocat & d'un Trésorier. Il connaît de toutes les causes qui concernent les biens de ceux qui sont morts intestats , ou chargés des deniers d'autrui , sans avoir laissé de légitime héritier.

Pérou.

Les Négocians ont aussi leur Tribunal , pour les affaires de commerce. C'est celui du Consulat , qui est composé d'un Prévôt des Marchands , & de deux Consuls , élus par les Négocians , dans leur propre Corps. Ces trois Magistrats , secondés d'un Assesseur , jugent suivant les Réglemens des Consulats de Cadix & de Bilbao.

Le Chapitre de la Cathédrale , où l'Archevêque tient le premier rang , est composé de cinq Dignitaires , un Doyen , un Archidiacre , un Chantre , un Ecolâtre & un Trésorier ; de neuf Chanoines , dont quatre obtiennent leurs Canonicats par concours , & les autres par présentation ; de six Prébendiers & de six demi-Prébendiers. L'Archevêque & son Official forment seuls le Tribunal Ecclésiastique.

Celui de l'Inquisition consiste en deux Inquisiteurs & un Fiscal , tous deux à la nomination de l'Inquisiteur-général d'Espagne , ou du Conseil suprême d'Inquisition , pendant la vacance de cet emploi. Le Tribunal de la Cruzada est com-

Pérou.

posé d'un Commissaire subdélégué, d'un Trésorier, & d'un Maître des Comptes, assistés, dans leurs délibérations, par le Doyen des Auditeurs de l'Audience. Enfin la Ville a son Hôtel des Monnoies avec les Officiers nécessaires.

L'Université porte le nom de Saint-Marc, & les Collèges ont des chaires fondées, où l'on professe toutes les Sciences. Elle fut établie par Charles-Quint, avec des privilèges qui furent confirmés par les Papes Paul III & Pie V. En 1572, elle fut incorporée à celle de Salamanque, pour jouir des mêmes prérogatives. Son Recteur est élu tous les ans. On y compte environ cent quatre-vingt Docteurs dans toutes les Facultés, & communément près de deux mille Etudians. Il y a trois Collèges, & vingt Chaires bien rentées.

Les habitans de Lima sont mêlés d'Espagnols, de Nègres, de races de Nègres, d'Américains, de Métis, & d'autres races mélangées. On fait monter le nombre des Espagnols à seize ou dix-huit mille, dont un tiers, ou le quart du-moins, est composé de la Noblesse la plus distinguée & la plus avérée du Pérou. Plusieurs sont décorés de titres Castillans, anciens & modernes. On compte jusqu'à quarante-cinq Comtes ou Marquis, avec un nombre proportionné de Chevaliers des Ordres Militaires d'Espagne. Entre les autres

familles nobles, il y en a de fort illustres, quelques sans titres, témoins vingt-quatre Majorats, Pérou, la plupart d'ancienne fondation. Celle d'Ampuéro, qui tire son origine des anciens Incas, par une Princesse de leur sang, qu'un Capitaine Espagnol épousa au temps de la conquête, est dans une haute distinction. Les Rois d'Espagne lui ont accordé des honneurs & des prérogatives, qui portent les personnes du nom le plus illustre, à rechercher son alliance. Toutes ces familles font une figure convenable à leur rang. Elles ont un grand nombre de domestiques & d'esclaves, de carrosses & de calèches. Ces dernières voitures sont communes, jusques dans la bourgeoisie. Elles ne sont tirées que par une mule, & n'ont que deux trous, avec deux sièges, l'un sur le devant & l'autre sur le derrière, qui peuvent contenir quatre personnes. La plupart sont dorées & d'une forme agréable. Aussi coûtent-elles jusqu'à mille écus. On en fait monter le nombre à cinq ou six mille, & celui des carrosses est aussi fort grand.

Aux terres & aux emplois, qui sont le principal soutien des familles nobles, il est permis à Lima de joindre les profits du commerce; la qualité de commerçant n'y est point incompatible avec la Noblesse. Une Déclaration Royale, aussi ancienne que la conquête, a guéri les Espagnols

Pérou.

de la répugnance qu'ils avaient pour ce moyen de s'enrichir. Elle porte expressément : « Que , sans déroger , & sans craindre l'exclusion des Ordres Militaires , on peut exercer le commerce en Amérique. » Don d'Ulloa regrette que cette heureuse loi ne soit pas commune à tous les Royaumes de l'Espagne , qui en ressentiraient bientôt de grands avantages. A Lima , comme à Quito , le nombre des familles augmente sans cesse par de nouveaux établissemens. Cette Ville étant comme le centre de tout le commerce du Pérou , il y aborde quantité d'Européens , les uns pour y travailler à leur fortune , les autres pour exercer les emplois auxquels ils ont été nommés par la Cour. Plusieurs s'en retournent , après avoir fini leurs affaires ; mais la plupart , charmés des agrémens & de la fertilité du pays , s'y attachent par des mariages , ou par de simples engagemens de commerce , qui tournent , après eux , à l'avantage des parens qu'ils ont laissés en Espagne.

Les Nègres & les mulâtres font la plus grande partie des habitans. Ils exercent les Arts mécaniques , ce qui n'empêche point , comme à Quito , que les mêmes professions ne soient exercées aussi par des Européens. A Lima , l'objet commun est de s'enrichir , & l'on n'y connaît point de préjugé qui soit regardé comme un

obstacle. La troisième & dernière espèce d'habitans, est celle des Américains & des Métis, dont le nombre n'est pas proportionné à la grandeur de la Ville, ni à la quantité des mulâtres. Leur occupation est d'ensemencer les terres, de faire des ouvrages de poterie, & de vendre les denrées aux marchés; car tout le service domestique se fait par des Nègres & des mulâtres, libres ou esclaves; mais le plus grand nombre est de cette dernière classe.

L'habillement des hommes ne diffère à Lima, de celui d'Espagne, que par un excès de luxe, qui règne généralement dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe, est en droit de la porter, & le mulâtre, qui exerce un vil métier, est quelquefois plus magnifique dans ses habits, que l'Espagnol de la première distinction. Aussi l'industrie invente-t-elle tous les jours de nouvelles étoffes, & celles qui viennent de l'Europe, sont aussi débitées. Le prix n'arrête personne. Chacun se pique d'avoir les plus belles; & par une autre ostentation, on n'en a pas même le soin que semble demander leur cherté. Mais le luxe des femmes l'emporte beaucoup sur celui des hommes; & la différence est d'ailleurs si grande, entre leur parure & celle des Dames d'Espagne, qu'elle mérite quelque détail.

Don d'Ulloa ne dissimule point qu'elle parait

Pérou.

d'abord indécente. « Il n'y a que l'usage, dit-il, qui puisse la rendre supportable. » Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, une jupe de toile, qui se nomme *fustan*, & qui n'est que ce qu'on nomme en Europe une jupe blanche ou de dessous; ensuite une jupe ouverte, & un pourpoint.

Les manches de la chemise, longues d'une aune & demie & larges de deux, sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies, & diversement attachées. Par dessus la chemise est le pourpoint, dont les manches sont fort grandes, & de forme circulaire. Elles sont de dentelles, avec des bandes de batiste très-fine entre deux. La chemise est arrêtée sur les épaules, par des rubans qui tiennent au corset. Ensuite les manches rondes du pourpoint se retroussent sur les épaules, & celles de la chemise par dessus. Elles y sont arrêtées; & ces quatre rangs de manches forment quatre espèces d'ails, qui descendent jusqu'à la ceinture. En été, l'on ne voit point de femmes qui n'aient la tête couverte d'un voile assez semblable à la chemise & au corps du pourpoint; il est de batiste, ou de linon très-fin, garni de dentelles. En hiver, dans leurs maisons, les femmes s'enveloppent d'un *rebos*, qui n'est qu'une simple pièce de *bayette* ou de flanelle; mais sont-elles en

1 Femme de Lima en Habit de Ville. 2 en Habit de Menage.
3 Espagnol vêtu comme on l'est au Perou. 4 Mulâtresse
5 Negre domestique.



Bernard Veret

ARCHIVS
DEPARTEMENTALES
GUYANE

visite , le rebos est orné & garni comme le jupon. Quelques-unes le garnissent de franges d'or & d'argent ; d'autres de passemens de velours noir. Au-dessus du jupon , elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint , qui ne passe pas les bords de celui-ci. On doit comprendre ce que coûte un habillement , où l'on emploie plus de matiere pour les garnitures que pour le fond ; & l'on ne sera pas étonné que la seule chemise revienne quelquefois à plus de mille écus.

 Pérou.

Un des agrémens , dont les femmes se piquent le plus à Lima , c'est d'avoir le pied petit. La petitesse du pied y passe pour une si grande beauté , qu'on y raille les Européennes de l'avoir trop grand. Dès l'enfance , on fait porter aux filles de souliers si étroits que , dans l'âge avancé , la plupart n'ont les pieds longs que de cinq ou six pouces. Les souliers sont plats & sans semelle : une pièce de maroquin sert tout-à-la-fois de semelle & d'empeigne. Ils ont la pointe aussi large & aussi longue que le talon ; ce qui leur donne la forme d'un 8. Rien n'est moins commode ; mais elles prétendent que le pied en demeure plus régulier. Ils le ferment avec des boucles de diamans ou d'autres pierreries , plus pour l'ornement que pour l'usage , car étant tout-à-fait plats , ils n'ont pas besoin de boucles

Pérou.

pour tenir au pied : aussi n'empêchent-elles point qu'on ne puisse les ôter facilement. Les bas sont de soie blanche, parce que cette couleur est la plus propre à faire briller la beauté de la jambe, qui est presque entièrement découverte.

La coëffure est d'autant plus agréable, qu'elle est toute naturelle. De tous les présens que la Nature a faits aux femmes de Lima, leur chevelure est un des plus distingués. Elles ont généralement les cheveux noirs, fort épais, & si longs, qu'ils leur descendent jusqu'au-dessous de la ceinture; elles les relevent, & se les attachent derrière la tête, en cinq ou six tresses, qui en occupent toute la largeur, & dans lesquelles elles passent une aiguille d'or un peu courbe, terminée aux deux bouts par deux boutons de diamans, de la grosseur d'une noisette. La partie des tresses, qui n'est point attachée à la tête, a des aigrettes de diamans. Au-devant, l'art forme de petites boucles, qui descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles; & chaque tempe offre une mouche de velours noir : les pendans-d'oreilles sont des brillans, accompagnés de glands, ou houppes de soie noire. Cet ornement est si commun parmi les femmes, qu'outre les carcans de perles qu'elles portent autour du col, elles y pendent encore des rosaires, dont les grains sont de perles fines. Les bagues

1. Espagnole de Quito
 2. Indienne de distinction
 3. Barbier Indien.

4. Mètive de Quito.
 5. Pàisan Indien.
 6. Indienne du commun.



de diamans & les bracelets de perles sont l'ornement des bras & des mains. Sur l'estomac, c'est une plaque d'or enrichie de diamans, attachée par un ruban qui ceint le corps. Quelques-unes, pour se distinguer, ont, en divers autres endroits, des diamans enchassés dans de l'or. Enfin la femme d'un particulier, sans titre, sans noblesse, ne fait point dans toute sa parure, sans avoir sur elle en ornemens la valeur de trente ou quarante mille écus, & ce qui surprend encore plus les étrangers, c'est l'indifférence qu'elles affectent pour tant de richesses. Elles en ont si peu de soin, qu'il y a toujours quelques réparations à faire, & qu'une partie s'use ou se perd avant le terme naturel de sa durée. Pour aller à l'Eglise, elles prennent un voile de taffetas noir & une longue jupe. Pour la promenade, c'est une cappe & une jupe ronde. Elles sont accompagnées alors de trois ou quatre esclaves de leur sexe, Nègresses ou Mulâtres, en livrée comme les Laquais.

Pérou.

A l'égard de la figure, les femmes de Lima sont presque toutes de taille moyenne, presque toutes belles ou jolies. Avec les cheveux qu'on a vantés, elles ont la peau d'une grande blancheur; sans le secours d'aucun fard, de la vivacité, les yeux charmans & le teint admirable. Don d'Ulloa leur attribue les avantages de l'esprit, comme ceux

Pérou.

du corps. « Elles ont, dit-il, de la pénétration; elles pensent avec justesse, & s'expriment avec élégance; leur conversation est douce & amusante. » En un mot, il les trouve si aimables, que cette raison lui paraît expliquer seule pourquoi tant d'Européens forment des attachemens à Lima, & s'y fixent par les nœuds du mariage. Il les représente néanmoins un peu hautaines, à l'égard même de leurs maris, qu'elles aiment à gouverner; mais il trouve des raisons pour excuser ce faible; d'autant plus, ajoute-t-il, que si les maris s'y conforment, ils en sont bien dédommagés par des attentions & des complaisances, qu'elles portent plus loin que dans aucun autre pays du monde.

Elles aiment beaucoup les odeurs. On ne les surprend jamais sans ambre: elles en mettent derrière leurs oreilles, dans leurs robes, & dans toutes les pièces de leur ajustement. Leurs bouquets mêmes sont chargés d'ambre, comme s'il manquait quelque chose au parfum naturel des fleurs. Elles entrelacent leurs cheveux des fleurs les plus éclatantes; elles en garnissent leurs manches. L'approche d'une femme est annoncée par les délicieuses vapeurs qu'elle exhale. La grande Place offre comme un jardin perpétuel, dans l'abondance & la variété des fleurs que les Américaines y viennent étaler. On y voit les Dames dans leurs calè-

ches dorées, acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable ou de plus rare, sans faire attention au prix; & ce spectacle y attire sans cesse beaucoup d'hommes. Au reste, chaque femme, dans sa sphère, se règle sur celles du rang le plus distingué, sans excepter les Nègresses mêmes, qui veulent imiter les femmes de qualité jusques dans leur chaussure.

La musique est une passion commune aux femmes de tous les ordres. On peut même assurer qu'elles sont toutes gaies & badines. De toutes parts & dans toutes sortes d'états, on n'entend que des chansons vives & ingénieuses, ou des concerts de voix & d'instrumens. Les bals sont fréquens; on y voit danser avec une légèreté qui étonne. En général, rien n'est plus opposé à la mélancolie, que l'humeur des habitans de Lima, & leur goût pour la musique & la danse, aide encore à faire régner la joie.

Avec leur vivacité & leur pénétration naturelle, ils ne manquent point de lumières acquises. On leur voit beaucoup d'ardeur à s'instruire dans la conversation des personnes éclairées qui viennent d'Espagne. L'usage qu'ils ont de former entr'eux de petites assemblées, ne sert pas peu à leur éguiser l'esprit par l'émulation. C'est une école continuelle. D'ailleurs ils sont d'un caractère docile, quoique un peu fier. En ménageant

Pérou.

leur amour-propre, on est toujours sûr de leur trouver de la complaisance. Ils aiment les manières douces, & les bons exemples font sur eux une grande impression. On assure aussi qu'ils sont courageux, mais qu'ayant un point d'honneur, qui ne leur permet ni de dissimuler un affront, ni de se faire la réputation de querelleurs, ils vivent entr'eux dans une société fort tranquille. C'est sur-tout dans la Noblesse qu'on voit briller les meilleures qualités de l'esprit & du cœur. Sa politesse est sans bornes pour les étrangers. Les Mulâtres, moins polis & moins éclairés, sont plus sujets aux défauts qui blessent la société; ils sont rudes, altiers, inquiets, & souvent ils ont entr'eux de vifs démêlés: cependant les désordres, qui naissent de tous ces vices, ne sont pas aussi fréquens qu'on pourrait se l'imaginer de la grandeur de la Ville & de la multitude de ses habitants.

Il ne manque aux agrémens de Lima & de sa situation, que de la pluie pour arroser son terroir. Ce n'est pas ici le lieu de recueillir les observations des Voyageurs sur les causes de cette fâcheuse privation; mais on doit remarquer que l'industrie y supplée, jusqu'à rendre les environs fertiles en toutes sortes de grains & de fruits. On a déjà vu qu'un des soins de l'ancien Gouvernement Américain, & peut-être ce qui lui fait le plus

plus d'honneur , fut d'ouvrir des canaux par lesquels l'eau des rivieres pût servir à porter la fécondité dans les terres, & faciliter aux sujets le moyen de les cultiver. Les Espagnols ont trouvé ces ouvrages faits , & les ont conservés dans le même ordre qu'ils les avaient reçus des Incas. C'est par cette voie qu'on n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'arroser les champs de froment & d'orge , les luzernes pour la nourriture des chevaux ; les vastes plantations de cannes de sucre , les oliviers , les vignes & les jardins , pour en tirer régulièrement d'abondantes récoltes. Il n'en est pas de Lima comme de Quito , où les fruits n'ont aucune saison déterminée. A Lima , les champs produisent dans un temps qui est toujours le même , & la récolte se fait au mois d'Août. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles , suivant leur nature ; car ceux qui sont propres aux pays chauds , ne font que perdre la vivacité de leur verdure , & ne s'en dépouillent que pour faire place à de nouvelles feuilles. Il en est de même des fleurs , c'est-à-dire , qu'elles ont aussi leurs saisons. Ainsi , le canton de Lima , où l'on distingue l'hiver de l'été , comme dans la Zone tempérée , a le même avantage dans la production des arbres & des fruits.

Ce qu'on sème le plus dans le canton , c'est la

Pérou.

luzerne, dont il se fait une consommation prodigieuse. Les habitans ne donnent point d'autre nourriture aux bêtes, sur-tout aux mules & aux chevaux, & ceux mêmes qui n'ont pas de carrosses ou calèches, n'étant jamais sans un ou deux de ces animaux, on doit comprendre que le nombre en est infini. Le froment, & les cannes douces, qui produisent un sucre exquis, occupent une autre partie des terres. Tous ces champs sont cultivés par des esclaves Nègres. Les oliviers sont une autre richesse des lieux voisins de Lima. Leur épaisseur les fait ressembler à des forêts; car, outre qu'ils sont plus gros, plus hauts, plus touffus que ceux d'Espagne, on ne les taille jamais, ce qui leur fait pousser tant de rameaux, qu'entrelacés les uns dans les autres, le jour n'y peut pénétrer. Aussi la charrue ne passe-t-elle jamais dans les champs qui en sont plantés. La seule culture qu'on leur donne, est de nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau au pied de chaque arbre, & d'arracher tous les trois ou quatre ans les petits rejets qui croissent autour. Il n'en coûte pas d'autre soin pour avoir une grande abondance de belles olives, dont on fait de l'huile, ou qui se conservent à la manière de l'Europe. Elles sont très-propres à ce dernier usage, par leur grosseur & leur beauté, par la douceur de leur jus, & par leur facilité à se détacher de leurs noyaux; quali-

rés qui manquent aux olives Espagnoles : aussi l'huile de Lima est-elle supérieure à celle d'Espagne. Pérou.

Les environs de la Ville sont remplis de jardins , où croissent toutes les espèces de légumes & de fruits. Leur bonté répond à leur abondance. Quelques louanges qu'on ait données à ceux de plusieurs autres cantons , il n'y en a point qui égale ceux de Lima. D'ailleurs toute l'année est la saison des fruits , & l'on peut sans cesse les manger frais , parce que les saisons étant alternatives dans les montagnes & les vallées , les fruits mûrissent d'un côté , lorsqu'ils cessent de l'autre , & Lima , qui n'est qu'à 25 ou 30 lieues des montagnes , en tire de toutes les sortes , à l'exception de quelques-uns qui demandent un terroir plus chaud. Le raisin est de diverses espèces à Lima. Celui qu'on nomme *raisin d'Italie* , est gros & de très-bon goût. On ne fait aucune sorte de vin dans le canton : il n'y a que du raisin de treilles , qui s'étendent sur la terre , où elles croissent fort bien , sans autre soin que de les railler & de les arroser.

Cependant la qualité du terroir est non-seulement pierreuse & sablonneuse , mais on peut dire qu'il n'est composé que de petites pierres à fusil , ou de cailloux lisses , ce qui rend quelques chemins fort incommodes , à cheval comme à pied. Les

Détou.

lieux où l'on sème, ont environ deux pieds de bonne terre : mais si l'on creuse au-delà, on n'y trouve plus que cette sorte de cailloux ; d'où l'on conclut que la mer couvrait autrefois tout cet espace. Une autre propriété du même terroir, est d'être rempli de sources. On n'y creuse pas à quatre ou cinq pieds, sans trouver de l'eau. Les Voyageurs en donnent deux causes ; l'une, que l'eau de la mer s'y insinue & s'y filtre aisément ; l'autre, qu'un grand nombre de ruisseaux & de torrens, qui coulent des montagnes, se perdent dans cette plaine, avant que d'avoir pu se joindre aux rivières, & qu'ils inondent le terrain, en s'y répandant. Il se trouve même des rivières qu'on n'aperçoit point, parce que leur lit est rempli de pierres ; mais un animal n'y peut remuer les pieds, sans y faire sourdre l'eau. Cette abondance d'eau souterraine contribue sans doute à la fertilité du pays, sur-tout à l'égard des hautes plantes, dont les racines pénètrent assez loin pour en être sans cesse arrosées.

Outre les vergers, les jardins & les plantations, qui mettent une charmante variété dans les campagnes, il y a des lieux où la Nature seule fournit un spectacle agréable aux habitans, & la plus abondante nourriture aux troupeaux. Les collines de San-Christoval & d'Amancaès

sont couvertes, au printems, d'une verdure fort vive & d'une grande variété de fleurs. Divers lieux voisins de la Ville offrent les mêmes agrémens, à cinq ou six lieues de distance. Amancaès tire son nom d'une très-belle fleur jaune, à quatre feuilles terminées en pointe, dont la colline est couverte. Outre ces promenades, la Ville en a de publiques; celle d'Alaméda, au Fauxbourg San-Lazaro, formée par cinq allées d'orangers & de citronniers, longues d'environ deux cens toises; celle d'Acho, qui offre aussi de belles allées d'arbres, sur les bords de la riviere, & quelques autres, où l'on voit, chaque jour, une foule de carrosses & de calèches.

Le voisinage de Lima n'a plus d'autres monumens d'antiquité que des *Guacas*, ou d'anciens Sépulcres Américains, & quelques restes de murailles qui bordaient les grands chemins; mais, à trois lieues de la Ville, au Nord-Est, on voit encore subsister, dans la vallée de Guacachipa, les murs d'une grande Bourgade. Ces murs & ceux de quelques autres vallées voisines, quoique bâtis sur la superficie de la terre, sans mortier & sans ciment, ont résisté jusqu'à présent aux plus violentes secousses des tremblemens de terre, tandis que les plus solides édifices de Lima & de tous les lieux bâtis par les Architectes Espagnols, y ont succombé. On en conclut que l'ex-

Pérou.

périence servait de maître aux naturels du pays ; & leur enseignait que , dans une contrée si sujette aux tremblemens de terre , le mortier n'était pas propre à rendre les bâtimens plus fermes. Aussi nous assure-t-on que les Américains remarquant la méthode de leurs premiers Conquérens , se moquaient d'eux , & disaient que les Espagnols creusaient des tombeaux pour s'enterrer. Mais ce qui n'est pas moins surprenant , c'est qu'après avoir vu les nouvelles Villes du Pérou si souvent changées en ruines & connaissant l'ancien usage des Américains , on ne se soit pas corrigé dans l'espace de deux siècles. Le plaisir d'avoir des maisons spacieuses & des appartemens commodes , l'emporte , dans l'esprit des Espagnols , sur la crainte continuelle d'être écrasés par leur chute. On se rappelle qu'en 1746 un tremblement de terre fit éprouver à la Capitale du Pérou un désastre encore plus affreux que celui qui renversa une partie de Lisbonne quelques années après. Lima fut presque entièrement détruite. Mais dans une Contrée si opulente , un espace de trente ans est plus que suffisant pour fermer cette grande plaie.

Le pain n'est pas moins estimé à Lima ; pour le goût que pour la blancheur. Il n'y est pas cher. On en distingue trois sortes : l'un nommé *Criollo* , fort persillé & fort léger ;

l'autre qu'on nomme *Pain à la Française*, & le pain mollet. Ce sont des Nègres qui fabriquent tous ces pains, pour le compte des Boulangers, & les boutiques en sont toujours bien fournies. On nous fait observer, comme une singularité de Lima, non-seulement que les Boulangers, y sont fort riches, mais qu'une grande partie de leur bien consiste dans le nombre de leurs Esclaves. Outre ceux qui leur appartiennent, ils reçoivent ceux que les Maîtres veulent faire châtier pour quelque faute; & se chargeant de leur nourriture, ils paient encore au Maître leur travail journalier, en argent ou en pain. Ce châtiment est le plus grand auquel on puisse les condamner. Les Galeres n'en approchent point. Ils sont forcés de travailler continuellement, le jour & la nuit. On les nourrit mal, on leur laisse peu de temps pour le sommeil. En peu de mois l'Esclave le plus vigoureux est tout-à-fait affaibli. Enfin cet état est si redoutable pour eux, que l'idée seule sert à les contenir; & ceux qui s'y trouvent condamnés, font les plus grands efforts pour obtenir grace de leurs Maîtres. On fait que le même usage était établi chez les Grecs & les Romains.

Le mouton est la viande la plus ordinaire à Lima, elle y est de très-bon goût. Celle de bœuf est aussi fort bonne; mais on en mange

Pérou.

peu; & deux ou trois bœufs suffisent, par semaine, pour toute la Ville. La volaille y est excellente, & dans une grande abondance. Le gibier y est moins commun : ce sont particulièrement des perdrix, des tourterelles, & des farcelles. La plus grande consommation est de chair de porc, qui passe pour bonne, sans être aussi délicate qu'elle l'est à Carthagène. Toutes les autres viandes, & le poisson même, sont accommodées avec la graisse de porc, c'est-à-dire, avec du *Sain-doux* ou du *Vieux oing*; usage qui vient apparemment de ce qu'à l'arrivée des Espagnols, le Pérou n'avait point d'huile; &, depuis qu'il en a de son crû, l'ancienne nécessité s'est comme tournée en habitude. Ce fut en 1560 qu'Antoine de Ribera planta le premier olivier qu'on ait vu dans cette région; & de-là sont venus ceux qui forment aujourd'hui des forêts.

On apporte des montagnes du veau gelé, comme un mets fort délicat; & les Etrangers mêmes le trouvent tel. Toute la préparation consiste à tuer les veaux, & à les laisser un jour ou deux à l'air dans les bruyeres, pour les y faire geler. Ils se conservent fort long-temps dans cet état, sans la moindre corruption. Le poisson vient, à Lima, des Ports de Chorillos, de Callao & d'Ancon. Le plus délicat est le Cor-

Audo, & le *Peje-Reye*, ou poisson Roi, espèce de gradeau, de six à sept pouces de longueur. Quoiqu'il ne se trouve au Pérou que dans l'eau salée, il n'est pas différent de celui qu'on trouve, sous le même nom, dans les rivières d'Espagne. Celle de Lima produit différentes espèces de poisson, entr'autres une sorte de *crevettes*, qui ont deux ou trois pouces de large. Les anchois sont en grande abondance sur la côte. C'est la nourriture de cette multitude d'oiseaux de mer, représentés sous le nom général de *Guanacs*, quoiqu'ils soient de diverses espèces.

Parmi les différens vins qu'on boit à Lima, il y en a d'excellens. Les plus fins viennent de Lucumba & du lac. Celui dont on fait le plus d'usage, est le vin de Pisco, dont on fait aussi toutes les eaux-de-vie qui se consomment dans la Ville, & qu'on transporte plus loin. L'eau-de-vie de cannes n'y est pas connue. Les fruits secs viennent du Chili, tels que les amandes, les noix, les noisettes, les poires & les pommes séchées, &c. Les confitures ne sont pas moins communes à Lima, que dans les autres Villes de l'Amérique, mais l'usage en est plus modéré. Celui du chocolat l'est aussi. On prend à sa place du *Maté*, qu'on prépare deux fois chaque jour.

Mais rien ne contribue tant à l'abondance

Pérou.

Pérou.

qui règne à Lima , que son commerce avec toutes les autres parties du Pérou. Le Consulat , que nous avons nommé entre les Tribunaux , envoie des Députés-Commissaires pour résider dans toutes les Villes de la dépendance du Vice-Roi. Il juge d'ailleurs de toutes les affaires du commerce. Cette Cour , jointe à l'établissement d'un Comptoir général , où se rassemblent non-seulement toutes les marchandises qui arrivent par les galions & les vaisseaux de Régîtres , mais encore tout ce qui se fabrique dans les autres Provinces , rend Lima comme le centre de toutes les richesses & commodités du pays.

Ce qui vient des Provinces est déposé à Lima , pour être embarqué sur la flotille , qui part du Port du Callao , & qui se rend à Panama , vers le temps de l'arrivée des galions. Les Propriétaires des fonds en abandonnent la direction aux Négocians de Lima ; & ceux-ci les vont trafiquer , avec leurs propres fonds , à la grande foire de Panama. A son retour , la flotille s'arrête au Port de Payta , où les Négocians prennent terre , avec les marchandises de l'Europe dont ils se sont pourvus ; & , pour éviter les longueurs de la navigation , il les font transporter par terre jusqu'à Lima. Ce qu'ils ont de moins précieux continue la route par mer jusqu'à Callao.

Lorsque tous leurs effets sont arrivés à Lima , ils commencent par expédier ce qui regarde leurs Correspondans , tandis qu'ils font serrer , dans des magasins , tout ce qui est pour leur propre compte , jusqu'à ce qu'il se présente des Acheteurs , qui ne manquent point de se rassembler dans un temps réglé ; ou bien ils ont des Commis dans les Provinces intérieures , auxquels ils font des envois , dont ils reçoivent le produit en argent comptant ou par des lettres-de-change. Le commerce d'une flotille dure assez long-temps , par la difficulté de toutes ces expéditions , qui ne finissent que lorsque les magasins sont épuisés.

Le produit de ce qui se vend dans l'intérieur du pays , est de l'argent en barres , en pignes , ou en œuvre. Les barres & les pignes sont converties en espèces , à la Monnoie de Lima. Ainsi , les Négocians gagnent beaucoup , non seulement sur leurs marchandises , mais encore sur les retours de l'argent , qu'ils prennent à plus bas prix qu'ils ne le donnent. Tout ce commerce n'est proprement qu'un troc de marchandises pour d'autres. Les deniers qui en proviennent , dans l'intervalle des flotilles , sont employés , par la plupart des Négocians , en étoffes du pays , qui sortent des fabriques de l'Audience de Quito , car il s'en consomme une si grande quan-

Pérou.

tité pour l'usage du Peuple, qui n'est pas en état, dans les petites Villes, comme à la campagne, d'acheter les magnifiques étoffes auxquelles on donne le nom général d'étoffes de Castille, que ce commerce n'est pas moins nécessaire, ni moins lucratif que l'autre. Un Négociant qui fait ses emplettes avec des fonds médiocres, ne manque point de se pourvoir également des étoffes du pays, & de celles de l'Europe, pour être en état de ne renvoyer personne.

Outre ce commerce, qui est le plus considérable, & qui se fait uniquement par Lima, ses habitans en ont un pour les Pays Méridionaux & Septentrionaux de l'Amérique. Ce qu'ils tirent le plus du Nord, c'est le tabac en poudre, qui passant de la Havane au Mexique, y est préparé, & se transporte ensuite à Lima, d'où il passe dans d'autres contrées. Ce commerce se fait à-peu-près comme celui de Panama; mais les Marchands qui le font, ne se mêlent pas de celui des étoffes, & ne vendent que des parfums, tels que de l'ambre, du musc & de la porcelaine de la Chine. Les uns sont établis à Lima, les autres ne font qu'y passer; & tous correspondent avec les Marchands Mexicains. Des ports de la Nouvelle-Espagne, il vient à Lima de la poix, du goudron, & du fer avec de

l'indigo , mais en petite quantité. Il vient de Tierra-Firme beaucoup de tabac en feuilles, & des perles, dont le débit est toujours fort grand, pour les bijoux & la parure des femmes. Quand l'Assiento n'est point interrompu, ce commerce se fait aussi par la voie de Panama.

Pérou.

Entre les modes des femmes de Lima, il n'y en a point d'aussi générale & de plus enracinée que celle de porter dans la bouche ce qu'elles nomment un *limpion*. Il paraît, par la signification du mot, que cet usage n'est venu, dans sa source, que du desir de se tenir les dents propres. Limpion est formé de *limpiar*, qui signifie nettoyer. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long, sur neuf lignes de diamètre, enveloppés dans du fil fort blanc, dont on les tire par degrés, à mesure qu'on en use. Les Dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche, pour le mâcher un instant, & s'en frottent les dents, qu'elles croient plus belles & plus nettes après cette opération; mais les femmes du commun la poussent à l'excès. Elles sont horribles à voir avec un limpion entier, qu'elles ont continuellement dans la bouche. Cet usage, & celui du tabac à fumer, qui n'est pas moins à la mode parmi les hommes, produit une grande consommation de tabac en feuilles. Les limpions sont composés de tabac de Guayaquil,

Pérou.

avec un peu de celui qui vient de la Havane par Panama. Le tabac à fumer se tire de Saña, de Moyabamba, de Jaën de Bracamoros, de Lulla & de Chillaos, où l'on en recueille beaucoup, & d'une fort bonne qualité.

Des liaisons d'une si grande étendue ne pouvant manquer d'être une source continuelle d'opulence, il semble que les Marchands de Lima devraient être les plus riches particuliers du monde. Ils sont riches en effet; cependant avec une juste attention, Don d'Ulloa croit avoir découvert qu'il n'y a pas plus de douze ou quinze maisons commerçantes, dont les capitaux en argent ou en marchandises, sans y comprendre à la vérité les biens fonds & les Majorats, aillent chacune à cinq ou six cens mille piastrès. Quelques-unes vont au-delà; mais on en compte fort peu. Celles qui possèdent des fonds moyens, comme depuis cent jusqu'à 300000 piastrès, sont en grand nombre; & c'est véritablement entre leurs mains qu'est le fort du commerce, soutenu par les petits Marchands, dont les fonds sont de cinquante à cent mille piastrès. Le même Voyageur a trouvé deux raisons qui retiennent les Négocians de Lima dans ces bornes; leurs dépenses excessives, & les riches dots qu'ils donnent à leurs filles, sans compter que l'établissement des fils emporte toujours une grande partie du ca-

pital. D'une grande fortune, il s'en forme ainsi plusieurs médiocres; & souvent l'opulence d'une famille finit avec celui qui l'a commencée. Mais si quelque chose peut donner une haute idée des richesses de Lima & du faste Espagnol, c'est ce qui se passa, en 1682, à la réception du Duc de Palata, lorsqu'il vint prendre possession de la Vice-Royauté. Les Marchands firent paver les rues de la *Mercad* & de *los Mercadores*, par lesquelles il devait aller à la Place Royale où est le Palais, de lingots d'argent quintés, qui pesent ordinairement environ vingt marcs, longs de douze à quinze pouces, larges de quatre à cinq, & épais de deux à trois; ce qui pouvait faire la somme de quatre-vingt millions de piaftres, & d'environ trois cens vingt millions de notre monnoie.

 Pérou.

On fait, par les premières relations, que du temps des Incas, Cusco était non-seulement la capitale, mais la plus grande & la plus magnifique, comme la plus ancienne de toutes les Villes du Pérou. On voit encore sur une colline, au Nord de la Ville, les ruines d'une fameuse forteresse, que les Incas avient fait bâtir pour leur sûreté. Elles font juger que ces Princes avaient eu dessein d'enfermer leur principale demeure d'un grand mur taluté, pour fermer tous les passages extérieurs, & pour se conserver

 Cusco.

en même-temps une communication libre avec la
 Pérou. Ville, par des voûtes souterraines, qui condui-
 faient à trois autres Forts, situés dans la Ville
 même, où ils entretenaient une nombreuse gar-
 nison. Ce rempart était d'une hauteur extraor-
 dinaire, composé de pierres bien travaillées, &
 plus remarquable par la grosseur des pierres
 mêmes, qui étaient de différentes figures. Les
 principales de celles qui ont résisté au temps,
 sont si grandes, qu'il n'est pas aisé de compren-
 dre comment on a pu, sans le secours d'aucune
 machine, les tirer des carrières, & les trans-
 porter dans le lieu où elles sont employées. Les
 creux que laisse l'irrégularité de ces grosses
 masses, sont remplis d'autres pierres, ajustées
 avec tant d'art & de proportion, que leur liaison
 ne s'apperçoit pas facilement. Celle dont l'énorme
 étendue cause le plus d'admiration, est en effet
 si prodigieuse dans sa totalité, qu'on ne peut
 même concevoir de machine assez forte pour la
 remuer. On lui a donné le nom de *canfada*, qui
 signifie la *fatiguée*, par allusion sans doute à la
 peine qu'elle a dû coûter pour le transport. Les
 ouvrages intérieurs de la forteresse, c'est-à-dire
 les logemens, sont presque entièrement détruits;
 mais la plus grande partie de ceux du dehors
 subsistent, & ne semblent menacés de leur fin,
 que dans la ruine générale du monde.

La plupart

La plupart des rues de l'ancien Cusco étaient longues, mais étroites. Toutes les maisons étaient de pierre, & l'on y comptait un grand nombre de Palais, ou d'Edifices Royaux. L'or & l'argent en faisaient la principale décoration; ce qui n'a rien d'étonnant, s'il est vrai, comme l'observe Corréal, qu'on apportait à Cusco toutes les richesses de l'Empire, & qu'après les y avoir fait entrer, il était défendu, sous peine de mort, de les en faire sortir.

Pérou.

Cusco devenu Espagnol depuis plus de deux siècles, est aujourd'hui de la grandeur de Lima. Il est situé dans un terrain fort inégal, & sur le penchant de plusieurs collines, dont le voisinage ne pouvait offrir d'emplacement plus commode. Celles qui l'environnent au Nord & à l'Ouest, forment un arc, auquel on a donné le nom de *fenca*. Au Sud-Est, la Ville est bordée par une plaine, où aboutissent des allées fort agréables. La plupart des maisons sont bâties de pierre, & couvertes de tuiles fort rouges, qui produisent un bel effet. Les appartemens en sont bien distribués. Tous les ouvrages de menuiserie y sont dorés, jusqu'aux moulures des portes, & les meubles répondent à cette magnificence.

On compte, dans Cusco, trois ou quatre mille habitans de sang Espagnol, & douze mille

Pérou.

Américains. Corréal, après avoir parcouru toutes les régions de l'Amérique, assure que Cusco est l'endroit auquel il donne la préférence, pour le plaisir & la santé, quoique le voisinage des Andes y rende l'air un peu froid. On n'en lit pas moins, dans Garcilasso, que les habitans ont pensé plusieurs fois à transférer la Ville dans la vallée d'Yucay, qui en est à quatre lieues au Nord, pour s'éloigner de ces montagnes, dont les sommets sont presque toujours couverts de neige; mais l'air de Cusco ne laisse pas d'être tempéré; & le dessein de l'abandonner, n'a pu venir que de l'opinion qu'on a toujours eue du canton d'Yucay, qui étant abrité de toutes parts, passait, du temps même des Incas, pour un des plus délicieux séjours du monde. Ils y avaient leurs principales maisons de campagne, dont on voit encore de magnifiques débris. L'Evêque de Cusco, qui était autrefois le plus riche Prélat de l'Amérique, mais qui, depuis l'érection des Sièges de Guamanga & d'Arequipa, ne jouit plus que de vingt mille piastras de rente, compte entre ses possessions, la plus grande partie de cette vallée; & le reste appartient aux principaux Espagnols du pays, qui croient avoir quelque chose à désirer pour le bonheur de leur vie, lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer une

portion. L'usage de Cusco est d'y transporter les malades, qui ne sont jamais long-temps à s'y rétablir.

 Pérou.

D'autres vallées rendent le voisinage de cette Ville extrêmement agréable. Garcilasso en vante une, qu'il nomme *Caravaya*, mais plus éloignée, & située entre différentes montagnes, d'où il raconte qu'en 1566, on tira d'un rocher une masse d'or, de la grosseur d'une tête d'homme. Les Artistes jugerent que, si le hasard ne l'eût pas fait découvrir trop tôt, il y avait grande apparence que tout le rocher se serait converti en or.

Au Nord, la Province de Quito est limitrophe de celle de Santa-Fé de Bogota, & comprend de ce côté, une partie du gouvernement de Popayan. Au Sud, elle confine aux Corrégimens de Piura & de Chachapoyas. A l'Est, elle occupe toute l'étendue du gouvernement de Maynas, sur la riviere de *Maragnon* ou des Amazones, jusqu'à la ligne de séparation qui divise les conquêtes des Espagnols de celles des Portugais. A l'Ouest, elle a pour bornes les Côtes de Machala, sur le Golfe de la Puna, dans la mer du Sud, jusqu'à celles du gouvernement d'Atacames, & la Jurisdiction de Barbacoas sur le Golfe de Gorgone dans la même mer. Du Nord au Sud, sa plus grande largeur

 Province
de Quito.

Pérou.

est de deux cens lieues , & sa longueur de l'Est à l'Ouest, jusqu'à la ligne de séparation, est de plus de six cens lieues en droites lignes ; mais une grande partie de cet espace est , ou déserte & peu connue des Espagnols , ou habitée par des Nations barbares. La seule qui soit bien peuplée , est l'espace que laissent entr'elles les Andes.

Dans les terres de la dépendance de Mira, on trouve des ânes sauvages, qui se multiplient beaucoup , & qu'on ne prend pas sans peine. Les Maîtres des terres, permettent cette chasse pour une petite récompense proportionnée au temps qu'on y emploie. Les Chasseurs s'assemblent en grand nombre , à cheval & à pied. On fait une battue, pour resserrer les ânes dans quelque vallon. Lorsqu'ils se voient renfermés par un cercle d'hommes , ils tâchent de se sauver ; & l'un d'eux n'a pas plutôt fait une ouverture que tous les autres le suivent à la file. C'est le temps qu'on prend, pour leur jeter des lacs. On renverse ceux qui sont arrêtés , avec le soin de leur mettre aussi-tôt des entraves aux jambes ; & pendant le reste de la chasse , on les laisse dans cette situation. Ensuite , pour les emmener plus facilement , on les accouple avec des ânes domestiques. En liberté , ils sont si farouches qu'on a peine à s'en approcher. Ils ruent & mordent

avec beaucoup d'adresse. D'ailleurs le meilleur cheval les atteint difficilement à la course. Mais, dès la première charge qu'on leur met sur le dos, ils perdent leur légèreté & leur indocilité; &, devenant fort paisibles, ils prennent bientôt cet air de lenteur & de stupidité, qui est comme l'apanage de leur espèce. On observe qu'étant libres, ils ne peuvent souffrir qu'un cheval approche d'eux. S'ils en voient paraître un dans le champ où ils sont en troupe, ils se jettent dessus, sans lui donner le temps de fuir, & ne cessent de le mordre qu'après lui avoir ôté la vie.

Pérou.

Gayaquil passe pour la seconde des Villes que les Espagnols ont fondées, non-seulement dans cette Audience, mais dans tout le Royaume du Pérou. On fixe son origine en 1533, c'est-à-dire, un an après celle de Piura, qui est la plus ancienne. Elle fut d'abord située sur le Golfe de Charopoto, un peu plus au Nord qu'elle n'est aujourd'hui. Ensuite, ayant été détruite par les Américains, elle fut rebâtie en 1537, par Orellana, dans le lieu qu'elle occupe à présent, c'est-à-dire, sur la rive occidentale du fleuve de Gayaquil, à deux degrés onze minutes, vingt-une secondes de latitude australe, suivant les observations des deux Mathématiciens Espagnols. Cependant ses premiers édifices furent construits sur le penchant d'une colline nommée *Cerillo*.

Gayaquil.

~~verde~~ verde , & c'est ce qu'on nomme aujourd'hui Pérou. *Ciudad-veja* , la vieille Ville ; mais , dans la suite , les habitans se trouvant trop resserrés , d'un côté , par la colline , & de l'autre , par des inégalités de terrain , ou des ravines , prirent le parti , en 1693 , de former comme une seconde Ville , à cinq ou six cens toises de la première , en conservant la communication entre les deux , par un pont de bois , long d'environ trois cens toises , sur lequel on traverse les ravines sans incommodité ; & , dans les intervalles qu'elles laissent des deux côtés du pont , il y a des maisons qui unissent les deux Villes. L'étendue de Guayaquil est considérable , puisque la vieille Ville & la nouvelle , n'occupent pas moins d'une demilieu le long du fleuve ; mais elles ont peu de largeur , parce que chacun aime à bâtir sur la rive , pour jouir des vents agréables qui la rafraîchissent.

On ne compte pas moins de vingt mille ames à Guayaquil , c'est-à-dire , que , pour sa grandeur , elle est une des plus peuplées de l'Amérique. Une grande partie de ses principaux habitans est composée d'Européens , qui y sont établis par le mariage & le commerce. Le reste est de Créoles & d'Américains. Ceux qui sont capables de porter les armes , sont distribués en différentes Compagnies militaires , pour leur défense commune.

Le Corrégidor en est le Chef, avec un Mestre-de-camp, & un Sergent-Major sur lesquels il se repose de l'exercice & de la discipline. Quoique le climat de Guayaquil soit fort chaud, les habitans n'y ont pas le teint basané des Pays du même degré de chaleur. On a nommé ce Canton, *le Pays-Bas équinoxial*, parce que sa situation ressemble à celle des Pays-Bas d'Europe; & cette ressemblance, suivant Don d'Ulloa, s'étend jusqu'aux habitans. A l'exception de ceux qui sont d'un sang mêlé, tous les autres sont blonds. Ils ont les traits du visage si parfaits, qu'on leur accorde l'avantage de la beauté sur tous les autres Peuples de l'Amérique méridionale. Deux choses paraissent surprenantes; l'une, que le Pays étant si chaud, les Naturels n'y soient pas du moins olivâtres; l'autre, que les Espagnols n'ayant pas naturellement le teint aussi blanc que les Peuples septentrionaux de l'Europe, leurs enfans soient blonds à Guayaquil.

La Ville de Cuença est située à deux degrés 53 minutes 42 secondes de latitude australe, & 29 minutes 26 secondes à l'Occident du Méridien de Quito, dans une fort grande plaine que la riviere de Machangara traverse, à plus d'une demi-lieue au Nord de la Ville. Le Matadoro, autre riviere, baigne les murs du côté du Sud. Un quart de lieue plus loin, du même côté,

Pérou.

Cuença.

Entre plusieurs espèces, on en distingue une plus parfaite que toutes les autres. M. de Jussieu, chargé particulièrement de l'observation des plantes, dans le voyage de nos Académiciens, se rendit exprès à Loja, pour examiner l'arbre qui produit ce merveilleux fébrifuge. Il en a publié une longue Description, dont les principaux traits doivent être remis à l'Article des Plantes; mais Don d'Ulloa nous apprend ici, que ce savant Botaniste donna des instructions au Corrégidor de Loja, pour distinguer la meilleure espèce de Quinquina, & qu'il les communiqua même aux Américains qui sont employés à le couper, qu'il leur enseigna aussi la manière d'en faire des extraits; enfin qu'il eut la satisfaction d'en établir l'usage dans ce Pays, où il n'était point employé, quoique les fièvres, dont il est le remède, y régnerent comme ailleurs. Les habitans s'imaginaient que cette drogue ne passait en Europe, que pour y servir à la teinture des étoffes; &, quoiqu'ils n'ignorassent pas absolument sa vertu, ils la croyaient d'une qualité si chaude, qu'ils en appréhendaient même l'usage. M. de Jussieu les désabusa par d'heureuses expériences. Depuis si long-temps qu'on coupe de ces arbres, il n'en resterait plus, si les graines qui tombent n'en produisaient d'autres. Les montagnes en sont encore couvertes, ce qui n'empêche point que la diminution

 Pérou.

n'en soit considérable, parce que les habitans du pays, n'ayant point l'attention d'en semer, ceux qui croissent d'eux-mêmes n'égalent pas le nombre de ceux qu'on ne cesse pas de couper. On a découvert, dans le territoire de Cuença, plusieurs montagnes où ces arbres sont en abondance; & pendant que Don d'Ulloa visitait cette Jurisdiction, le Curé de Cuença fit recueillir une certaine quantité d'écorce, qu'il fit transporter à Panama, seul débouché pour cette marchandise. Cet exemple, & l'opinion confirmée, que le Quinquina est le même que celui de Loja, ayant engagé plusieurs habitans à pousser plus loin leurs recherches, ils trouverent d'autres montagnes qui en sont remplies.

 Popayan.

La Ville de Popayan, qui jouit du titre de *Cité*, depuis le 25 Juin 1538, est bâtie dans une plaine fort rase, vers le Nord, à deux degrés 25 minutes de latitude septentrionale: du côté de l'Orient, elle est couverte par une montagne de hauteur médiocre & revêtue de grands arbres, qu'on a nommé *Montage d'M*, parce qu'elle a la figure de cette lettre. A l'Occident, elle a quelques petites collines, qui mettent de la variété dans un pays fort uni. La Ville est assez grande, ses rues sont larges & régulièrement droites, mais pavées seulement le long des maisons. Le milieu qui ne l'est point, offre un fond de menu gra

vier, qui ne se convertissant jamais en poudre, ni en boue, est plus commode & plus net que le pavé même. Toutes les maisons sont de brique crue, & dans le goût de celles de Quito; la plupart avec un étage au-dessus du rez-de-chaussée. La face en est agréable, & les appartemens y sont meublés à l'Européenne, ce qui doit faire prendre une assez haute idée de la magnificence des habitans, dans un pays où la difficulté de voiturer par terre le marchandises de l'Europe, en augmente beaucoup la cherté.

Pérou.

A Quito, & dans les autres Villes de son Audience, le mélange du sang est d'Espagnols & d'Américains: mais à Popayan, comme à Carthagène, & dans tous les lieux où les Nègres sont en grand nombre, la plus grande partie du Peuple est un mélange de sang Espagnol & Nègre. On y compte environ 25000 ames de race mêlée, & quantité de familles purement Espagnoles, parmi lesquelles il n'y en a pas moins de 60 qui sont d'ancienne Noblesse. Il est assez remarquable que le nombre des habitans y augmente de jour en jour, tandis qu'il diminue dans plusieurs Villes du Nouveau-Monde. On attribue cet avantage aux mines d'or du district, qui attirent un grand nombre de nouvelles familles, par l'espoir du gain, ou par la facilité d'y subsister.

Pérou.

Une rivière , nommée *Rio del Molino* , qui descend de la montagne d'M , & qui traverse la Ville , y entretient la fraîcheur & la propreté : elle la divise en deux parties , qui communiquent par deux ponts. Ses eaux sont saines & passent même pour médicinales , qualité qu'elles acquièrent , dit-on , en arrosant les excellens simples de la montagne. On vante encore plus une autre source , qui descend du même lieu , & qui est réservée pour les Couvens de filles & pour les principales maisons de la Ville. A la distance d'une lieue , vers le Nord , passe la rivière de Canco , profonde & terrible dans ses débordemens , qui arrivent dans le cours de Juin , de Juillet & d'Août. Les pluies sont alors continuelles sur la montagne de Guanacas , d'où cette rivière descend , & les orages si furieux , qu'on n'approche pas sans danger.

Le climat de ce Gouvernement varie , comme la plupart de ceux dont on a parlé , suivant la situation des lieux. A Popayan même , & dans quelques autres Cantons , le printemps est perpétuel. On prétend que le territoire de Caluto est le plus sujet au tonnerre , & de-là vient la célébrité de ses cloches , auxquelles on attribue , sur diverses traditions , une vertu particulière contre la foudre. Dans quelques vallées , sur-tout dans celle de Neyba , on trouve un petit insecte

nommé *Coya* ou *Coyba*, de la grosseur d'une pusaïse, dont le sang est si venimeux que s'il en rejailit, en l'écrasant, sur la peau d'un homme ou d'une bête, l'humeur pénètre les pores, s'insinue dans la masse du sang, fait enfler horriblement le corps, & cause bientôt la mort. Le coca, bétel de l'Amérique Méridionale, croît en abondance dans le Popayan, & fait partie de son commerce, qui est assez considérable, parce que ce pays est le chemin par où toute l'Audience reçoit les marchandises d'Espagne. Il a d'ailleurs des correspondances régulières avec Quito, Choco & Santa-Fé, où il envoie de son propre fond des bestiaux, des mules, du bœuf fumé, des jambons, du tabac en feuilles, du sain-doux, de l'eau-de-vie de cannes, du fil de coton, de la pite, des rubans & d'autres marchandises. On apporte de Santa-Fé à Popayan du tabac en poudre, qui se fabrique à Gunjar, & Popayan fournit à Santa-Fé des étoffes de ses propres fabriques. Le change de l'argent pour l'or, fait une autre espèce de commerce. Le second de ces deux métaux étant aussi commun dans le pays, que l'autre y est rare, on y apporte de l'argent pour acheter de l'or; &, de part & d'autre, on y trouve un profit considérable.

Le Gouvernement de Maynas termine l'Audience de Quito à l'Orient, & c'est la dernière

 Pérou.

partie de sa Jurisdiction. C'est dans son territoire qu'on trouve la source de différentes rivières, qui, après avoir parcouru une vaste étendue de pays, se réunissent & forment ensemble le Maragnon, si célèbre sous le nom de *Rivière des Amazones*.

 Rivière des
Amazones.

Il en est de ce Fleuve, comme d'un grand arbre nourri par une infinité de racines, sans qu'on puisse distinguer précisément la principale, & celle dont il tire son origine. Ses sources sont en si grand nombre, qu'on en peut compter autant qu'il y a de rivières qui descendent de la partie orientale des Cordelières. L'opinion la plus commune, sur sa première source, est celle qui la place dans le Corrégiment de Tarma, commençant à prendre son cours du lac de Lauricocha, près de la Ville de Guanuco, vers les onze degrés de latitude australe : de-là il coule au Sud, à la hauteur d'environ douze degrés, par le pays qui appartient à ce Corrégiment, &, tournant insensiblement vers l'Est, il passe par les terres de Jauxa; ensuite il tourne au Nord, après avoir passé à l'Orient des Cordelières; & laissant à l'Ouest les Corrégimens de Moyo-Bamba & de Chachapoyas, il continue son cours jusqu'à la Ville de Jaën, située à cinq degrés 25 minutes. Là, il fait un coude & poursuit son cours vers l'Est, jusqu'à son entrée dans l'Océan, qu'il fait par une

embouchure, dont la largeur s'étend depuis la ligne équinoxiale jusqu'aux deux premiers degrés de latitude du Nord. Sa longueur, depuis le lac de Lauricocha jusqu'à Jaën, est de plus de 200 lieues, en y comprenant tous ses détours. De-là, jusqu'à la mer, la différence de sa longitude est de 30 degrés à l'Orient, ce qui fait 600 lieues marines, qu'on peut évaluer à 900, si l'on y comprend les détours qu'il fait dans cet espace. Ainsi, tout son cours, depuis le lac de Lauricocha jusqu'à l'Océan, n'a pas moins d'onze cens lieues.

 Pérou.

Dans le cours immense du Fleuve, il se trouve deux endroits, où ses bords resserrés par les terres, forment divers détroits, & la rapidité de ces eaux rend ces passages fort dangereux. Dans quelques autres lieux, son cours changeant tout-d'un-coup de direction & se recourbant, l'eau heurte avec violence les rochers escarpés de ses bords, ce qui lui fait former des tournoiemens aussi dangereux pour les bâtimens, que les détroits dont ils sont heureusement sortis. Le plus célèbre de ces détroits, par ses dangers, est celui qu'on rencontre entre San-Jago de Las Montânas & Borja, auquel on donne le nom de *Pongo de Manceriche*. Pongo, en Américain, signifie une porte; & ces Peuples nomment ainsi généralement tous les lieux étroits. Manceriche est le

Pérou.

nom d'une contrée voisine. M. de la Condamine, qui a tout examiné avec l'attention d'un Philosophe, & dont le témoignage l'emporte sans doute sur celui des Voyageurs ordinaires, donne au Pongo, dans l'endroit où il est le plus étroit, 25 toises de large & deux lieues de long, depuis l'endroit où commence le rétrécissement jusqu'à la Ville de Borja. Il ajoute, qu'il fit ces deux lieues dans une *balze* ou barque Péruvienne en 57 minutes.

La largeur & la profondeur du Fleuve, sont proportionnées à la longueur de son cours. Il faut supposer que, dans les détroits, il gagne en profondeur ce qu'il perd de sa largeur; car il reçoit peu d'augmentation de tant de grandes rivières qui lui apportent le tribut de leurs eaux. Il continue son cours, sans aucun changement sensible dans sa largeur ordinaire, ni dans sa vitesse. Cependant ses eaux se déploient quelquefois au large; mais c'est pour former une grande quantité d'Isles, qu'on remarque particulièrement depuis l'embouchure du Napo, jusqu'à celle du Coari, qui est un peu à l'Occident du Négro. Là, divisé en plusieurs bras, il forme, dans cet espace, une infinité d'Isles; ensuite il réunit ses eaux dans un seul canal. Cent lieues au-dessous de l'embouchure du Négro, ses bords commencent à se rétrécir. Cet endroit, où les Portugais ont

ont des Fortereſſes , comme ils en ont dans les Poſtes de Para, Curupa & Macapa, ſur les rives du Fleuve & ſur la rive orientale du Négro , ſe nomme le *Détroit de Pauxis*. C'eſt - là qu'on commence à ſentir les effets de la marée, quoique de-là il y ait encore plus de deux cens lieues juſqu'à la mer.

Après avoir parcouru un immense eſpace, reçu dans ſon ſein tant d'eaux & de rivières différentes, formé des tours & des détours, des ſauts & des détroits, après s'être diviſé en divers bras, après avoir formé tant d'iſles de toutes ſortes de grandeurs, le Maragnon commence, dès l'embouchure de la rivière de *Chingu*, à tourner vers le Nord-Eſt, en étendant ſes eaux pour entrer dans la mer avec plus de majeſté, & , dans ce grand eſpace, il forme de nouvelles Iſles. Ses bords, autrefois habités par des Américains plus féroces que des bêtes, ſont aujourd'hui couverts de villages bien ſitués & peuplés d'habitans raiſonnables. C'eſt particulièrement au P. Samuel Fritz, Miſſionnaire, qu'on attribue cette heureuſe révolution.

Le nombre des Nations ſoumiſes étoit ſi grand, dès la fin du dernier ſiècle, que l'eſpace d'une année ſuffiſoit à peine au P. Fritz, pour faire la viſite des villages qui étoient ſous ſa direction, ſans

compter ceux des autres Nations qui avaient aussi leurs Missionnaires.

Pérou.

Borja, Capitale du Gouvernement de Maynas; est situé à quatre degrés 28 minutes de latitude australe, un degré 54 minutes à l'Orient du Méridien de Quito. Cette Ville ne diffère point, dans sa grandeur & sa structure, de celles du Gouvernement de Jaën; & le Peuple qui l'habite, quoique mêlé de Métis & d'Américains, est moins nombreux encore que celui de Jaën de Bracamoros, sans que la résidence du Gouverneur ait servi beaucoup à l'augmenter.

Quito.

Il reste à parler de Quito. Sa situation est à 13 minutes 33 secondes de latitude australe, & 298 degrés 15 minutes 45 secondes de longitude; comptée du Méridien de Ténérife; dans l'intérieur des terres de l'Amérique méridionale, dans la partie occidentale des Andes, à la distance d'environ trente-cinq lieues des côtes de la mer du Sud. Elle a, au Nord, la montagne de *Pichincha*, célèbre dans le pays par sa hauteur. C'est sur le penchant même de cette montagne que la Ville est bâtie, elle est non-seulement environnée de plusieurs collines, mais posée sur d'autres par des crevasses, auxquelles on donne le nom de *Guaycos*, & qui font les vallées du *Pichincha*. Ces crevasses la traversent d'un bout à l'autre, &

quelques-unes sont si profondes qu'il a fallu des voûtes par dessus, pour donner un peu d'égalité au terrain; de sorte qu'une partie de Quito a ses fondemens sur des arcades, & que ses rues sont très-irrégulières. Sa grandeur est celle de nos Villes du second ordre; mais, dans un terrain moins inégal, elle paraîtrait plus étendue.

 Pérou.

La montagne de Pichincha est un Volcan, qui vomissait des flammes du temps des Incas, & ce phénomène s'est renouvelé quelquefois depuis la conquête. La bouche du Volcan est dans une roche haute, dont la crête est toute calcinée & ressemble au tuf. Il ne vomit plus de feu & n'exhale même aucune fumée; mais, en certain tems, il effraie par les murmures affreux que le vent produit dans ses cavités intérieures. Les habitans tremblent alors, au souvenir des ravages qu'il a causés, en couvrant de cendres la Ville & les champs voisins. Le sommet de cette montagne n'est jamais sans neige & sans glace; & les habitans s'en servent pour rafraîchir leurs liqueurs. On fait d'ailleurs que Quito fut renversé, en 1755, par ce fameux tremblement de terre, qui se fit sentir depuis Lisbonne jusqu'au Pérou.

La Ville est extrêmement peuplée. On y compte des familles fort distinguées, qui doivent leur origine aux premiers Conquistadors, à des Présidens, à des Auditeurs ou à d'autres personnes de considération;

Pérou.

venues de différentes Provinces d'Espagne. Elles se sont conservées dans leur lustre, sans aucun mélange d'alliance avec les habitans d'un ordre inférieur. Ceux-ci peuvent être distingués en quatre classes, Espagnols ou Blancs ; les Métis, les Naturels du pays, les Nègres & leurs descendans, dont le nombre n'est pas grand à Quito, en comparaison de quelques autres Villes du Nouveau-Monde ; car il n'est pas aisé d'y amener des Nègres, & d'ailleurs ce sont les Naturels du pays qui cultivent les terres. Par le simple nom d'Espagnol, on n'entend pas un Européen, qu'on nomme *Chapeton*, comme à Carthagène, mais un homme né de parens Espagnols : ils ont la peau blanche & les cheveux blonds ; ce qui les fait considérer comme Espagnols, quoiqu'ils ne le soient pas réellement. Ceux qu'on distingue ainsi par la couleur blanche, sont environ la sixième partie des habitans de Quito.

Les Espagnols de Quito sont bien proportionnés dans leur taille, celle des Métis est presque généralement au-dessus de la médiocre.

Les jeunes gens de distinction s'appliquent à l'étude de la Philosophie & de la Théologie. Quelques-uns étudient la Jurisprudence, mais sans aucun dessein d'en faire profession. S'ils réussissent quelquefois dans ces sciences, ils sont d'une ignorance extrême dans les matières politiques,

DES VOYAGES. 89

Dans l'Histoire & les Beaux-Arts. Après sept ou huit années d'étude dans leurs Colléges, ils n'ont appris qu'un peu de Scholaftique, & tout le reste semble ne pas exister pour eux.

Pérou.

Les femmes de distinction joignent aux agrémens de la figure, un fond de douceur, qui est le caractere général de leur sexe dans toute l'Amérique. On remarque, à Quito, que le nombre des hommes n'approche pas de celui des femmes, ce qui paraît d'autant plus extraordinaire, que les hommes n'ont pas l'usage de voyager, comme dans les pays de l'Europe. On voit des maisons chargées de filles, sans un seul garçon. Le tempérament même des hommes, sur-tout de ceux qui ont reçu une éducation molle, s'affaiblit dès l'âge de trente ans, au-lieu qu'après cet âge, les femmes deviennent plus fortes. La cause de cette différence n'est peut-être que dans le climat, ou dans les alimens du pays; mais Don d'Ulloa ne fait pas difficulté de l'attribuer principalement à la débauche, qui est de tous les âges, après avoir commencé dès l'enfance. Il ajoute, sur le même principe, que l'estomac perdant sa vigueur, n'a plus la force de fournir à la digestion; & pour preuve, il assure qu'il est assez ordinaire aux habitans de Quito de rendre, quelque temps après le repas, tout ce qu'ils ont mangé, & que, s'ils y manquent un jour, ils s'en trouvent incommodés;

Pérou.

mais , avec cet assujétissement & ces infirmités ; ils ne laissent pas d'arriver à l'âge ordinaire , & l'on en voit même de fort vieux. L'unique exercice des personnes de distinction , qui n'ont pas pris le parti de l'Eglise , est de visiter leurs biens de campagne , & d'y passer tout le temps de la récolte. On en voit peu qui s'appliquent au commerce : ils l'abandonnent aux Européens , qui prennent la peine de voyager dans cette vue. Ce désœuvrement général , qui ne peut venir que d'un fond naturel d'indolence & de paresse , a répandu dans Quito un goût plus vif & plus licentieux que dans tout le reste de l'Amérique , pour une espèce de danse , qui se nomme *Fandago*. Les postures y sont fort indécentes , sur-tout parmi le Peuple , qui ne se livre à cet amusement qu'avec une profusion d'eau-de-vie de canne , & d'une autre liqueur nommée *chica* , dont les effets troublent ordinairement la fête par quelque désastre.

Le Peuple , sur-tout parmi les Métis & les Américains , est extrêmement porté au larcin , & l'exerce avec une adresse extraordinaire. Les Métis , quoique naturellement poltrons , sont des filoux fort hardis : ils enlèvent particulièrement les chapeaux ; & le vol est quelquefois considérable , parce que les personnes de condition , & les bourgeois même , qui ont quelque bien ,

portent des chapeaux blancs de castor, qui ~~coûtent~~ coûtent quinze à vingt écus, entourés d'un cordon Pérou. d'or ou d'argent, avec une boucle de diamans ou d'émeraudes, montée en or.

On ne regarde pas comme un crime, à Quito, de dérober les choses comestibles, ni les ustensiles de table. Un Métis, ou un Américain, qui se trouve à portée de prendre une pièce d'argenterie, ne manque jamais de s'en saisir, & choisit toujours la moins précieuse, dans l'espérance qu'on s'en appercevra moins facilement. S'il est découvert, il s'excuse par un mot, qui est même introduit dans la langue Espagnole du Pays. Ce mot est *yanga*, qui signifie, sans nécessité, sans profit, sans mauvaise intention. C'en est assez pour établir que le voleur n'est pas coupable. Il rend la pièce, avec la liberté de se retirer. Mais, s'il n'est point apperçu, il n'y a point de preuves qui puissent constater le fait, lorsqu'il s'obstine à le désavouer.

Le langage qu'on parle à Quito, & dans les autres parties de la Province, n'est point uniforme. La Langue Espagnole est aussi commune que la Péruvienne. Il y a, dans toutes les deux, un mélange de quantité de mots, pris & corrompus de l'une & de l'autre. La première que les enfans parlent est la Péruvienne, parce que

Pérou.

c'est celle de leurs nourrices. Il est rare qu'un enfant sache un peu d'Espagnol, avant l'âge de cinq ou six ans; &, dans la suite, les jeunes-gens se font un jargon mêlé, dont ils ne peuvent se défaire. Un Espagnol, qui arrive d'Europe, a besoin d'un Interprete pour les entendre.

Le climat de Quito est si singulier dans ses variétés, que l'expérience est nécessaire sur ce point pour corriger les erreurs du jugement. Qui pourrait se persuader, sans l'avoir éprouvé, ou du moins sans des témoignages dignes de foi, qu'au centre de la Zone torride, sous l'Equateur même, non-seulement la chaleur n'ait rien d'incommode, mais qu'il y ait des cantons où le froid est très-sensible, & que, dans d'autres, on jouisse sans cesse de tous les charmes du printemps? la douceur de l'air & l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices, dans un pays qu'on croirait inhabitable. On le préfère aux pays situés sous les Zones tempérées, où l'incommodité du changement des saisons se fait sentir, par le passage du froid au chaud, & du chaud au froid. Le moyen que la Nature emploie pour rendre le climat de Quito si délicieux, consiste à rassembler diverses circonstances, dont une seule ne pourrait manquer sans le rendre inhabitable. La principale est l'élevation du terrain au-dessus de la superficie de la mer, ou même de toute la

terre. Cette élévation diminue la chaleur, parce que dans un pays, qui occupe une si haute région de l'Atmosphère, les vents sont plus subtils, la congélation plus aisée, & la chaleur moins ardente : effets si naturels, qu'il ne faut pas chercher d'autre principe de la température qu'on y admire, & des autres merveilles que la Nature y étale; d'un côté, des montagnes d'une hauteur, & d'une étendue immense, mais couvertes de glace & de neige depuis leur sommet jusqu'à leur croupe; de l'autre, quantité de volcans, dont les entrailles ne cessent point de brûler, tandis que leur pointe & leur ouverture se soutiennent au-dehors; un air tempéré dans les plaines, une vive chaleur dans les crevasses & les vallons; enfin, suivant la profondeur ou l'élévation du terrain, cette variété qu'il est impossible de représenter, entre les deux extrémités du froid & du chaud.

Pérou.

Le climat de la Ville même est tel, que les chaleurs ni le froid n'y sont jamais incommodes, quoique les neiges, les glaces & les volcans en soient si proches. Les matinées sont fraîches, le reste du jour est tempéré, & les nuits ne sont ni fraîches ni chaudes, elles sont agréables. De là vient qu'il y a peu d'uniformité dans les habits. On voit porter indifféremment des étoffes

légères & du drap, sans craindre aucune incom-
 Pérou. modité du froid ou de la chaleur.

Il régne continuellement, à Quito, des vents modérés, dont les plus ordinaires sont ceux du Sud & du Nord. Comme ils sont constans, de quelque côté qu'ils soufflent, ils ne cessent point de rafraîchir la terre en arrêtant l'impression excessive du Soleil.

Si ces avantages n'étaient pas balancés par divers inconvéniens, il n'y aurait pas de meilleur, ni de plus agréable pays dans l'Univers. Mais les pluies y sont terribles, & presque continuelles. Elles sont accompagnées d'éclairs, de tonnerres, & souvent d'affreux tremblemens de terre, qui semblent menacer la Nature de sa ruine. Après la plus belle matinée, qui dure ordinairement jusqu'à une ou deux heures après-midi, les vapeurs commencent à s'élever; l'air se couvre de nuages sombres, qui se convertissent bientôt en orages. Alors tout reluit, tout paraît embrasé du feu des éclairs; le tonnerre fait retentir les montagnes avec un épouvantable fracas, & cause souvent bien des défaits dans la Ville, qui se trouve inondée d'eau. Les rues sont changées en rivières, les places en étangs, malgré leur pente, & le désordre dure jusqu'au coucher du Soleil où l'air redevient tranquille.

& le Ciel fort serein. Quelquefois néanmoins la pluie dure toute la nuit, & continue toute la matinée, ou même trois ou quatre jours se passent sans qu'il cesse de pleuvoir. Il arrive quelquefois aussi que le temps demeure beau, sans interruption, pendant plusieurs iours. Mais on peut compter que le quatt, ou la cinquieme partie des jours de l'année, est de ceux où le beau temps est mêlé d'orages & de pluie.

La distinction est fort petite entre l'hiver & l'été. On appelle hiver l'intervalle entre Décembre & Mai. Tout le reste porte le nom d'été. Le premier de ces deux périodes est plus orageux; l'autre a plus de jours serains. Si les pluies cessent plus de quinze jours, toute la Ville est en alarmes & les habitans en prieres, pour obtenir leur retour. Durent-elles sans interruption? les vœux publics recommencent pour les faire cesser. C'est que la sécheresse produit des maladies fort dangereuses, & que l'excès d'humidité ruine les semences; au-lieu que des pluies interrompues servent non-seulement à tempérer l'ardeur du Soleil, mais à nettoyer les rues de la Ville, qu'une mauvaise police laisse remplir de toutes sortes de saletés. Cependant l'air est naturellement si pur à Quito, qu'on n'y connaît pas même la plupart de ces insectes, qui font la guerre au repos des hom-

Pérou.

mes dans les régions chaudes. Les serpens, s'il s'y en trouve quelques-uns, y sont sans venin. En un mot, on n'y voit gueres d'autre insecte malfaisant que la *Nigue*, dont aucune partie de l'Amérique méridionale n'est exempte. La peste y est inconnue, du moins suivant l'idée que nous attachons à cette ennemie de la race humaine; car il y a des maladies contagieuses, des pleurésies, ou points de côté, qui causent souvent d'affreux ravages.

Les maladies vénériennes sont si communes dans cette contrée, que peu de personnes en sont exemptes. Ce qui rend le mal si général, c'est le peu de soin qu'on apporte à le guérir. A la vérité, il semble que le climat lui soit favorable. Rarement on est obligé de garder le lit, & l'on voit quantité d'habitans parvenir à l'âge de soixante-dix ans, & même au-delà, sans que la maladie héréditaire ou contractée dès l'enfance les ait quittés un instant.

Dans toute l'Amérique Méridionale, la rage est aussi inconnue pour les chiens, que la peste pour les hommes.

Tous les Voyageurs parlent avec admiration de la fertilité des campagnes de Quito, & l'attribuent à la réunion des avantages dont on a fait la description. Le chaud & le froid y sont tempérés avec un accord qu'on ne voit dans aucun

autre climat, entre ces deux contraires. Toute l'année se passe à semer & à recueillir, soit dans le même lieu, soit en différens cantons; & cette inégalité vient de la différente situation des montagnes, des collines, des plaines & des Cou-
lées.

Pérou.

Dans une fertilité si singulière, l'excellence des fruits & des denrées doit naturellement répondre à leur abondance. Le pain de froment si rare dans d'autres parties de l'Amérique Méridionale, est à fort vil prix à Quito, & serait beaucoup meilleur, si les Péruviennes qui exercent le métier de Boulangères, savaient le pétrir. Ce qui manque à Quito, ce sont les légumes verts. On y supplée par des racines & des légumes secs. Les fruits qui demandent un climat chaud, croissent par-tout dans la plus grande abondance, tels que les oranges douces & amères, les citrons & les petits limons, les limes douces & aigres, les cédrats & les toronjes. Leurs arbres ne cessent jamais d'être revêtus de fruits, de feuilles & de fleurs. L'usage des habitans de Quito, est de couvrir leurs tables de ces diverses espèces de productions. Ce sont les premiers plats qu'on y voit servir, & les derniers qui disparaissent. Ils servent non-seulement à flatter la vue, mais à piquer le goût;

parce qu'on emploie le jus des fruits à relever la plupart des autres mets.

Pérou.

Outre les viandes communes, le gibier ferait en abondance à Quito si les habitans avaient plus d'inclination pour la chasse. Ils ne laissent pas de tirer des montagnes beaucoup de lapins & de tourterelles. Les perdrix y sont en petit nombre, & d'une espèce qui ressemble peu à celles de l'Europe. Elles ne sont pas plus grosses que nos cailles. Un des principaux alimens de Quito est le fromage. Il s'y en débite, tous les ans, pour soixante-&-dix à quatre-vingt mille écus. Le beurre de vache y est aussi fort bon, & d'usage fort commun. Mais le goût des habitans est extrême pour les confitures. On parle avec étonnement de la quantité de sucre & de miel, qui se consomme dans cette Ville, & dans les cantons voisins. Après avoir exprimé le jus des cannes, on le laisse cailler, pour en faire de petits pains, en forme de tourtes qu'on nomme *Raspaduras* : c'est la nourriture la plus commune des pauvres.

Quelque aversion que les Habitans de Quito aient pour le travail, il s'y fait un commerce considérable, qui est presque entièrement entre les mains des Chapetons, ou Européens, les uns habitués dans le Pays, & les autres amenés par l'espérance du gain. Ce sont particulièrement

les derniers qui achetent les marchandises du Pérou.

Le Chili est une dépendance de la Vice-Royauté du Pérou, quoiqu'il ait ses Gouverneurs particuliers, comme Santa-Cruz de la Sierra, le Tucuman, le Paraguay & Buénos-Aires. Il occupe cette partie de l'Amérique Méridionale, qui, depuis les frontieres du Pérou, s'étend vers le Pole austral jusqu'au détroit de Magellan; ce qui ne fait pas moins de cinq cens trente lieues de côte maritime. Le Pérou & le Chili sont séparés par le désert d'Atacama. Entre la Province de ce nom, qui est la dernière du Pérou, & la vallée de Capayapu, aujourd'hui Copiapo, qui est la première du Chili, ce désert s'étend l'espace de quatre-vingt lieues. Vers l'Orient, le Chili touche en partie aux confins du Paraguay; avec quelques déserts dans l'intervalle; en partie aux frontieres du gouvernement de Buénos-Aires; mais dont il est séparé aussi, par ce qu'on nomme *les Pampas*, terme du Pays, qui signifie de vastes plaines. A l'Occident, il aboutit aux Côtes de la mer du Sud, depuis les vingt-sept degrés de latitude Méridionale, qui est la hauteur de Copiapo, jusqu'aux cinquante-trois degrés trente minutes. Une partie de ce Pays avait été soumise par les Incas.

Lorsque les Espagnols eurent pénétré dan

Pérou.

le Pérou, & conquis ses principales Provinces; Almagro le Pere en 1535, & Pédre de Valdivia, en 1541, étendirent la domination de l'Espagne dans le Chili, sur-tout Valdivia, qui y fonda plusieurs Villes & qui obtint du Président de la Gasca, en 1548, la confirmation du titre de Gouverneur, qu'il avait reçu d'abord de François Pizarre. En 1551, tous les Américains du Pays s'étant soulevés comme de concert, Valdivia marcha contr'eux avec quelques troupes. La partie était trop inégale. Il fut tué en combattant, & plusieurs de ses Soldats eurent le même sort. Une des principales Villes, qu'il avait fondées, conserva son nom. L'humeur belliqueuse des Peuples du Chili, n'a pas cessé d'empêcher l'accroissement des Colonies Espagnoles, qui n'a jamais été en proportion de l'étendue, de la beauté & des richesses du Pays. Aussi ce Gouvernement-général n'en renferme-t-il que quatre particuliers & onze Corrégimens.

Le Chili entretient constamment cinq cens hommes de troupes réglées, pour la garnison des Forts de la frontiere & des côtes. Autrefois, c'est-à-dire jusqu'au commencement de ce siècle, elles montoient à deux mille hommes, dont on a trouvé que les frais allaient trop loin. Les deniers, qui entrent dans les caisses Royales de San-Jago & de la Conception, ne suffisent pas pour

pour l'entretien de cette armée : on envoie, tous les ans, de Lima un supplément de cent mille piaftres en argent comptant, & le reste en étoffes & en marchandises. Sur cette somme, on retient fix à huit mille écus pour l'entretien des fortifications, & pour traiter les Américains fournis, lorsqu'ils envoient des Députés aux Gouverneurs.

Pérou.

Les habitans de la Conception, l'une des principales Villes du Chili, font Espagnols ou Méris. Ils ont tous le teint fort blanc, & quelques-uns font même blonds. On compte plusieurs familles de distinction parmi les Espagnols; les unes Créoles, les autres Européennes. Les hommes font bien faits, gros & robustes. On ne vante pas moins la beauté des femmes. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux de Lima & de Quito. Mais Don d'Ulloa fait une peinture fort singulière de l'habillement des hommes. Au lieu de cape, ils portent ce qu'ils nomment des *ponchos*. C'est une pièce d'étoffe, de la forme d'une couverture de lit, & de deux ou trois aunes de long, sur deux de large. Pour toute façon, on fait, au milieu de la pièce, un trou à passer la tête. Le poncho pend des deux côtés, & par derrière comme par devant. On le porte à cheval & à pied. Les pauvres, & ceux qu'on nomme *Guafes* dans le canton, ne le quittent

La Con-
ception.

Pérou.

qu'en se couchant. Le poncho ne nuit point au travail. On ne fait que le retrouffer par les côtés jusques sur le dos; ce qui laisse les bras & le reste du corps libres. A cheval, ce vêtement est à la mode pour les deux sexes, sans distinction de rang. L'exercice du cheval est si commun à la Conception qu'on est surpris d'y voir aux femmes, autant d'adresse & de légèreté qu'aux hommes. Au reste, la simplicité du poncho n'empêche point qu'on ne discerne le rang & le sexe. Cette différence naît de la finesse de l'étoffe, & des bordures qui la relevent. Le fond en est ordinairement bleu; mais les bordures sont rouges ou blanches. Quelquefois le fond est blanc, & les bordures bleues, mêlées de rouge. Il y en a de tout prix, depuis cinq jusqu'à cent cinquante & deux cens piastres. L'étoffe est de laine, fabriquée par les Américains.

Ce qu'on nomme les Guafes, à la Conception; est une race d'Américains fort adroits dans le maniement des laqs & des lances. Rarement ils manquent leurs coups avec les laqs, à cheval même, en courant à toute bride. Un taureau furieux, tout autre animal, & l'homme le plus rusé, ne leur échappe jamais. Comme il faut que le licou serre la proie qu'ils veulent saisir, ils poussent vivement leur cheval pour le jeter,

de sorte que l'animal se trouve pris, entraîné avec une vitesse qui ne laisse pas distinguer les degrés de l'action. Dans leurs querelles particulières, ils se servent entr'eux de ces laqs, & d'une demi-lance, avec tant d'habileté dans l'attaque & la défense, qu'après un long combat, ils se séparent souvent sans avoir pu s'enlacer, & sans autre mal que quelques coups de lance. La seule maniere de se dérober au licou, si c'est en pleine campagne, c'est de s'étendre à terre tout de son long, aussi-tôt qu'on le leur voit prendre à la main, & de s'y blottir, pour ne pas donner de prise. On se garantit aussi, en se collant contre un arbre, ou contre un mur. Leurs licous ou laqs, sont de cuir de bœuf coupé autour de la peau. Ils tordent cette courroie, ils la rendent souple à force de la graisser, & l'alongent, en la tirant, jusqu'à ne lui laisser qu'un demi-doigt d'épaisseur. Elle ne laisse pas d'être si forte, qu'un taureau ne la peut rompre, & qu'elle résiste plus qu'une grosse corde de chanvre.

Le climat de la Conception differe peu du climat commun de l'Europe. Si l'hiver y est plus froid que dans les Provinces Méridionales, il l'est moins que dans les Provinces Septentrionales, & l'été à proportion. Cependant la chaleur y est plus grande dans la Ville qu'à la campagne, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la disposition du

Pérou

terrain. Le canton est arrosé par diverses rivières, dont celles d'Arauco & de Biobio sont les plus considérables. Le Biobio est fort profond; & sa largeur, une lieue au-dessus de son embouchure, est d'environ trois quarts de lieue. Les habitations des Peuples idolâtres s'étendent en avant, depuis la rive méridionale de ce fleuve. A peu de distance de la même rive; sont les Forts de la frontière. Cette Jurisdiction contient des plaines fort étendues, car les montagnes étant fort loin à l'Orient, tout l'espace qui est entr'elles & la côte maritime, forme un terrain fort uni. A peine y voit-on quelques collines dans l'éloignement. La conformité du climat avec celui d'Espagne, en produit une parfaite dans les fruits, avec la seule différence, que ce pays l'emporte pour l'abondance. Les arbres & toutes sortes de plantes y ont leur saison, embellissent les champs, & ne flattent pas moins la vue que le goût. On fait d'ailleurs que les saisons doivent être le contraire de celles d'Espagne, c'est-à-dire, que l'hiver d'Espagne est l'été du Chili, & que l'automne d'un pays, est le printemps de l'autre. L'abondance est telle qu'on prend pour une mauvaise année, celle où les grains ne rendent pas cent pour un. Les raisins de toute espèce, croissent heureusement. On en fait des vins plus estimés que ceux du Pérou.

& la plupart rouges. Les raisins muscats surpassent les meilleurs vins d'Espagne, pour l'odeur & pour le goût. Mais toutes les espèces de raisins croissent en treilles & non en ceps. Enfin, pour comprendre à quel point les denrées abondent dans le pays, il suffit de savoir qu'un bœuf, le mieux engraisé, ne s'y vend que quatre piaftres.

Pérou.

La maniere de tuer le bétail, pour la boucherie, ne passerait que pour un amusement, si l'on n'assurait qu'elle sert à rendre la chair beaucoup meilleure. On enferme un troupeau de bœufs dans une basse-cour, & les Guafes se mettent à cheval devant la porte, armés d'une lance de deux ou trois brasses de long, qui se termine par une espèce de croissant d'acier bien affilé, dont les pointes sont à près d'un pied l'une de l'autre. Ils ouvrent la porte de la basse-cour, & font sortir un bœuf, qui prend aussitôt sa course, pour retourner à son gîte. Un Guafe le suit, l'atteint, lui coupe un jarret en courant, l'autre ensuite, & met pied à terre pour le tuer; après quoi il le dépouille, ôte la graisse, & dépèce la chair. Le suif est enveloppé dans le cuir, & tout est porté à la métairie sur la croupe du cheval. Quelquefois on fait sortir ensemble autant de bœufs, qu'il y a de Guafes pour les tuer. Cet exercice dure plusieurs jours.

~~_____~~
Pérou.

jusqu'à ce qu'on ait achevé de tuer le nombre destiné pour la vente. Si le bœuf court si vite que le Guafe ne puisse le frapper de sa lance, il se sert du lacet pour l'arrêter.

Le Commerce de la Conception deviendrait beaucoup plus riche, si le pays était peuplé à proportion de sa fertilité & de son étendue; mais, faute d'habitans, il est si médiocre, qu'un seul vaisseau suffit ordinairement pour la traite.

~~_____~~
San - Jago.

Cette vaste région du Chili a pour capitale San - Jago. Cette Ville est du nombre de celles qui furent fondées par Valdivia, & l'on rapporte son origine au 24 de Février 1541. Elle est traversée par une rivière, nommée Mapocho, qui arrose les murs de la Ville, au Nord, & qui lui fournissant, par des aqueducs, une grande quantité d'eau, répand la fraîcheur & la fécondité dans les jardins dont elle est remplie. On lui donne mille toises de long de l'Est à l'Ouest, & six cens de large du Nord au Sud.

Don d'Ulloa fait monter le nombre des habitans de San - Jago, à quatre mille familles, la moitié d'Espagnols, & le reste d'Américains ou de races mêlées. Leurs usages & leur habillement, sont les mêmes qu'à Quito. Les hommes sont bien faits; les femmes ont les traits agréables, le teint blanc, & des couleurs vives; ce

qui ne les empêche pas de se farder , & de mettre sur-tout beaucoup de rouge , sans considérer que , non-seulement cette mode leur altère le teint , mais qu'elle leur gâte , presque à toutes , les gencives & les dents.

Pérou.

L'Audience-Royale , qui a son Siège aujourd'hui à San-Jago , l'avait autrefois à la Conception. Ce Tribunal est composé d'un Président , de quatre Auditeurs , d'un Fiscal & d'un autre Fiscal pour les indigènes. Les affaires s'y jugent définitivement , ou du-moins sans autre appel que pour le déni de justice , au Conseil des Indes. Le Président , quoique dépendant , en certains cas , du Vice-Roi du Pérou , est tout-à-la-fois Gouverneur & Capitaine-Général du Chili , avec l'assujétissement singulier de passer six mois de l'année à la Conception , & six mois à San-Jago. On rappelle cette singularité , pour en observer une autre ; c'est que , pendant son absence de la capitale , le Corrégidor de cette Ville exerce ses fonctions , sous le titre de Lieutenant-Général , & qu'il étend sa juridiction sur tous les lieux habités du Chili , à l'exception des seuls Gouvernemens militaires.

Le Commerce de San-Jago & des autres parties du Chili , avec les Peuples idolâtres de la frontière , consiste à leur vendre des ouvrages de fer , des mors de brides , des éperons , des

Pérou.

couteaux , du vin , & diverses fortes de merceries. Ces Peuples , qui habitent un pays riche en or , & qui n'en font aucun usage , lui préfèrent un morceau de fer. Ils donnent aux Espagnols des vaches , des chevaux , de jeunes filles & des garçons , que leurs propres peres troquent pour des bagatelles qui les éblouissent. Cette espèce de traite s'appelle *rascatar* , c'est-à-dire , rançonner. Elle est abandonnée aux Guases , race mêlée de sang Espagnol , dont on a déjà vanté l'adresse. Ils vont dans le pays , & s'adressent directement aux Chefs des familles , car elles ne sont point gouvernées par des Caciques , ou par des Curacas , comme l'étaient autrefois les Péruviens. Toute la forme de leur Gouvernement consiste à respecter leurs Anciens. Le Guase étale au Chef de famille ce qu'il a de plus séduisant , & ne manque point de lui présenter une petite quantité de vin. Si le traité se conclut , l'Américain publie dans tout le village , que cet Espagnol est ami de la Nation , & qu'on peut se fier à lui. Le Guase parcourt toutes les cabanes. Il convient du prix de chaque marchandise , & livre , sans difficulté , celles qu'on achete. Ensuite il se retire dans la première habitation où il est venu , en avertissant à son passage , qu'il se dispose à partir. Rien n'est plus admirable que l'empressement avec lequel chacun court à l'habita-

tion qu'il a choisie, pour lui délivrer fidèlement le prix dont il est convenu. Il rassemble ses effets; il part, & le Chef de la famille le fait accompagner jusqu'à la frontière, par quelques habitans, qui l'aident à mener les chevaux & les bœufs ou les vaches qu'il a reçus en échange. Avant 1724, on leur portait du vin en abondance; mais l'expérience du danger a fait cesser cet usage. Il arrivait que, s'enivrant tous, ils prenaient subitement les armes, pour affommer tous les Guafes, ou les Espagnols, qui se trouvaient dans leurs habitations, sans respecter ceux dont ils avaient reçu des marchandises; dans le même transport, ils fondaient sur les Forts & les Villages de la frontière, où ils taillaient en pièces tout ce qui tombait entre leurs mains.

Les plus intraitables de ceux qu'on n'a jamais pu soumettre à la domination Espagnole, sont les habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au Sud, sur la rivière de Biobio, & ceux qui s'étendent vers les Cordelieres. Le Pays est si vaste, que lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions, & s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là, se fortifiant par leur jonction avec d'autres Américains, ils reviennent au Pays qu'ils habitent. C'est ce mélange de fuite & de résistance, de courage & de crainte, qui les rend comme invincibles, &

Pérou.

qui ne cesse pas d'exposer le Chili Espagnol à leurs insultes. Qu'un seul crie parmi les autres qu'il faut prendre les armes, les hostilités commencent aussi-tôt. Leur maniere de déclarer la guerre, c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux sur la foi des conventions, ou de ravager les Villages dont ils sont voisins. Quelquefois ils font avertir d'autres Nations à qui les Espagnols ne sont pas moins odieux. C'est ce qu'ils appellent faire courir la fletche, parce qu'ils font passer l'avis, d'une habitation à l'autre, avec autant de vitesse que de secret. La nuit de l'invasion est marquée, sans qu'il en transpire jamais rien. Cette fidélité, & le peu de préparatifs dont ils ont besoin pour leurs armemens, rendent leurs desseins impénétrables jusqu'au moment de l'exécution. Leur convocation faite, ils élisent entr'eux un Chef de guerre, auquel ils donnent le nom de *Toqui*; & dans les premières heures de la nuit fixée, lorsque les Espagnols ne s'attendent à rien moins qu'à être attaqués, des Américains qui vivent parmi eux, les surprennent & les tuent. Ensuite ils se dispersent de divers côtés, ils entrent dans les petits Villages, dans les métairies & les chaumières, où ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent sans distinction d'âge ni de sexe. Après cette exécution, se réunissant en corps, ils forment

une armée plus redoutable néanmoins par le nombre, que par la discipline & l'habileté. Ces furieuses invasions leur ont souvent réussi, malgré les plus sages précautions des Gouverneurs Espagnols, parce que les secours qu'ils reçoivent continuellement les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez sanglantes pour se rebuter du combat, ils se retirent à quelques lieues du champ de bataille; mais cinq ou six jours après, ils vont fondre d'un autre côté.

Ces Peuples ne déclarent jamais de guerre, qui ne dure plusieurs années. Dans la paix, leurs plus grandes occupations consistent à semer quelques champs, à fabriquer des *Ponchos*, ou manteaux, pour leur propre habillement; c'est même plutôt à leurs femmes qu'ils laissent ordinairement ce travail, tandis que, s'abandonnant à l'oïveté, ils passent le temps à boire d'une espèce de cidre, composé de pommes qu'ils ont en abondance dans leurs terres. Leurs cabanes sont si légères, qu'un jour ou deux suffisent pour les bâtir. Leurs mets demandent peu de préparation; ce sont des racines & de la farine de maïs, ou de quelque autre grain. Ainsi, faisant la guerre avec aussi peu de frais que de risque, ils la regardent comme un amusement. Si la paix succède, c'est toujours moins à leur sol-

Péron.

licitation qu'à celle des Espagnols. On convient d'une conférence, qui a reçu le nom de *Parlamento*, à laquelle assistent le Président, Gouverneur du Chili, le Mestre-de-Camp avec les principaux Officiers de l'armée, l'Evêque de la Conception, & quelques autres personnes du premier rang. Du côté des Américains, c'est le Toqui, avec les principaux Capitaines, qui sont en même-temps députés de chaque Canton, & chargés de leurs suffrages. La dernière irruption se fit en 1720. Don Gabriel Cano, Lieutenant-Général des armées d'Espagne, alors Gouverneur du Chili, prit de si sages mesures, qu'il les força à demander la paix. Dans un Parlement tenu en 1724, on leur accorda la possession libre de tout le pays qui s'étend au Sud de Biobio, & tous les *Capitaines de Paix* furent supprimés. On donnait ce titre à des Espagnols qui résidaient dans les villages habités par des Américains convertis, & qui avaient fait naître le soulèvement par leurs extorsions.

Outre ces assemblées, qui se tiennent à l'occasion de quelque traité, il s'en tient d'autres, lorsqu'il arrive de nouveaux Présidens. La différence en est si légère, qu'il suffit d'en décrire une, pour donner une idée de toutes les autres. Lorsqu'on juge un *Parlamento* nécessaire, on en fait donner avis aux Américains de la frontière,

& le jour est indiqué. Des deux côtés , on convient d'une escorte pour les Chefs. Les Espagnols campent sous des tentes , & le Quartier-général des Américains est vis-à-vis à peu de distance. D'abord les anciens de chaque Canton viennent saluer le Président. Il boit à leur santé : tous lui répondent ; mais c'est le Président qui leur verse à boire de sa propre main ; & , pour joindre quelque chose de plus réel à cette politesse , il leur distribue des couteaux , des ciseaux & d'autres bagatelles , fort précieuses à leurs yeux. On commence ensuite à parler de paix , & de la manière d'en observer les conditions ; après quoi , les Américains se retirent à leur Quartier , où le Président leur rend une visite , & leur fait porter une certaine quantité de vin. Les Américains de la suite des Députés , qui ne les ont point accompagnés à l'assemblée , paraissent alors , & se joignent pour rendre leurs devoirs au Président. Il leur fait donner aussi du vin. Ensuite il reçoit à son tour un présent de veaux , de bœufs , de chevaux & d'oiseaux.

La paix étant conclue par ces caresses mutuelles , le Président ne dédaigne point , pendant la suite des conférences , d'admettre à sa table les principaux Chefs , ou ceux du moins auxquels il reconnoît de la douceur & de la raison. Il se tient une espèce de Foire , où les Guases accourent avec

Pérou.

leurs merceries , & les Américains avec des ponchos & des bestiaux. Ces marchandises se troquent ; & la bonne foi régné dans ces traités.

Ces mêmes Peuples , qui ont toujours refusé de se soumettre aux Espagnols , accordent l'entrée de leur pays aux Missionnaires , quelque différence qu'il y ait entre leurs maximes & celles qu'on leur prêché. Plusieurs se font baptiser , mais ils ne renoncent point aisément à la vie libre dans laquelle ils sont élevés , & la plupart de ces nouveaux convertis n'ont aucune sorte de Religion. Avant la guerre de 1720 , les Missionnaires en avaient rassemblé un assez grand nombre , dont ils avaient formé des villages. Dans tous les Forts de la Frontiere , il y avait aussi des Aumôniers payés par le Roi pour les instruire ; mais à la première nouvelle du soulèvement , tous les Néophytes disparurent & se joignirent aux guerriers de leur Nation.

Quoique , dans leurs guerres , ces Peuples ne fassent de quartier à personne , sur-tout aux Espagnols , ils ne laissent pas d'épargner les femmes blanches ; ils les enlèvent & les conduisent dans leurs terres , où ils vivent avec elles. De-là vient cette multitude d'Américains blancs & blonds , qu'on prendrait pour des Européens nés au Chili. Pendant la paix , il en vient un grand nombre dans les Villes & les Bourgs Espagnols , qui s'en,

gagent à travailler pour un certain prix, l'espace d'un an ou de six mois. Ils s'en retournent à la fin du terme, après avoir employé leur salaire en merceries. Tous ces Peuples, sans distinction de sexe, portent des ponchos & des manteaux d'étoffe de laine; mais cet habillement est fort court & ne leur descend pas jusqu'au genou. Les Nations plus éloignées des établissemens d'Espagne, qui habitent au Sud de Valdivia, & ceux de la Côte voisine de Chiloé, ne portent aucune espèce d'habit. Ceux d'Arauco, de Tucapel & des bords de Biobio, nourrissent quantité de chevaux, & sont fort exercés à les monter. Aussi leurs armées sont-elles composées de cavalerie & d'infanterie. Leurs armes sont des lances fort longues, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse, le javelot & d'autres instrumens de cette nature.

Don d'Ulloa fait observer que c'est du Royaume de Chili, que sont venues des races de chevaux & de mules, dont il vante beaucoup la vitesse. Il ajoute, que ces animaux doivent, sans doute, leur origine aux premiers qui furent transportés d'Espagne en Amérique; mais aujourd'hui ceux du Chili ne sont pas moins supérieurs à ceux d'Espagne, qu'à ceux de toute l'Amérique. On y conserve plus fidèlement les races. Les chevaux coureurs du Chili ont l'ambition de ne vouloir jamais être devancés, & galopent si légè-

Pérou.

Pérou.

ment, que le cavalier ne sent pas la moindre agitation. Du côté de la figure, ils ne cèdent rien aux plus beaux Andalous. Leur taille est belle : ils sont pleins de feu & de fierté. Aussi tant d'excellentes qualités les font-elles beaucoup rechercher. Les plus beaux sont envoyés à Lima. Il en passe jusqu'à Quito. L'estime qu'on en fait, a porté quantité de Particuliers à former des haras dans les Provinces du Pérou, pour en étendre la race ; mais c'est toujours à ceux du Chili, sur-tout des environs de San-Jago, qu'on donne la préférence.





CHAPITRE III.

*Origine des Incas , mœurs des Péruviens
modernes & des Créoles.*

CE QU'IL Y A de plus obscur dans l'Histoire du Pérou, est l'origine & la Chronologie des Incas. Don d'Ulloa veut qu'on s'en prenne moins à l'ignorance des Peuples du Pays, à qui l'art d'écrire était inconnu, & qui n'y suppléaient que par les nœuds dont on a déjà parlé, qu'au préjugé fort adroitement établi par le premier Inca, qui se donna pour fils du Soleil. Cette fable, reçue aveuglément par tous ses Sujets, adoptée & confirmée par ses Successeurs, fit perdre toute autre idée des anciens temps, sans soupçons d'erreur, & sans intérêt à chercher la vérité. Tous les Historiens conviennent, en effet, que l'origine des Incas est fabuleuse; mais ils ne s'accordent point sur la fable inventée par le premier Inca pour s'assurer du respect de ses Peuples, & les gouverner avec plus d'empire. Leur barbarie différait peu de celle des bêtes féroces. La plupart n'avaient aucun sentiment de loi naturelle, & vivaient sans société, sans

Pérou.

Religion , ou livrés à la plus ridicule Ido-
Pérou. lâtrie.

Suivant Garcilasso , le premier Inca passait pour fils du Soleil. Son Pere, touché du triste état de cette Contrée, l'envoya, lui & sa sœur, pour en civiliser les habitans, leur donner des Loix, leur apprendre à cultiver la terre & à se nourrir des fruits de leur travail, enfin pour établir dans le Pays la Religion & le culte du Soleil leur Pere, & pour lui faire offrir des sacrifices. Dans cette vue, le frere & la sœur furent déposés sur les bords du lac de Titicaca, éloigné de Cusco d'environ quatre-vingt lieues. Le Soleil leur avait donné un lingot d'or d'une demi-aune de long & de deux doigts d'épaisseur, avec ordre de diriger leur route à leur gré, de jeter, dans les lieux où ils s'arrêteraient, le lingot à terre, & d'établir leur demeure où ils le verraient s'enfoncer. Il y avait joint les Loix qui leur devaient servir à gouverner les Peuples, dont ils pouvaient s'attirer la confiance & la soumission. Le frere & la sœur, qui étaient liés aussi par le mariage, prirent leur chemin vers le Nord, jusqu'au pied d'une montagne, au Sud de Cusco, nommé *Huanacauri*, ils y jetterent à terre le lingot d'or, qui, s'étant enfoncé, disparut tout-d'un-coup à leurs yeux; ce qui leur fit comprendre que c'était le lieu où le Soleil leur Pere,

avait fixé leur demeure. Ensuite, s'étant séparés, pour inviter le monde entier à venir jouir, sous leurs Loix, d'un bonheur qui lui était inconnu, l'un continua sa route vers le Septentrion, & l'autre prit la sienne vers le Midi. Les premiers hommes auxquels ils s'adressèrent, touchés de la douceur de leurs discours & de leurs offres avantageuses, les suivirent en foule à la montagne d'Huanacauri, où l'Inca bâtit la Ville de Cusco. Ses nouveaux Sujets, charmés de la vie douce & paisible qu'il leur fit mener, se répandirent de toutes parts, pour informer d'autres Peuples de leur bonheur. Il se forma plusieurs Peuplades, dont les plus considérables n'excédaient pas alors le nombre de cent maisons. Les hommes furent instruits dans l'agriculture, les femmes à filer, à faire des tissus & d'autres ouvrages domestiques. Le domaine du même Monarque s'étendait vers l'Orient, depuis Cusco jusqu'au fleuve de Paucartambo; vers l'Occident, jusqu'à la rivière d'*Apurimac*, c'est-à-dire, environ huit lieues; & vers le Sud, neuf lieues jusqu'à *Quequesama*.

Pérou.

On ignore combien il s'était écoulé de temps; depuis la fondation du nouvel Empire, jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Il n'était resté aux Péruviens qu'une mémoire confuse de cette première époque, & leurs *Quipos*, ou les nœuds qu'ils

Pérou.

faisaient à divers fils , pour conserver le souvenir des actions mémorables , n'ont donné , là-dessus , aucune lumière. Garcilasso juge qu'il s'étoit passé quatre cens ans entre ces deux événemens.

Quelque jugement qu'on veuille porter d'une si fabuleuse tradition , on doit admirer l'adresse du premier Inca & de sa femme , à tirer tant d'hommes de leur abrutissement. Cette entreprise demandait un génie supérieur au caractère des Américains. On a déjà dit , que ce premier Fondateur se nommait *Manco Inca* , & sa sœur ou sa femme , *Mama Oello*. Le mot *Inca* a deux significations différentes. Proprement il signifie *Seigneur-Roi* , ou *Empereur* , & par extension , il signifie aussi , *descendant du Sang Royal*. Dans la suite , les Sujets s'étant multipliés , & le goût de la société n'ayant fait qu'augmenter sous un Gouvernement policé , on ajouta le surnom de *Capac* à celui d'*Inca*. *Capac* signifie riche en vertu , en talens , en pouvoir.

A mesure qu'il attirait de nouveaux Sujets , & qu'il les accoutumait à vivre en société , il leur enseignait tout ce qui pouvait les rendre capables de contribuer au bien commun , sur-tout l'agriculture & l'art de conduire les eaux dans les terres , pour les rendre fertiles en les humectant. Il établit , dans chaque habitation , un grenier pu-

blic, pour y mettre en réserve les denrées de chaque Canton, qu'il faisait distribuer aux habitants, suivant leurs besoins, en attendant que l'Empire fût assez formé pour y faire une juste répartition des terres. Il obligea tous ses Sujets à se vêtir, & inventa lui-même un habit décent. Mama Oello se chargea d'enseigner aux femmes l'art de filer la laine & d'en faire des tissus. Chaque habitation eut son Seigneur pour la gouverner, sous le titre de *Curaca* & ces Offices étaient la récompense du zèle & de la fidélité.

Pérou.

Les loix que Manco Capac fit recevoir au nom du Soleil, étaient conformes aux simples inspirations de la Nature. La principale ordonnait à tous les Sujets de l'Empire, de s'aimer les uns les autres, & portait des peines proportionnées au degré d'infraction. L'homicide, le vol & l'adultère étaient punis de mort. La polygamie fut défendue; & le sage Législateur voulut que chacun se mariât dans sa famille, pour éviter le mélange des lignages. Il ordonna aussi que les hommes ne se marieraient point avant l'âge de vingt ans, pour être en état de gouverner leur famille & de pourvoir à sa subsistance. Tout fut réglé, jusqu'à la forme des mariages. L'Inca faisait assembler, dans son Palais, chaque année, ou de deux en deux ans, tout ce qu'il y avait de filles & de garçons nubiles de son sang, il

Pérou.

les appellait par leurs noms ; & , prenant la main de l'époux & de l'épouse , il leur faisait donner la foi mutuelle aux yeux de toute la Cour. Le lendemain , des Ministres nommés pour cet office , allaient marier , avec la même cérémonie , tous les jeunes gens nubiles de Cusco ; & cet exemple était suivi dans toutes les habitations par les Curacas.

Manco fit adorer le Soleil , comme la source apparente de tous les biens naturels. Il lui fit ériger un Temple , dont il désigna le lieu , avec une espèce de Monastere pour les femmes consacrées à son culte qui devaient être toutes du Sang Royal.

Après avoir vu croître heureusement son Empire , se sentant affaibli par l'âge & près de sa fin , il fit assembler une nombreuse postérité , qu'il avait eue de son épouse & de ses *mamaconas* , les Grands de sa Cour & tous les Curacas des Provinces. Dans un long discours , il leur déclara que le Soleil son Pere l'appellait au repos d'une meilleure vie ; il les exhorta , de sa part , à l'observation des loix , en les assurant que le Soleil ne voulait point qu'on y fît le moindre changement ; enfin il mourut , pleuré de tous ses Peuples , qui le regardaient non-seulement comme leur Pere , mais comme un Etre Divin. Dans cette idée , ils instituerent des sacrifices à son honneur ,

& son culte fit bientôt une partie de leur Religion. On comptait treize Incas depuis Manco , mais la durée de leur règne est incertaine.

 Pérou.

Il faut observer que ce qu'on nomme le Pays des vallées , au Pérou , est le long espace qui borde la mer du Sud , entre Tumbes & Lima , jusqu'aux Cordelières. Nous dirons un mot de cette belle contrée , puisqu'on a pris soin de joindre , à la description des autres , quelques remarques sur les qualités de l'air , qui varie presque à chaque Corrégiment , suivant la différence des situations.

 Vallées
du Pérou

L'on peut dire que régulièrement il ne pleut jamais à Lima & dans les vallées ; jamais on n'y voit d'orage. Les habitans qui n'ont point voyagé , ni dans les montagnes , ni à Guayaquil , ni au Chili , ignorent ce que c'est que le tonnerre & les éclairs ; & leur frayeur est égale à leur étonnement , la première fois qu'ils entendent l'un & qu'ils voient les autres , mais il n'est pas moins surprenant que ce qui est inconnu dans les vallées soit très-fréquent à trente lieues de Lima vers l'Est ; car de ce côté-là , c'est à-peu-près la distance des montagnes. Les pluies & les orages y sont aussi réguliers qu'à Quito.

Les vents , quoique constans à Lima , varient

Pérou.

néanmoins un peu, mais presque imperceptiblement. Ils sont d'ailleurs fort modérés dans toutes les saisons, & si cette Ville n'était pas sujette à d'autres incommodités, les habitans n'auraient rien à desirer pour l'agrément de la vie. Mais la Nature a balancé ces avantages, par des inconvéniens qui en diminuent beaucoup le prix. A ces vents des terres australes, qui se font généralement sentir dans les vallées, succèdent quelquefois des vents du Nord, si faibles à la vérité & si imperceptibles, qu'à peine ont-ils la force de mouvoir les girouettes & les banderoles des vaisseaux. C'est une petite agitation de l'air, qui suffit pour faire remarquer que les vents du Sud ne régner plus. Elle arrive régulièrement en hiver, & c'est par ce changement que les brouillards commencent. Mais ce léger soufle a des qualités si particulières, que même, avant que le brouillard soit condensé, les habitans en ressentent les effets, par de violens maux de tête.

Un autre fléau, dont tous les soins & les préparatifs ne garantissent personne, ce sont les puces & les punaises. Les Voyageurs attribuent la prodigieuse multitude de ces insectes aux ordures dont les rues sont toujours remplies; il n'y a point de maisons qui en soient exemptes, & où l'on ne voie tomber sans cesse des punaises

& des puces à travers les ais. Les mosquites n'y font gueres moins communs; mais il est plus aisé de s'en défendre. Pérou.

La petite vérole, qui régné à Lima comme à Quito, n'y est pas annuelle, mais elle emporte toujours un grand nombre d'habitans. Les *Pasmes* y sont encore plus dangereux. Cette maladie, qui n'est pas connue à Quito, se divise en *Pasme* commun, ou *Partial*, & en *Pasme* malin, ou d'*Arc*. L'un & l'autre surviennent dans la crise de quelqu'autre maladie aigue. On échappe souvent au premier, quoiqu'il emporte quelque fois les malades en quatre ou cinq jours, ce qui est le temps ordinaire de sa durée: mais le *Pasme* malin ne fait pas languir long-temps. Deux jours mettent un homme au tombeau.

Ce terrible mal consiste à mettre tous les muscles dans une entière inaction, & à raccourcir tous les nerfs du corps, en commençant par ceux de la tête. Ajoutez une humeur mordicante, qui se répand dans toutes les membranes, & qui cause des douleurs insupportables, mais plus encore lorsqu'on veut se remuer. Le gosier se resserre si fort par des mouvemens convulsifs, qu'il n'est pas possible d'y introduire le moindre aliment, & quelquefois les mâchoires sont si pressées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir même avec force.

Pérou.

L'un & l'autre pafme font accompagnés régulièrement d'une léthargie, qui n'empêche pas néanmoins que les douleurs ne fe faffent sentir avec affez d'activité, pour faire jeter des cris lamentables. Le pafme-malin, ou d'arc, tire ce nom de ce qu'au commencement du mal, fa malignité est fi grande, qu'elle commence à causer une contraction dans les nerfs qui accompagnent les vertèbres de l'épine du dos; & cette contraction augmente tellement, que le corps du malade fe courbe en arriere comme un arc, & que tous les os se difloquent. Sa douleur doit être extrême; & fi l'on y joint les maux communs aux deux pafmes, on ne fera pas surpris qu'il perde bientôt le sentiment & la refpiration. C'est ordinairement dans un de ces excès qu'il expire.

La maniere de traiter cette maladie, est d'empêcher, autant qu'il est poffible, l'air de pénétrer dans le lit du malade, & même dans l'appartement, où l'on tient toujours grand feu, afin que la chaleur ouvre les pores, & facilite la transpiration. On donne des lavemens, pour modérer le feu intérieur, tandis qu'à l'extérieur, pour adoucir les parties, on emploie les onguens & les cataplafmes. On fe fert auffi des cordiaux, des diurétiques, & quelquefois du bain, pour arrêter les progrès de l'humeur maligne; mais

le bain n'est jamais employé que le premier jour , avant que le mal soit dans sa force.

Pérou.

Entre les infirmités des femmes de Lima , on en compte une , non-seulement fréquente , mais fort contagieuse , & presque incurable. C'est un cancer à l'uterus , qui leur cause les douleurs les plus vives. Elles rendent une grande quantité d'humeurs corrompues : elles maigrissent , & tombent dans une langueur qui les conduit à la mort. Cette maladie dure ordinairement plusieurs années , avec des intervalles de repos , pendant lesquels les douleurs & les évacuations diminuent. Mais , tout-d'un-coup , elle recommence avec plus de force que jamais. Elle est si trompeuse , qu'elle ne s'annonce ni par le changement des traits du visage , ni par l'altération du pouls , ni par aucun autre symptôme , jusqu'à ce qu'elle soit à son dernier période. Elle est si contagieuse , qu'on la gagne en s'asseyant sur la chaise ordinaire d'une personne qui en est atteinte , ou pour avoir porté un de ses habits ; mais cette contagion se borne aux femmes.

La maladie vénérienne est aussi commune à Lima & dans les vallées , que dans toutes les autres parties de l'Amérique méridionale. On n'y apporte pas plus de soin à les guérir , & le sort commun de tous ceux qui en sont atteints , est de la porter jusqu'au tombeau.

 Pérou.

 Tremble-
mens de
Terre.

On a déjà remarqué combien le Pérou était sujet aux tremblemens de terre. Ses habitans vivent dans de continuelles alarmes. Les secouffes sont subites, & se suivent ordinairement de près, avec un si furieux ébranlement, qu'il inspire de la terreur aux ames les plus fortes. Don d'Ulloa en fait une peinture assez poëtique pour un grave Mathématicien. Il ne rapporte rien d'ailleurs dont il n'ait été témoin.

« Quelqu'inopinés, dit-il, que soient les tremblemens du Pérou, leur approche ne laisse pas d'être annoncée par quelques avant-coureurs. Un peu auparavant, c'est-à-dire, une minute avant les secouffes, on entend, dans les concavités de la terre, un bruit sourd, qui ne s'arrête pas où il se forme, mais qui se répand en divers endroits. Les chiens sont toujours les premiers qui pressentent un tremblement de terre. Ils aboient, ou plutôt ils poussent des hurlemens fort lugubres. Les bêtes de charge, & les autres animaux, qui marchent dans les rues, s'arrêtent tout court; &, par un instinct naturel, ils écartent les jambes, pour ne pas tomber. Mais rien n'approche de l'effroi des habitans. Au premier indice, ils quittent leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, & courent vers les grandes rues, pour y chercher une sûreté qu'ils ne trouvent point

DE VOYAGES. 117

sous leurs toits. Leur précipitation est extrême.
 Ils sortent dans l'état où ils se trouvent, & sans
 y faire réflexion. Si c'est la nuit, pendant qu'ils
 étaient à reposer, ils sortent nus, ils ne se
 couvrèrent pas même d'une robe; & si, dans
 une consternation si générale, ce spectacle
 pouvait être regardé de sang-froid, tant de
 figures singulieres, feraient une scène fort co-
 mique. Qu'on se représente avec cela les cris
 des enfans, les lamentations des femmes, qui
 invoquent toutes les puissances du Ciel, celles
 mêmes des hommes, & les hurlemens des
 chiens, qui continuent; c'est une épouvantable
 confusion, qui dure plus long-temps que les
 secousses, parce que l'expérience ayant appris
 qu'elles peuvent se réitérer, & que les mal-
 heurs, qui ne sont point arrivés dès les pre-
 mieres, sont souvent causés par celles qui les
 suivent, personne n'a la hardiesse de se retirer
 chez soi.

Pérou.

Le premier tremblement de terre qu'on ait
 ressenti à Lima, depuis l'établissement des Es-
 pagnols, arriva quelques années après la fon-
 dation de cette Ville; mais elle en reçut peu
 de dommage, & tout le mal alla tomber sur
 Arequipa, qui fut entierement ruinée. En 1586,
 le 9 de Juillet, Lima fut si maltraitée, que ceux
 qui échappèrent au danger, fonderent une Fête

Pérou.

d'actions de graces , qui se célèbre encore le jour de la Visitation de Sainte Elisabeth. En 1609 , on y essuya le même désastre. Il fut plus terrible encore le 27 de Novembre 1630. La Ville , menacée de sa ruine entiere , célèbre tous les ans la Fête de sa préservation , sous le titre de *Notre-Dame du Miracle*. En 1655 , le 13 de Novembre , un terrible tremblement renversa les plus grands édifices , & quantité de maisons. Sa violence & sa durée obligerent les habitans d'aller passer plusieurs jours dans les campagnes. Le 17 de Juin 1678 , les Eglises souffrirent beaucoup , & diverses maisons furent renversées. On compte entre les plus furieux tremblemens , celui du 20 d'Octobre 1687 , qui , ayant commencé à quatre heures du matin , ensevelit un grand nombre de personnes sous les ruines de leurs maisons. Ce malheur en fit pressentir d'autres. En effet , les secousses recommencerent deux heures après , & ne laisserent rien d'entier dans la Ville , avec ce bonheur pour le reste des habitans , qu'ayant été avertis par les premières , le temps ne leur avait pas manqué pour se sauver par la fuite. Dans cette reprise , la mer se retira sensiblement de ses bornes ; à son retour , elle les excéda par de si hautes montagnes d'eau , que le Callao & d'autres lieux , se trouvant tout-d'un-coup inondés , tous leurs habitans furent

noyés. Le 29 de Septembre 1697, le 14 de Juillet 1699, le 6 de Février 1716, le 8 de Janvier 1725, & le 2 de Décembre 1732, les secousses furent violentes, & causerent beaucoup de dommage aux maisons. On compte trois tremblemens dans chacune des années 1690, 1734 & 1743, & cinq grands en 1742.

Péron.

Mais il n'y en eut jamais d'égal à celui du 28 d'Octobre 1746; il causa plus de mal que tous les autres ensemble. A dix heures & demie du soir, cinq heures trois quarts avant la pleine Lune, les secousses commencerent avec tant de violence que, dans l'espace d'environ trois minutes, tous les édifices furent détruits, & les habitans, qui ne se hâterent pas de fuir, ensévelis sous leurs ruines. La tranquillité qui succéda, ne fut pas de longue durée. On compta jusqu'à deux cens secousses en vingt-quatre heures; & jusqu'au 24 de Février de l'année suivante, on en avait compté, suivant la dernière relation, quatre cens cinquante-un, dont plusieurs n'avaient pas été moins fortes que les premières, quoiqu'elles eussent duré moins.

Dans le même temps, le Callao éprouva la même infortune; mais la perte des édifices ne fut rien en comparaison de ce qui la suivit. La mer s'étant retirée, comme on l'avait vu dans d'autres temps, revint furieuse, en élevant des

montagnes d'écume , & tomba sur le Callao ;
 Pérou. dont elle fit un abîme d'eau. Elle se retira une
 seconde fois , pour revenir plus furieuse encore ;
 & , par une nouvelle inondation , elle engloutit si
 totalement cette malheureuse Ville , qu'il n'y
 resta qu'un pan de muraille du fort de Sainte-
 Croix. Il y avait alors vingt-trois vaisseaux à
 l'ancre dans le Port , dix-neuf furent submergés ;
 & les quatre autres , enlevés par la force des
 eaux , demeurèrent embourbés dans la terre ,
 à une distance considérable du rivage. Les autres
 Ports de cette côte eurent le même sort ,
 entr'autres Cavalla & Guanapé. Les villes de
 Chançay & de Gaura , & les vallées de la
 Baranca , de Supé & de Pativilca , furent ruinées
 aussi par le tremblement de terre. Les cadavres
 qu'on découvrit sous les ruines de Lima , jus-
 qu'au 31 du mois d'Octobre , étaient au nombre
 de mille trois cens , sans y comprendre une in-
 finité d'estropiés. Au Callao , de quatre mille
 habitans qu'on y comptait , il n'en échappa que
 deux cens , & de ce nombre , vingt-deux furent
 conservés par ce même pan de mur , qui sert
 comme de monument au malheur de cette
 Ville.

La même nuit , un volcan qui s'ouvrit tout-
 d'un-coup à Lucanas , vomit une si grande
 quantité d'eau , que toutes les campagnes voi-
 sines

lines en furent couvertes. Trois autres volcans creverent dans la montagne, qui se nomme *Conyension de Caxamarquilla*, & répandirent aux environs la même quantité d'eau. Quelques jours avant ces terribles événemens, on avait entendu à Lima un bruit souterrain, tantôt semblable à des gémissemens, tantôt à plusieurs coups de canon.

Pérou.

Sans s'écarter de l'opinion commune, sur la cause des tremblemens de terre, Don d'Ulloa cherche, dans l'expérience, de nouveaux secours pour expliquer ce qui les rend si fréquens au Pérou. « Dans cette région, dit-il, on apprend
 » plus qu'en nulle autre, par le grand nombre
 » de volcans dont les Cordelieres sont remplies,
 » que lorsqu'un volcan vient à crever, il donne
 » une si furieuse secousse à la terre, que les
 » Villages voisins en sont ordinairement détruits.
 » Cette secousse, qu'on peut déjà nommer un
 » tremblement de terre, n'arrive pas aussi ordi-
 » nairement dans les éruptions où les ouvertures
 » sont déjà faites; ou si l'on sent alors quelque
 » ébranlement, il est léger. Ainsi, dès que la
 » bouche du volcan est ouverte, les secousses
 » cessent, quoique la matiere recommence à
 » s'enflammer. » Personne n'ignore aujourd'hui
 que ces volcans sont causés par les parties sul-
 phureuses, nitreuses, & autres matieres com-

Pérou.

bustibles renfermées dans les entrailles de la terre ; qui , s'étant unies , & formant une espèce de pâte , préparée par les eaux souterraines , se fermentent & s'enflamment. Alors le vent , ou l'air , qui remplissait leurs pores , se dilate , & son volume s'accroît excessivement , en comparaison de celui qu'il avait avant l'inflammation , & produit le même effet que la poudre qu'on allume dans une mine , avec cette différence néanmoins , que la poudre disparaît aussi-tôt qu'elle est en feu ; au-lieu que le volcan , une fois allumé , ne cesse de l'être qu'après avoir consumé toutes les matieres huileuses qu'il contenait en abondance , & qui étaient liées avec sa masse. Don d'Ulloa se figure deux sortes de volcans ; les uns contraints , ou gênés ; les autres dilatés. Les premiers ont , dans un petit espace , quantité de matiere inflammable ; & les autres n'ont qu'une certaine quantité de la même matiere dans un large espace. Ceux-là se trouvent ordinairement dans le sein des montagnes , qui sont les dépositaires naturels de cette matiere. Les seconds , quoique nés souvent des premiers , ne laissent pas d'en être indépendans : ce sont des rameaux , qui s'étendent de divers côtés sous les plaines , sans aucune correspondance avec la mine principale. Dans ces suppositions , il parait certain qu'un pays , où les volcans , c'est-à-dire ,

les grands dépôts de ces matieres , sont plus communs , s'en trouvera plus *veiné*, plus ramifié dans ses plaines, & que, par conséquent, il sera plus sujet aux tremblemens de terre, par la fréquente inflammation qui survient lorsque ces matieres ont fermenté.

Pérou.

Outre la lumiere naturelle, qui enseigne qu'un pays où les volcans sont en grand nombre, doit contenir aussi beaucoup de rameaux de la matiere qui les forme, l'expérience le démontre au Pérou, puisqu'on y rencontre à chaque pas du salpêtre, du soufre, du vitriol, du sel & d'autres phlogistiques. Le terrain des vallées est spongieux & creux, autant, & plus même que celui de Quito. Ses concavités & ses pores sont qu'il est humecté, par beaucoup d'eaux souterraines. D'ailleurs les eaux de glaces, qui se fondent continuellement dans les montagnes, n'en tombent que pour se filtrer par les porosités de la terre, & pour se répandre dans ses cavités, où elles humectent, unissent & convertissent en pâte les matieres sulphureuses & nitreuses; & quoique ces matieres ne soient pas là aussi abondantes que dans les volcans, elles le sont néanmoins assez, pour s'enflammer & pousser l'air qu'elles contiennent.

Le bruit qui précède les tremblemens, semblable à celui du tonnerre, & qui se fait en-

 Pérou.

tendre à une grande distance, s'accorde fort bien avec leur cause & leur formation. Il ne peut provenir que de cet air enflammé & raréfié qui cherche à fortir.

 Mœurs.

Nos derniers Voyageurs représentent les habitans naturels de l'ancien Empire du Pérou, si différens aujourd'hui de ce qu'ils étaient au tems de la conquête, qu'on a peine à concilier les peintures modernes avec celles des premières Relations. Les Ecrivains des derniers tems s'étonnent eux-mêmes de se trouver comme en contradiction avec les anciens: « Je ne fais que penser, » dit Don d'Ulloa, en voyant les choses si changées; d'un côté, je vois des débris de monumens, des restes de superbes édifices & d'autres ouvrages magnifiques, qui ont signalé la police, l'industrie, la législation des Péruviens, & qui ne permettent pas à ma raison de douter des témoignages historiques: de l'autre, je vois une Nation plongée dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance, pleine de rusticité & peu éloignée de cette barbarie qui rend les sauvages à-peu-près semblables aux bêtes féroces; & le témoignage de mes propres yeux me fait presque douter de ce que j'ai lu. Comment concevoir qu'une Nation assez sage pour avoir fait des Loix équitables, & formé un Gouvernement aussi singulier que celui sous



CÉRÉMONIE DU MARIAGE DES INCAS.

Bonard Piracci.

» lequel elle vivait , ne conserve plus aucune
 » marque du fond d'esprit & de capacité , sans
 » lequel il est évident qu'elle n'a pu régler avec
 » tant de sagesse toute l'économie de la vie ci-
 » vile ? » Il n'y a , sans doute , qu'une réponse à
 faire à cette question ; c'est que ces malheureux
 Peuples ont été abrutis par la tyrannie de leurs nou-
 veaux Maîtres. Un Philosophe tel que Don d'Ulloa,
 devait trouver cette solution , mais peut-être un
 Espagnol n'a pas osé l'écrire.

 Pérou.

Les Péruviens , tels qu'ils sont aujourd'hui ,
 paraissent d'une imbécillité si excessive , qu'à peine
 croit-on les pouvoir placer au-dessus des bêtes ;
 quelquefois même l'instinct de la nature semble
 leur manquer. D'un autre côté, il n'y a pas de
 Peuple au monde qui ait plus de facilité à
 comprendre , ni une malice plus réfléchie. De
 ces deux caractères également attestés, il faut con-
 clure que leurs facultés naturelles , qui semblent
 engourdies par l'esclavage & le malheur , se réveil-
 leraient , si on les mettait en action.

Leur indifférence est extrême pour toutes les
 choses du monde ; rien n'altère la tranquillité de
 leur ame. Ils sont également insensibles aux prof-
 pérités & aux revers. Quoiqu'à demi-nuds , ils
 paraissent aussi contents que l'Espagnol le plus
 somptueux dans son habillement ; & loin d'en-
 vier un habit riche qu'on offre à leurs yeux , ils

Pérou.

n'ambitionnent pas même d'alonger un peu celui qu'ils portent. L'or, l'argent, & tout ce qu'on nomme richesse, n'a pas le moindre attrait pour un Péruvien. L'autorité, les dignités, excitent si peu son ambition, qu'il reçoit avec la même indifférence l'emploi d'Alcade & celui de Bourreau, sans marquer de satisfaction ni de mécontentement, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Aussi n'y a-t-il point d'emplois auxquels ils attachent plus ou moins d'honneur. Dans leur repas, il ne souhaitent jamais que ce qui est nécessaire pour les rassasier. Leurs mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis. Plus un aliment est simple, plus il est conforme à leur goût naturel. Rien ne peut les émouvoir ni changer leur nature. L'intérêt a si peu de pouvoir sur eux, qu'ils refusent de rendre un petit service, lorsqu'on leur offre une grosse récompense. La crainte & le respect ne les touchent pas plus : humeur d'autant plus singulière que rien ne peut la fléchir, & qu'on ne connaît aucun moyen de les tirer d'une indifférence par laquelle ils semblent défier l'esprit le plus éclairé, ni de leur faire abandonner cette profonde ignorance qui met la plus haute prudence en défaut, ni de les corriger d'une négligence qui rend inutiles tous les efforts & les soins de leurs guides.

Ils sont fort lents, & mettent beaucoup de

temps à faire tout ce qu'ils entreprennent. De-
 là le proverbe du pays, pour tous les ouvrages Pérou.
 qui demandent du temps & de la patience : *c'est
 un ouvrage de Péruvien*. Dans leurs fabriques de
 tapis, de rideaux, de couvertures de lits, &
 d'autres étoffes, toute leur industrie consiste à
 prendre chaque fil l'un après l'autre, à les comp-
 ter chaque fois, enfin à faire passer la trame; &
 pour fabriquer une pièce de ces étoffes, ils em-
 ploient ainsi deux ans & plus. On avoue que si
 l'on prenait la peine de leur enseigner les métho-
 des qui abrègent le travail, ils ont une facilité pour
 l'imitation, qui leur ferait faire de grands progrès.

A la lenteur se joint la paresse, vice enraciné
 par une si longue habitude, que ni leur propre
 intérêt, ni celui de leurs Maîtres, ne peut les
 porter volontairement au moindre effort pour le
 vaincre. S'ils ont des besoins indispensables, ils
 en laissent le soin à leurs femmes. Ce sont leurs
 femmes qui filent, qui font les chemisettes &
 les caleçons, unique vêtement des maris. Elles
 préparent leur nourriture commune, tandis que
 les maris, accroupis à la manière des singes, les
 encouragent par leurs regards. Ils boivent dans
 l'intervalle, sans se donner le moindre mouve-
 ment, jusqu'à ce que la faim les presse, ou que
 l'envie les pousse de visiter leurs amis. L'unique
 travail qu'ils fassent pour leur famille, est de

Pérou.

labourer une petite portion de terre , qui forme ce qu'ils nomment leur *chacarite* ; mais ce sont encore leurs femmes & leurs enfans qui l'ensemencent , & qui ajoutent tout ce qui est nécessaire à la culture. Lorsqu'ils sont une fois livrés à l'indolence , dans la posture qu'on vient de représenter , nul motif n'est capable de leur faire quitter cette situation. Qu'un Voyageur s'égare , comme il arrive souvent dans le Pérou , & qu'il s'avance vers une cabane pour s'informer du chemin , le Péruvien se cache , fait répondre par sa femme qu'il n'est pas au logis , & se prive d'une réale , qui est le prix ordinaire du service qu'on lui demande , plutôt que d'interrompre son oisiveté. Si le Voyageur quitte son cheval pour entrer dans la cabane , il ne lui est pas aisé d'en trouver le Maître , parce que ces misérables édifices ne reçoivent de lumière que par une fort petite porte , & qu'en venant du grand jour , on n'y distingue point les objets ; mais il lui serait inutile de découvrir l'Américain , car les prières , les offres & les promesses ne peuvent l'engager à sortir. Il en est de même de toutes les occupations qu'on leur propose , & qu'ils ont la liberté de refuser. A l'égard de celles qui leur sont prescrites par leur Maître , & pour lesquels ils sont payés , il ne suffit pas de leur dire ce qu'ils ont à faire , on est forcé d'avoir continuellement les yeux sur

eux. Si l'on tourne un moment le dos, ils s'arrêtent & cessent de travailler jusqu'au retour de celui dont ils craignent la présence. La seule proposition qu'ils ne refusent jamais, c'est celle de prendre part aux danses & aux fêtes; mais il faut qu'elles soient accompagnées du plaisir de boire. Cet amusement fait leur bonheur. C'est par-là qu'ils commencent la journée & qu'ils la finissent. Ils ne cessent de boire, qu'après avoir perdu l'usage de leurs sens dans l'ivresse. La *chicha*, espèce de boisson faite avec du maïs, est leur liqueur favorite.

 Pérou.

Ce penchant pour l'ivrognerie est si général, que la dignité de Cacique ni l'office d'Alcade, ne sont pas un frein pour ceux qui en sont revêtus. Ils courent avec le même emportement aux fêtes solennelles, & la *chicha* met au même rang le Cacique, l'Alcade & leurs plus vils Sujets. Mais ce qui doit paraître assez étonnant, les femmes, les filles & jeunes garçons sont absolument exempts de ce vice. Leurs mœurs ne permettent qu'aux pères de famille de boire jusqu'à l'épuisement de leurs forces, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient droit d'attendre du secours lorsqu'ils ont perdu toute connaissance.

Celui qui fait célébrer une fête, invite chez lui toutes les personnes de sa connaissance, & tient prête une quantité de *chicha*, proportionnée

Pérou.

au nombre de ses convives. Chacun doit avoir sa cruche, dont la mesure est au moins de trente chopines. Dans la cour de la maison, si c'est une grande bourgade, ou devant la cabane, si c'est en pleine campagne, on met une table couverte d'un tapis de Tucuyo, réservé pour ces occasions. Tout le festin se réduit à la camcha ou maïs rôti, avec quelques herbes sauvages bouillies à l'eau. Les femmes accourent & servent à boire à leurs maris. Ils boivent jusqu'à ce que la gaieté commence à les animer. Alors quelqu'un bat d'une main une espèce de tambourin, & de l'autre joue du flageolet, tandis qu'une partie des assistans de l'un & de l'autre sexe forment des danses, qui consistent à se mouvoir de divers côtés sans aucune sorte d'ordre & de mesure. Les femmes y mêlent d'anciennes chansons, & cependant on continue à boire la chicha. Lorsqu'à force de boire & de danser, ils ont achevé de s'enivrer tous, & qu'ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes, ils se couchent pêle-mêle, sans se soucier si l'un est près de la femme de l'autre, près de sa propre sœur, de sa propre fille, ou d'une parente plus éloignée. Tous les devoirs sont oubliés dans ces orgies, qui durent trois ou quatre jours, jusqu'à ce que les Curés viennent y mettre fin. Leur manière de pleurer les morts, c'est de bien boire. La maison d'où part le deuil

est remplie de cruches : ainsi , non-seulement ceux qui sont dans l'affliction , & leurs amis particuliers , noient leur chagrin dans la chicha , mais ils sortent dans la rue , arrêtent tous les passans de leur Nation , les font entrer dans la maison du mort , & les obligent de boire à son honneur. Cette cérémonie dure trois ou quatre jours & quelquefois plus long-temps. Il paraît que les Curés sont assez contens , lorsqu'ils y voient mêler une ombre de Christianisme.

Autant que les Péruviens ont de passion pour la danse & l'ivrognerie , autant sont-ils indifférens pour le jeu : on ne leur a jamais remarqué le moindre goût pour cet amusement ; il ne paraît pas même qu'ils connaissent d'autre jeu , que celui qu'ils nomment *posá* , c'est-à-dire , cent ; parce qu'il faut atteindre à ce nombre pour gagner. Le *posá* s'est conservé dans leur Nation , depuis la conquête. Ils y emploient deux instrumens ; l'un est un aigle de bois à deux têtes , avec dix trous de chaque côté , où ces points se marquent par dixaine ; l'autre est un osselet taillé en dez , c'est-à-dire , à six faces , dont l'une , distinguée par une certaine marque , se nomme *guagro*. Pour jouer , on jette l'osselet en l'air ; il retombe , & l'on compte les points marqués sur la face d'en-haut ; si c'est celle qu'on nomme *guagro* , on gagne dix points , & l'on en perd autant , si c'est la marque

Pérou.

blanche opposée. Quoique ce jeu soit particulier à leur Nation, ils ne le jouent gueres que lorsqu'ils commencent à boire.

Dans leurs voyages, les Peuples du Pérou font peu de frais. Toutes leurs provisions sont renfermées dans un petit sac, rempli de farine d'orge grillée, ou *macha*, & d'une cuiller. Ce secours leur suffit pour un voyage de cent lieues. A l'heure du repas, ils s'arrêtent près d'une cabane, où ils sont toujours sûrs de trouver de la chicha, où près d'un ruisseau dans les lieux déserts. Là ils prennent, avec la cuiller, un peu de leur farine qu'ils tiennent quelque temps dans la bouche, avant que de pouvoir l'avalier. Deux ou trois cuillerées apaisent leur faim. Ils boivent à grands traits de la chicha ou de l'eau, & se trouvent assez fortifiés pour continuer leur route.

Leurs habitations, dans les campagnes, sont aussi petites qu'il soit possible de se l'imaginer. C'est une chaumière, au milieu de laquelle on allume du feu. Ils n'ont point d'autre logement pour eux, pour leur famille & pour leurs animaux domestiques, tels que les chiens qu'ils aiment beaucoup, & dont ils ont ordinairement trois ou quatre, un ou deux cochons, des poules & des oies. Leurs meubles consistent en divers vaisseaux de terre, & le coton que leurs femmes filent; leurs lits en

quelques peaux de moutons , étendues à terre , Pérou.
 sans couffin & sans couverture. La plupart ne
 se couchent point & dorment accroupis sur
 leurs peaux. Ils ne se déshabillent jamais pour
 dormir.

Quoiqu'ils élèvent des poules & d'autres ani-
 maux dans leurs chaumières , ils n'en mangent
 point la chair. Leur tendresse va si loin pour ces
 bêtes , qu'ils ne peuvent les tuer ni les vendre.
 Un Voyageur , qui est forcé de passer la nuit
 dans une de ces cabanes , offre en vain de l'argent
 pour obtenir un poulet. Le seul parti est de le
 tuer soi-même. Alors la Péruvienne jette des
 cris , pleure , se désolé ; enfin voyant le mal
 sans remède , elle consent à recevoir le prix de
 sa volaille.

Dans leurs voyages , l'usage ordinaire des
 Péruviens est de mener avec eux toute leur fa-
 mille. Les meres portent leurs petits enfans sur leurs
 épaules. La cabane demeure fermée ; & comme
 il n'y a rien de précieux à voler , une simple
 courroie suffit pour serrure. Les animaux do-
 méstiques de la famille , sont confiés à quelque
 voisin , lorsque le voyage doit être de quelque
 durée ; autrement on se repose sur la garde des
 chiens ; & ces animaux sont si fidèles , qu'ils ne
 laissent approcher personne de la cabane. Don
 d'Ulloa remarque que les chiens élèvés par des

Pérou.

Espagnols & des Métis , ont une si furieuse haine pour les Américains , que s'ils en voient entrer un dans une maison où il ne soit pas connu , ils s'élancent dessus , & le déchirent à l'instant , lorsqu'ils ne sont pas retenus ; comme , d'un autre côté , les chiens élevés par les Américains , ont la même haine pour les Espagnols & les Métis.

La plupart de ceux qui ne sont pas nés dans une Ville , ou dans une grande Bourgade , ne parlent que la langue de leur Nation , qu'ils appellent *Quichoa* , & qui fut répandue par les Incas , dans toute l'étendue de leur vaste Empire , pour y rendre le commerce plus aisé par l'uniformité du langage. Quelques-uns néanmoins entendent & parlent l'Espagnol ; mais ils n'ont presque jamais la complaisance d'employer cette langue avec ceux mêmes qui n'entendent pas la leur. Ils s'obstinent plutôt à se taire. Dans les Villes & les Bourgs , ils se font honneur , au contraire , de ne parler qu'Espagnol , jusqu'à feindre d'ignorer le *Quichoa*. Ils sont tous superstitieux à l'excès ; & par un reste de leur ancienne Religion , que tous les efforts des Curés ne sont point encore parvenus à détruire , ils ont des méthodes par lesquelles ils croient pouvoir pénétrer dans l'avenir. Ils en ont d'autres pour se rendre heureux , & pour obtenir du succès dans leurs entreprises.

Leurs notions du Christianisme sont très-faibles , & Don d'Ulloa convient qu'il s'en trouve fort peu qui l'aient sincèrement embrassé. S'ils assistent au Service Divin les Dimanches & les Fêtes , ils y sont forcés par la crainte des châtimens établis. Pendant que les Mathématiciens étaient au Pérou , un Péruvien ayant manqué à la Messe , pour s'être amusé à boire tout le matin , fut condamné au fouet , qui est la punition ordinaire dans ce cas. Après l'avoir subie sans se plaindre , il exécuta une autre partie de la loi , qui est d'aller trouver le Curé , & de le remercier de son zèle pour ceux qu'il est obligé d'instruire ; car on a mis tout en œuvre , pour leur donner une haute idée de la Profession Ecclésiastique. Le Curé lui fit une réprimande , avec une exhortation affectueuse à ne pas négliger les devoirs de la Religion. A peine eut-il cessé de parler , que le Péruvien s'approchant d'un air humble & naïf , le pria de lui faire donner encore le même nombre de coups pour le lendemain , qui était une autre Fête , parce qu'ayant envie de boire encore , il prévoyait qu'il ne pourrait assister à la Messe.

On leur prodigue les instructions : ils ne disputent jamais , ils accordent tout ; mais au fond , ils ne croient rien. Sont-ils malades , & menacés de la mort ? on les visite , on les exhorte à faire

une fin Chrétienne : ils écoutent , sans donner
Férou. aucune marque de sensibilité.

Un de leurs préjugés , est de se persuader que la personne qu'ils épousent , a peu de mérite , s'ils la trouvent vierge. Aussi-tôt qu'un jeune homme a demandé une fille en mariage , & qu'elle lui est accordée , les deux fiancés commencent à vivre ensemble , comme s'ils étaient déjà mariés. Après s'être éprouvés , l'un l'autre dans cette familiarité , le dégoût prend quelquefois au jeune - homme , qui abandonne la fille , sous prétexte qu'elle ne lui plaît pas , ou parce qu'il ne lui a point trouvé l'espèce de mérite qu'il desire. Il se plaint de son beau - pere , & l'accuse de l'avoir voulu tromper. Si le repentir ne vient point après la fréquentation qu'ils nomment entr'eux *amanarse* , il se marie. Cet usage est tellement établi , que les Evêques & les Curés perdent leurs efforts à le combattre. Aussi la première question qu'on fait à ceux qui se présentent pour le mariage , est s'ils sont *amanados* , c'est-à-dire , amans éprouvés , pour les absoudre de ce péché , avant que de leur donner la Bénédiction nuptiale. Ils ne croient pas qu'un mariage soit bon , s'il n'est solennel ; & ne le faisant consister que dans la Bénédiction du Prêtre , donnée devant un grand nombre de témoins , on ne peut leur faire entendre qu'ils soient engagés ,

Et cette circonstance manque. On les voit alors changer de femmes, comme s'ils n'étaient retenus par aucun lien. L'inceste ne les effraie pas plus, sur-tout dans l'ivrognerie. Envain les corrections sont-elles employées, parce qu'aucun châtimement n'imprimant, parmi eux, de tache honteuse, il n'y en a point d'assez fort pour les contenir. Il leur est égal d'être exposé à la risée publique, ou de danser à leurs fêtes. Ces deux situations leur paraissent à-peu-près les mêmes, parce qu'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtimens corporels leur sont plus sensibles, par la seule raison qu'ils sont douloureux; mais un moment après l'exécution, ils oublient la peine. L'expérience ayant assez fait connaître qu'on ne peut espérer de changement dans leur caractère, on a pris la résolution de fermer les yeux sur une partie de leurs désordres, ou d'employer d'autres voies pour y remédier.

Pérou.

La maniere dont les Péruviens confessent leurs péchés, paraîtra fort singuliere. Lorsqu'ils entrent au Confessionnal, où ils ne viendraient jamais s'ils n'y étaient appelés, il faut que le Curé commence par leur enseigner tout ce qu'ils ont à faire, & qu'il ait la patience de réciter avec eux le *Confiteor*, d'un bout à l'autre; car s'il s'arrête, le Péruvien s'arrête aussi. Ensuite il ne suffit pas que le Confesseur lui demande s'il a

Pérou.

commis tel ou tel péché, mais il faut qu'il affirme que le péché a été commis, sans quoi le Pénitent nierait tout. Quand le Prêtre insiste, & parle de certitude & de preuve, l'Américain s' imagine alors qu'il est instruit par quelque moyen surnaturel; non seulement il avoue le fait, mais il découvre les circonstances sur lesquelles il n'est point interrogé.

L'idée de la mort, & la crainte que son approche imprime naturellement à tous les hommes, ont beaucoup moins de force sur les Péruviens, que sur aucune autre Nation. Dans toutes leurs maladies, ils ne sont abattus que par la douleur; ils ne comprennent point que leur vie soit menacée, ni comment on peut la perdre, & les exhortations des Prêtres ne paraissent pas les toucher. Don d'Ulloa, surpris de cette stupide indifférence, & croyant ne devoir l'attribuer qu'à la force du mal, eut la curiosité de voir aux derniers momens de leur vie, deux criminels en bonne santé, dont la justice avait décidé le sort; l'un Métis ou mulâtre, l'autre Péruvien. Il se fit conduire à la prison. Le premier, que plusieurs Prêtres exhortaient en Espagnol, faisait des Actes de Foi, de Contrition & d'Amour, avec toute la frayeur qui convenait à sa situation. L'Américain avait autour de lui d'autres Prêtres, qui lui parlaient dans sa langue naturelle. Il était plus

tranquille qu'aucun de ses assistans. Loin de manquer d'appétit, comme son compagnon d'infortune, l'approche de sa dernière heure semblait redoubler son avidité, à profiter du dégoût de l'autre, pour manger la portion qu'il lui voyait rejeter. Il parlait à tout le monde avec liberté. Si les Prêtres lui faisaient quelque demande, il répondait sans aucune marque de trouble. On lui disait de s'agenouiller, il obéissait; on lui disait des prières, il les répétait mot pour mot, jettant les yeux tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme un enfant vif, qui ne donne qu'une médiocre attention à ce qu'on lui fait faire ou dire. Il ne perdit point cette insensibilité, jusqu'à ce qu'il fût conduit au gibet; & tant qu'il eut un souffle de vie, on ne remarqua point en lui la moindre altération.

C'est avec le même sang froid qu'un Péruvien s'expose à la furie d'un taureau, sans se défendre autrement que par la manière dont il se présente aux coups. Il en est jetté en l'air, & tout autre ferait tué de sa chute; mais il n'en est pas même blessé, & se relève fort content de sa victoire. Ils sont aussi adroits que ceux du Chili, à passer un laqs au cou de toute sorte d'animaux, en courant à toute bride; & ne connoissant aucun péril, ils attaquent ainsi les bêtes les plus féroces; sans en excepter les ours. Un Péruvien, à cheval,

Pérou.

porte dans la main une courroie si menue , que l'ours ne peut la saisir de ses pattes , & si forte néanmoins , qu'elle ne peut être rompue par l'effet de la course du cheval & de la résistance de l'ours. Aussi-tôt qu'il découvre l'animal , il pousse à lui ; & celui-ci se dispose à s'élançer sur le cheval. L'Américain , arrivant à portée ; jette le laqs , saisit l'ours au col ; & l'autre bout du laqs étant attaché à la selle du cheval , il continue de courir avec la plus grande légèreté. L'ours occupé à se délivrer du nœud coulant qui l'étrangle , ne peut suivre le cheval , & & tombe enfin roide-mort. On a peine à décider qui l'emporte , dans cette action , de l'adresse ou de la témérité. Dans la Province d'Alausi , vers les Cordelières Orientales , qui sont le pays où ces animaux abondent le plus , on ne leur fait point autrement la guerre.

Les Péruviens élevés dans les Villes & dans les grands Bourgs , sur-tout ceux qui exercent quelque métier , & qui savent la langue Espagnole , ont plus d'ouverture d'esprit & moins de grossièreté dans les mœurs , que ceux des campagnes. Ils ont une forte d'habileté , avec beaucoup moins d'erreurs & de vicieuses habitudes. On les distingue par le nom Espagnol de *Landinos* , qui revient à celui de *Prud'hommes*. Mais ils conservent toujours quelques usages

anciens, par un reste de communication avec ceux qui sont moins policés, ou par des préjugés qui les attachent à l'imitation de leurs Ancêtres. Les plus spirituels sont ceux qui exercent la profession de Barbiers. Ils y joignent ordinairement celle de Chirurgiens, du moins pour la saignée; & l'on nous assure qu'au jugement même de M. de Jussieu & de M. de Seniergues, ils peuvent aller de pair avec les plus fameux Phlébotomistes de l'Europe.

Quelquefois les Péruviens sont attaqués d'une forte de fièvre maligne, dont la guérison est également prompte & singulière. Ils approchent le malade du feu, & le placent sur deux peaux de mouton; ils mettent près de lui une cruche de chicha. La chaleur du feu & celle de la fièvre lui causent une soif qui le fait boire sans cesse; ce qui lui procure une éruption si décisive que, dans un jour ou deux, il est mort ou rétabli. Ceux qui échappent de ces maladies épidémiques, jouissent long-temps d'une parfaite santé. Il n'est pas rare de voir des Péruviens, hommes & femmes, qui ont plus de cent ans.

Leurs occupations communes se réduisent aux fabriques, à la culture des plantations, & au soin des bestiaux. Chaque Village est obligé, par les Ordonnances, de fournir tous les ans aux Haziendas, ou Métairies de son district, un certain

 Pérou.

Pérou.

nombre d'Américains , auxquels le prix de leur travail est assigné. Après une année de service , ils retournent à leurs cabanes , & d'autres viennent leur succéder. Cette répartition se nomme *mita*. Quoiqu'elle regarde aussi les fabriques , on a renoncé à l'observer , parce que n'étant pas tous exercés au métier de Tisserands , il y aurait peu d'utilité à tirer de ceux qui l'entendent mal. On se borne à prendre les plus habiles , qui se fixent dans les Fabriques mêmes , avec leurs familles , & qui enseignent le même Art à leurs enfans. Outre le salaire annuel de ces deux sortes d'ouvriers , les Maîtres donnent à ceux qui se distinguent par leur industrie , des fonds de terre & des bœufs pour les faire valoir. Ils défrichent alors , ils labourent , ils sement pour la subsistance de leurs familles , ils bâtissent des cabanes autour de la métairie , qui devient ainsi une maison seigneuriale , & qui forme quelquefois , par degrés , un village fort nombreux. C'est à ces terres défrichées qu'on donne le nom de *chacare* ou *chacarite*.

Ils conservent une forte inclination pour le culte du Soleil , qui était leur ancienne idolâtrie. Dans les grandes Villes , ils ont des jours où leur dévotion pour le Soleil se réveille , avec leur amour pour leurs anciens Rois , & leur fait regretter un temps qu'ils ne connaissent plus

que par les récits de leurs peres. Tel est le jour de la Nativité de la Vierge, auquel ils célèbrent la mort d'Atahualpa, par une espèce de Tragédie, qu'ils représentent dans les rues. Ils s'habillent à l'antique, ils portent encore les images du Soleil & de la Lune, leurs Divinités chéries, & les autres symboles de l'idolâtrie, qui sont des bonnets formés en tête d'aigle ou de condor, des habits de plumes, & des ailes si-bien adaptées, que de loin ils ressemblent à des oiseaux. Dans ces fêtes, ils boivent beaucoup, & peut-être n'ose-t-on leur en ôter la liberté. Comme ils sont extrêmement adroits à jeter des pierres avec la main & la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur ivresse. Les Espagnols, si redoutés de leur Nation, ne sont pas alors en sûreté; la fin de ces jours de trouble est toujours funeste à quelques-uns, & les plus sages prennent grand soin de se tenir renfermés. On s'efforce de supprimer ces fêtes, & depuis quelques années, on en a retranché le théâtre, où ils représentaient la mort de l'Inca.

Pérou.

Un Voyageur instruit & judicieux, M. Frézier, assure que le principal obstacle à leur conversion, vient de ce que la doctrine qu'on leur prêche, est sans cesse démentie par les exemples, « Quel moyen, dit-il, dans son style simple » & franc, de leur interdire le commerce des

Pérou.

» femmes , lorsqu'ils en voient deux ou trois aux
 » Curés ? D'ailleurs chacun de ces Curés est pour
 » eux , non pas un Pasteur , mais un tyran , qui
 » va de pair avec les Gouverneurs Espagnols ,
 » pour les fucer , qui les fait travailler à son
 » profit , sans les récompenser de leurs peines ,
 » & qui les roue de coups au moindre mécon-
 » tentement. Il est certains jours de la semaine , où
 » l'Ordonnance Royale oblige les Péruviens de
 » venir au Catéchisme ; s'il leur arrive d'y venir
 » un peu tard , la correction paternelle du Curé
 » est une volée de coups de bâton , appliquée
 » dans l'Eglise même ; de sorte que , pour se
 » rendre le Curé propice , chacun d'eux apporte
 » son présent , tel que du maïs pour ses mules , ou
 » des fruits , des légumes & du bois pour sa maison.
 » Les Curés ont même conservé des restes d'idolâ-
 » tric , tels que l'ancienne coutume de porter des
 » viandes & des liqueurs sur les tombeaux , parce
 » que cette superstition leur rapporte beaucoup.
 » Si les Moines vont dans les campagnes faire la
 » quête pour leurs Couvens , c'est une expédi-
 » tion vraiment militaire : ils commencent par
 » s'emparer de ce qui leur convient ; & si le
 » propriétaire ne lâche point de bonne grace ce
 » qui lui est extorqué , ils changent leur appa-
 » rence de priere en injures qu'ils accompagnent
 » de coups. » M. Frézier rend aux Jésuites un ré-

moignage plus honorable. Ils savent, dit-il, l'art de se rendre maîtres des Américains, & comme ils font d'un bon exemple, ils se font aimer de ces Peuples, & leur inspirent le goût du Christianisme.

Pérou.

Les Curés, continue le même Voyageur, ne font encore que la moitié du malheur des Péruviens. Malgré les défenses de la Cour d'Espagne, ces Peuples sont traités fort durement par les Corrégidors ou Gouverneurs, qui les font travailler pour eux & pour leur commerce, sans leur fournir même des vivres. Ils font venir du Tucuman & du Chili une prodigieuse quantité de mules, &, s'attribuant un droit exclusif de les vendre, ils forcent les Péruviens de leur distri& , de les prendre d'eux à un prix excessif. Le droit que le Roi leur accorde aussi de vendre seuls, dans leur Jurisdiction, les marchandises de l'Europe qui sont nécessaires aux Américains, leur fournit un autre moyen de vexation. Comme ils les vendent à crédit, & par conséquent pour le triple de ce qu'elles valent, sous prétexte qu'au Pérou la dette court grand risque, en cas de mort, on peut juger combien ils les renchérisent aux Américains; &, parce que ce sont des assortimens, il faut souvent que ces malheureux se chargent de marchandises dont ils n'ont pas besoin; car on les oblige d'acheter la portion à

Pérou.

laquelle ils sont taxés. C'est encore un usage fort ancien & qui n'en subsiste pas moins pour avoir été mille fois défendu, que les Marchands & autres Espagnols qui voyagent, prennent hardiment, & le plus souvent sans payer, ce qui se trouve de leur goût dans les cabanes des Péruviens. De-là vient que ces Peuples, exposés à tant de pillages, n'ont jamais rien en réserve, pas même de quoi manger. Ils ne sement que le maïs nécessaire pour leurs familles, & cachent dans des cavernes la quantité qui leur suffit pour une année. Ils la divisent en cinquante-deux parties, pour le même nombre de semaines, & le pere & la mere, seuls possesseurs du secret, vont prendre chaque semaine leur provision pour cet espace.

Il paraît certain à M. Frézier, que les Péruviens, poussés à bout par la dureté du joug Espagnol, n'aspirent qu'au moment de pouvoir le secouer. Ils font même de temps-en-temps quelques tentatives à Cusco, où ils composent le gros de la Ville; mais comme il leur est défendu de porter les armes, on les apaise aisément par des menaces ou des promesses. D'ailleurs les Espagnols se trouvent un peu renforcés par le grand nombre d'esclaves Nègres, qui leur coûtent assez cher, & qui font la plus grande partie de leur richesse & de leur magnificence. Ceux-ci faisant

fond sur l'affection de leurs Maîtres, imitent leur conduite à l'égard des Péruviens, & prennent sur eux un ascendant qui nourrit une haine implacable entre ces deux Nations. Les Ordonnances sont d'ailleurs remplies de sages précautions pour empêcher qu'elles ne se lient. Il est défendu, par exemple, aux Nègres & aux Nègresses d'avoir aucun commerce d'amour avec les Américains & Américaines, sous peine, pour les mâles, d'être mutilés des parties naturelles, &, pour les Nègresses, d'être rigoureusement fustigées. Ainsi, les esclaves Nègres, qui, dans d'autres Colonies, sont les ennemis des blancs, sont ici les partisans de leurs Maîtres. Cependant il ne leur est pas plus permis qu'aux Américains de porter les armes, parce qu'ils en ont quelquefois abusé.

L'invincible aversion des Péruviens pour les Espagnols, produit un autre mal, qui n'a pas cessé depuis la conquête. Elle fait que les trésors enfouis & les plus riches mines dont ils ont entr'eux la connaissance, demeurent cachés & par conséquent inutiles aux uns & aux autres; car les Américains mêmes n'en tirent aucun parti pour leur propre usage: ils aiment mieux vivre de leur travail & dans la dernière misère. Personne ne doute qu'ils ne connaissent plusieurs belles mines qu'ils ne veulent pas découvrir, moins

DE JATHÉMETRAMBO
DU MOIS DE
MAY 1782

Pérou.

pour empêcher que l'or ne sorte de leur pays, que dans la crainte qu'on ne les force d'y travailler. La fameuse mine de Salcêdo, lui fut découverte par une Péruvienne qui l'aimait éperduement. On n'applique point les Nègres au travail des mines, parce qu'ils y meurent tous. Les Péruviens mêmes n'y résistent, dit-on, qu'avec le secours de diverses herbes qui augmentent leurs forces. Il est certain, par l'aveu des Espagnols, que rien n'a tant contribué que ce pénible exercice, à diminuer le nombre des habitans naturels du Pérou, qui se comptait par millions avant la conquête. Les mines de Guancavelica ont eu plus de part que toutes les autres à leur destruction. On assure que, lorsqu'ils y ont passé quelque temps, le vis-argent les pénètre avec tant de force, que la plupart deviennent tremblans, & meurent hébétés. Les cruautés des Corrégidors & des Curés, en ont aussi forcé plusieurs de s'aller joindre à diverses Nations voisines, qui ont toujours rejeté la domination Espagnole.

Il reste une branche de la famille des Incas, qui jouit d'une singulière distinction à Lima. Le Chef, qui porte le nom d'*Ampuero*, est non seulement reconnu du Roi d'Espagne, pour descendant des Empereurs du Pérou, mais, en cette qualité, Sa Majesté Catholique lui donne le titre de *Cousin*, & lui fait rendre, par les Vice-Rois une

espèce d'hommage public à leur entrée. Ampuero se met à un balcon sous un dais avec sa femme, & le Vice-Roi, s'avancant sur un cheval dressé pour cette cérémonie, fait faire à sa monture trois courbettes vers le balcon.

Pérou.

L'amour, au Pérou, régné parmi les Créoles, avec une puissance égale sur les deux sexes. Les hommes sacrifient à cette passion, la plus grande partie de leurs biens. Ils ajoutent à leurs plaisirs celui de la liberté : n'aimant point les chaînes indissolubles, ils se marient rarement dans les formes Ecclésiastiques ; leur méthode, qu'ils nomment *Mariage derrière l'Eglise*, consiste à vivre avec une Maîtresse dont ils reçoivent la foi comme ils la donnent. Ces femmes ont ordinairement de la sagesse & de la fidélité. Les Loix du Royaume leur sont assez favorables ; elles n'attachent point de honte à la bâtardise, & les enfans de l'amour ont à-peu-près tous les droits des autres, lorsqu'ils sont reconnus par le Pere.

Quoique les femmes ne soient pas gênées au Pérou, comme en Espagne, l'usage n'est point qu'elles sortent le jour, excepté pour la promenade ; & l'on a vu que, dans les grandes Villes, il est rare qu'elles sortent à pied. Mais c'est à l'entrée de la nuit, qu'elles font leurs visites. Les plus modestes en plein jour, sont les plus hardies dans l'obscurité. Le visage

Pérou.

couvert du *rabos* ou de la mante, qui les empêche d'être reconnues, elles font les démarches qui ne conviennent qu'aux hommes. Leur posture ordinaire, dans l'intérieur de leurs maisons, est d'être assises sur des carreaux, les jambes croisées sur une estrade couverte d'un tapis à la Turque. Elles passent ainsi les jours entiers, presque sans changer de situation, pas même aux heures du repas, parce qu'on les sert à part sur de petits coffres, qu'elles ont toujours devant elles, pour y mettre les ouvrages dont elles s'occupent. L'estrade du Pérou est, comme en Espagne, une marche de six à sept pouces de haut, & de cinq à six pieds de large, qui régné ordinairement d'un côté de la salle. Les hommes sont assis dans des fauteuils; il n'y a qu'une grande familiarité qui leur permette l'estrade.

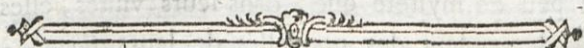
Outre sa fortune, on risque toujours avec les femmes Créoles de perdre sa santé, mal encore plus difficile à réparer, dans un Pays où on le compte pour rien, & où l'on trouve peu de Médecins. L'unique ressource des étrangers est dans le secours de quelques vieilles femmes, qui traitent les malades avec de la fausse-pareille, des tisanes de mauves & d'autres herbes du Pays, mais sur-tout par de profonds cauterés, qui passent pour des spécifiques dont les deux sexes sont également pourvus, & dont les Dames sont

si peu de mystere que , dans leurs visites, elles se demandent des nouvelles de leurs *fuentes*, qu'elles se pensent mutuellement.

Pérou.

Dans les vallées, comme à Lima, les hommes sont habillés à la Française, le plus souvent en habits de soie, avec un mélange de couleurs vives. Cet usage ne s'est introduit que depuis le Règne de Philippe V : mais, pour déguiser sa source, les Créoles le qualifient d'habit de guerre. Les gens de robe, à l'exception des Prédicats & des Auditeurs, portent, comme en Espagne, la goliote & l'épée. L'habit de voyage du Pérou, est un justaucorps, fendu des deux côtés sous les bras, avec les manches ouvertes dessus & dessous, & des boutonnières.





CHAPITRE IV.

Détails sur les anciens Péruviens.

 Pérou.

CES DÉTAILS, que nous tirons de Garcilasso, donnent l'idée d'une Nation dont la police était très-avancée, quoique la Nation elle-même ne fût pas fort ancienne. La forme du Gouvernement, comme on l'a vu, était Monarchique.

Le Peuple était divisé en Décuries, dont chacune avait son Chef. De cinq en cinq Décuries, il y avait un autre Officier supérieur; un autre de cent en cent, de cinq cens en cinq cens, & de mille en mille. Jamais les départemens ne passaient ce nombre. L'office des Décurions était de veiller à la conduite & aux besoins de ceux qui étaient sous leurs ordres, d'en rendre compte à l'Officier supérieur, de l'informer des désordres ou des plaintes, & de tenir rôle des noms & du nombre des nouveaux-nés & des morts. Les Officiers de chaque Bourgade jugeaient tous les différends, sans appel: mais, s'il naissait quelques difficultés entre les Provinces, la connaissance en était réservée aux Incas. Les anciennes Loix étaient

étaient généralement respectées. On ne souffrait point de vagabonds ni de gens oisifs. La vénération pour l'Empereur allait jusqu'à l'adoration. Outre les lumieres qu'il recevait chaque mois sur le nombre, le sexe, & l'âge de ses Sujets, il envoyait souvent des Visiteurs, qui observaient la conduite des Chefs, avec le pouvoir de punir les coupables; & le châtiment des Officiers était toujours plus rigoureux que celui du Peuple.

L'autorité des Empereurs était absolue sur les personnes & sur les biens. Non-seulement ils avaient le choix des terres & des autres possessions, mais ils pouvaient prendre les jeunes filles qui leur plaisaient, pour concubines, ou pour servantes. A l'exemple du Fondateur de la Monarchie, l'héritier présomptif du trône prenait en mariage sa sœur aînée, & s'il n'en avait point d'enfans, ou s'il la perdait par la mort, il prenait la seconde, & successivement toutes les autres. S'il était sans sœurs, il épousait sa plus proche parente. Les autres Incas prenaient aussi des femmes de leur sang; mais leurs sœurs étaient exceptées, afin que ce droit fût propre à l'Empereur & à l'aîné de ses fils; car c'était toujours l'aîné qui lui succédait.

Dans les nouvelles Provinces que les Incas jouaient à l'Empire, ils apportaient leurs soins à faire cultiver soigneusement les terres, & semer

Pérou.

beaucoup de grains. Comme l'eau y manque souvent, ils y avaient fait construire en mille endroits, ces fameux aqueducs, qui, malgré les injures du temps & la négligence des Espagnols, rendent encore témoignage, dans leurs ruines, à la magnificence de l'ouvrage. Dans l'ordre de la culture, les champs du Soleil avaient le premier rang, ensuite ceux des veuves & des orphelins, puis ceux des cultivateurs : ceux de l'Empereur, ou du Curaca ou Seigneur, venaient les derniers. Chaque jour, au soir, un Officier montait sur une petite tour, qui n'avait pas d'autre usage, pour annoncer à quelle partie du travail on devait s'employer le jour suivant. La mesure de terre, assignée aux besoins de chaque personne, était ce qu'il en faut pour y semer un demi-boisseau de maïs. On engraisait les terres inférieures avec la fiente des animaux ; & les terres voisines de la mer, avec celle des oiseaux marins. Le Prince n'exigeait de ses Peuples aucun autre tribut, que la partie de leurs moissons, qu'ils étaient obligé de transporter dans des greniers, dont chaque bourgade était fournie pour cet usage, avec des habits & des armes pour ses troupes. Toute la race des Incas, les Officiers & les domestiques du Palais, les Curacas, les Juges & les autres Ministres de l'autorité impériale, les soldats, les veuves & les orphelins étaient exempts

de toute espèce de tribut. L'or & l'argent qu'on apportait au Souverain & aux Curacas , était reçu à titre de présent , parce qu'il n'était employé qu'à l'ornement des Temples & des Palais , & que, dans tout l'Empire, on ne lui connaissait pas d'autre utilité. Chaque canton avait son magasin pour les habits & les armes , comme pour les grains , de sorte que l'armée la plus nombreuse pouvait être fournie , en chemin , de vivres & d'équipages , sans aucun embarras pour le Peuple. Tous les tributs qui se levaient autour de Cusco , dans une circonférence de cinquante lieues , servaient à l'usage du Palais Impérial , & des Prêtres du Soleil.

 Pérou.

Les Incas avaient en horreur les victimes humaines. Le Soleil avait plusieurs Prêtres , tous du Sang royal , & pour Chef du Sacerdoce , un grand Pontife, distingué par le titre de *Villouna* , qui signifie Devin ou Prophète ; leur habillement ne différait point de celui des Grands de l'Empire. On consacrait au Soleil , dès l'âge de huit ans , des Vierges qui étaient renfermées dans des cloîtres , où les hommes ne pouvaient entrer sans crime ; comme c'en était un pour les femmes d'entrer dans les Temples du Soleil. C'est une erreur de quelques Espagnols , d'avoir écrit que les vierges s'employaient au service de l'autel. Leur ministère n'était qu'extérieur , & consistait

Pérou.

à prendre les offrandes. Le nombre de ces jeunes filles montait à plus de mille, dans la seule ville de Cusco. Elles étaient gouvernées par de plus vieilles, qui portaient le nom de *Mamaconas*. Tous les vases qui servaient à leur usage, étaient d'or ou d'argent, comme ceux du Temple. Dans l'intervalle des exercices de Religion, elles s'occupaient à filer pour le service du Roi & de la Reine. L'habillement des Monarques du Pérou était une sorte de chemise, qui leur descendait jusqu'aux genoux, avec un *manteau* de la même longueur, & une bourse quarrée, qui tombait de l'épaule gauche vers le côté droit, dans laquelle ils portaient leur *coca*, herbe qui se mâche dans cette contrée, comme le bétel aux Indes Orientales, & qui était alors réservée aux seuls Incas. Enfin ils avaient la tête ceinte d'un diadème nommé *llautu*, qui n'était qu'une bandelette d'un doigt de largeur, attachée des deux côtés sur les tempes, avec un ruban rouge. C'est ce que la plupart des Voyageurs & des Historiens ont nommé *la Frange Impériale*.

Toutes les autres parties de l'Empire avaient aussi des Monastères, où les filles des Curacas & toutes celles qui passaient pour belles, étaient renfermées, non pour servir le Soleil & pour vivre chastes, mais pour devenir les concubines du Souverain. Elles sortaient lorsqu'il les faisait

DES VOYAGES. 165

appeller, & leurs Mamaconas les occupaient, dans leur clôture, à filer ou à faire des étoffes, que le Roi distribuait aux courtifans & aux soldats, comme une récompense distinguée pour les belles actions. Celles qu'il avait une fois employées à ses plaisirs, ne retournaient jamais au Monastere; elles passaient au service de la Reine, & quelques-unes étaient renvoyées à leurs parens; mais, après avoir eu les bonnes graces du Roi, elles ne pouvaient être ni les femmes, ni les concubines de personne. Le respect allait si loin pour tout ce qui lui avait appartenu, que celles qui se laissaient corrompre étaient enterrées vives, & que la même Loi condamnait au feu, non-seulement le Corrupteur, mais tous ses parens & tous ses biens.

Pérou.

Les Péruviens, de tous les ordres, élevaient leurs enfans avec une extrême attention. Au moment de leur naissance, ils les plongeaient dans de l'eau froide; &, chaque jour, avant que de renouveler leurs langes, ils les mettaient un moment dans le même bain. Ils ne leur laissaient les bras libres qu'à l'âge de trois mois, dans l'opinion que rien ne servait tant à les fortifier. Leurs berceaux étaient de petits hamacs, dont on ne les tirait que pour les soins nécessaires à la propreté. Jamais les meres ne prenaient leurs enfans entre leurs bras, ni sur leurs

166 HISTOIRE GÉNÉRALE

Pérou.

genoux : elles se baissaient sur le hamac pour leur donner le lait ; & jamais plus de deux ou trois fois par jour.

L'honnêteté publique était observée avec une extrême rigueur. On ne souffrait point de courtisannes dans les Villes & dans les Bourgades : elles avaient la liberté de se faire des cabanes au milieu des champs ; & , quoique leur commerce fût permis aux hommes , les femmes se déshonoraient à leur parler. Dans chaque maison , la femme légitime avait toute la distinction d'une Reine , au milieu des concubines de son mari , dont le nombre n'était pas borné. Elles ne laissaient pas de s'employer ensemble aux ouvrages qui convenaient à leur sexe. Elles faisaient des toiles & des étoffes pour les habits , comme les hommes préparaient les cuirs pour la chaussure. L'ancien Pérou n'avait pas de professions publiques de ce genre. Chaque famille travaillait pour elle-même , avec un partage fort égal entre les deux sexes ; mais ils s'employaient de concert à l'agriculture. Les femmes étaient si laborieuses , que dans leurs amusemens mêmes & leurs visites , elles avaient toujours les instrumens du travail entre leurs mains. A l'égard des hommes , quelque paresse qu'on leur reproche aujourd'hui , il est difficile de ne pas se former une autre idée de leurs Ancêtres , à la vue de divers monumens

qui font leur ouvrage. Zarate compte leurs grands chemins entre les merveilles du monde. Cette grande entreprise fut commencée sous le règne de Hayna Capac, à l'occasion de ses conquêtes, & pour faciliter son retour : cinq cens lieues de montagnes, coupées par des rochers, des vallées, des précipices, offrirent en peu d'années une route commode, depuis la Province de Quito jusqu'à l'autre extrémité de l'Empire. Quelques temps après, & sous le même règne, on en vit de toutes parts dans les plaines & les vallées. C'étaient de hautes levées de terre, d'environ quarante pieds de largeur qui, mettant les vallées au niveau des plaines, épargnaient la peine de descendre & de monter. Dans les déserts sablonneux, le chemin était marqué par deux rangs de pieux, ou de palissades, plantés au cordeau, qui ne laissaient plus aucune crainte de s'égarer. Une de ces routes était de cinq cens lieues, comme celle des montagnes. Les levées subsistent encore, quoiqu'elles aient été coupées en divers endroits, pendant les guerres civiles des Espagnols, pour rendre le passage plus difficile à leurs ennemis ; mais, en paix, comme en guerre, ils ont enlevé une grande partie des pieux, sans autre vue que d'en employer le bois à faire du feu, ou à d'autres besoins.

La langue commune des Péruviens, était celle

Pérou.

de Cusco, que les Incas s'étaient efforcés d'introduire dans toutes les Provinces conquises. Garcilasso lui reproche de manquer d'abondance. Elle n'a souvent qu'un seul terme pour exprimer différentes choses, & manque de plusieurs lettres des alphabets Latins & Castillans. Elle a trois sortes de prononciation, qui servent à varier la signification des mots; une des lèvres, une du palais seul, & la troisième du gosier.

Cette langue avait été cultivée par les Poètes; & les Philosophes du Pays. Les premiers se nommaient *Havarac*; & les seconds *Amantas*. On nous a conservé deux exemples de la Poésie Péruvienne; l'un qui n'est qu'une chanson galante, & qui signifie: *Mon chant vous endormira, & je viendrai vous surprendre pendant la nuit*: L'autre qu'on peut regarder comme un Cantique Religieux, parce qu'il contient un point de la Mythologie du Pérou. C'était une ancienne opinion qu'une jeune fille de la Famille du Soleil avait été placée dans la haute région de l'air, avec un vase plein d'eau, pour en répandre sur la terre, lorsqu'il en était besoin; que son Frere frappait quelquefois le vase d'un grand coup, & que de-là venaient le tonnerre & les éclairs. Cette espèce d'Hymne signifie: « Belle Nymphe, » votre Frere, vient de frapper votre urne, » & son coup fait partir le tonnerre & les éclairs.

« Mais vous, Nymphes Royales, vous nous donnez vos belles eaux, par des pluies; & dans certaines saisons, vous nous donnez de la neige & de la grêle. Viracocha vous a placée, & soutient vos forces pour cet office. »

Garcilasso y joint une sorte de Commentaire; & vante la force des expressions. Il ajoute que les Poëtes Péruviens composaient aussi des Drames, dans lesquels ils représentaient les grandes actions des Empereurs morts.

Les Amantas n'ignoraient pas absolument l'Astronomie: mais ils ne distinguaient que trois astres par des noms propres; le Soleil qu'ils nommaient *Yuti*: la Lune, qui portait le nom de *Quilla*, & Vénus, qu'ils nommaient *Chasca*; toutes les étoiles étaient comprises sous le nom commun de *Coyllur*. Ils observaient le cours de l'année, & les moissons leur servaient à distinguer les saisons. Les Solstices entraient aussi dans leur calcul du temps: ils avaient à l'Orient & à l'Occident de Cusco de petites tours, qui servaient à leur Astronomie; mais Acoſta & Garcilasso ne s'accordent ni sur leur nombre, ni sur leur usage. Rien n'approchait de l'attention des anciens Péruviens pour les éclipses de Soleil ou de Lune, quoiqu'ils en ignorassent les causes, & qu'ils leur en attribuassent de ridicules. Ils croyaient le Soleil irrité contre eux, lorsqu'il leur dérobaient sa

Férou.

lumière, & toute la Nation s'attendait aux plus terribles disgraces. La Lune était malade, lorsqu'elle commençait à s'éclipser; si l'éclipse était totale, elle était morte, ou mourante; & leur crainte était alors qu'elle n'écrasât tous les humains par sa chute. Ils se livraient aux cris & aux larmes; ils faisaient sortir leurs chiens, & les forçaient d'aboyer, à force de coups, dans l'opinion que la Lune aimait particulièrement ces animaux. On retrouve sans cesse, d'un bout du monde à l'autre, les mêmes erreurs nées de la même ignorance.

Leurs mois étaient Lunaires. Ils ne leur donnaient point d'autre nom qu'à la Lune, c'est-à-dire, celui de Quilla; mais ils les divisaient en quatre parties, qu'ils distinguaient par des noms & par une fête. Dans l'origine de la Monarchie, ils commençaient leur année par Janvier; mais depuis le Règne de Pachacutec, qu'ils nommaient le Réformateur, ils avaient pris l'usage de commencer par Décembre.

Quoiqu'ils n'eussent aucuns principes de Médecine, l'expérience leur avait fait connaître la vertu de certaines herbes, & ceux qui se distinguaient par cette connaissance, étaient dans une haute faveur à la Cour. D'ailleurs ils n'avaient que deux remèdes, l'ouverture de la veine, qui se faisait ordinairement dans la partie affectée,

& la purgation , qui consistait à prendre deux onces d'une racine assez violente , pour leur procurer des vomissemens & des selles. On remarque , comme un usage digne d'attention , qu'ils ne prenaient jamais de remèdes qu'au commencement des maladies , & qu'ensuite ils employaient uniquement la diète , ou la privation absolue de toutes sortes d'alimens. Dans leur régime , ils s'en tenaient scrupuleusement aux nourritures simples , soit parce qu'ils craignaient les mélanges , soit parce qu'ils les ignoraient.

Pérou.

Ils avaient quelques idées de Géométrie , mais grossières & sans méthode. Leur Musique instrumentale n'était pas plus recherchée. Elle consistait dans l'usage de quelques tambours & de quelques flûtes de cannes ; les unes doubles ou triples , à divers tons ; d'autres simples , dont le son n'avait aucune variété.

Avant l'arrivée des Espagnols , ils n'avaient aucune connaissance de l'écriture. Cependant ils avaient trouvé le moyen de conserver la mémoire de l'antiquité , & de se former une sorte d'histoire , qui comprenait tous les événemens remarquables de leur Monarchie. Premièrement , les Peres étaient obligés de transmettre aux enfans , tout ce qu'ils avaient appris de leurs propres peres , par des récits qui se renouvelaient tous les jours.

Pérou.

En second lieu, ils suppléaient au défaut des lettres, en partie par des peintures assez informes, comme les Mexicains, & beaucoup plus par ce qu'ils nommaient *quippos*; c'étaient des registres de cordes, où, par divers nœuds & par diverses couleurs, ils exprimaient une variété surprenante de faits & de choses. Acosta, qui en avait vu plusieurs, & qui se les était fait expliquer, n'en parle qu'avec une extrême admiration. Non-seulement tout ce qui appartenait à l'histoire, aux loix, aux cérémonies, aux comptes des Marchandises, était exactement conservé par ces nœuds; mais les moindres circonstances y trouvaient place par de petits cordons, attachés aux principales cordes. Des Officiers, établis sous le titre de *Quippa-Camayo*, étaient les dépositaires publics de cette espèce de Mémoires, comme les Notaires le sont de nos actes; & l'on n'avait pas moins de confiance à leur bonne foi. Les *Quippos* étaient différens, suivant la nature du sujet; & variés si régulièrement, que les nœuds & les couleurs tenant lieu de nos vingt-quatre lettres, on tirait de cette invention toute l'utilité que nous tirons de l'écriture & des livres.

Acosta paraît encore plus surpris qu'ils fussent parvenus à faire les calculs d'Arithmétique, avec

de simples grains de maïs. Il assure que nos opérations ne sont pas plus promptes & plus exactes avec la plume.

Pérou.

On concluera, sans doute, que la seule inspiration de la nature avait conduit assez loin les Péruviens, sur-tout si l'on considère, qu'étant environnés de Nations beaucoup plus barbares, ils ne pouvaient rien devoir à l'exemple.

Ils choisissaient, comme les anciens Égyptiens, des lieux remarquables pour leur sépulture. Leur usage n'était pas d'enterrer les corps. Après les avoir portés dans l'endroit où ils devaient reposer, ils les entouraient d'un amas de pierres & de briques, dont ils bâtissaient une sorte de mausolée, & les amis jetaient pardessus une si grande quantité de terre, qu'ils en formaient une colline artificielle, à laquelle ils donnaient le nom de *guaque*. La figure des *guaques* n'est pas exactement pyramidale. Il paraît que, dans ces ouvrages, les Péruviens ne voulaient imiter que celle des montagnes & des collines. Leur hauteur ordinaire est de huit à dix toises, sur vingt à vingt-six de longueur, & un peu moins de largeur. Il s'en trouve néanmoins de beaucoup plus grandes, sur-tout dans le district de Cayambé, dont toutes les plaines en offrent un fort grand nombre.

Les Péruviens étaient ensevelis avec leurs meu-

Pérou.

bles & leurs effets personnels, d'or, de cuivre, de pierre & d'argille. C'est ce qui excite aujourd'hui la cupidité des Espagnols, dont plusieurs passent le temps à fouiller dans les sépultures, pour y chercher les richesses dont ils les croient remplies. Leur constance est quelquefois récompensée.

Mais les Guaques ne contiennent ordinairement que le squelette du mort, les vases de terre qui lui servaient à boire la chicha, quelques haches de cuivre, des miroirs de pierre d'Inca, & d'autres meubles qui n'ont de curieux que leur antiquité.

Les haches de cuivre qu'on trouve dans les tombeaux, approchent beaucoup de la forme des nôtres. Il paraît que les Péruviens s'en servaient à faire la plupart de leurs autres ouvrages; car si ce n'était pas leur seul instrument tranchant, la quantité qu'on en trouve, fait juger que c'était le plus commun; leur unique différence est dans la grandeur.

Les anciens vases à boire, sont d'une argille très-fine & de couleur noire. On ignore absolument d'où les Péruviens la tiraient. La forme de ces vases est celle d'une cruche sans pied, ronde, avec une anse au milieu: d'un côté est l'ouverture pour le passage de la liqueur; & de l'autre, une tête fort naturellement figurée.

Leur habileté à travailler les émeraudes cause de l'étonnement. Ils tiraient particulièrement ces pierres de la côte de Manta, & d'un canton du Gouvernement d'Atacamès, nommé *Quaques*. On n'en a pu retrouver les mines; mais les tombeaux de Manta & d'Atacamès fournissent encore des émeraudes à ceux qui les découvrent. Elles l'emportent beaucoup, pour la dureté & la beauté, sur celles qu'on tire de la Jurisdiction de Santa-Fé. Ce qui étonne, c'est de les voir taillées, les unes en figures sphériques, les autres en cylindres & d'autres en cône. On ne comprend point qu'un Peuple, qui n'avait aucune connaissance de l'acier ni du fer, ait pu donner cette forme à des pierres si dures, & les percer avec une délicatesse, que nos ouvriers prendraient pour modèle.

Les édifices anciennement bâties par les Péruviens, soit pour leur culte, soit pour loger leurs Souverains & pour servir de barrière à leur Empire, font un autre sujet d'admiration. On a déjà vu qu'ils étaient magnifiques à Cusco, dans la vallée de Pachacamac, à Tumibamba, à Guamanga, & dans quelques autres lieux, que les premiers Voyageurs ont vantés, sans nous en laisser la description. Don d'Ulloa nous donne celle de quelques restes de ces monumens qu'il a visités.

Pérou.

Les ruines où la jointure & le poli des pierres se font admirer, ne laissent presque aucun doute que ces Peuples ne se servissent des pierres mêmes pour en polir d'autres par le simple frottement; car on ne concevrait pas, qu'avec les seuls outils qu'ils avaient, ils eussent pu parvenir à cette perfection. On est persuadé qu'ils n'ont pas connu l'art de travailler le fer. Il s'en trouve des mines dans le pays; mais rien n'a pu faire soupçonner qu'ils les eussent jamais exploitées. On ne vit pas un morceau de fer chez eux, à l'arrivée des Espagnols, & le cas extraordinaire qu'ils faisaient des moindres bagatelles de ce métal, prouve qu'il leur était absolument inconnu.

On ne doit pas oublier, entre les monumens de l'ancienne industrie des Péruviens, les bâtimens qu'ils employaient pour la navigation, & dont l'usage subsiste encore. Il n'est pas question des canots qui sont très-connus, mais d'une sorte d'édifices flottans, nommé *Balzes*, qui servent en mer comme sur les fleuves. Le bois dont les balzes sont composées, est mou, blanchâtre, & d'une extrême légereté. Il n'est plus connu au Pérou, que sous le nom Espagnol de *Balsa*, qui signifie radeau.

On fait des balzes de différentes grandeurs. C'est un amas de cinq, sept ou neuf solives, jointes
par

par des liens de béjuques , & des soliveaux qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre , qu'elles résistent aux plus impétueuses vagues. Au-dessus est une espèce de tillac ou de revêtement , fait de petites planches de cannes & couvert d'un toit à deux faces. Au lieu de vergue , la voile est attachée à deux perches de mangliers. Les grandes portent ordinairement depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux de marchandises , sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage. L'eau qui bat entre les solives n'y pénètre point , parce que tout le corps de l'édifice en suit le cours & le mouvement.

Pérou.

Outre les balzès , qui servent au commerce sur les fleuves , & sur la côte maritime , il y en a pour la pêche , & d'autres , plus proprement construites , pour le transport des familles dans leurs terres & leurs maisons de campagne. On y est aussi commodément que dans une maison , sans se ressentir du mouvement , & fort au large , comme on en peut juger par leur grandeur. Les solives dont elles sont composées , ayant douze à treize toises de long sur deux pieds ou deux pieds & demi de diamètre dans leur grosseur , elles forment ensemble une largeur de 20 à 24 pieds , toise de Paris.

Pérou.


On doit faire remarquer, comme une propriété fort extraordinaire, qu'elles peuvent voguer & louvoyer dans un vent contraire, aussi-bien que le meilleur vaisseau à quille. Ce n'est point à l'aide d'un gouvernail. On a des planches de trois ou quatre aunes de long, sur une demi-aune de large, qui se nomment *Guares*, & qu'on arrange verticalement à la poupe ou à la proue, entre les solives de la balze. On enfonce les unes dans l'eau, & l'on en retire un peu les autres: par ce moyen on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord, & l'on se maintient à la cape, suivant la manœuvre qu'on veut employer.

Dans quelques endroits de la Côte, les pêcheurs emploient, au-lieu de balzes & de canots, des balons pleins d'air, faits de peau de loups marins, si-bien cousus, qu'un poids considérable ne peut l'en faire sortir. Il s'en fait au Pérou, qui portent jusqu'à douze quintaux & demi. La maniere de les coudre est particuliere. On perce les deux peaux jointes ensemble avec une alêne, & dans chaque trou on passe un morceau de bois ou une arête de poisson, sur lesquels de l'un à l'autre on fait croiser par-dessous des boyaux mouillés, pour boucher exactement les passages de l'air. On lie deux de ces balons ensemble: avec une

zagaie ou un aviron à deux pelles, un homme s'expose là-dessus, & si le vent peut l'aider, il met une petite voile de coton; enfin, pour remplacer l'air qui peut se dissiper, il a devant lui deux boyaux, par lesquels il souffle dans les balons aussi souvent qu'il en est besoin.

Pérou.





CHAPITRE V.

Mines & Montagnes.

Pérou.

LES SEULES MINES dont les Péruviens firent cas, étaient les Mines d'or, d'argent & d'émeraudes : mais on n'est pas informé de la manière dont ils tiraient ces riches productions du sein de la terre ; & les premiers Conquérans, s'attachant aux méthodes de leur propre Nation, ne virent apparemment rien qui méritât d'être emprunté, dans les inventions d'un Peuple barbare. Ainsi, c'est uniquement aux Mines découvertes & travaillées par les Espagnols, que les Voyageurs ont étendu leurs observations.

Personne n'ignore qu'une des plus grandes richesses du Pérou, & même de toutes les Indes orientales, consiste dans les précieux métaux qui pénètrent, par une infinité de ramifications, toute l'étendue de cette grande Contrée. « Ce n'est point, observe très-sagement Don d'Ulloa, la fertilité du terroir, l'abondance des moissons & des récoltes, la quantité des pâturages, qui font estimer un canton du Pérou, c'est le nombre de ses mines. Les autres bienfaits de la

Nature, qui sont, au fond, les plus estimables, n'obtiennent pas la moindre considération, si les veines de la terre ne renferment point d'abondantes portions d'or & d'argent fin. Tel est la bizarrerie des hommes. Une Province, dont on tire une grosse quantité de ces deux métaux, est appelée riche, quoique réellement elle soit pauvre, puisqu'elle ne produit pas de quoi nourrir ceux qui sont employés au travail des mines, & qu'il faut tirer d'ailleurs les vivres dont elle a besoin. Au contraire, on appelle pauvres celles qui, loin de l'être, produisent des bestiaux, des grains & des fruits en abondance, jouissent d'un climat doux, où l'on trouve, en un mot, toutes les commodités de la vie, mais qui n'ont point de mines, ou dans lesquelles d'invincibles difficultés ne permettent point de les découvrir. Cependant ces Provinces, qu'on honore du nom de riches, ne sont proprement que des lieux d'entrepôt. L'or & l'argent qu'on tire de leur sein, n'en sortent que pour passer dans d'autres lieux. On se hâte de les emporter fort loin, & le pays dont ils sont la production, est celui dans lequel il fait le moins de séjour.

Don d'Ulloa parle avec quelque étendue des mines de Quito; mais il garde un profond silence sur celles du Pérou & du Paraguay; & l'on en

Pérou.

conçoit les raisons. Les explications les plus instructives se trouvent dispersées dans la relation de M. Frézier.

M. Frézier assure que les mines d'argent les plus riches du Pérou, sont à présent celles d'Ouro, petite Ville à 80 lieues d'Arica; qu'en 1712, on en découvrit une à *Ollachéa*, près de Cusco, si abondante, qu'elle donnait 2500 marcs par *Caxon*, c'est-à-dire, près d'un cinquième, mais qu'elle a beaucoup diminué; que celle de Lipes & du Potosi ont le même sort, c'est-à-dire, qu'elles donnent peu à présent, & qu'elles entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur; que les mines d'or sont rares dans la partie méridionale du Pérou; qu'il ne s'en trouve que dans la Province de *Guanuco*, du côté de Lima, dans celle de *Chicas*, où est la Ville de *Tarija*, & proche de la Paz, à *Chuquiago* ou *Chuquiaguillo*, nom Péruvien, qui signifie *maison* ou *grange d'or*; qu'effectivement ce dernier canton a des lavoirs très-abondans, où l'on a trouvé des *Papitas*, ou grains d'or vierge, d'une prodigieuse grosseur, deux entr'autres, dont l'un, pesant 64 marcs & quelques onces, fut acheté par le Comte de la Moncloa, Vice-Roi du Pérou, pour en faire présent au Roi d'Espagne; l'autre pesait 45 marcs, de trois alois différens, ce qui est remarquable dans une même masse.

Le même Voyageur nous apprend la méthode ordinaire des Espagnols , pour séparer l'or & l'argent de la pierre minérale , après les avoir tirés de la mine.

Pérou.

Les moulins qu'ils y emploient , & qu'ils appellent *Trapiches* , sont à-peu-près faits comme ceux dont on se sert en France pour écraser des pommes. Ils sont composés d'une auge ou d'une grande pierre ronde de cinq à six pieds de diamètre , creusée d'un canal circulaire , & profond de dix-huit pouces. Cette pierre est percée dans le milieu , pour y passer l'axe prolongé d'une roue horizontale , posée au-dessous & bordée de demi-godets , contre lesquels l'eau vient frapper pour la faire tourner. On fait ainsi rouler dans le canal circulaire , une meule posée de champ , qui répond à l'axe de la grande roue. Cette meule , qui se nomme la *Volteadora* , c'est-à-dire , la tournante , a , de diamètre ordinaire , trois pieds quatre pouces , & dix à quinze pouces d'épaisseur. Elle est traversée , dans son centre , par un axe assemblé dans le grand arbre , qui , la faisant tourner verticalement , écrase la pierre qu'on a tirée de la mine , c'est-à-dire , ce qui se nomme le *minerai* en langage de forges. Pour l'or , on distingue le blanc , le rougeâtre & le noirâtre ; mais , dans l'un comme dans l'autre , on apperçoit peu de métal à l'œil.

Rérou.

Lorsque les pierres sont un peu écrasées, on y jette une certaine quantité de vis-argent, qui s'attache à l'or que la meule a séparé. Dans le même temps l'auge circulaire reçoit un filet d'eau conduite avec rapidité par un petit canal, pour délayer la terre, qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès. L'or, incorporé avec le mercure, tombe au fond, où il demeure retenu par sa pesanteur. On moud, par jour, un demi-caxon, c'est-à-dire, vingt-cinq quintaux de minerai, & lorsqu'on a cessé de moudre, on ramasse cette pâte d'or & de mercure qui se trouve au fond dans l'endroit le plus creux de l'auge : on la met dans un *nouet* de toile, pour en exprimer le mercure autant qu'on le peut. On la fait ensuite chauffer, pour faire évaporer ce qui en reste ; & c'est ce qui se nomme de l'or en *pigne*.

Pour dégager entièrement l'or du mercure, dont il est encore imprégné, il faut fondre la pigne : c'est alors qu'on en connaît le juste poids & le véritable aloi. La pesanteur de l'or, & la facilité avec laquelle il s'amalgame au mercure, fait qu'il se dégage sur-le-champ du minerai. C'est l'avantage que les mineurs d'or ont sur ceux d'argent ; chaque jour, ils savent ce qu'ils gagnent ; & les autres, comme on l'expliquera

DES VOYAGES. 189

bientôt, font quelquefois plus de six semaines sans le savoir.

Pérou.

Le poids de l'or se mesure par castillans. Un castillan est la centième partie d'une livre poids d'Espagne, & se divise en huit tomines. Ainsi, six castillans & deux tomines font une once. Il faut observer que le poids d'Espagne a $\frac{6}{3}$ de moins pour cent que notre poids de marc.

L'aloi de l'or se mesure par caras, qu'on borne à 24. Celui des mines du Pérou, est depuis 20 jusqu'à 21.

Suivant la qualité des mines & la richesse des veines, cinquante quintaux de minerai, ou chaque caxon, donnent quatre, cinq ou six onces d'or. Quand il n'en donne que deux, le Mineur ne retire que ses frais, ce qui arrive assez souvent; mais il est bien dédommagé lorsqu'il rencontre de bonnes veines; car, de toutes les métalliques, celles d'or sont les plus inégales. On poursuit une veine qui s'élargit, se rétrécit, semble même se perdre, & cela dans un petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la Nature soutient les mineurs dans l'espérance de trouver ce qu'ils appellent *la bourse*, c'est-à-dire, certains bouts de veines si riches, qu'elles enrichissent quelquefois tout-d'un-coup celui qui fait cette découverte. Cette inégalité peut aussi les ruiner. De-là vient qu'on voit plus rarement un Mineur d'or s'enri-

Pérou.

chir qu'un Mineur d'argent, ou d'autre métal, quoiqu'il y ait moins de frais à tirer l'or du minéral. C'est par la même raison que les Mineurs sont privilégiés (car ils ne peuvent être exécutés pour le civil,) & que l'or ne paie au Roi que le vingtième; ce qu'on nomme *Coyo*, du nom d'un Particulier à qui la Cour fit cette grace, quoiqu'on eût toujours payé le quint, comme de l'argent.

Les mines d'or du Pérou, comme celles de tous les autres métaux, appartiennent à celui qui les découvre le premier. Il suffit de présenter requête à la Justice, pour s'en assurer la propriété. On mesure d'abord, sur la veine, 80 vares de longueur, c'est-à-dire, 246 pieds, & quarante en largeur, pour celui qui entre en possession du droit, & qui choisit cette étendue dans la partie qui lui convient. Ensuite on en mesure 80 autres pour le Roi, & le reste revient au Propriétaire, qui en dispose comme il lui plaît. Ce qui appartient au Roi est vendu; mais ceux qui veulent travailler de leurs propres bras, obtiennent du Mineur une veine à faire valoir: ce qu'ils en tirent est pour eux, en payant les droits du Roi & le loyer du moulin, qui est si considérable, qu'une partie des Propriétaires se contentent de ce profit, sans faire travailler en leur nom.

A l'égard des mines d'argent, après avoir

concassé la pierre qu'on a tirée de la veine métallique, on la moud dans les trapiches ou avec des *ingenios reales*, qui sont composés de pilons, comme nos moulins à plâtre. Ils consistent ordinairement dans une roue de 25 à 30 pieds de diamètre, dont l'essieu prolongé, est garni de triangles émoullés, qui accrochent les bras des pilons de fer, en tournant, & les enlèvent à une certaine hauteur, d'où ils échappent tout-d'un-coup à chaque révolution, &, comme ils ne pesent pas moins de deux cens livres, ils tombent si rudement que, par leur seule pesanteur, ils écrasent & réduisent en poudre la pierre la plus dure. On tamise ensuite cette poudre par des cribles de fer ou de cuivre, pour tirer la plus fine & remettre la grosse au moulin. Si le minerai se trouve mêlé de certains métaux, qui l'empêchent de se pulvériser, tels que du cuivre, on le met calciner au fourneau pour recommencer à le piler.

Dans les petites, où l'on n'emploie que des moulins à meule, le minerai se moud le plus souvent avec de l'eau, qui en fait une boue liquide, qu'on fait couler dans un réservoir; au lieu que s'il est moulu à sec, il faut ensuite le détremper & le pétrir long-tems avec les pieds. Dans une cour faite exprès, qu'on nomme *Buiteron*, on range cette boue par tables d'un pied d'épaisseur,

Pérou.

qui contiennent chacune un demi-caxon. On jette sur chacun environ 200 livres de sel marin, suivant la qualité du minerai qu'on pêttrit, & qu'on fait incorporer pendant deux ou trois jours avec la terre; ensuite on y jette une certaine quantité de vis-argent, en pressant dans la main une bourse de peau qui le contient, pour le faire tomber goutte à goutte, jusqu'à 10, 15 ou 20 livres sur chaque demi-caxon; plus il est riche, plus il faut de mercure pour ramasser ses parties d'argent, & l'on n'en connaît la dose que par une longue expérience. On charge autant de Péruviens qu'il y a de tables, de les pêttrit huit fois par jour, afin que le mercure puisse s'incorporer avec l'argent. Souvent, quand le minerai est gras, on est obligé d'y mêler de la chaux, ce qui demande néanmoins des précautions; car on assure qu'il s'échauffe quelquefois si fort, qu'on n'y retrouve plus de mercure ni d'argent; d'autres fois on y sème du minerai de plomb ou d'étain, pour faciliter l'opération du mercure, qui est plus lente dans les grands froids que dans les temps modérés. A Lipès & à Potosi, on est quelquefois réduit à pêttrit le minerai pendant deux mois entiers; au-lieu que, dans les pays plus tempérés, il s'amalgame en huit ou dix jours. Pour faciliter encore plus l'opération du mercure, on fait en quelques endroits, comme à Puno &

Dans d'autres lieux, des buiterons voûtés, sous lesquels on fait du feu, qui échauffe la poudre de minerai pendant 24 heures sur un pavé de brique. Pérou.

Lorsqu'on juge que le mercure a ramassé tout l'argent, l'*Ensayador*, ou l'Essayeur, prend de chaque demi-caxon un peu de terre à part, qu'il lave dans un bassin de bois, & la couleur du mercure qui reste au fond du bassin, fait connaître s'il a produit son effet. Est-il noirâtre ? le minerai est trop échauffé, on y remet du sel ou quelque autre drogue, & l'on prétend qu'alors le vif-argent disparaît. S'il est blanc, on en prend une nouvelle goutte sous le pouce, & ce qui s'y trouve d'argent reste attaché au doigt, tandis que le mercure s'échappe en petites gouttes. Enfin, lorsqu'on reconnoît que tout l'argent est ramassé, on transporte la terre dans un bassin, où l'on fait tomber un ruisseau pour la laver, à-peu-près comme on lave l'or, excepté que cette masse étant sans pierres, au lieu d'un crochet pour la remuer, il suffit qu'un homme la remue avec les pieds, pour la convertir en boue liquide. Du premier bassin, elle tombe dans un second, où elle est encore remuée par un autre homme : du second elle passe dans un troisième, afin que les parties d'argent, qui ne sont pas tombées au fond du

Pérou.

premier & du second, n'échappent point au dernier.

Tout étant bien lavé & l'eau bien claire, on trouve au fond des bassins, qui sont garnis de cuir, le mercure incorporé avec l'argent, ce qu'on nomme *la Pella*. On la met dans une chausse de laine suspendue, pour faire couler une partie du vif-argent : on la lie, on la bat, on la presse avec des pièces de bois plates ; & , lorsqu'on en a tiré ce qu'on a pu, on met cette pâte dans un moule de planches, qui, étant liées ensemble, forment une pyramide octogone tronquée, dont le fond est une plaque de cuivre percée de plusieurs petits trous. On la foule encore pour l'affermir dans cette prison ; & , si l'on veut faire plusieurs pignes de différens poids, on les divise par petits lits, qui empêchent la continuité. En passant la pella, en déduisant deux tiers pour ce qu'elle contient de mercure, on fait ce qu'il y a à peu-près d'argent net. On lève ensuite le moule, & l'on met la pigne avec sa base de cuivre sur un trepied, posé sur un grand vase de terre plein d'eau ; on l'enferme sous un chapiteau de terre, qu'on couvre de charbons, dont on entretient le feu pendant quelques heures, afin que la pigne s'échauffe vivement & que le mercure en sorte en fumée ; mais, comme cette fumée n'a pas d'issue, elle circule dans le

Vide qui est entre la pigne & le chapiteau; & venant à rencontrer l'eau qui est au-dessous, elle se condense & tombe au fond, transformée de nouveau en mercure. Ainsi, l'on en perd peu, & le même sert plusieurs fois; mais il faut en augmenter la dose, parce qu'il s'affaiblit. Cependant on consumait autrefois, au Potofsi, six à sept mille quintaux de mercure par an, ce qui doit faire juger de la quantité d'argent qu'on en tirait.

Pérou.

Comme la plus grande partie du Pérou n'a ni bois ni charbon, & qu'on y supplée par une herbe nommée *icho*, c'est avec cette herbe qu'on chauffe les pignes, par le moyen d'un four près duquel on met la machine à dessécher & purger l'argent, & la chaleur s'y communique par un canal où elle s'engouffre. Quand le mercure est évaporé, il ne reste plus qu'une masse de grains d'argent contigus, fort légère & presque friable, qu'on nomme la pigne, *pina*, marchandise de contrebande hors des minieres, parce que les Loix obligent de la porter aux Caisses Royales, ou à la Monnoie, pour en payer le quint au Roi. Là, elle est fondue pour être convertie en lingots, sur lesquels on imprime les armes de la Couronne, celles du lieu où il se fond, leur poids, leur qualité, & l'aloi de l'argent. On est toujours sûr que les lingots quintés sont sans fraude;

Pérou.

mais il n'en est pas de même des pignes. Ceux qui les font, mettent souvent au milieu du fer, du sable & d'autres matieres, pour en augmenter le poids. Aussi ne manque-t-on point de les faire ouvrir & rougir au feu, pour s'en assurer. Le feu fait noircir ou jaunir, ou fondre plus facilement celles qui sont falsifiées, & cette épreuve sert encore à tirer une humidité qu'elles contractent dans des lieux où elles sont mises quelquefois exprès, pour les rendre plus pesantes; car on peut même augmenter leur poids d'un tiers, en les trempant dans l'eau pendant qu'elles sont rouges: d'ailleurs il peut arriver que la même pigne soit de différent aloi.

Les veines des mines, de quelque qualité qu'elles soient, sont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords; & lorsqu'il arrive que deux veines se coupent, l'endroit où elles sont confondues, est toujours très-riche. On remarque aussi que celles qui courent du Nord au Sud, le sont plus que toutes les autres. Mais, en général, celles qui se travaillent sans peine, & qui se trouvent sur-tout près des lieux où l'on peut faire des moulins, sont souvent préférables à de plus riches, qui demandent plus de frais. A Lipes & au Potosi, il faut que le Caxon donne jusqu'à dix marcs d'argent, pour fournir à la dépense; & , dans les mines de Tarama, elle est payée

payée par cinq. Une mine riche, qui s'enfonce, est ordinairement noyée d'eau : il faut recourir alors aux pompes & aux machines, ou la saigner par des mines perdues, qu'on appelle *socabons*, & qui ruinent les mineurs par les frais excessifs du travail.

Pérou.

Les mines de Quito sont très-négligées. Quoiqu'on en ait découvert un grand nombre, & que vraisemblablement les Cordelieres en contiennent une infinité d'autres, il y en a très-peu d'exploitées : on en a même abandonné plusieurs, auxquelles on travaillait autrefois. Aussi ne reste-t-il plus, dans cette Province, que le souvenir de son opulence passée. A mesure qu'on y envoie de Lima & des vallées, de l'argent pour les étoffes & les denrées, elle est obligée de l'employer à se procurer des marchandises de l'Europe, d'où il arrive qu'elle est aujourd'hui la plus pauvre de toutes les Provinces Méridionales de l'Amérique Espagnole.

Le Popayan jouit encore des richesses, qui étaient autrefois générales dans l'Audience de Quito. Il est rempli de mines d'or, & lardeur y est toujours la même à les exploiter.

Tout le pays de Pallactanga, dans la juridiction de Riobamba, est si rempli de mines, qu'en 1743 un habitant de cette Ville avait fait enregistrer, pour son seul compte, au Bureau

Pérou.

des Finances de Quito , dix-huit veines d'argent & d'or , toutes riches & de bon aloi ; & Don d'Ulloa , pour vérifier ce fait , a pris soin de rapporter un certificat , par lequel l'Essayeur général , Don Juan-Antonio de la Mota y Torres , rend témoignage que le minerai d'une de ces veines , essayé à Lima , & de l'espèce de celui que les mineurs nomment *négrillo* , rendait quatre-vingt marcs par caxon , ce qui paraît d'autant plus étonnant , qu'une mine passe pour riche , lorsque , par caxon , elle rend huit à dix marcs. C'est du moins ce qu'on éprouve dans les mines du Potosi & de Lipès , qui , malgré la nécessité de transporter le minerai dans des lieux plus commodes , où il se bénéficie , ne laissent pas d'enrichir les entrepreneurs. Il se trouve aussi des mines , où le caxon de minerai ne rapporte pas cinq à six marcs d'argent , & baisse même jusqu'à trois. On ne les exploite pas moins , lorsqu'elles sont dans des pays commodes , où les vivres sont en abondance , & les ouvriers en grand nombre.

Les Américains du Maragnon tiraient beaucoup d'or du sable de quelques rivières qui se joignent à ce fleuve ; & comme il faut assigner une source à cet or , on ne peut la supposer que dans les mines du pays. Les terres arrosées par les rivières de San-Jago & de Mira , sont aussi remplies de veines d'or , puisque les Métis & les

mulâtres qui les habitent, y trouvent souvent de la poudre & des grains d'or dans le sable ; mais, jusqu'à présent, toutes ces richesses ont été négligées.

Pérou.

Outre les mines d'or & d'argent, l'Audience de Quito en a de divers autres métaux, & n'est pas moins abondante en carrières de pierres. La Nature ne lui a rien refusé de ce qui peut conduire à l'opulence, puisqu'en y répandant l'or & l'argent, elle y a placé les minéraux nécessaires pour exploiter l'un & l'autre. On y trouve des mines de mercure dans la partie méridionale, sur-tout vers *Azoque*, qui en tire son nom.

Suivant des marques sensibles, observées par des personnes intelligentes, on ne doute point que le territoire de la Ville de Cuença, ne contienne des mines de fer. Les veines qu'on découvre dans le fond des coulées, les morceaux mêmes de minerai, qu'on en tire fréquemment, leur poids, leur couleur, & la propriété qu'ils ont d'être attirés par l'aimant, prouvent également que c'est du fer, & que la mine en est riche ; mais le courage ou l'habileté manque pour le vérifier par l'expérience.

S'il est vrai, comme tous les Physiciens s'accordent à le croire, qu'un pays, riche en mines d'or & d'argent, doit l'être aussi en mines de

Pérou.

cuivre, d'étain & de plomb, doutera-t-on que les dernières ne soient en grand nombre aussi dans l'Audience de Quito, quoique jusqu'aujourd'hui l'attention des habitans ne se soit pas portée à les découvrir? On a remarqué qu'il s'y trouve des carrières de deux espèces de pierres, dont les anciens Peuples du Pérou faisaient leurs miroirs. Chaque jour en fait rencontrer d'autres, qui obtiendraient plus d'estime dans un Pays où l'or & l'argent seraient moins communs. Au Sud de Cuença, dans la plaine de Tarqui, on en connaît une d'où l'on tire de grandes & belles pièces d'albâtre. Avec beaucoup de blancheur & de transparence, il n'a qu'un défaut, c'est un peu trop de mollesse: mais on n'en fait pas moins toute sorte d'ouvrages, & sa flexibilité même le rend plus facile à travailler. Le même Canton produit beaucoup de crystal-de-roche. Don d'Ulloa, qui en vit des morceaux fort grands, fort nets, & d'une dureté singulière, s'étonne qu'on ne fasse aucun usage de cette pierre dans le Pays, & qu'elle n'y soit point estimée. C'est le hasard seul qui en fait quelquefois trouver de grosses pièces. Dans la même Jurisdiction, à deux lieues de Cuença même, près de Racam & de Sayansi, on voit une petite colline entièrement couverte de pierres à feu, grandes & petites, la plupart très-noires, quelques-unes rougeâtres, dont les

habitans ne tirent aucun avantage, parce qu'ils ignorent la maniere de les couper; tandis que toute la Province tirant ses pierres à fusil de l'Europe, elles y coûtent ordinairement une réale, & quelquefois deux.

Pérou.

Les mines d'émeraudes, qui étaient autrefois abondantes dans les Jurisdictions d'Atacames & de Manta, & supérieures à celles de Santa-Fé, ne peuvent être si totalement épuisées, qu'on n'en puisse découvrir de nouvelles veines avec plus de travail & d'industrie. On a vu que les Conquistans en brisèrent beaucoup, dans la folle opinion que si c'étaient des pierres fines, elles devaient résister au marteau. On ne reproche pas aujourd'hui la même simplicité à leurs descendans; mais l'indolence leur nuit encore plus. Entre mille avantages qu'elle leur fait négliger, Don d'Ulloa, regrette beaucoup une mine de rubis, dont il confesse qu'on n'a jusqu'à présent que des signes, mais des signes, dit-il, qui valent des preuves. Dans la Jurisdiction de Cuença, parmi le sable d'une rivière médiocre, qui coule assez près du Bourg des Azogues, on trouve souvent des rubis fins de la grosseur d'une lentille, & quelquefois plus gros. Il ne paraît pas douteux que ces petits grains ne soient des fragmens que l'eau détache de la mine, & qu'elle charie avec le sable. Des marques si claires n'ont encore pu déterminer les

Pérou. habitans du Pays à chercher la mine ; Don d'Ulloa vit, dans le Bourg même des Azogues , quelques fragmens de ces rubis bruts , & garantit leur finesse.

Le même Pays produit en abondance une autre espèce de pierre , d'un verd foncé , plus dure que l'albâtre , sans être transparente , dont on fait quelques petits ouvrages , mais qu'on n'estime point ce qu'elle vaut. Il s'y trouve aussi des mines de soufre que l'on tire en pierre , & dans quelques endroits , des mines de vitriol : nouvelle occasion de regrets pour le Mathématicien , qui déplore qu'on n'y donne pas la moindre attention : « Peut-être , dit-il , parce qu'on n'en » a pas besoin , mais plus vraisemblablement » parce qu'on hait , dans ce Pays , tout ce qui » demande du travail. »

Au Nord de Quito , entre deux métairies qui sont au pied de la montagne de Talanga , l'une qui porte le nom de cette montagne , & l'autre celui de Conrogal , passe une fort grande riviere qui pétrifie le bois qu'on y jette , jusqu'aux feuilles d'arbres. On voit des branches entieres , absolument changées en pierre , où l'on apperçoit encore non-seulement la porosité des troncs & les fibres du bois & de l'écorce , mais jusqu'aux plus petites veines de feuilles. Elles changent de couleur ; mais la figure est exactement conservée.

Cependant toutes ces apparences ne pouvant persuader Don d'Ulloa que l'eau fût capable de produire une pétrification si dure, il commença par vérifier le fait, sur lequel il ne put lui rester aucun doute; ensuite il s'efforça d'expliquer cette métamorphose. Dans ses recherches, il observa :

« Que tout ce que cette riviere baigne de ses
 » eaux, tel que les rocs & les cailloux, est
 » couvert d'une croûte aussi dure que la pierre
 » même, & que non-seulement cette écorce en
 » augmente le volume, mais qu'elle est d'une
 » couleur différente, qui tire sur le jaune. Il
 » crut en pouvoir conclure que l'eau de la ri-
 » viere est mêlée de quelques parties subtiles &
 » visqueuses, qui se joignent au corps qu'elles
 » touchent; qu'à mesure qu'elles s'introduisent
 » dans ses pores, elles occupent la place des fibres
 » que l'humidité parait détacher peu-à-peu, jus-
 » qu'à ce qu'enfin tout ce qui était feuille ou bois
 » se trouve remplacé par cette matiere pétrifiante
 » qui n'altère point les fibres & les veines, parce
 » qu'à mesure qu'elle s'introduit, leurs petits
 » canaux lui servent comme de moule & lui
 » font prendre leur forme. » Nous voyons en
 Europe de fort jolies boîtes, faites de ces bois
 pétrifiés.

La fameuse chaîne des Cordelieres part de la
 Terre Magellanique, court par les Contrées du

Pérou.

Chili , de Buénos-Aires, du Pérou & de Quito ; jusqu'à l'Isthme de Panama , où elle se resserre pour le traverser , & recommence ensuite à s'élargir & s'étendre par les Provinces de Nicaragua , de Guatimala , de Costa-Ricca , de San-Miguel , de Mexique , de Guayaca & de Puebla , poussant une infinité de rameaux , comme pour unir les parties Méridionales du Continent d'Amérique avec les Septentrionales. L'air est plus ou moins froid , la terre plus ou moins aride , à proportion que les montagnes sont plus ou moins élevées. On distingue celles qui le sont le plus , par le nom de *Paramos* , qui signifie bruyeres. Dans quelques-unes , le froid est si aigu qu'il les rend inhabitables , & qu'on n'y voit même ni plantes , ni bêtes. Plusieurs élèvent leurs sommets au-dessus de toutes les autres ; & , dans leur prodigieuse étendue , elles sont couvertes de neige jusqu'à la cime.

Le Paramo de *l'Asuay* , qui est formé par l'union des deux Cordelières , n'est point dans cette classe. Quoiqu'il soit fameux par le froid & l'aridité , loin d'être plus élevé que la Cordelière en général , il l'est beaucoup moins que le *Pichincha* & le *Corazon*. Sa hauteur est le degré où commence & se maintient la congélation , comme il arrive dans toute la Province à la même hauteur. Par les expériences du Baromètre à *Puca-*

gayco, sur la montagne de *Cotopacsi*, le mercure s'y soutenait à la hauteur de 16 pouces 5 lignes $\frac{1}{3}$. La hauteur de *Pucagayco*, au-dessus de la superficie de la mer, est de 2291 toises. Le signal que les Mathématiciens placèrent sur cette montagne, se trouvait à trente ou quarante toises au-dessous de la glace endurcie; & depuis le commencement de cette glace jusqu'à la crête de la montagne, on compte, par une supputation fondée sur quelques observations des angles, que la hauteur perpendiculaire est d'environ 800 toises. Ainsi, la cime de *Cotopacsi* est élevée, au-dessus de la superficie de la mer, de 3126 toises, qui font un peu plus d'une lieue marine, & plus haute que le sommet du *Pichincha* de 639 toises. On pourrait nommer beaucoup d'autres montagnes d'une hauteur à-peu-près égale à celle de *Cotopacsi*.

Celle-ci, l'une des plus fameuses, est au Nord de *Latacunga*, & n'est éloignée de ce Bourg que d'environ cinq lieues. Elle s'avance plus que les autres au Nord-Ouest & au Sud, comme pour rétrécir l'espace que les deux Cordelières laissent entr'elles. On a vu qu'elle creva au temps de la conquête. Don d'Ulloa fut témoin, en 1743, d'une autre éruption, qui avait été précédée, quelques jours auparavant, d'un bruit terrible dans les concavités de la montagne. Il s'y fit une ouverture au sommet, & trois sur le penchant,

Pérou.

Pérou.

qui était couvert de neige. Les cendres se mêlant d'une prodigieuse quantité de neige & de glaces fondues, furent entraînées si rapidement, qu'elles couvrirent la plaine, depuis Callao jusqu'à Latacunga, &, dans un moment, tout cet espace devint une mer, dont les eaux bourbeuses firent périr une partie des habitans. La riviere de Latacunga fut le canal par où ces eaux s'écoulerent; mais comme ce débouché ne suffisait pas pour les contenir, elles débordèrent du côté des habitations, & tous les édifices furent emportés aussi loin qu'elles purent s'étendre. Les habitans se retirèrent sur une hauteur près du Bourg, où ils furent témoins de la ruine de leurs maisons. La crainte d'un plus grand malheur dura trois jours entiers, pendant lesquels le Volcan ne cessa point de pousser des cendres, & les flammes de faire couler la neige & la glace. Ces deux phénomènes cessèrent par degrés; mais le feu continua quelques jours de plus, avec un fracas causé par le vent, qui entra par les ouvertures de la montagne. Enfin le feu cessa aussi; on ne vit plus même de fumée, & l'on n'entendit plus de bruit jusqu'au mois de Mai de l'année suivante, où les flammes recommencerent avec une nouvelle force, & s'ouvrirent d'autres passages par les flancs mêmes de la montagne. Ce n'était que le prélude d'une furieuse éruption, qui arriva le 30 de No-

vembre , avec tant de violence , qu'elle jeta les habitans du pays dans une nouvelle consternation. Le Volcan fit les mêmes ravages que l'année précédente ; & ce ne fut pas un petit bonheur , pour les Mathématiciens , de ne s'être pas trouvés alors sur la croupe de cette montagne , où leurs exercices les avaient obligés de camper deux fois dans d'autres temps.

Pérou.

Outre les ruisseaux qui descendent des montagnes couvertes de neige , d'autres ont leurs sources dans des montagnes moins élevées , & tous ensemble forment , en s'unissant , de très-profondes rivières , qui se rendent ou dans la mer du Nord , ou dans celle du Sud.

Quand la profondeur de ces rivières ne permet pas de les passer à gué , on y jette des ponts. Ce pays a trois sortes de ponts ; ceux de pierre , qui sont en très-petit nombre ; ceux de bois , qui sont les plus communs , & ceux de liane ou de béjuque. Pour jeter un pont de bois , on choisit l'endroit le moins large de la rivière , entre quelques hauts rochers , où l'on met en travers quatre grandes poutres. C'est ce qu'on appelle un pont. Sa largeur ordinaire n'est que d'environ cinq pieds , & suffit à peine pour un cavalier sur sa monture. Don d'Ulloa nous décrit les ponts de béjuque , avec des circonstances qui ne se trouvent point dans la description de Zarate.

Pérou.

« Ces ponts , dit-il , se font sur les rivières , dont
 » la largeur ne permet pas qu'on y jette des pou-
 » tres , qui , de quelque longueur qu'elles fussent ,
 » ne pourraient atteindre de l'un à l'autre bord.
 » On tord ensemble plusieurs béjuques , dont on
 » forme de gros palans de la longueur qui con-
 » vient à l'espace. On les tend de l'un à l'autre
 » bord , au nombre de six pour chaque pont. Le
 » premier , de chaque côté , est plus élevé que
 » les quatre du milieu , & sert comme de garde-
 » fou. On attache en travers , sur ces quatre pa-
 » lans , de gros bâtons , par-dessus lesquels on
 » ajoute des branches d'arbres , & c'est le sol où
 » l'on marche. Les deux palans qui servent de
 » garde-fous , sont amarrés à ceux qui forment
 » le pont , pour servir plus solidement d'appui ,
 » sans quoi le balancement continuel de la ma-
 » chine exposerait beaucoup les passans. Il n'y a
 » que les hommes qui passent sur ces ponts ; on
 » fait passer les bêtes à la nage , ce qui arrête
 » long-temps un Voyageur ; car , non-seulement
 » il faut qu'elles soient déchargées , mais on les
 » fait passer une demi-lieue au-dessus du pont ,
 » dans la crainte que le fil de l'eau , qui les fait
 » dériver considérablement , ne les entraîne trop
 » loin. Pendant qu'elles passent , des Américains
 » transportent à l'autre bord leur charge & leurs
 » bâts. Cependant les ponts sont quelquefois si

larges , que les mules y peuvent passer toutes chargées. » Tel est celui de la riviere d'Apurimac , passage de toutes les marchandises qui forment le commerce entre les principales Provinces du Pérou.

 Pérou.

Sur quelques rivieres , on supplée aux ponts de béjuque , par ce qu'on nomme les *Tarabites*. Celle d'Alchipichi , que son extrême rapidité & les pierres qu'elle roule dans ses eaux , rendent fort dangereuse , ne se passe nulle part autrement. La tarabite est une simple corde de liane , ou de courroies de cuir de vache , composée de plusieurs torons , qui lui donnent sept ou huit pouces d'épaisseur. Elle est tendue d'un bord à l'autre , & fortement attachée des deux côtés à des pilotis , dont l'un porte une roue , pour donner à la tarabite le degré de tension qu'on croit nécessaire. La maniere de passer est fort extraordinaire. De la tarabite pendent deux grands crocs , qu'on fait courir dans toute sa longueur , & qui soutiennent un mannequin de cuir , assez large pour contenir un homme , qui peut même y être couché. On se met dans le mannequin. Les Américains de la rive d'où il part , lui donnent une violente secousse , qui le fait couler d'autant plus rapidement le long de la tarabite , que par le moyen de deux cordes , on le tire en même-temps de l'autre bord.

Pétou.

Pour le passage des mules, il y a deux tarabites, l'une à peu de distance de l'autre. On serre avec des sangles le ventre, le col & les jambes de l'animal. Dans cet état, on le suspend à un gros croc de bois qui court entre les deux tarabites, par le moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vitesse, que la première secousse le fait arriver à l'autre rive. Les mules qui sont accoutumées au passage, ne font aucune résistance, & se laissent tranquillement attacher; mais celles qu'on fait passer pour la première fois, s'effarouchent beaucoup; & lorsqu'elles se voient comme précipitées, elles s'élancent en l'air. La tarabite d'Alchipichi a, d'une rive à l'autre, 30 ou 40 toises de long, & n'est pas moins élevée au-dessus de l'eau, que de 25 à 30, ce qui fait frémir à la première vue.

Les chemins du pays répondent aux ponts. Quoiqu'il y ait de vastes plaines entre Quito & Riobamba, entre Riobamba & Alausi, & de même au Nord, elles sont coupées par un grand nombre de ces passages, qu'on nomme *coulées*, dont les descentes & les montées, sont non-seulement fort longues & fort incommodes, mais presque toujours fort dangereuses. Dans quelques endroits, les sentiers ont si peu de largeur sur le flanc des montagnes, que contenant à

peine les pieds d'une mule, le corps du cavalier & celui de la monture, sont comme perpendiculaires à l'eau d'une rivière qui coule 50 ou 60 toises au-dessous. Ces terribles chemins se nomment *Laderes*. Tous les Voyageurs en parlent avec la même épouvante. Il n'y a qu'une indispensable nécessité qui puisse justifier la hardiesse de ceux qui s'y exposent, & quantité de malheureux y périssent. La seule compensation de ce danger, c'est qu'on n'y a rien à craindre des voleurs. Un Voyageur, chargé d'or & d'argent, peut y marcher sans armes, avec autant de sûreté que s'il était accompagné d'une nombreuse escorte. Si la nuit le surprend dans un désert, il s'y arrête & dort sans inquiétude. Si c'est dans une hôtellerie, il ne repose pas moins tranquillement, quoiqu'il n'y ait nulle porte fermée. Dans ces paisibles parties du Pérou, personne n'en veut au bonheur d'autrui.

 Pérou.

Les phénomènes sont si fréquens sur la plupart des Paramos, qu'ils causent autant d'effroi que de surprise à ceux qui n'y portent pas l'œil philosophique. Don d'Ulloa nous donne la description du premier qu'il observa. Il était sur la montagne de *Pambamarca*. « Un matin au point » du jour, les rayons du Soleil venant dissiper » un nuage fort épais, dont toute cette monta- » gne était enveloppée, & ne laissant que de

Pérou.

» légères vapeurs que la vue ne pouvait discerner ;
 » nous apperçûmes , dit-il , du côté opposé au
 » lever du Soleil , à neuf ou dix toises de nous ,
 » une sorte de miroir , où la figure de chacun
 » de nous était représentée , & dont l'extrémité
 » supérieure était entourée de trois arcs-en-ciel.
 » Ils avaient tous trois un même centre , & les
 » couleurs extérieures de l'un touchaient aux cou-
 » leurs intérieures du suivant. Hors des trois , on
 » en voyait un quatrième à quelque distance ,
 » mais de couleur blanchâtre. Tous les quatre
 » étaient perpendiculaires à l'horizon. Nous étions
 » six ou sept personnes ensemble : lorsqu'un de
 » nous allait d'un côté ou de l'autre , le phéno-
 » mène le suivait , sans se déranger , c'est-à-dire ,
 » exactement & dans la même disposition ; & , ce
 » qui surprit encore plus , chacun le voyait pour
 » soi , & ne l'appercevait pas pour les autres. La
 » grandeur du diamètre des arcs variait successi-
 » vement , à mesure que le Soleil s'élevait sur
 » l'horizon. En même-temps les couleurs dispa-
 » raissaient , & l'image de chaque corps dimi-
 » nuant par degrés , le phénomène ne fut pas
 » long-temps à s'évanouir. Le diamètre de l'arc
 » intérieur , pris à sa dernière couleur , était d'a-
 » bord d'environ cinq degrés $\frac{1}{2}$, & celui de l'arc
 » blanchâtre , séparé des autres de 67 degrés.
 » Lorsque le phénomène avait commencé , les

Les arcs avaient paru de figure elliptique, comme le disque du Soleil; ensuite & peu-à-peu ils devinrent parfaitement circulaires. Chaque petit arc était d'abord rouge ou incarnat; mais, à cette couleur, celle d'orange succéda, à celle-ci le jaune, ensuite le jonquille, enfin le verd: la couleur extérieure de tous les arcs demeura rouge.

Pérou.

On remarque souvent, dans les mêmes montagnes, des arcs formés par la clarté de la Lune. Ils ne sont pas composés d'autres couleurs que le blanc, & la plupart se forment à la croupe de quelque montagne. Don d'Ulloa en vit un, qui était composé de trois arcs concentriques. Le diamètre de celui du milieu, était de 60 degrés, & l'épaisseur de la couleur blanche occupait un espace de cinq degrés.

L'air de cette atmosphère, & les exhalaisons du terroir, paraissent plus propres que dans aucun autre lieu à changer en flammes les vapeurs qui s'y élèvent. Aussi ces phénomènes y sont-ils plus communs, plus grands & plus durables qu'ailleurs. Un de ces feux, singulier par sa grandeur, parut à Quito pendant le séjour des Mathématiciens dans cette Ville. Sur les neuf heures du soir, il s'éleva, vers le mont Pichincha, un globe de feu, si grand & si lumineux, qu'il éclaira toute la partie de la Ville, qui est

Pérou.

du même côté. Les contrevents les mieux fermés n'empêchaient point la lumière de pénétrer par les moindres fentes. Le globe était exactement rond. Sa direction, qui fut de l'Ouest au Sud, sembla marquer qu'il s'était formé derrière le Pichincha, de la croupe duquel il avait paru s'élever. Vers la moitié de sa course visible, il perdit beaucoup de son éclat, & cette diminution de lumière continua par degrés.

Les Paramos, dont la hauteur ne va point jusqu'au degré de congélation, sont couverts d'une espèce de petits joncs, d'environ trois quarts d'aune de hauteur. Sur ceux, où la neige se soutient quelque temps sans se fondre, on ne voit aucune des plantes qui croissent dans les climats habitables. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de plantes sauvages, & seulement jusqu'à une certaine hauteur. De-là jusqu'au commencement de la congélation, ce n'est que sable & pierres.



CHAPITRE VI.

*Voyage des Mathématiciens Français
& Espagnols aux montagnes de
Quito. Retour de M. de la Condamine
par la riviere des Amazones.*

F A I S O N S succéder à ce tableau des conquêtes de l'ambition & de l'avarice, qui ont coûté tant de sang & de crimes, un tableau bien différent, celui des conquêtes de la Philosophie. Il est moins brillant aux yeux de l'imagination, mais il offre un grand objet aux yeux de la raison; le progrès des connaissances humaines; & peut-être aura-t-on quelque plaisir à voir que sans autre espoir, sans autre récompense que le desir d'éclairer les hommes & de leur faire du bien, des Sages ont supporté autant de travaux & de fatigues, ont montré un courage aussi patient & aussi obstiné, que ces Conquérans fameux qui affrontaient tous les obstacles pour avoir de l'or & pour commander.

Le Voyage de M. de la Condamine à l'Équateur, entrepris par les ordres & aux frais

 Pérou.

Pérou. du Roi Louis XV, & sous les auspices de notre Académie des Sciences, est un des plus célèbres de ce siècle, non-seulement par l'importance de son objet, qui était la solution d'un problème agité depuis long-temps parmi les Philosophes anciens & modernes, mais encore par le caractère singulier de l'Académicien Voyageur, qui porta dans cette entreprise une activité étonnante, une curiosité avide & insatiable, une intrépidité à l'épreuve de tous les périls, enfin cette espèce d'héroïsme qui n'est pas celui de l'imagination que le préjugé peut exalter un moment, mais qui tient à cette force d'ame, de toutes les qualités humaines la plus rare & la plus difficile.

Avant d'entrer dans le détail de ce Voyage, il convient de dire un mot de la question physique qui en était l'objet.

Jusqu'au règne des Sciences, sur-tout avant qu'on eût entrepris de longs Voyages sur l'Océan, l'opinion d'un fameux Philosophe, qui croyait la terre absolument plate, fut la seule reçue parmi les hommes. Ce ne fut que par degrés, qu'ils sortirent de cette erreur. Il y a beaucoup d'apparence que les premiers pas vers la vérité, se firent, en observant que sur mer & sur terre, on ne pouvait s'éloigner d'une montagne ou d'une tour sans les perdre bientôt de vue. On remarqua

Sans doute aussi que la hauteur des étoiles polaires variait, suivant l'éloignement où l'on était des poles; ce qui n'arriverait point si la surface de la terre était plate. Ensuite divers Philosophes prétendirent démontrer la sphéricité de la superficie des eaux. Mais leur raison la plus simple, pour attribuer cette figure à la terre, fut probablement son ombre, qui paraît ronde dans les éclipses de Lune. Enfin, sur quelque fondement que l'opinion de la rondeur de la terre se soit établie, il paraît certain que, depuis Aristote jusqu'au dernier siècle, elle n'a pas souffert le moindre doute.

On avait été beaucoup plus long-temps sans aucune notion de l'étendue de la terre dans sa circonférence & dans son diamètre. Cette difficulté avait paru d'abord insurmontable; comment traverser tant de mers, de montagnes & de précipices impénétrables? Mais, quoique ces obstacles fissent juger l'opération impossible dans sa totalité, ils n'avaient point empêché qu'elle n'eût été tentée. En supposant la terre sphérique, on peut entreprendre de la mesurer par les observations des astres situés au vertical d'un lieu & éloignés du vertical d'un autre. Eratosthène prit cette voie; & la forme de son opération paraîtra fort extraordinaire. Il savait que Syene, Ville d'Egypte, vers

Pérou.

les confins de l'Ethiopie , était parfaitement sous le Tropique , & que par conséquent au temps du solstice d'été , le Soleil passait par son Zénith. Pour s'en assurer mieux , on y avait creusé perpendiculairement un puits fort profond , où , le jour du solstice à midi , les rayons solaires pénétraient dans toute son étendue. On savait d'ailleurs qu'à 150 stades autour de Syene , les styles élevés à plomb sur une surface horizontale ne faisaient point d'ombre. Eratosthène suppose qu'Alexandrie & Syene étaient sous le même Méridien , & que la distance entre ces deux Villes était de 500 stades. Le jour du Solstice , il observa , dans Alexandrie , la distance du Soleil au point vertical , par l'ombre d'un style élevé à plomb du fond d'un hémisphère concave ; & , trouvant que cette dernière distance était la cinquantième partie de la circonférence d'un grand cercle , il en conclut que la distance entre ces deux Villes était la cinquantième partie de la circonférence de la terre. Ensuite cette distance , supputée de 5000 stades , lui donne 250,000 stades pour toute la circonférence , qui , partagée également en 360 degrés , fit 694 stades , & presque demie , au degré. Mais , à la place de ce nombre , il prit ensuite le nombre rond , apparemment parce qu'il ne crut pas pouvoir répondre de quatre ou cinq stades dans un

DES VOYAGES. 215

Degré. En multipliant les 700 stades par 360 degrés, il eut la circonférence totale de 252,000 stades.

 Pérou.

D'autres Anciens prirent différentes voies pour trouver les mêmes mesures ; mais elles portent sur des suppositions, qui les rendent peu comparables, pour l'exactitude & la justesse, à celles qui sont en usage aujourd'hui. Ce n'est pas même tout-d'un-coup que les Modernes sont parvenus au point de lumière & de précision, dont ils peuvent se glorifier. Pendant plus de deux siècles, il s'est trouvé tant de différence dans leurs calculs, qu'il n'est pas aisé d'expliquer, comment ils pouvaient s'éloigner tant l'un de l'autre, en partant du même point. Cette incertitude, & l'importance dont il était pour la Géographie & la Navigation, qu'elle fût enfin levée, furent deux puissans motifs qui firent souhaiter à Louis XIV. que l'Académie Royale des Sciences rendit ce service à l'Univers. M. Picard fut chargé de mesurer les degrés terrestres. Il mesura géométriquement les distances entre Paris, Malvoisin, Sourdon & Amiens ; & ayant déterminé, par des observations Astronomiques, la distance d'une même étoile au Zénith des deux points extrêmes, il trouva, dans le degré terrestre, 57060 toises Parisiennes. Il fut le premier qui appliqua les lunettes aux instrumens, dont il se servit pour ces opérations.

Pérou.

On avait cru jusqu'alors que le Globe terrestre était parfaitement sphérique, sans autre exception que les inégalités des montagnes, qui ne sont d'aucune considération dans une si grande étendue. Personne n'avait douté que la Terre ne fût une boule parfaitement arrondie; & comme on supposait que la mesure trouvée par M. Picard convenait à chaque degré, on ne doutait pas que les 360 degrés, dans lesquels on divise la circonférence de la sphère, ne fussent égaux entre eux, & qu'ils n'eussent tous la longueur qu'il avait déterminée de 57060 toises. Mais on ne fut pas long-temps à reconnaître que cette supposition était gratuite.

Deux raisons fort différentes, & dont on tira des conséquences opposées, firent également révoquer en doute la sphéricité de la Terre: l'une c'est la diversité reconnue dans la longueur du pendule à secondes, à différentes latitudes; l'autre, la mesure de tous les degrés du méridien qui traverse la France. Cette mesure fut faite par MM. Cassini pere & fils, MM. de la Hire, Muraldi, Couplet, Chazelles, & leurs Collègues. L'histoire en est curieuse.

Le célèbre Huygens publia, au commencement de l'année 1673, un Traité dans lequel il prétendait que le pendule à secondes pouvoit servir de mesure certaine, invariable & universelle.

dans toutes les parties du monde, parce qu'en supposant la Terre une sphère parfaite, le pendule d'une longueur égale devait avoir par-tout les mêmes vibrations. Dès l'an 1663, M. Picard avait fait la même proposition dans son livre de la mesure de la Terre. D'un autre côté, M. Richer se trouvant, en 1672, à l'Isle de Cayenne, qui n'est qu'à 4 degrés 56 minutes du Sud, remarqua au mois d'Août de cette année que le pendule de l'horloge qu'il avait apporté de Paris, sans aucun changement de longueur, mettrait plus de temps à faire ses oscillations, ou qu'il ne faisait point à Cayenne les mêmes oscillations dans le même temps, qu'à Paris. L'horloge retardait, chaque jour, de deux minutes vingt-huit secondes. Pendant dix mois, M. Richer ne cessa point de renouveler la même expérience avec une extrême attention. Enfin il trouva que, pour battre les mêmes secondes, ce même pendule devait être plus court d'une ligne $\frac{1}{4}$. Une découverte si singulière excita beaucoup de mouvemens parmi les Mathématiciens. Les lumieres & l'exactitude reconnues de M. Richer ne permettaient pas de douter du fait; quelques-uns l'attribuerent à l'allongement de la verge du balancier, causé par la chaleur du climat : mais cet effet n'était pas nouveau, & l'on était sûr que la différence ne

Pérou.

pouvait aller à la proportion que M. Richer avait observée. Il fallut chercher d'autres raisons, & conclure nécessairement que la différence ne pouvait venir qu'un d'une moindre pesanteur à Cayenne. On conçut alors que tous les corps pesaient moins vers l'Equateur que vers les Poles; car, dans les principes de la Statique, la durée des vibrations dépend de la longueur & de la pesanteur du corps qui les fait.

La découverte de M. Richer fut confirmée par une expérience toute semblable de M. Halley, dans l'Isle de Sainte - Hélène; par celles de MM. Varin, des Haies & Glos, aux Isles de Gorée, de la Guadeloupe & de la Martinique; de M. Couplet à Lisbonne & au Para; de F. Feuillée à Porto-Bello & à la Martinique, & par quantité d'autres, dont le résultat ne pouvait être attribué à la seule différence des climats. Comme il ne pouvait rester aucun doute que les corps ne pesassent plus vers les poles que sous l'Equateur, MM. Huygens & Newton commencerent par nier que la terre fût parfaitement sphérique; ensuite ils expliquèrent ce phénomène, par la force centrifuge des corps mûs en rond. Tout corps, disaient-ils, dont le mouvement est circulaire, fait un effort continuel pour fuir & s'éloigner du centre autour duquel il se meut.

Ce principe , en faveur duquel la raison s'accorde avec l'expérience , se découvre visiblement dans une fronde : à mesure qu'on la tourne , la pierre qu'elle porte , fait d'autant plus d'effort pour sortir & s'éloigner du centre , autour duquel on la fait tourner , que la vitesse du mouvement est plus grande ; & , dès qu'on la lâche , elle continue de se mouvoir , sans être poussée par une nouvelle force. Les loix naturelles du mouvement confirment cette force centrifuge : c'est le nom qu'on lui a donné , parce qu'elle tend à éloigner un corps du centre de son mouvement. De-là , les mêmes Philosophes ont conclu que la terre est aplatie , & leur raisonnement peut être réduit en peu de mots. La terre se meut , & tourne chaque jour sur son axe. Par ce mouvement , chaque particule de son globe fait effort pour s'éloigner de l'axe , & cet effort est proportionné à la vitesse ou à la grandeur du cercle que chacun décrit. Or ce cercle & la vitesse étant plus grands vers l'Equateur que vers les Poles , il faut que l'effort soit plus grand près de l'Equateur , pour s'éloigner de l'axe. D'un autre côté , tout corps par sa gravité primitive , qui se nomme force centripete , tend vers le centre de la terre , ou , pour mieux dire , perpendiculairement à l'horizon. On trouve donc deux forces dans un même corps ; l'un qui le pousse & l'entraîne vers le

Pérou.

centre de la terre ; l'autre qui naît du mouvement de la terre , & qui imprime à tous les corps l'effort qu'ils font pour s'éloigner de l'axe , ou du centre autour duquel ils se meuvent ; & comme ces deux forces sont toujours plus contraires l'une à l'autre , à mesure que les corps sont plus proches de l'Equateur , il arrive qu'avec une égale quantité de matiere , les pendules , comme tous les autres corps , ont plus de pesanteur à Paris , qu'à l'Isle de Cayenne.

On a poussé le raisonnement jusqu'à calculer la quantité de force centrifuge que chaque degré terrestre doit avoir , suivant le plus ou le moins de latitude , & la diminution que la même force doit causer dans la gravité des corps , à chacun de ces degrés. Huygens & Newton allèrent jusqu'à marquer , quoiqu'avec quelque différence , le rapport entre l'axe de la terre & le diamètre de l'Equateur. Huygens le concluait de la seule force centrifuge , comparée à la gravité. Newton y joignait sa théorie sur la gravitation universelle. Ils étaient persuadés que d'exactes expériences sur la pesanteur , pouvaient vérifier seules , non-seulement la figure de la terre , mais encore la grandeur de chaque degré , dans toutes les latitudes.

Un nouveau phénomène , découvert dans le même temps , leur parut confirmer cette théo-

tie. On reconnut, dans le disque de Jupiter, certaines taches, à l'aide desquelles les Astronomes observerent qu'il faisait en six heures une révolution sur son axe. Comme elle était plus rapide que celle qu'on attribuait à la terre, elle devait imprimer à toutes les parties de cette planète, une force centrifuge correspondante à sa vélocité, & par conséquent plus grande que celle de la terre. Cette force, par l'analogie d'un corps à l'autre, devait presque aplattir le globe de Jupiter vers ses poles. En effet, avec d'excellens micromètres, qui servirent à mesurer ses diamètres, on trouva que l'axe de révolution de cette planète, était plus court que son diamètre.

 Pérou.

Tous ces raisonnemens, fondés sur la seule différence de pesanteur dans le pendule, parurent ingénieux aux Mathématiciens Français; mais ils voulaient des expériences & des faits décisifs. Ils reconnaissaient que la mesure de M. Picard ne pouvait être une règle fixe pour tous les degrés; car, devant être inégaux, si la terre n'était pas sphérique, cette mesure, quoiqu'exacte pour la partie qui avait été mesurée, ne pouvait être appliquée à ceux dont on ne connaissait pas la mesure. C'est ce qui fit naître la proposition de mesurer la ligne méridienne qui traverse la France, & ce projet fut entrepris, en 1683, par l'ordre exprès de Louis-le-Grand, sous la protection d'un

Pérou.

Ministre que toute l'Europe honore du même surnom. M. Cassini fut chargé de l'exécution. On choisit, pour premier point de cette mesure, l'Observatoire de Paris. Malgré quantité d'obstacles, elle fut continuée depuis Dunkerque jusqu'à Callioure; & le Méridien de toute la France fut divisé en deux arcs, l'un de Dunkerque à Paris, & l'autre de Paris à Callioure. Tout l'ouvrage fut terminé en 1718. Les mêmes mesures, observe M. de Maupertuis, furent répétées par MM. Cassini, en différens temps, en différens lieux, avec différens instrumens, & par différentes méthodes. Le Gouvernement y prodigua toute la dépense & toute la protection imaginable, pendant l'espace de trente-six ans; & le résultat de six opérations, faites en 1701, 1713, 1718, 1734 & 1735, fut toujours que la terre était alongée vers les poles. Ainsi, deux choses résultaient de ces opérations, l'une que la terre n'était pas entièrement sphérique, en quoi les Français convenaient avec Huygens & Newton, l'autre qu'elle était un sphéroïde long, ou étendu vers les deux poles, ce qui ne s'accordait pas avec l'opinion de ces deux Mathématiciens, qui la croyaient un sphéroïde large, ou aplati vers les poles.

Cependant les mesures de MM. Cassini semblaient valoir une démonstration. Ils avaient trouvé les degrés septentrionaux de la France moindres

que les méridionaux , d'où ils concluaient avec raison , que la terre étant plus courbe vers les parties septentrionales que vers les parties méridionales , elle devait avoir la figure d'un sphéroïde alongé ; la plupart des Savans ne doutaient point de la justesse de ces mesures. On prit parti en Espagne , pour l'opinion de MM. Cassini ; & , comme ils ne parlaient point du phénomène des pendules , deux de nos plus savans Académiciens entreprirent de l'ajuster avec la figure alongée de la terre. Les partisans de l'opinion opposée , ne niaient pas que la mesure du Méridien de France n'eût été faite avec beaucoup de précision ; mais ils prétendaient que , dans les deux arcs qui la partageaient , la différence de quelques degrés , par rapport aux autres , était si peu considérable , & par conséquent si peu sensible , qu'il était aisé de la confondre avec l'erreur à laquelle toute observation est sujette. D'ailleurs quelque exactitude que M. Cassini pere eût apportée à la sienne , il ne laissait pas d'y avoir un excédent de trente-sept toises entre sa mesure vers Collioure , & celle de M. Picard , & une de cent trente-sept entre sa mesure vers Dunkerque , & celle de son fils.

Dans cette dispute , la figure de la terre demeurerait indécidée pour les personnes neutres , & tout le monde néanmoins sentait la nécessité d'une

Pérou.

décision. Les navigateurs y étaient les plus intéressés, puisque les distances des lieux différaient dans les deux systèmes, cette incertitude les exposait à diverses sortes d'erreurs. Les Géographes tombaient dans un extrême embarras pour leurs cartes : s'ils choisissaient mal entre deux opinions contestées, l'erreur ne pouvait être de moins de deux degrés dans une distance de cent degrés. Les Astronomes avaient besoin aussi d'une décision fixe; de-là dépendait pour eux la connaissance de la véritable parallaxe de la Lune, qui sert à mesurer ses distances, à déterminer sa position & ses mouvemens; & c'est là-dessus qu'ils fondent l'espérance de trouver un jour la longitude sur mer. La question n'était pas moins importante pour les Physiciens, puisqu'ils regardent la gravité des corps comme l'agent universel qui sert au gouvernement de toute la Nature. Enfin de-là dépend encore la perfection du niveau, pour amener les eaux de loin, pour ouvrir des canaux, pour donner passage aux mers, pour faire changer de cours aux rivières; sans compter mille autres connaissances, qui peuvent résulter de la véritable détermination de la figure de la terre, par l'enchaînement que toutes les Sciences ont entr'elles.

Tel était l'état d'une difficulté, qui occupait, depuis quarante ans, l'Académie des Sciences, lorsque

lorsque le Roi fit communiquer à cette Académie, par M. le Comte de Maurepas, Ministre & Secrétaire d'Etat de la Marine, la résolution où il était de ne rien épargner, pour faire décider cette fameuse question. On ne trouva point de voie plus sûre que d'envoyer, aux frais de Sa Majesté, deux Compagnies d'Académiciens, l'une au Nord, pour mesurer un degré du Méridien près du Pole; l'autre en Amérique, pour en mesurer un autre près de l'Equateur. C'était en effet le seul moyen de lever tous les doutes sur la figure de la terre; car si elle était aplatie, les degrés devaient aller en augmentant, depuis l'Equateur jusqu'au Pole; au contraire, si elle était alongée, & si, dans la comparaison des degrés les plus proches, la différence était si petite, qu'elle pût être confondue avec les erreurs presque inévitables dans les observations; on était sûr qu'en comparant les degrés les plus éloignés, elle ne pourrait échapper aux Observateurs. Enfin si la terre était parfaitement sphérique, les degrés, à quelque distance qu'ils fussent entr'eux, devaient être égaux, sans autre différence que celle qui peut résulter des observations.

Le Roi nomma, pour exécuter au Nord une entreprise si digne de lui, MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus & le Monnier, Académiciens,

Pérou.

& M. l'Abbé Outhier, Correspondant de l'Académie, M. de Sommereux pour Secrétaire, & M. Herbelot pour Dessinateur. Le Roi de Suède y joignit M. Celsius, son Astronome. Leur Voyage & leurs Observations, qui ont été publiés par M. de Maupertuis, seront rappelés avec honneur, dans nos Relations du Nord. Vers l'Equateur, Sa Majesté chargea de ses ordres, MM. Godin, Bouguer & de la Condamine, Académiciens, auxquels M. de Jussieu, Docteur en Médecine, fut associé pour les Observations Botaniques. On leur donna pour aides, dans les opérations géométriques, M. Verguin, Ingénieur de la Marine, M. Godin des Odonais & M. Couplet; M. de Morainville pour Dessinateur, M. Seniergues pour Chirurgien, & M. Hugo pour Horloger. Le pays de Quito, dans l'Amérique méridionale, parut le plus propre à des observations, dont la plupart devaient se faire sous l'Equateur. L'agrément du Roi d'Espagne fut demandé, pour un travail dont les terres de son Domaine allaient recevoir un nouveau lustre; & non-seulement ce Monarque entra volontiers dans des vues si glorieuses à son Sang; mais il souhaita d'en partager immédiatement l'honneur, en nommant deux Mathématiciens Espagnols, Don George Juan, Don Antoine d'Ulloa, pour accompagner les Académiciens Français, & pour assister à leurs Observations.

Ils se trouverent tous ensemble à Panama d'où cette illustre Compagnie mit à la voile le 22 de février 1736, & passa pour la première fois la ligne, du 7 au 8 de mars. Elle aborda, le 10, à la côte de la province de Quito, dans la rade de Manta : ici se fit la première séparation des Savans associés. Les deux Officiers Espagnols & M. Godin rentrèrent à bord & firent voile pour Guayaquil. M. Bouguer & M. de la Condamine restèrent seuls à Manta. Nous les y retrouverons, quand nous aurons suivi les deux Espagnols dans leur route, qui offre des détails intéressans jusqu'à Quito, où étoit le rendez-vous général. Ils s'embarquerent sur le fleuve de Guayaquil le 3 de mai 1736, & arriverent le 11 à Caracol, après bien des retardemens causés par les courans qu'ils avaient peine à surmonter. Pour continuer le chemin par terre, on leur tenait des mules prêtes, sur lesquelles ils se mirent en route le 14. Quatre lieues qu'ils firent d'abord, par des savanes, des bois de planes & de cacaotiers, les rendirent sur les plages de la rivière d'Ojibar. Ils la traverserent neuf fois à gué dans ses divers détours, & toujours avec quelque péril, au travers des rochers dont elle est semée, qui n'empêchent point qu'elle ne soit tout-à-la-fois, large, profonde & rapide. Le soir ils s'arrêtèrent

Pérou.

 Mathéma-
ticiens
Espagnols.

Pérou.

au Port des Mosquites, dans une maison située sur la rive. Tout le chemin, depuis Caracol jusqu'aux plages d'Ojibar, est si marécageux ; qu'ils avaient marché continuellement par des ravines & des bourbiers, où leurs mules s'enfonçaient jusqu'au poitrail : mais il devient plus ferme lorsqu'on a passé les plages. On juge par le nom du lieu, où les Mathématiciens passèrent la nuit, à quoi ils étaient condamnés pendant leur sommeil. Ils y furent si cruellement piqués des mosquites, que quelques-uns prirent le parti de se jeter dans la riviere, & de s'y tenir jusqu'au jour ; mais leurs visages, seule partie du corps qu'ils ne pouvaient plonger dans l'eau, furent bientôt si maltraités, qu'il fallut abandonner cette ressource, & laisser du moins partager le tourment à toutes les autres parties du corps.

Le 15, ils traverserent une montagne couverte d'arbres épais, après laquelle ils arriverent à de nouvelles plages de la riviere d'Ojibar, qu'ils passerent encore quatre fois à gué, avec autant de danger que le jour précédent. Ils firent halte, à cinq heures du soir, dans un lieu nommé Caluma. On n'y trouve aucun endroit pour se loger, &, pendant toute la journée, il ne s'était offert aucune maison ; mais les voituriers Américains entrerent dans la montagne, couperent des pieux & des branches &

formerent, en peu de temps, des cabanes, qui mirent tout le monde à couvert. Le chemin de ce jour avait été très-incommode, entre des arbres si voisins les uns des autres, qu'avec la plus grande attention, un voyageur se meurtrit les jambes contre les troncs & la tête contre les branches. Quelquefois les mules & les cavaliers s'embarraissent dans les béjuques, espèce de liane ou d'osier qui traverse d'un arbre à l'autre. Ils tombent & ne peuvent se débarrasser sans secours.

Pérou.

Le 16, à 6 heures du matin, le thermomètre marquait 1016. Aussi commence-t-on à respirer un air plus frais. On se remit en chemin à 8 heures; & l'on passa vers midi, dans un lieu, nommé *mama Rumi*. C'est la plus belle cascade que l'imagination puisse se représenter. L'eau y tombe d'environ 50 toises de haut, d'un rocher taillé à pic, & bordé d'arbres extrêmement touffus. La nappe de sa chute forme, par sa blancheur & sa clarté, un spectacle auquel M. d'Ulloa n'avait rien vu d'égal. Elle se rassemble sur un fond de roche, d'où elle sort pour continuer son cours dans un lit un peu incliné, sur lequel passe le grand chemin. Cette belle cascade est nommée *Paccha* par les Américains & *Chorréra* par les Espagnols. Les Mathématiciens, continuant de marcher, passerent deux fois la

Pérou.

rivière sur des ponts aussi dangereux que les gués, & vers deux heures après midi, ils arrivèrent à Tarrigagua. Une grande maison de bois construite exprès pour les loger, servit à les délasser d'une journée très-fatigante. Le chemin ne leur avait offert, d'un côté, que d'horribles précipices; &, de l'autre, il était si étroit, que les Cavaliers & les montures n'ayant pas cessé de heurter, tantôt contre les arbres & tantôt contre le roc, ils étaient fort meurtris à leur arrivée.

On nous explique en quoi consiste le danger des ponts. Comme ils sont de bois & fort longs, ils branlent d'une manière effrayante sous le poids de ceux qui les passent. D'ailleurs ils ont à peine trois pieds de large, sans aucune sorte de parapets ou de garde-fous sur les bords. Une mule qui vient à broncher, tombe infailliblement dans la rivière, & ne manque pas d'y périr avec sa charge. Le passage étant guéable en été, on fabrique ces ponts chaque hiver, mais avec si peu de solidité, qu'ils demandent d'être renouvelés tous les ans. Lorsqu'une personne de marque fait cette route, le Corrégidor de Guaranda est obligé de faire construire, par des Américains, les maisons de bois qui servent au repos de chaque journée. Elles demeurent sur pied, pour servir aux autres Voyageurs, jusqu'à ce

qu'elles tombent faute de réparation. Alors un Voyageur ordinaire est réduit, pour tout logement, aux cabanes que ses voituriers ou ses guides lui bâtissent à la hâte.

Pérou.

Le 17, à 6 heures du matin, le Thermomètre marquait $1014\frac{1}{2}$; & ce degré parut un peu frais aux Mathématiciens, qui étaient accoutumés à des climats plus chauds. Mais la même heure fait éprouver, à Tarrigagua, deux températures fort opposées. S'il y a deux Voyageurs, dont l'un vienne des montagnes, & l'autre de Guayaquil, le premier trouve le climat si chaud, qu'il ne peut souffrir qu'un habit léger; & l'autre, au contraire, trouve le froid si sensible, qu'il se couvre de ses plus gros habits. L'un trouve la rivière si chaude, qu'il est impatient de s'y baigner, & l'autre la trouve si froide qu'il évite d'y tremper la main. Une différence si remarquable ne vient, des deux côtés, que de celle de l'air d'où l'on sort.

En sortant de Tarrigagua, le 28, à 9 heures du matin, les Mathématiciens commencèrent à monter la fameuse montagne de Saint-Antoine; & vers une heure après midi, ils arriverent dans un lieu que les Américains nomment *Guamar*, & les Espagnols *Cruz de canna*, c'est-à-dire, Croix de roseaux. La fatigue du chemin les força de s'y arrêter. *Cruz de canna* est un petit

Pérou.

espace de plaine, un peu en pente, qui fait le milieu de la montagne. On nous représente le chemin, depuis Tarrigagua, comme un des plus dangereux de l'Amérique. Qu'on se figure, dit M. d'Ulloa, des montées presque à plomb, & des descentes si rudes que les mules ont beaucoup de peine à s'y soutenir. En quelques endroits, le passage a si peu de largeur, qu'il contient difficilement une monture. En d'autres, il est bordé d'affreux précipices, qui font craindre à chaque pas de s'y abîmer. Ces chemins, qui ne méritent pas le nom de sentiers, sont remplis dans toute leur longueur, & d'un pas à l'autre, de trous de près d'un pied de profondeur, quelquefois plus profonds, où les mules ne peuvent éviter de mettre les pieds de devant & derrière. Quelquefois leur ventre traîne à terre, & presque toujours il en approche jusqu'aux pieds du cavalier. Les trous forment une espèce d'escalier, sans quoi la difficulté du chemin serait invincible. Mais si malheureusement la monture met le pied entre deux trous, ou ne les place pas bien dedans, elle s'abbar, & le cavalier court plus ou moins de risque, suivant le côté par lequel il tombe. Pourquoi ne pas marcher à pied dans un chemin de cette étrange nature? On répond qu'il n'est pas aisé de se

tenir ferme, sur les éminences qui sont entre les trous; & que si l'on vient à glisser, on s'enfonce nécessairement dans le trou même, c'est-à-dire, dans la boue jusqu'aux genoux; car ces trous en sont remplis, & souvent jusqu'au comble.

Pérou.

On les nomme camellons dans le pays; ils sont comme autant de trébuchets pour les mules. Cependant les passages, qui n'ont point de trous, sont encore plus dangereux. « Ces pentes » étant fort escarpées, & la nature du terrain, » qui est de craie continuellement détremée » par la pluie, les rendant extrêmement glis- » santes, il serait impossible aux bêtes de charge » d'y marcher, si les voituriers Indiens n'allaient » devant, pour préparer le chemin. Ils portent » de petit hoiaux, avec lesquels ils ouvrent » une espèce de petites rigoles à la distance » d'un pas l'un de l'autre, pour donner aux » mules le moyen d'affermir leurs pieds. Ce tra- » vail se renouvelle chaque fois qu'il passe d'au- » tres mules, parce que, dans l'espace d'une nuit, » la pluie ruine l'ouvrage du jour précédent. » Encore se consolera-t-on de recevoir de fré- » quentes meurtrissures, & d'être crotté ou » mouillé, si l'on n'avait sous les yeux des pré- » cipices & des abîmes dont la vue fait fré- » mir. » Enfin M. d'Ulloa nous assure, sans exa-

Pérou.

gération, que le plus brave n'y peut marcher qu'avec un frisson de crainte, sur-tout s'il conserve assez de liberté d'esprit pour songer à la faiblesse de l'animal qui le porte.

La maniere dont on descend de ces lieux terribles ne cause pas moins d'épouvante. Il ne faut point oublier que, dans les endroits où la pente est si roide, les pluies font couler la terre & détruisent les camellons. D'un côté, on a sous les yeux des côteaux escarpés, & de l'autre des abîmes, dont la vue seule glace les veines. Comme le chemin suit la direction des montagnes, il faut nécessairement qu'il se conforme à leurs irrégularités. De sorte qu'au lieu d'aller droit, on ne parcourt pas cent toises sans être obligé de faire deux ou trois détours. C'est particulièrement dans ces sinuosités, que les camellons sont bientôt détruits. La Nature apprend aux mules à s'y préparer. Dès qu'elles sont aux lieux où commence la descente, elles s'arrêtent, & joignent leurs pieds de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu sur une ligne égale, comme pour se cramponner : elles joignent de même les pieds de derriere, les avançant un peu aussi, comme si leur dessein était de s'accroupir. Dans cette posture, elles commencent à faire quelques pas, pour éprouver le chemin. Ensuite, sans changer

de situation, elles se laissent glisser avec une vitesse étonnante. L'attention du cavalier doit être de se tenir ferme sur sa selle, parce que le moindre mouvement, qui ferait perdre l'équilibre à sa monture, ne manquerait point de les précipiter tous deux. D'ailleurs pour peu qu'elle s'écartât du sentier, elle tomberait infailliblement dans quelque abîme. M. d'Ulloa ne se lasse point d'admirer l'adresse de ces animaux. On s'imaginerait, dit-il, qu'ils ont reconnu & mesuré les passages. Sans un instinct si puissant, il serait impossible aux hommes de passer par des routes où les brutes, leur servent de guides.

« Mais, quoique l'habitude les ait formées à ce dangereux manège, elles ne laissent point de marquer une espèce de crainte ou de faiblesse. En arrivant à l'entrée des descentes, elles s'arrêtent, sans qu'on ait besoin de tirer la bride. Rien n'est capable de les faire avancer sans avoir pris leurs précautions. D'abord on les voit trembler. Elles examinent le chemin, aussi loin que leur vue peu s'étendre. Elles s'ébrouent, comme pour avertir le cavalier du péril, & s'il n'a pas déjà passé par ce même lieu, ces pressentimens ne lui causent pas peu d'effroi. Alors les Américains prennent le devant, se portent le long du passage, grimpent aux racines d'arbres qu'ils

Pérou.

Péron.

» voient découvertes, ils animent les mules par
 » leurs cris, & ces animaux que le bruit semble
 » encourager, rendent le service qu'on attend
 » d'eux.» Dans d'autres endroits de la descente,
 il n'y a point de précipices à craindre, mais le
 chemin y est si resserré, si profond, ses côtés
 si hauts & si perpendiculaires, que le péril n'y
 est pas moins grand, quoique d'une autre ma-
 nière. La mule n'y trouvant point de place pour
 arranger ses pieds, a beaucoup plus de peine
 à se soutenir. Si elle tombe néanmoins, ce ne
 peut être sans fouler le cavalier, & dans un
 sentier si étroit qu'on n'a pas la moindre liberté
 de s'y mouvoir; il est assez ordinaire de se
 casser le bras ou la jambe, ou de perdre même
 le vie.

A l'entrée de l'hiver, & au commencement
 de l'été, ces voyages sont plus incommodes &
 plus dangereux que dans toute autre saison. La
 pluie forme alors d'épouvantables torrens, qui
 font disparaître les chemins, ou qui les ruinent
 jusqu'à rendre le passage absolument impossible,
 à moins qu'on ne se fasse précéder d'un grand
 nombre d'Américains pour les réparer, & ces
 réparations même faites à la hâte, ou suffisantes
 pour les naturels du pays, laissent encore de
 grands sujets d'effroi pour un Européen. En gé-
 néral, le peu de soin qu'on donne à l'entretien

Des chemins du Pérou en augmente beaucoup l'incommodité naturelle, car ce n'est pas seulement celui de Guayaquil à Quito, dont les Voyageurs se plaignent, il n'y en a pas un seul de bon, dans toutes les parties des montagnes. Lorsqu'un arbre tombe de vieillesse, ou déraciné par un orage, il ne faut pas croire que s'il bouche le chemin, on se mette en peine de l'en écarter. Il y en a de si gros que leur tronc n'a pas moins d'une aune & demie de diamètre. Ceux de cette grosseur demandant beaucoup d'appareil pour les remuer, les Américains se contentent d'en diminuer une partie à coups de hache. Ensuite, déchargeant les mules, ils les forcent de sauter pardessus le reste du tronc. L'arbre reste ainsi dans la situation où ils le trouvent; & d'autres Américains qui viennent après les premiers, continuent de faire sauter les mules, jusqu'à ce qu'il soit pourri par le temps.

Le 18, à Cruz de canna, le degré du Thermomètre était de 1010. Les Mathématiciens se remirent en marche par un chemin semblable à celui du jour précédent jusqu'à Pucara, où l'on cesse de suivre la rivière.

Tout ce qu'on découvre au-delà de Pucara; lorsqu'on a passé les hauteurs de cette Cordeliere, est un terrain sans montagnes & sans arbres, d'environ deux lieues d'étendue, mêlé de plaines

Pérou.

rales & de fort petites collines. Les unes & les autres sont couvertes de froment, d'orge, de maïs & d'autres grains, dont la différente verdure forme un spectacle fort agréable pour ceux qui viennent de traverser les montagnes. Cet objet parut fort nouveau à des Voyageurs accoutumés, depuis près d'un an, aux verdure des pays chauds & humides, qui sont fort différentes de celles-ci. Ils trouverent, à ces belles campagnes, une parfaite ressemblance avec celles de l'Europe.

Après s'être reposés jusqu'au 21, dans la maison du Corrégidor de Guaranda, ils reprirent leur route vers Quito, & le jour de leur départ, comme les deux jours précédens, le Thermomètre marqua $100\frac{1}{2}$. Le 22, ils commencerent à traverser la bruyere, ou le désert de Chimborazo, laissant toujours à gauche la montagne de ce nom, & passant par des collines sablonneuses, qui depuis le cap de Nége paraissent continuellement s'élargir. Les terres de ce Cap, qui vont, par un long espace, en penchant des deux côtés vers la mer, environnent la montagne, & semblent en former les faces. Vers cinq heures du soir, les Mathématiciens arriverent dans un lieu, nommé *rumi machai*, c'est-à-dire cave de pierre : ce nom vient d'un fort gros rocher, qui forme dans la concavité une retraite assez com-

mode, où les Voyageurs passent la nuit. Cette journée avait été fatigante. On ne trouve sur la route ni précipices, ni passage dangereux; mais le froid & le vent s'y font vivement sentir. Lorsqu'on a passé le grand *Aréna* & surmonté les plus grandes difficultés de cet ennuyeux désert, on découvre les restes d'un ancien Palais des Incas, situé entre deux montagnes & dont le temps n'a respecté qu'une partie des murs.

Le 23, à 5 heures & un quart du matin, le Thermomètre marquait 1000, terme de la congélation dans cet instrument. Aussi la campagne parut-elle toute blanche de frimats, & le rocher de Ruminachai était tout couvert de gelée. A 9 heures du matin, les Mathématiciens recommencerent à côtoyer le Chimborazo à l'Est; &, vers deux heures, ils arriverent à Mocha, petit hameau fort pauvre, où ils passerent la nuit.

Le terrain, qui est entre Caracol & Guaranda, est de deux sortes: le premier jusqu'à Tarrigagua est uni; &, depuis Tarrigagua jusqu'à Guaranda, on ne fait que monter & descendre. Les montagnes, jusqu'à deux lieues au-delà du Pucara, sont couvertes de grands arbres de différentes espèces, dont le branchage, les feuilles, & la grosseur du tronc causent de l'étonnement aux

Pérou. Voyageurs. Toute cette Cordeliere est aussi garnie de bois dans la partie Occidentale, qu'elle en est dépourvue dans la partie opposée. C'est du sein de ces montagnes, que sort la riviere qui, grossie par une infinité de ruisseaux, occupe un si vaste lit depuis Caracol jusqu'à Guayaquil.

Toute l'étendue de ces montagnes, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de terrain uni, dans leur partie supérieure, abonde en diverses espèces d'animaux & d'oiseaux, dont la plupart different peu de ceux de Tierra-Firme. On peut y joindre les paons sauvages, les faisans, une espèce particulière de poules, & quelques autres, dont l'abondance est si grande que s'ils se perchaient moins haut, & s'ils ne se cachaient pas sous les feuillages des arbres, les Voyageurs n'auraient besoin que d'un fusil & de munitions pour faire continuellement la meilleure chere. Il s'y trouve aussi beaucoup de serpens, & des singes d'une singuliere grandeur, qu'on distingue, dans le pays, par le nom de *marimondas*. Don d'Ulloa ne craint pas d'affurer que lorsqu'ils se dressent sur leurs pieds, ils ont plus d'une aune & demie de hauteur. Leur poil est noir. Ils sont extrêmement laids, mais ils s'appriivoisent facilement.

Les cannes ne sont nulle part aussi belles que dans la route de Guayaquil à Quito. Leur longueur

gueur ordinaire est entre six & huit toises; & , quoique leur grosseur varie , les plus épaisses n'ont qu'environ six pouces de pied-de-roi , ce qui fait à-peu-près un quart d'aune de Castille. La partie ferme & massive de chaque tuyau a six lignes d'épaisseur. On comprend qu'étant ouvertes , elles forment une planche d'un pied & demi de large ; & l'on ne s'étonnera point qu'elles servent à la construction des édifices du Pays. Pour cet usage & quantité d'autres , on ne les coupe que dans leur parfaite grandeur. La plupart des tuyaux sont remplis d'eau , avec cette différence que , pendant la pleine Lune , ils sont tout-à-fait pleins , & qu'à mesure que la Lune décroît , cette eau diminue , jusqu'à disparaître entièrement dans la conjonction. L'expérience n'en laissa aucun doute à Don d'Ulloa. Il observe aussi qu'en diminuant , l'eau se trouble , & qu'au contraire , dans sa plus grande abondance , elle est aussi claire que le crystal ; les Péruviens ajoutent d'autres particularités : tous les tuyaux , disent-ils , ne se remplissent pas à-la-fois ; entre deux pleins , il y en a toujours un qui reste vide. Ce qu'il y a de certain , sur le témoignage du Mathématicien , c'est que si l'on ouvre un tuyau vide , on en trouve de suite deux autres pleins. On attribue à leur eau la vertu de dissiper les apothemes qui peuvent naître d'une chûte. Aussi

Pérou.

Pérou.

tous les Voyageurs, qui descendent des montagnes, ne manquent pas d'en boire, pour se fortifier contre les coups & les meurtrissures qu'on ne peut gueres éviter dans cette route. On laisse sécher les cannes, après les avoir coupées. Elles sont alors assez fortes pour servir de chevrons & de solives. On en fait aussi des planches & des mâts pour les balzes. On en double les soutes des vaisseaux qui chargent du cacao, pour empêcher que la grande chaleur de ce fruit ne consume le bois. Enfin ces cannes servent à mille sortes d'ouvrages.

La Condamine.

Cependant M. Bouguer & M. de la Condamine étaient restés seuls à Manta. Ces deux Académiciens se proposaient d'y observer l'Équinoxe, par une nouvelle méthode de M. Bouguer; de reconnaître le point où passait l'Équateur, de fixer, par l'observation de l'éclipse de Lune du 26 Mai, la longitude entièrement inconnue de cette Côte, la plus Occidentale de l'Amérique Méridionale, & d'examiner le Pays où leurs opérations de la mesure de l'Équateur devaient les conduire. D'autres motifs se joignirent à ces premières vues: ils voulaient chercher, sur les plages de la Côte, un terrain commode à mesurer, & propre à servir de base à leurs déterminations géométriques. « Nous ne devons point négliger, dit M. de la Condamine, l'oc-

occasion d'observer les réfractions Astronomiques
 de la Zone-Torrée, en profitant de la vue
 de l'horizon de la mer, que nous allions bientôt
 perdre de vue dans un Pays de montagnes:
 enfin il était à propos de faire l'expérience du
 pendule à secondes, au niveau de la mer &
 sous l'Équateur même. L'exécution de tant de
 projets ne prit qu'un mois. Tandis que
 M. Bouguer s'occupait des réfractions, M. de la
 Condamine détermina le point de la Côte, où
 elle est coupée par l'Équateur: c'est une pointe,
 appelée *Palmas*, où il grava, sur le rocher
 le plus saillant, une inscription pour l'utilité
 des gens de mer. La persécution des maringoins
 est insupportable dans ce lieu; & le Ciel y est
 presque toujours couvert de nuages. En débar-
 quant à Manta, on avait averti la Compagnie
 de se tenir en garde contre les serpens, qui y
 sont communs & dangereux. Dès la première
 nuit, M. de la Condamine en vit un suspendu à
 l'un des montans de la case de roseaux, sous
 laquelle il avait son hamac, mais ils n'attaquent
 point un homme s'il évite de les toucher.

Les deux Académiciens visiterent Charapoto,
 Puerto-Véjo, & parcoururent la Côte, depuis
 le Cap San-Lorenzo, jusqu'au Cap Passado &
 Rio-Jama. Pendant leur séjour à Puerto-Véjo,
 M. de la Condamine guérit, avec du quinquina

Pérou.

qu'il avait apporté de France, une Créole què la fièvre tourmentait depuis un an, & qui n'avait jamais entendu parler d'un fébrifuge qui croît dans sa Patrie.

La santé de M. Bouguer, qui commençait à se déranger, l'ayant obligé, le 23 Avril, de prendre sa route vers le Sud, pour aller rejoindre M. Godin, & les Officiers Espagnols à Guayaquil, M. de la Condamine se vit seul, & c'est dans son propre récit, qu'on va représenter la route qu'il prit pour Quito.

« Les instrumens, dit-il, furent partagés entre
 » M. Bouguer & moi. Je lui remis mon petit
 » quart de cercle d'un pied de rayon, & je me
 » chargeai du grand. Nous avons commencé en-
 » semble la Carte du Pays : je la continuai seul,
 » & n'ayant pu trouver de guide pour pénétrer
 » à Quito en droite ligne, au travers des bois,
 » où l'ancien chemin était effacé, je côtoyai les
 » terres en pirogue, l'espace de plus de 50
 » lieues vers le Nord. Je déterminai, par obser-
 » vation à terre, la latitude du Cap San-Fran-
 » cisco, celle de Tacamos, & des autres points
 » les plus remarquables. Je remontai ensuite une
 » rivière très-rapide, à laquelle une mine d'é-
 » meraudes, aujourd'hui perdue, a donné le
 » nom qu'elle conserve. Je levai le plan de son
 » cours, & la carte de mes routes, depuis

DES VOYAGES. 245

le lieu de mon débarquement jusqu'à Quito.

« Tout ce terrain est couvert de bois épais, où il faut se faire jour avec la hache. Je marchais, la boussole & le thermomètre à la main, plus souvent à pied qu'à cheval. Il pleuvait régulièrement tous les jours après midi. Je traînais après moi divers instrumens & le grand quart de cercle, que deux Américains avaient bien de la peine à porter. Je recueillis & desinai dans ces vastes forêts, un grand nombre de plantes & de graines singulieres, que je remis ensuite à M. de Jussieu. Je passai huit jours entiers dans ces déserts, abandonné de mes guides. La poudre & mes autres provisions me manquerent. Les bananes & quelques fruits sauvages faisaient ma ressource. La fièvre me prit : je m'en guéris par une diète qui m'était conseillée par la raison, & ordonnée par la nécessité.

Pérou.

« Je sortis enfin de cette solitude, en suivant une crête de montagnes, où le chemin, ouvert trois ans après par Don Pédro Maldonado, Gouverneur de la Province, n'était pas encore tracé. Le sentier où je marchais, était bordé de précipices, creusés par des torrens de neige fondue, qui tombent à grand bruit du haut de cette fameuse montagne connue sous le nom de *Cordeliere des Andes*, que je com-

Pérou.

» mençais à monter. Je trouvai à mi-côte, après
 » quatre jours de marche au milieu des bois,
 » un Village Américain, nommé *Niguas*, où je
 » m'arrêtai. J'y entrai par un ravin étroit que les
 » eaux ont cavé de 18 pieds de profondeur. Ses
 » bords coupés à pic, semblaient se joindre par
 » le haut, & laissaient à peine le passage d'une
 » mule : on m'assura que c'était là le grand che-
 » min, & il est vrai qu'alors il n'y en avait pas
 » d'autre. Je passai plusieurs torrens sur ces ponts
 » formés d'un réseau de lianes, semblable à nos
 » filets de Pêcheurs, tendu d'un bord à l'autre
 » & courbé par son propre poids. Je les vis alors
 » pour la première fois, & je ne m'y étais pas
 » encore familiarisé. Je rencontrai sur une route
 » deux autres hameaux, dans l'un desquels l'ar-
 » gent m'ayant manqué, je laissai mon quart de
 » cercle & ma malle en gage chez le Curé,
 » pour avoir des mulets & des Américains jus-
 » qu'à Nono, autre Village, où je trouvai un Re-
 » ligieux Franciscain, qui me fit donner à crédit
 » tout ce que je lui demandai.

« Plus je montai, plus les bois s'éclaircissaient :
 » bientôt je ne vis plus que des fables, & plus
 » haut des rochers nus & calcinés, qui bor-
 » daient la croupe Septentrionale du volcan de
 » Pichincha. Parvenu au haut de la côte, je
 » fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration à

« l'aspect d'un long vallon de cinq à six lieues de
 « large, entrecoupé de ruisseaux qui se réunissaient Pérou.
 « pour former une riviere. Tant que ma vue
 « pouvait s'étendre, je voyais des campagnes
 « cultivées, diversifiées de plaines & de prairies,
 « des côteaux de verdure, des Villages, des ha-
 « meaux entourés de haies vives & de gardina-
 « ges : la Ville de Quito terminait cette riante
 « perspective. Je me crus transporté dans nos
 « plus belles Provinces de France. A mesure que
 « je descendais, je changeais insensiblement de
 « climat, en passant, par degrés, d'un froid ex-
 « trême à la température de nos beaux jours du
 « mois de mai. Bientôt j'apperçus tous ces objets
 « de plus près & plus distinctement. Chaque
 « instant ajoutait à ma surprise : je vis, pour la
 « première fois, des fleurs, des boutons & des
 « fruits, en pleine campagne sur tous les arbres.
 « Je vis semer, labourer & recueillir dans un
 « même jour & dans un même lieu. »

Il entra dans Quito, le 4 de juin. M. Bou-
 guer était le seul à qui sa mauvaise santé n'a-
 vait pas encore permis de s'y rendre. Mais le 10
 du même mois, treize mois après leur départ
 de France, ils s'y trouverent tous rassemblés.

En 1738, il employa les premiers jours de
 Septembre à faire un voyage au-delà de la Cor-
 deliere Orientale, à Tagualo, district peu connu.

Pérou.

dont il leva la Carte. Le Marquis de Mañza, Seigneur de tout ce canton, avait fait construire sur le sommet de la montagne de Gnounouourcou un logement pour lui, & un abri pour ses instrumens ; mais, par un contre-temps qui n'était que trop ordinaire, le brouillard rendit ses peines & tous ces préparatifs inutiles. Mais, en revenant, il se détourna un peu du chemin pour voir le lac de Quilotoa, situé sur le haut d'une montagne, dont on lui avait raconté des choses merveilleuses.

Ce lac est renfermé dans une enceinte de rochers escarpés, qui ne lui parut pas avoir beaucoup plus de deux cens toises de diamètre, quoiqu'on lui suppose une lieue de tour. Il n'eut ni le temps, ni la commodité de le sonder. Il s'en fallait alors environ vingt toises que l'eau n'atteignît les bords. On lui assura qu'elle était montée depuis un an de cette hauteur ; qu'elle avait près des bords, plus de quarante toises de profondeur, & qu'il était long-temps resté dans son milieu, une Isle & une bergerie, que les eaux en s'élevant peu-à-peu, avaient enfin tout-à-fait couvertes. M. de la Condamine ne garantit point la vérité de ces faits ; &, quoiqu'ils n'aient rien d'impossible, il avoue qu'il avait regardé comme une fable ce qu'on lui avait dit sur la foi des traditions Péruviennes, que peu après la forma-

tion du lac, il était sorti du milieu de ses eaux des tourbillons de flamme, & qu'elles avaient bouilli plus d'un mois. Mais, depuis son retour en France, il a su de M. Maënza qui était à Paris en 1751, & qui avait douté aussi de tous les faits précédens, qu'au mois de décembre 1740, il s'éleva, pendant une nuit, de la surface du même lac, une flamme qui consuma tous les arbrustes de ses bords & fit périr les troupeaux qui se trouverent aux environs. Depuis ce temps, tout a conservé sa situation ordinaire. La couleur de l'eau est verdâtre, on lui attribue un mauvais goût; &, quoique les troupeaux voisins en boivent, on ne voit sur ses bords, ni même dans le voisinage, aucune sorte d'oiseaux & d'animaux aquatiques. Celles qui coulent du côté de la montagne sont salées : les vaches, les moutons, les chevaux & les mulets en paraissent fort avides. Du côté opposé, les sources donnent une eau sans goût, qui passe pour une des meilleures du pays. Il y a beaucoup d'apparence que le bassin de ce lac est l'entonnoir de la mine d'un volcan, qui, après avoir joué dans les siècles passés, se renflame encore quelquefois. Le bassin a pu se remplir d'eau, par quelque communication souterraine avec des montagnes plus élevées.

Un des points que M. Bouguer & M. de

Pérou.

la Condamine reconnurent ensemble, était une petite montagne, nommée *Nabouco*, voisine des villages de Penipé & de Guanando, où l'on recueille de fort belle cochenille, sur une espèce particulière de ces arbrustes à feuilles épineuses, appellés *Opuntia* par les Botanistes, & vulgairement *Rakettes*. La base de la montagne de Nabouco, est de marbre dans les ravines des environs; M. de la Condamine en découvrit de très beaux & richement veinés de plusieurs couleurs. Il y vit aussi des rochers d'une pierre blanche, aussi transparente que l'albâtre, & plus dure que le marbre. Elle se casse par éclats, & rend beaucoup d'étincelles. On assure qu'un feu violent la liquéfie. L'Académicien soupçonnant qu'elle pouvait être utilement employée à la porcelaine, en recueillit des fragmens, qui faisaient partie de l'envoi qu'il fit en 1740, pour le cabinet du Jardin du Roi. Il trouva aussi, en descendant plus bas, une carrière d'ardoise, pierres dont on ne fait aucun usage dans le pays, & qui n'y est pas même connue.

Sur la fin du mois d'Août 1739, M. de la Condamine n'ayant pu se défendre d'assister à une course de taureaux qui se faisait à Cuença, il fut témoin d'un triste spectacle. M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Française, honoré par conséquent de la protection de deux Sou-

verains , fut assassiné en plein jour , à l'occasion d'une querelle particuliere. Ce meurtre fut suivi d'un soulèvement général contre les Mathématiciens , sans en excepter les deux Officiers Espagnols , & la plupart virent leur vie menacée. M. de la Condamine, que Seniergues avait nommé, en mourant , son exécuteur testamentaire , se trouva forcé d'intenter & de soutenir , pour l'honneur du mort , un procès criminel , qui dura près de trois ans. Les coupables en furent quittes pour quelques années d'un bannissement qu'ils n'observerent point , & pour une amende qui ne fut pas payée ; ils furent même absous après le départ des Académiciens ; mais le plus criminel ne laissant pas de craindre la Justice , quelquefois sévère , quoique toujours lente , du Conseil d'Espagne , prit le parti de se faire Prêtre.

Les embarras de cet événement , qui donnerent un nouveau lustre au caractère noble & généreux de M. de la Condamine , ne furent pas adoucis par les divertissemens qu'on lui procurait quelquefois. Les Américains de la terre de Tarqui , où il se trouvait à la fin de Décembre , sont dans l'habitude de célébrer tous les ans une fête qui n'a rien de barbare ni de sauvage , & qu'ils ont imitée de leurs conquérans Espagnols , comme ceux-ci l'ont autrefois empruntée des Mores. Ce sont des courses de chevaux , qui

 Pérou.

forment des ballets figurés. Les Américains jouent des parures destinées à cet usage , & semblables à des habits de théâtres ; ils se fournissent de lances & de harnois éclatans pour leurs chevaux , qu'ils manient avec peu d'adresse & peu de grace. Leurs femmes leur servent d'écuycers dans cette occasion , & c'est le jour de l'année , où la misère de leur condition se fait le moins sentir. Les maris dépensent , en un jour , plus qu'ils ne gagnent dans l'espace d'un an ; car le maître ne contribue guères au spectacle , qu'en l'honorant de son assistance.

Cette espèce de carrousel eut pour intermède , des scènes pantomimes de quelques jeunes Métis , qui ont le talent de contrefaire parfaitement tout ce qu'ils voient , & même ce qu'ils ne comprennent point. Les Académiciens en firent alors une fort agréable expérience. « Je les avais » vus plusieurs fois , raconte M. de la Condamine , » nous regarder attentivement , tandis que nous » prenions des hauteurs du Soleil pour régler » nos pendules. Ce devait être pour eux un » mystère impénétrable , qu'un Observateur à ge- » nous , au pied d'un quart-de-cercle , la tête » renversée , dans une attitude gênante , tenant » d'une main , un verre enfumé , maniant de » l'autre les vis du pied de l'instrument , portant » alternativement son œil à la lunette & à la

» division , pour examiner le fil à plomb , cou-
 » rant, de temps en temps , regarder la minute
 » & la seconde à une pendule , écrivant quel-
 » ques chiffres sur un papier , & reprenant sa
 » premiere situation : aucun de nos mouvemens
 » n'avait échappé aux regards curieux de nos
 » spectateurs. Au moment que nous nous y atten-
 » dions le moins , parurent sur l'arène de grands
 » quarts de cercle de bois & de papier peint ,
 » assez heureusement imités ; & nous vîmes ces
 » bouffons nous contrefaire tous avec tant de
 » vérité , que chacun de nous , & moi le pre-
 » mier , ne put s'empêcher de se reconnaître.
 » Tout cela fut exécuté d'une maniere si co-
 » mique , que , n'ayant rien vu de plus plaisant ,
 » pendant les dix ans du voyage , il me prit
 » une forte envie de rire , qui me fit oublier ,
 » pour quelques momens , mes affaires les plus
 » sérieuses. »

Après l'année 1735 , M. de la Condamine
 avait envoyé à l'Académie différentes raretés ,
 dont il donne une curieuse liste. On voit , au
 Cabinet du Jardin du Roi , les premiers envois
 faits de nos Isles & de Porto-Bello en 1735 , &
 un autre de Quito en 1737. La caisse embar-
 quée à Lima , en 1737 , pour Panama , contenait ,
 outre un vase d'argent du temps des Incas , plu-
 sieurs petites idoles d'argent des anciens Péru-

Pérou.

viens, un grand nombre de vases antiques d'argille, de plusieurs couleurs, ornés d'animaux, quelques-uns avec un tel artifice, que l'eau formait un sifflement lorsqu'on la versait; un beau morceau de mine de crystal, plusieurs pétrifications & coquilles fossiles du Chili, une belle plante marine, adhérente à un caillou lisse, dix-huit coquilles rares, un aimant de Guancaelica, une dent molaire, pétrifiée en agate, du poids de deux livres, plusieurs baumes secs & liquides, un Dictionnaire & une Grammaire de la Langue des Incas. La caisse, perdue à Carthagène, contenait quelques vases d'argille, semblables aux précédens, plusieurs autres vases, des calebasses de différentes formes, ornés de dessins faits à la main avec un charbon brûlant, & quelques-unes montées en argent avec leurs pieds, des incrustations pierreuses du ruisseau de Tanlagoa, entr'autres sur une planche qui y avait été plongée trois ans, & où les caractères que M. de la Condamine y avait tracés, paraissaient en relief; plusieurs marcaffites taillées, de la pierre appelée miroir de l'Inca, un grand nombre de fragmens de crystal noirâtre, nommé dans le pays *Pierre de Gallinao*, deux pièces de bois pétrifié; plusieurs pierres de différentes formes, qui ont servi de haches aux anciens Américains, divers mortiers & vases d'une espèce d'albâtre,

DES VOYAGES. 295

un petit crocodile de la riviere de Guyaquil , la tête & la peau empaillées d'une belle couleuvre, nommée *coral* , dont les anneaux sont couleur de feu , & noir , &c.

Pérou.

Ainsi , l'attention & les soins de l'Académicien s'étendaient à tout. Il marqua l'époque du fâcheux accident qui le priva de l'ouïe. Ce fut en 1741 , au retour d'une course qu'il fit derriere les montagnes , à l'Ouest de Quito , en allant reconnaître le nouveau chemin que Don Pédro Maldonado venait d'ouvrir de Quito à la riviere des Emeraudes. Une fluxion violente dans la tête , fruit des alternatives de froid & de chaud , auxquelles il s'exposait en observant jour & nuit , & souvent sur un terrain froid & humide , lui causa cette cruelle infirmité , qui dura le reste de sa vie.

Un voyage remarquable, que M. de la Condamine fit au commencement de Juin , avec M. Bouguer , fut celui du volcan de Pichincha , le Vésuve de Quito , au pied duquel cette Ville est située. Ils en étaient voisins depuis sept ans , sans l'avoir vu d'aussi près qu'il était naturel de le désirer , & le beau temps les y invitait. Mais on connaît qu'un sujet de cette nature , demande la narration du Voyageur même.

La partie supérieure du Pichincha se divise en trois sommets , éloignés l'un de l'autre de

Péron.

douze ou quinze cens toises, & presque également hautes. Le plus oriental, qu'on a décrit dans un autre article, est un rocher escarpé, sur lequel les deux Académiciens avaient campé en 1737. Le sommet occidental, par où les flammes se firent jour en 1538, 1577 & 1660, est celui qu'ils n'avaient encore vu que de loin, & que M. de la Condamine se proposait de reconnaître plus particulièrement.

« Je fis chercher, dit-il, à Quito & aux en-
 » virons, tous les gens qui prétendaient avoir
 » vu de près cette bouche du volcan, sur-tout
 » ceux qui se vantaient d'y être descendus,
 » & j'engageai celui qui me parut le mieux
 » instruit à nous accompagner. Deux jours avant
 » notre départ, nous envoyâmes monter une
 » tente à l'endroit le plus commode, & le plus
 » à portée de l'objet de notre curiosité. Des
 » mules devaient porter notre bagage, un quart
 » de cercle & nos provisions. Le jour marqué,
 » les muletiers ne parurent point. Il en fallut aller
 » chercher d'autres. L'impatience fit prendre les
 » devants à M. Bouguer, qui arriva sur les trois
 » heures après-midi, à la tente. A force d'argent
 » & d'ordres des Alcades, je trouvai deux mu-
 » letiers, dont l'un s'enfuit le moment d'après.
 » Je ne laissai point de partir avec l'autre, que
 » je gardais à vue. Il n'y avait qu'environ trois
 lieues

» lieues à faire. Je connaissais le chemin, jusqu'à
 » l'endroit d'où l'on devait voir la tente déjà
 » posée, & j'étais accompagné d'un jeune garçon,
 » qui avait aidé à la dresser. Je sortis de Quito,
 » sur les deux heures après midi, avec le jeune
 » homme & un valet du pays, tous deux montés,
 » le mulétier Américain, & deux mules chargées
 » de mes instrumens, de mon lit & de nos vivres.
 » Pour plus de sûreté, je ne refusai point un
 » Métis, qui, de son propre mouvement, s'offrit
 » à me guider. Il me fit faire halte dans une ferme,
 » où je congédaï mon Américain venu de force,
 » après en avoir engagé un autre à me suivre de
 » bon gré. On verra si j'avais poussé trop loin les
 » précautions.

» A mi-côte, nous rencontrâmes un cheval à la
 » pâture. Mon Américain lui jeta un laqs, & sauta
 » dessus. Quoique les chevaux, à Quito, ne soient
 » pas au premier qui s'en saisit, comme dans les
 » plaines de Buénos-Aires, je ne m'opposai point
 » à l'heureux hasard qui mettait mon mulétier en
 » état d'avancer plus vite. Il paraissait plein de
 » bonne volonté, lui & ses camarades.

» Nous arrivâmes, un peu avant le coucher du
 » Soleil, au plus haut de la partie de la mon-
 » tagne, où l'on peut atteindre à cheval. Il était
 » tombé, les nuits précédentes, une si grande
 » quantité de neige, qu'on ne voyait plus aucune

Pérou.

trace de chemin. Mes guides me parurent in-
 certains. Cependant il ne nous restait qu'un
 ravin à passer, mais profond de quatre-vingt
 toises & plus. Nous voyions la tente au-delà.
 Je mis pied à terre, avec celui qui avait aidé
 à la poser, pour m'assurer si les mules pou-
 vaient descendre avec leur charge. Quand j'eus
 reconnu que la descente était praticable, j'ap-
 pellai d'en-bas, on ne me répondit point. Je re-
 montai, & je trouvai mon valet seul, avec les
 mulets. L'Américain & le Métis, qui s'étaient
 offerts de bonne grace, avaient disparu. Je ne
 crus pas devoir passer outre sans guides, sur-
 tout avec des mules fort mal équipées. Celui
 qui avait monté la tente, ne connaissait pas le
 gué de la ravine, ni le chemin pour remonter
 à l'autre bord. Nous étions loin de toute ha-
 bitation : une cabane que M. Godin avait
 commandée depuis un an, pour y faire quelques
 expériences, n'était qu'à un quart de lieue de
 nous. Mais j'avais reconnu, en passant, qu'elle
 n'était pas encore couverte, & qu'elle ne pou-
 vait me servir d'abri. Je n'eus d'autre parti à
 prendre que de revenir sur mes pas, pour re-
 gagner la ferme où j'avais pris le Péruvien qui
 m'avait quitté. A chaque instant, il me fallait
 descendre de cheval, pour raccommoder les
 charges qui tournaient sans cesse. L'une n'était

pas plutôt rajustée que l'autre se dérangeait :
 mon valet & le jeune Métis n'étaient gueres
 plus habiles Muletiers que moi. Il était déjà
 huit heures, & depuis la fuite de mes guides,
 nous n'avions pas fait l'espace d'une lieue.
 Il nous en restait au moins autant. Je pris
 les devants, pour aller chercher du se-
 cours.

Il faisait un fort beau clair de Lune, & je
 reconnaissais le terrain : mais à peine étais-
 je à moitié chemin de la ferme, que je me
 vis tout-d'un-coup enveloppé d'un brouillard
 si épais, que je me perdis absolument. Je me
 trouvais engagé dans un bois taillis, bordé d'un
 fossé profond, & j'étais dans ce labyrinthe,
 sans en retrouver l'issue. J'étais descendu de ma
 mule, pour tâcher de voir où je posais le pied.
 Mes souliers & mes botines furent bientôt aussi
 pénétrés d'eau, qu'une longue cape Espagnole,
 d'un drap du Pays, dont le poids était acca-
 blant. Je glissais & je tombais à chaque pas. Mon
 impatience était égale à ma lassitude. Je jugeais
 que le jour ne pouvait être éloigné, lorsque
 ma montre m'apprit qu'il n'était que minuit,
 & qu'il n'y avait que trois heures que ma
 situation durait; il en restait six jusqu'au jour.
 Une clarté, qui ne dura qu'un moment, me
 rendit l'espérance : je me tirai du bois & j'en-

Pérou.

» trevis le sommet d'une croupe avancée de la
 » montagne , sur lequel est une croix qui se
 » voit de toutes les parties de Quito. Je jugeai
 » que de -là il me serait facile de m'orienter, &
 » j'y dirigeai ma route. Malgré le brouillard qui
 » redoublait , j'étais guidé par la pente du ter-
 » rain. Le sol était couvert de ces hautes herbes
 » dont j'ai parlé plusieurs fois : elles m'atteignaient
 » presque à la ceinture , & mouillaient la seule
 » partie de mes habits qui eut échappé à la pluie.
 » Je me trouvais à-peu-près à cette hauteur ,
 » où il cesse de neiger & où il commence à
 » pleuvoir ; ce qui tombait, sans être ni pluie
 » ni neige , était aussi pénétrant que l'une & aussi
 » froid que l'autre. Enfin j'arrivai à la croix, dont
 » je connaissais les environs. Je cherchai inutile-
 » ment une grotte voisine , où j'aurais pu trouver
 » un asyle : le brouillard & les ténèbres avaient
 » augmenté , depuis le coucher de la Lune. Je
 » craignis de me perdre encore , & je m'arrêtai
 » au milieu d'un tas d'herbes foulées qui sem-
 » blaient avoir servi de gîte à quelque bête
 » féroce. Je m'accroupis enveloppé dans mon
 » manteau , le bras passé dans la bride de ma
 » mule ; pour la laisser paître plus librement , je
 » lui ôtai son mord , & je fis de ses rênes une
 » espèce de licou , que j'allongeai avec mon mou-
 » choir. C'est ainsi que je passai la nuit , tout le

» corps mouillé, & les pieds dans la neige fon-
 » due ; envain je les agitai pour leur procurer
 » quelque chaleur par le mouvement ; vers les
 » quatre heures du matin, je ne les sentis ab-
 » solument plus : je crus les avoir gélés, & je suis
 » encore persuadé que je n'aurais pas échappé à
 » ce danger, difficile à prévoir sur un volcan,
 » si je ne m'étais avisé d'un expédient qui me
 » réussit ; je les réchauffai par un bain naturel
 » que je laisse à deviner.

» Le froid augmenta vers la pointe du jour :
 » à la première lueur du crépuscule, je crus ma
 » mule pétrifiée ; elle était immobile. Un capa-
 » raçon de neige, frangé de verglas, couvrait
 » la selle & le harnois. Mon chapeau & mon
 » manteau étaient enduits du même vernis, &
 » roides de glace. Je me mis en mouvement,
 » mais je ne pouvais qu'aller & revenir sur mes
 » pas, en attendant le grand jour, que le
 » brouillard retardait. Enfin, sur les sept heures,
 » je descendis à la ferme, hérissé de frimats.
 » L'Économe était absent. Sa femme effrayée à
 » ma vue, prit la fuite : je ne pus atteindre que
 » deux vieilles Américaines, qui n'avaient pas eu
 » la force de courir assez vite pour m'échapper.
 » Je leur faisais allumer du feu, lorsque je vis
 » entrer un de mes gens, aussi sec que j'étais
 » mouillé. Son camarade & lui, voyant croître

Pérou.

» le brouillard , lorsque je les eus quittés ,
 » avaient fait halte & s'étaient mis à couvert ,
 » avec mes provisions , sous des cuirs passés à
 » l'huile qui servaient de couvertures à mes mules.
 » Ils avaient soupé à discrétion de mes vivres sous
 » ce pavillon , & dormi tranquillement sur mon
 » matelas. Au point du jour , un grand nombre
 » d'Américains de Quito , qui vont tous les
 » matins prendre de la neige pour la porter à la
 » Ville , avaient passé fort près d'eux , sans
 » qu'aucun eût voulu les aider à recharger. Le
 » maître valet de la ferme se trouva de meilleure
 » volonté : une petite gratification le fit partir
 » avec le mien , & , peu après , je les vis revenir
 » avec les mules & le bagage.

» Je descendis aussi-tôt à Quito , où je ré-
 » parai la mauvaise nuit précédente. Le len-
 » demain 14 , à sept heures du matin , je me
 » remis en chemin avec de nouveaux guides ,
 » qui ne le savaient pas mieux que les premiers :
 » ils me firent faire le tour de la montagne. Après
 » de nouvelles aventures , j'arrivai enfin à la tente
 » où M. Bouguer était depuis deux jours. Faute
 » des provisions que je portais , il avait été
 » obligé de vivre frugalement : du reste il n'était
 » pas plus avancé que moi , si ce n'est qu'il avait
 » passé de meilleures nuits. J'appris de lui qu'il
 » s'était lassé la veille , & ce jour même , à chercher ,

avec son guide, un chemin qui pût le conduire à la bouche du volcan, du côté où elle paraît accessible. Nous employâmes le jour suivant à la même recherche, avec presque aussi peu de succès. Autant les pluies avaient été excessives cette année à Quito, autant la neige était tombée abondamment sur les montagnes. Le haut de Pichincha, qui, dans la belle saison, est souvent presque sans neige, en était entièrement couvert plus de cent toises au-dessous de sa cime, à l'exception des pointes de rochers qui débordaient en quelques endroits. Tous les jours nous faisons à pied des marches de six à sept heures, tournant autour de cette masse, sans pouvoir atteindre au sommet. Le terrain, du côté de l'Orient, était coupé de ravins formés dans les sables par la chute des eaux : nous ne pouvions les franchir que difficilement, en nous aidant des pieds & des mains. A l'entrée de la nuit, nous regagnions notre tente, bien fatigués & fort mal instruits.

Le 16, j'escaladai, avec beaucoup de peine, un des rochers saillans, dont le talus me parut très-roide. Au-delà, le terrain était couvert d'une neige, où j'enfonçais jusqu'au genou. Je ne laissai pas d'y monter environ dix toises. Ensuite je trouvai le rocher nud ; puis

Férou.

» alternativement d'autre neige , & d'autres
 » pointes saillantes. Un épais brouillard , qui
 » s'exhalait de la bouche du volcan , & qui se
 » répandait aux environs , m'empêcha de rien
 » distinguer. Je revins , à la voix de M. Bou-
 » guer qui était resté en bas , & dont je ne
 » voulais pas trop m'écarter. Nous abrégeâmes
 » beaucoup le chemin au retour , en marchant
 » à mi-côté , sur le bord inférieur de la neige ,
 » & un peu au-dessus de l'origine de ces cavées
 » profondes , qu'il nous avait fallu monter &
 » descendre l'une après l'autre , en allant d'abord
 » à la découverte.

« Nous remarquâmes , sur cette neige , la piste
 » de certains animaux qu'on nomme lions à Quito ;
 » quoiqu'ils ressemblent fort peu aux vrais lions ,
 » & qu'ils soient beaucoup plus petits. En reve-
 » nant , je reconnus un endroit où la pente était
 » beaucoup plus douce & facilitait l'accès du som-
 » met de la montagne. Je tentai de m'en appro-
 » cher. Les pierres poncees que je rencontrais
 » sous mes pas , & dont le nombre croissait à
 » mesure que j'avançais du même côté , semblaient
 » m'assurer que j'approchais de la bouche du
 » volcan ; mais la brume qui s'épaississait , me fit
 » reprendre le chemin de la tente. En descen-
 » dant , j'essayai de glisser sur la neige , vers son
 » bord inférieur , dans les endroits où elle était

DES VOYAGES. 265

Pérou.

unie & la pente peu rapide. L'expérience me réussit ; d'un élan, j'avançais quelquefois dix à douze toises, sans perdre l'équilibre : mais lorsqu'après cet exercice, je me retrouvai sur le sable, je m'apperçus au premier pas que mes souliers étaient sans semelles.

« Le lendemain 17, au matin, M. Bouguer proposa de prendre du côté de l'Ouest, où était la grande brèche du volcan. C'était par-là qu'il avait fait sa première tentative, la veille de mon arrivée : mais la neige, qui était tombée la nuit précédente, rendait les approches plus difficiles que jamais, & s'étendait fort loin au-dessous de notre tente. Enhardi par mes expériences de la veille, je dis à M. Bouguer que je savais un chemin encore plus court. C'était de monter droit par-dessus la neige, à l'enceinte de la bouche du volcan, & j'offris de lui servir de guide. Je me mis en marche un long bâton à la main, avec lequel je sondais la profondeur de la neige : je la trouvais, en quelques endroits, plus haute que mon bâton, mais assez dure néanmoins pour me porter. J'enfonçai tantôt plus, tantôt moins, presque jamais au-dessus du genou. C'est ainsi que j'ébauchai, dans la partie de la montagne que la neige couvrait, les marches fort inégales d'un escalier d'environ cent toises

Pérou.

de haut. En approchant de la cime, j'aperçus
entre deux rochers l'ouverture de la grande
bouche, dont les bords intérieurs me parurent
coupés à pic; & je reconnus que la neige qui
les couvrait, du côté où je m'étais avancé la
veille, était minée en dessous. Je m'approchai
avec précaution, d'un rocher nu, qui dominait
tous ceux de l'enceinte. Je le tournai par-dehors
où il se terminait en plan incliné, d'un accès
assez difficile: pour peu que j'eusse glissé, je
roulais sur la neige, cinq à six cens toises,
jusqu'à des rochers où j'aurais été fort mal
reçu. M. Bouguer me suivait de près, & m'a-
vertit du danger qu'il partageait avec moi.
Nous étions seuls; ceux qui nous avaient d'a-
bord suivis étaient retournés sur leurs pas &
sur les nôtres. Enfin nous atteignîmes le haut
du rocher, d'où nous vîmes à notre aise la
bouche du volcan.

« C'est une ouverture qui s'arrondit en demi-
cercle, du côté de l'Orient. J'estimai son dia-
mètre de 8 à 900 toises. Elle est bordée de
roches escarpées, dont la partie extérieure est
couverte de neige; l'intérieure est noirâtre &
calcinée. Ce vaste gouffre est séparé en deux,
comme par une muraille de même matière,
qui s'étend de l'Est à l'Ouest. Je ne jugeai
pas la profondeur de la cavité, du côté où nous

étions, de plus de cent toises; mais je ne pou-
 vais pas en appercevoir le centre, qui vraisem-
 blablement était beaucoup plus profond. Tout
 ce que je voyais ne me parut être que les dé-
 bris écoulés de la cime de la montagne. Un
 amas confus de rochers énormes, brisés & en-
 tassés irrégulièrement les uns sur les autres,
 présentait à mes yeux une vive image du
 chaos des Poëtes. La neige n'était pas fondue
 par-tout : elle subsistait en quelques endroits :
 mais les matieres calcinées qui s'y mêlaient, &
 peut-être les exhalaisons du volcan, lui don-
 naient une couleur jaunâtre; du reste nous ne
 vîmes aucune fumée. Un pan de l'enceinte;
 entièrement éboulé du côté de l'Ouest, em-
 pêche qu'elle ne soit tout-à-fait circulaire, &
 c'est le seul côté par lequel il semble possible
 de pénétrer au-dedans. J'avais porté une bouf-
 sole, à dessein de prendre quelques relevemens,
 & je m'y préparais malgré un vent glacial qui
 nous gelait les pieds & les mains, & nous cou-
 pait le visage, lorsque M. Bouguer me pro-
 posa de nous en retourner. Le conseil fut donné
 si à propos, que je ne pus résister à la force
 de la persuasion. Nous reprîmes le chemin de
 la tente; & nous descendîmes en un quart
 d'heure, ce que nous avons mis plus d'une
 heure à monter. L'après-midi, & les jours

 Pérou.

Pérou.

» suivans , nous mesurâmes une base de cent
 » trente toises & nous relevâmes divers points
 » avec la boussole , pour faire un plan du vol-
 » can & des environs.

« Il fit le lendemain un brouillard qui dura
 » tout le jour. L'horizon étant fort net le 19
 » au matin , j'apperçus & je fis remarquer à
 » M. Bouguer , un tourbillon de fumée , qui s'é-
 » levait de la montagne de Cotopaxi , sur la-
 » quelle nous avions campé plusieurs fois en 1738.
 » Notre guide & nos gens prétendirent que ce
 » n'était qu'un nuage , & parvinrent même à ma-
 » le persuader ; cependant nous apprîmes à Quito ,
 » que cette montagne qui avait jetté des flammes
 » plus de deux siècles auparavant , s'était nouvel-
 » lement enflammée le 15 au soir , & que la
 » fonte d'une partie de ses neiges avait causé de
 » grands ravages. »

» Nous passâmes encore deux jours à Pichincha ,
 » & nous y fîmes une dernière tentative , avec
 » un nouveau guide , pour tourner la montagne
 » par l'Ouest , & pour entrer dans son intérieur ;
 » mais le brouillard , & un ravin impraticable ,
 » ne nous permirent pas d'aborder même la petite
 » bouche , qui fume encore , dit-on , & qui ré-
 » pand du-moins une odeur de soufre. »

» Les deux Académiciens étant revenus à Quito
 le 22 , n'y entendirent parler que de l'éruption

de Cotopaxi , & des suites funestes de l'inondation causée par la fonte subite des neiges. M. de la Condamine fait observer ici que , depuis son retour en France , le même volcan s'est embrasé plusieurs autres fois avec des effets encore plus terribles , & quoique MM. Don Juan & d'Ulloa aient traité cette matiere , il raconte , sur la foi d'un témoin oculaire , divers faits d'une singularité surprenante , qui ne se trouvent pas dans leur Relation historique.

En 1742 , dit-il , on avait entendu très-distinctement , à Quito , le bruit du volcan de Cotopaxi , & plusieurs fois en plein jour , sans y faire une extrême attention ; c'est ce qu'il peut confirmer par son témoignage , auquel sa surdité donne un nouveau poids ; cependant on n'y entendit point la grande explosion , le soir du 30 Novembre 1744. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que ce même bruit , qui ne fut pas sensible à Quito , c'est-à-dire à douze lieues du volcan vers le Nord , fut entendu très-distinctement , à la même heure & du même côté , dans des lieux beaucoup plus éloignés , tels que la Ville d'Ibara , Pasto , Popayan & même à la Plata , à plus de cent lieues mesurées par l'air. On assure aussi qu'il fut entendu , vers le Sud , jusqu'à Guayaquil , & au-delà de Piura , c'est-à-dire à plus de cent vingt lieues , de 25 au degré. A la vérité , le vent

qui soufflait alors du Nord-Est, y aidait un peu.

Pérou.

Les eaux, en se précipitant du sommet de la montagne, firent plusieurs bonds dans la plaine; avant que de s'y répandre uniformément, ce qui sauva la vie à plusieurs personnes, par-dessus lesquelles le torrent passa sans les toucher. Le terrain, cavé en quelques endroits par la chute des eaux, s'est exhaussé en d'autres, par le limon qu'elles ont déposé en se retirant. On peut juger quels changemens la surface de la terre a dû recevoir par des événemens de cette nature; dans un pays où presque toutes les montagnes sont des volcans, ou l'ont été. Il n'est pas rare d'y voir des ravines se former à vue d'œil, & d'autres qui se sont creusés, en peu d'années; un lit profond, dans un terrain, qu'on se souvient d'avoir vu tout-à fait uni. Il est même vraisemblable que toute la superficie de la Province de Quito jusqu'à une assez grande profondeur, est formée de nouvelles terres éboulées, & du débris des volcans : c'est peut-être par cette raison que dans les plus profondes crevasses, on ne trouve aucune coquille fossile.

En 1738, le sommet de Cotopaxi, par mesure géométrique, était de cinq cens toises au moins, plus haut que le pied de la neige permanente. La flamme du volcan s'élevait autant

au-dessus de la cime de la montagne, que son sommet excédait la hauteur du pied de la neige. Cette mesure comparative a été confirmée par M de Maënza, qui étant alors à quatre lieues de distance, & spectateur tranquille du phénomène, put en juger avec plus de sang froid que ceux dont la vie était exposée au danger de l'inondation. Quand on rabbatrait un tiers, il resterait encore plus de 300 toises ou 1800 pieds pour la hauteur de la flamme. Cependant la surface supérieure du cône tronqué, dont la pointe a été emportée par les anciennes explosions, avait, en 1738, sept ou huit cens toises de diamètre. Cette vaste bouche du volcan s'est visiblement étendue, par les irrptions postérieures de 1743 & 1744; sans parler des nouvelles bouches qui se sont ouvertes en forme de soupiraux, dans les flancs de la montagne. Il paraît donc très-probable à M. de la Condamine, qu'avant que cet immense foyer se soit si fort accru & multiplié, dans le temps par exemple de la première mine, qui fit sauter un quart de la hauteur de Cotopaxi, la flamme, réunie en un seul jet, dut être dardée avec plus d'impétuosité, & par conséquent pût s'élever encore plus haut que dans le dernier embrasement. Quelle doit avoir été la force, qui fut alors capable de lancer, à plus de trois lieues, de gros quartiers de rocher,

Pérou.

Pérou.

témoins existans d'un fait qui semble passer les bornes de la vraisemblance, parce que nous connoissons peu la Nature ! L'Académicien vit un de ces éclats de rocher plus gros qu'une chaumière d'Américain, au milieu de la plaine, sur le bord du grand chemin, proche de Malahalo, & le jugea de douze ou quinze toises cubes, sans pouvoir douter qu'il ne fût sorti de ce gouffre comme les autres, parce que les traînées de roches de même espèce forment, en tout sens, des rayons qui partent de ce centre commun.

Dans l'incendie de 1744, les cendres furent portées jusqu'à la mer à plus de quatre-vingt lieues. Ce fait n'est plus étonnant, s'il est vrai, comme on l'a publié, que les cendres du mont Ethna volent quelquefois jusqu'à Constantinople. Mais, ce qui est plus nouveau, celles de Cotopaxi, dans la même occasion, couvrirent les terres jusqu'à ne plus laisser voir la moindre trace de verdure dans les campagnes à douze & quinze lieues de distance, du côté de Riobamba ; & ce voile, qui dura un mois, & plus en quelques endroits, fit périr un prodigieux nombre de bestiaux. Quatre lieues à l'Ouest de la bouche du volcan, la cendre avait trois ou quatre pouces d'épaisseur. Cette pluie de cendre avait été précédée immédiatement d'une pluie de terre fine, d'odeur désagréable ; & de couleur blanche, rouge & verte,

qu'à

qui avait été devancée elle-même par une autre de même gravier. Celle-ci fut accompagnée, en divers endroits, d'une nuée immense de gros hannetons, de l'espèce qu'on nomme *ravets* dans nos Isles : la terre en fut couverte en un instant, & ils disparurent tous avant le jour.

Pérou.

Il nous reste à rendre compte du travail, qui était l'objet particulier du Voyage des Mathématiciens Français & Espagnols. Pour commencer leur grande entreprise, il fallait mesurer réellement un terrain, qui pût leur servir de base, afin de pouvoir conclure toutes les autres distances, par des opérations géométriques. Le seul choix de ce terrain leur coûta des peines infinies. Après bien des courses & du travail, exposés sans cesse au vent, à la pluie ou aux ardeurs du Soleil, ils se déterminèrent pour un terrain uni, situé dans un vallon beaucoup plus bas que le sol de Quito, à quatre lieues au Nord-Est de cette Ville. Ce fut la plaine d'Yaruqui, qui tire son nom d'un village au-dessous duquel elle est située. Elle a près de 6300 toises de long. Il eût été difficile d'en trouver une plus longue dans un pays de montagnes, à moins que de s'éloigner trop du terrain traversé par la Méridienne. Cette plaine est bornée à l'Orient par la haute Cordeliere de Guamani & de Panbamarca, comme elle l'est à l'Ouest par celle de

Mesure
d'un degré
du Méridien.

Pérou.

Pichincha. Les rayons du Soleil y étant réfléchis par le sol, qui est fort sablonneux, & par les deux Cordelières voisines, elle est sujette à de fréquens orages; & comme elle est tout-à-fait ouverte au Nord & au Sud, il s'y forme de si grands & si fréquens tourbillons, que cet espace se trouve quelquefois rempli de colonnes de sable élevées par le tournoiement rapide des rafales de vent qui se heurtent. Les passans en sont quelquefois étouffés; &, pendant leurs opérations, nos illustres Voyageurs en eurent un triste exemple dans un de leurs Américains.

Ils avaient à mesurer un terrain incliné de 125 toises, sur une longueur de 6272, & à niveller du soir au matin, pour réduire cette pente à la ligne horizontale. Ce travail seul les occupa plus de quinze jours. Ils le commençaient avec le jour. Ils ne l'interrompaient qu'à l'approche de la nuit, à moins qu'un orage subit ne les forçât de le suspendre pendant sa durée: ils se faisaient suivre par une petite tente de campagne, qui leur servait de retraite au besoin. Les Académiciens s'étant partagés en deux bandes, pour avoir une double mesure de la base, chacun des deux Officiers s'était joint à une des deux quadrilles; l'un mesurait la plaine, du Sud au Nord en descendant, l'autre en remontant du sens opposé.

DES VOYAGES. 275

Avant que de se déterminer pour cette plaine, ils avaient eu dessein de mesurer la base dans le terrain de Cayambo, qui n'est pas moins uni, à douze lieues au Nord-Est de Quito. Ils s'y étaient transportés d'abord pour l'examiner; mais ils l'avaient trouvé trop coupé de ravins. Ce fut-là qu'ils eurent le chagrin de perdre M. Couplet, le 17 de Septembre, d'une fièvre maligne, qui ne le retint au lit que deux jours. Il était parti de Quito avec une légère indisposition, que la vigueur de son tempérament lui avait fait mépriser. Cette mort, presque subite, d'un homme à la fleur de son âge, jeta la Compagnie dans une profonde consternation.

Pérou.

La mesure de la base, au mois d'Octobre, fut suivie de l'observation de plusieurs angles, tant horizontaux que verticaux, sur les montagnes voisines; mais une partie de ce travail devint inutile, parce que dans la suite on donna une meilleure disposition aux premiers triangles. De retour à Quito, l'observation du solstice avec un instrument de douze pieds, & la vérification de cet instrument, occuperent nos Mathématiciens le reste de l'année 1736, & le commencement de la suivante. M. Virguin fut chargé, dans cette vue, d'aller reconnaître le terrain au Sud de Quito, & d'en lever le plan, pendant que M. Bouguer s'offrit à rendre le même ser-

Pérou.

vice du côté du Nord, précaution nécessaire, pour choisir les points les plus avantageux, & former une suite plus régulière de triangles. Dans l'intervalle, M. de la Condamine & Don George Juan firent le voyage de Lima. Ils revinrent à Quito vers le milieu de Juin 1737. MM. Bouguer & Verguin avaient rapporté la carte des terrains qu'ils avaient examinés; &, sur la résolution qu'on prit de continuer les triangles du côté du Sud, les Mathématiciens se partagèrent en deux Compagnies. Don George Juan & M. Godin passèrent à la montagne de Pambamarca, & les trois autres monterent au sommet de celle de Pichincha. De part & d'autre, on eut beaucoup à souffrir de la rigoureuse température de ces lieux, de la grêle & de la neige, & sur-tout de la violence des vents. Dans la Zone torride & sous l'Equateur, des Européens devaient s'attendre à des excès de chaleur, & le plus souvent ils étaient transis de froid.

Ils avaient eu la précaution de se munir encore d'une tente de campagne pour chaque Compagnie; mais M. Bouguer, M. de la Condamine & Don Antoine d'Ulloa, n'en purent faire usage sur le Pichincha, parce qu'elle était d'un trop grand volume. Il fallut construire une cabane, proportionnée au terrain, c'est-à-dire si petite, qu'à peine était-elle capable de les

contenir. On n'en fera point surpris, en apprenant qu'ils étaient au sommet d'un rocher pointu qui s'éleve d'environ deux cens toises au-dessus du terrain de la montagne, où il ne croît plus que des bruyeres. Ce sommet est partagé en diverses pointes, dont ils avaient choisi la plus haute. Toutes ses faces étaient couvertes de neige & de glace; ainsi, leur cabane se trouva bientôt chargée de l'une & de l'autre. » Les » mules, dit Don Antoine, peuvent à peine » monter jusqu'au pied de cette formidable » roche; mais de-là jusqu'au sommet, les hommes » sont forcés d'aller à pied, en montant, ou » plutôt gravissant pendant quatre heures entieres. » Une agitation si violente, jointe à la trop grande » subtilité de l'air, nous ôtait les forces & la respiration. J'avais déjà franchi plus de la moitié » du chemin, lorsqu'accablé de fatigue, & pendant la respiration, je tombai sans connaissance. » Cet accident m'obligea, lorsque je me trouvai » un peu mieux, de descendre au pied de la » roche où nous avions laissé nos instrumens & nos domestiques, & de remonter le jour suivant, à quoi je n'aurais pas mieux réussi, sans le secours de quelques Américains, qui me soutenaient dans les endroits les plus » difficiles. »

La vie étrange à laquelle nos Savans furent

Pérou.

réduits , pendant le temps qu'ils employerent à mesurer la Méridienne , mérite d'être racontée successivement dans les termes de Don Antoine d'Ulloa & de M. de la Condamine. On peut observer la différence des caracteres dans celle des Relations , & l'on verra dans celle de M. de la Condamine , un fonds de gaieté qui ne s'altère jamais , & qui n'était pas le don le moins précieux qu'il eût reçu de la Nature.

« Je n'offre , dit M. d'Ulloa , qu'un récit abrégé
 » de ce que nous eûmes à souffrir sur le Pichincha ;
 » car toutes les autres montagnes & roches étant
 » presque également sujettes aux injures du froid
 » & des vents , il sera aisé de juger du courage
 » & de la constance dont il fallut nous armer ,
 » pour soutenir un travail qui nous exposait à des
 » incommodités insupportables , & souvent au
 » danger de périr. Toute la différence consistait
 » dans le plus ou le moins d'éloignement des
 » vivres , & dans le degré d'intempérie , qui de-
 » venait plus ou moins sensible , suivant la hau-
 » teur des lieux & la qualité du temps. Nous
 » nous tenions ordinairement dans la cabane ,
 » non-seulement à cause de la rigueur du froid
 » & de la violence des vents , mais encore parce
 » que nous nous étions le plus souvent enveloppés
 » d'un nuage si épais , qu'il ne nous permettait
 » pas de voir distinctement à la distance de sept

ou huit pas. Quelquefois ces ténèbres cessaient,
 & le Ciel devenait plus clair, lorsque les nuages,
 affaîlés par leur propre poids, descendaient
 au col de la montagne, & l'environnaient sou-
 vent de fort près, quelquefois d'assez loin.
 Alors ils paraissaient comme une vaste mer, au
 milieu de laquelle notre rocher s'élevait comme
 une Isle. Nous entendions le bruit des orages qui
 crevaient sur la Ville de Quito, ou sur les
 lieux voisins. Nous voyions partir la foudre
 & les éclairs au-dessous de nous; & pendant
 que des torrens de pluie inondaient tout le
 pays d'alentour, nous jouissions d'une paisible
 sérénité. Alors le vent ne se faisait presque
 point sentir: le Ciel était clair, & le Soleil
 dont les rayons n'était plus interceptés, tem-
 pérerait la froideur de l'air. Mais aussi nous éprou-
 vions le contraire, lorsque les nuages étaient
 élevés: leur épaisseur nous rendait la respira-
 tion difficile; la neige & la grêle tombaient à
 flocons; la violence des vents nous faisait
 appréhender, à chaque moment, de nous
 voir enlevés avec notre habitation & jetés
 dans quelque abîme, ou de nous trouver bientôt
 ensevelis sous les glaces & les neiges qui, s'ac-
 cumulant sur le toit, pouvaient crouler avec
 lui sur nos têtes. La force des vents était telle
 que la vitesse avec laquelle ils faisaient courir

Pérou.

» les nues éblouissait les yeux. Le craquement des
 » rochers qui se détachaient , & qui ébranlaient
 » en tombant la pointe où nous étions , aug-
 » mentait encore nos craintes. Il était d'autant
 » plus effrayant , que jamais on n'entendait d'autre
 » bruit dans ce désert ; aussi n'y avait-il point
 » de sommeil qui pût y résister pendant les
 » nuits.

» Lorsque le temps était plus tranquille ;
 » & que les nuages s'étant portés sur d'autres
 » montagnes , où nous avions des signaux posés ,
 » nous en dérobaient la vue , nous sortions de
 » notre cabane , pour nous échauffer un peu par
 » quelque exercice. Tantôt nous descendions un
 » petit espace & nous le remontions aussi-tôt :
 » tantôt notre amusement était de faire rouler
 » de gros quartiers de roche du haut en bas , &
 » nous éprouvions , avec étonnement que nos
 » forces réunies égalaient à peine celle du vent
 » pour les remuer. Au reste , nous n'osions nous
 » écarter beaucoup de la pointe de notre rocher ,
 » dans la crainte de n'y pouvoir revenir assez
 » promptement lorsque les nuages commençaient
 » à s'en emparer , comme il arrivait souvent &
 » toujours fort vite.

» La porte de notre cabane était fermée de
 » cuirs de bœuf , & nous avions grand soin de
 » boucher les moindres trous , pour empêcher

Le vent d'y pénétrer : quoiqu'elle fût bien
 couverte de paille, il ne laiffait pas de s'y in-
 troduire par le toit. Obligés de nous renfer-
 mer dans cette chaumière, où la lumière ne péné-
 trait pas bien les jours, par leur entière obscurité,
 se distinguaient à peine des nuits : nous tenions
 toujours quelques chandelles allumées, tant pour
 nous reconnaître les uns les autres, que pour
 pouvoir lire ou travailler dans un si petit ef-
 pace. La chaleur des lumières, & celle de nos
 haleines, ne nous dispensait pas d'avoir chacun
 notre brasier, pour tempérer la rigueur du
 froid. Cette précaution nous aurait suffi, si,
 lorsqu'il avait neigé le plus abondamment,
 nous n'eussions été obligés de sortir, munis de
 pelles, pour décharger notre toit de la neige
 qui s'y entassait. Ce n'est pas que nous n'euf-
 sions des valets & des Américains, qui auraient
 pu nous rendre ce service ; mais, n'étant pas
 aisé de les faire sortir de leur canonnière, espèce
 de petite tente, où le froid les retenait blottis,
 pour se chauffer continuellement au feu, qu'ils
 ne manquaient pas d'y entretenir, il fallait par-
 tager avec eux une corvée qui les chagrinait.

On peut juger quel devait être l'état de nos
 corps dans cette situation. Nos pieds étaient
 enflés, & si sensibles, qu'ils ne pouvaient ni
 supporter la chaleur du feu, ni presqu'agir sans

Pérou.

» une vive douleur. Nos mains étaient chargées
 » d'engelures , & nos lèvres si gersées , qu'elles
 » saignaient du seul mouvement que nous leur
 » faisons faire pour parler , ou pour manger. Si
 » l'envie de rire nous prenait peu , il est vrai
 » aussi que nous ne pouvions leur donner l'ex-
 » tension nécessaire pour cette fonction , sans
 » qu'elles se fendissent encore plus , & qu'elles
 » nous causassent un surcroît de douleur qui du-
 » rait un jour ou deux. Notre nourriture la plus
 » ordinaire était un peu de riz , avec lequel nous
 » faisons cuire un morceau de viande , ou quel-
 » que volaille , qui nous venait de Quito. Au-
 » lieu d'eau , pour cette préparation , nous nous
 » servions de neige , ou d'une pièce de glace , que
 » nous jettions dans la marmite ; car nous n'avions
 » aucune sorte d'eau qui ne fût gelée. Pour boire ,
 » nous faisons fondre de la neige. Pendant que
 » nous étions à manger , il fallait tenir l'assiette
 » sur le charbon , sans quoi les alimens étaient
 » gelés aussi - tôt. D'abord nous avons bu
 » des liqueurs fortes , dans l'idée qu'elles pour-
 » raient un peu nous réchauffer ; mais elles deve-
 » naient si faibles , qu'en les buvant , nous ne
 » leur trouvions pas plus de force qu'à l'eau com-
 » mune , & craignant d'ailleurs que leur fréquent
 » usage ne fût nuisible à notre santé , nous prîmes
 » le parti d'en boire fort peu. Elles furent em-

» ployées à traiter nos Américains , pour les en-
 » courager au travail. Ils étaient cinq. Outre leur
 » salaire journalier , qui était quatre fois plus fort
 » que celui qu'ils gagnaient ordinairement, nous
 » leur abandonnions la plupart des vivres qui
 » nous venaient de Quito ; mais cette augmenta-
 » tion de paie & de nourriture , n'était pas ca-
 » pable de les retenir long-temps près de nous.
 » Lorsqu'ils avaient commencé à sentir la ri-
 » gueur du climat , ils ne pensaient plus qu'à
 » désertter.

» Il nous arriva , dès les premiers jours, une
 » aventure de cette espèce , qui aurait eu des
 » suites fâcheuses , si nous n'eussions été avertis
 » de leur évasion. Comme ils ne pouvaient être
 » baraqués dans un lieu d'aussi peu d'étendue que
 » la pointe de notre rocher , & qu'ils n'y avaient
 » d'autre abri pendant le jour , qu'une canonnière,
 » ils descendaient le soir , à quelque distance au-
 » dessous, dans une sorte de caverne , où le froid
 » était beaucoup moins vif , sans compter qu'ils
 » avaient la liberté d'y faire grand feu. Avant que
 » de se retirer , ils fermaient en-dehors la porte
 » de notre cabane , qui était si basse , qu'on ne
 » pouvait y passer , qu'en se courbant. La neige ,
 » qui tombait pendant la nuit , ne manquant
 » point de la boucher presque entièrement , ils
 » venaient , tous les matins , nous délivrer de

PÉROU.

» cette espèce de prison ; car nos Nègres ordi-
 » naires , qui passaient la nuit dans la canonnière ,
 » étaient alors si transis de froid , qu'ils se seraient
 » plutôt laissé tuer , que d'en sortir. Les cinq
 » Américains venaient donc régulièrement dé-
 » boucher notre porte , à neuf ou dix heures du
 » matin ; mais le quatrième ou cinquième jour de
 » notre arrivée , il était midi , qu'ils n'avaient
 » point encore paru. Notre inquiétude commen-
 » çait à devenir fort vive , lorsqu'un des cinq ,
 » plus fidèle que les autres , vint nous informer
 » de la fuite de ses compagnons , & nous ent'rou-
 » vrit assez la porte , pour nous donner le pouvoir
 » de la rendre entièrement libre. Nous le dépêchâ-
 » mes au Corréjidor de Quito , qui nous envoya
 » sur-le-champ , d'autres Américains , après leur
 » avoir ordonné , sous de rigoureuses peines , de
 » nous servir plus fidèlement ; mais cette menace
 » ne fut pas capable de les retenir. Ils désertèrent
 » bientôt , comme les premiers. Le Corréjidor
 » ne vit pas d'autre moyen , pour arrêter ceux
 » qui leur succéderaient , que d'envoyer avec eux
 » un Alcade , & de les faire relever de quatre en
 » quatre jours.

« Nous passâmes vingt-trois jours entiers sur
 » notre roche , c'est-à-dire , jusqu'au 6 de Sep-
 » tembre , sans avoir pu finir les observations
 » des angles ; parce qu'au moment où nous com-

» mencions à jouer d'un peu de clarté sur la hauteur
 » où nous étions, les autres, sur le sommet des
 » quelles étaient les signaux qui formaient les
 » triangles, pour la mesure géométrique de notre
 » Méridien, étaient enveloppées de nuages & de
 » neiges. Dans les momens où ces objets pa-
 » raissaient distinctement, le sommet où nous
 » étions campés, se trouvait plongé dans les
 » brouillards. Enfin nous nous vîmes obligés de
 » placer à l'avenir les signaux dans un lieu plus
 » bas, où la température devait être aussi moins
 » rigoureuse. Nous commençâmes par transporter
 » celui de Pichincha sur une croupe inférieure
 » de la même montagne; & nous terminâmes, au
 » commencement de Décembre 1737, l'observa-
 » tion qui le regardait particulièrement.

Pérou.

» Dans toutes les autres stations, notre Com-
 » pagnie logea sous une tente de campagne, qui,
 » malgré sa petitesse, était un peu plus commode
 » que la première cabane, excepté qu'il fallait
 » encore plus de précautions pour en ôter la
 » neige, dont le poids l'aurait bientôt déchirée.
 » Nous la faisons d'abord dresser à l'abri, quand
 » cette situation était possible; mais ensuite il fut
 » décidé que nos tentes mêmes serviraient de
 » signaux, pour éviter les inconvéniens auxquels
 » ceux de bois étaient sujets. Les vents soufflaient
 » avec tant de violence, que souvent la nôtre

Pérou.

» était abbatue. Nous nous applaudîmes, dans le dé-
 » sert d'Asuay, d'en avoir fait apporter de réserve.
 » Trois des nôtres furent successivement renver-
 » sées, & les chevrons ayant été brisés, comme
 » les piquets, nous n'eûmes pas d'autre ressource
 » que de quitter ce poste, & de nous retirer à
 » l'abri d'une ravine. Les deux Compagnies, se
 » trouvant alors dans le même désert, eurent égale-
 » ment à souffrir. Elles furent abandonnées toutes
 » deux par leurs Américains, qui ne purent résister
 » au froid, ni au travail, & par conséquent obligées
 » de faire elles-mêmes les corvées, jusqu'à l'ar-
 » rivée d'un autre secours.

« Notre vie, sur les sommets glacés de Pam-
 » bamarca & de Pichincha, fut comme le novi-
 » ciat de celle que nous menâmes depuis le
 » commencement d'Août 1737, jusqu'à la fin de
 » Juillet 1739. Pendant ces deux ans, ma com-
 » pagnie habita sur trente-cinq sommets diffé-
 » rens, & l'autre sur trente-deux, sans autre
 » soulagement que celui de l'habitude; car nos
 » corps s'endurcirent enfin, ou se familiarisèrent
 » avec ces climats, comme avec la grossièreté
 » des alimens. Nous nous fîmes aussi à cette
 » profonde solitude, aussi-bien qu'à la diversité
 » de température que nous éprouvions en pas-
 » sant d'une montagne à l'autre. Autant que le
 » froid était vif sur les hauteurs, autant la cha-

leur nous semblaît excessive dans les vallons
 qu'il falloit traverser. Enfin l'habitude nous
 rendit insensibles au péril où nous nous ex-
 posions en grim pant dans des lieux fort escar-
 pés. Cependant il y eut des occasions, où
 nous aurions perdu toute patience, & renoncé
 à l'entreprise, si l'honneur n'avoit soutenu notre
 courage.

 Pérou.

Toute la suite des triangles étant terminée
 au Sud de Quito, au mois d'Août 1739, il fallut
 mesurer une seconde base, pour vérifier la
 justesse des opérations & des calculs; & de
 plus il fallut vaquer à l'observation astrono-
 mique, à cette même extrémité de la méridienne.
 Mais les instrumens ne s'étant pas trouvés
 aussi parfaits que l'exigeoit une Observation
 si délicate, on fut obligé de retourner à Quito
 pour en construire d'autres. Ce travail dura jus-
 qu'au mois d'Août de l'année suivante 1740.
 Alors nos infatigables Mathématiciens se ren-
 dirent à Cuença, où leurs observations les re-
 tinrent jusqu'à la fin de Septembre, parce que
 l'atmosphère de ce pays est peu favorable aux
 Astronomes. Si les nuages, dont ils étoient en-
 vironnés sur les montagnes, les avoient empê-
 chés de voir les signaux, ceux qui se rassem-
 blent au-dessus de cette Ville forment un pa-

Pérou.

villon, qui ne leur permettait pas d'appercevoir les Étoiles, lorsqu'elles passaient par le Méridien. Mais une extrême patience leur ayant fait surmonter tous les obstacles, ils se disposaient à retourner à Quito pour les observations astronomiques qu'il fallait faire à l'autre bout de la Méridienne, vers le Nord, & qui devaient terminer l'ouvrage, lorsque Don George Juan, & Don Antoine d'Ulloa furent appelés à Lima, pour veiller à la défense des côtes contre les Escadres d'Angleterre. Les observations furent achevées, dans leur absence, par les Académiciens Français, dont le récit va succéder à celui des Mathématiciens Espagnols.

« Nous partîmes de Quito, dit M. de la Con-
 damine, pour travailler sérieusement à la me-
 sure des triangles de la Méridienne. Nous
 montâmes d'abord sur le Pichincha, M. Bou-
 guer & moi, & nous allâmes nous établir près
 du signal, que j'y avais placé depuis près d'un
 an, 971 toises au-dessus de Quito. Le sol de
 cette Ville est déjà élevé sur le niveau de la
 mer de 1460 toises, c'est-à-dire, plus que le
 Canigou & le pic du Midi, les plus hautes
 montagnes des Pyrénées. La hauteur absolue
 de notre poste était donc de 2430 toises ou
 d'une bonne lieue, c'est-à-dire pour donner
 une idée

une idée sensible de cette prodigieuse élévation, que si la pente du terrain était distribuée en marches d'un demi-pied chacune, il y aurait 29160 marches à monter depuis la mer jusqu'au sommet de Pichincha. Don Antoine d'Ulloa, en montant avec nous, tomba en faiblesse, & fut obligé de se faire porter dans une grotte voisine, où il passa la nuit.

~~_____~~
Pérou.

Notre habitation était une hutte, dont le faite, soutenu par deux fourchons, avait un peu plus de six pieds de hauteur. Quelques perches, inclinées à droite & à gauche, & dont une des extrémités portait à terre, tandis que l'autre était appuyée sur le comble, composaient la charpente du toit & servait en même-temps de murailles. Le tout était couvert d'une espèce de jonc délié, qui croît sur la plupart des montagnes du pays. Tel fut notre premier Observatoire, & notre première habitation sur le Pichincha. Comme je prévoyais les difficultés de la construction, toute simple qu'elle devait être, je m'y étais pris de longue main : mais je ne m'attendais pas que cinq mois après avoir payé les matériaux & la main d'œuvre, je ne trouverais encore rien de commencé, & que je me verrais obligé de contraindre judiciairement

Pérou.

ment les gens avec qui j'avais fait le marché.
 Notre baraque occupait toute la largeur de
 l'espace qu'on avait pu lui ménager, en appla-
 nissant une crête sablonneuse qui se terminait
 à mon signal : le terrain était si escarpé, de
 part & d'autre, qu'à peine avait-on pu conser-
 ver un étroit sentier d'un seul côté, pour pas-
 ser derrière notre case. Sans entrer dans le dé-
 tail des incommodités que nous éprouvâmes
 dans ce poste, je me contenterai de faire les
 remarques suivantes. Notre toit, presque tou-
 tes les nuits, était enféveli sous les neiges.
 Nous y ressentîmes un froid extrême, nous le
 jugions même plus grand par ses effets, qu'il
 ne nous était indiqué par un thermomètre de
 M. de Réaumur, que j'avais porté, & que je
 ne manquais pas de consulter tous les jours,
 matin & soir. Je ne le vis jamais, au lever
 du Soleil, descendre tout-à-fait jusqu'à cinq
 degrés au-dessous du terme de la glace : il est
 vrai qu'il était à l'abri de la neige & du vent
 & adossé à notre cabane; que celle-ci était
 continuellement échauffée par la présence de
 quatre, quelquefois cinq ou six personnes, &
 que nous avions des brafiers allumés. Rarement
 cette partie du sommet de Pichincha, plus
 Orientale que la bouche du volcan, est tout-

à-fait dépouillée de neige. Aussi sa hauteur
 est-elle à-peu-près celle où la neige ne
 fond jamais dans les autres montagnes plus éle-
 vées, ce qui rend leurs sommets inaccessibles.
 Personne, que je sache, n'avait vu avant nous
 le mercure, dans le baromètre, au-dessous de
 seize pouces, c'est-à-dire, douze pouces plus
 bas qu'au niveau de la mer; en sorte que l'air
 que nous respirions était dilaté, près de moi-
 tié plus que n'est celui de France, quand le
 baromètre y monte à 29 pouces. Cependant
 je ne ressentis, en mon particulier, aucune dif-
 ficulté de respiration. Quant aux affections scor-
 butiques, dont M. Bouguer fait mention, &
 qui désignent apparemment la disposition pro-
 chaine à saigner des gencives, dont je fus alors
 incommodé, je ne crois pas devoir l'attribuer
 au froid de Pichincha, n'ayant rien éprouvé
 de pareil en d'autres postes aussi élevés,
 & le même accident m'ayant repris cinq ans
 après au Cotchesqui, dont le climat est tem-
 péré.

J'avais porté une pendule, & fait faire les
 piliers qui soutenaient la case, sur-tout celui
 du fonds assez solide, pour y suspendre cette
 horloge. Nous parvîmes à la régler, & par ce
 moyen à faire l'expérience du pendule simple,

Pérou.

» à la plus grande hauteur où jamais elle eut été
 » faite. Nous passâmes en ce lieu trois semaines,
 » sans pouvoir achever d'y prendre nos angles,
 » parce qu'un signal, qu'on avait voulu porter
 » trop loin du côté du Sud, ne put être aperçu,
 » & qu'il arriva quelques accidens à d'autres.

» La montagne de Pichincha, comme la plu-
 » part de celles dont l'accès est fort difficile,
 » passe, dans le pays, pour être riche en mines
 » d'or ; & de plus, suivant une tradition fort
 » accréditée, les Américains, sujets d'Atahualpa,
 » Roi de Quito, au temps de la conquête, y en-
 » fouirent une grande partie des trésors, qu'ils
 » apportaient de toutes parts, pour la rançon
 » de leur maître, lorsqu'ils apprirent sa fin tra-
 » gique. Pendant que nous étions campés dans
 » ce lieu, deux particuliers de Quito, de la con-
 » naissance de Don Antoine d'Ulloa, qui parta-
 » geait notre travail, eurent la curiosité, peut-
 » être au nom de toute la Ville, de savoir ce
 » que nous faisons si long-temps dans la moyenne
 » région de l'air. Leurs mules les conduisirent au
 » pied du rocher, où nous avions élu notre do-
 » micile ; mais il leur restait à franchir deux
 » cens toises de hauteur perpendiculaire, que
 » l'on ne pouvait monter qu'en s'aidant des pieds
 » & des mains, & même en quelques endroits,

qu'avec danger. Une partie du chemin était un
 sable mouvant, qui s'éboulait sous les pieds,
 & où l'on reculait souvent au-lieu d'avancer.
 Heureusement pour eux, il ne faisait ni pluie
 ni brouillard. Cependant nous les vîmes plu-
 sieurs fois abandonner la partie. Enfin à l'envi
 l'un de l'autre, aidés par nos Péruviens, ils
 firent de nouveaux efforts & parvinrent à notre
 poste, après avoir mis plus de deux heures
 à l'escalader. Nous les reçûmes agréablement;
 nous leur fîmes part de toutes nos richesses.
 Ils nous trouverent mieux pourvus de neige
 que d'eau. On fit grand feu pour les faire boire
 à la glace. ils passerent avec nous une partie
 de la journée, & reprirent au soir le chemin
 de Quito, où nous avons depuis conservé la
 réputation d'hommes fort extraordinaires.

Pérou.

Tandis que nous observions à Pichincha,
 M. Godin & Don George Juan étaient à huit
 lieues de nous, sur une montagne moins haute,
 nommée *Pamba-marca*. Nous pouvions nous
 voir distinctement, avec de longues lunettes,
 & même avec celles de nos quarts de cercle;
 mais il fallait deux jours au moins à un exprès
 pour porter une lettre d'un poste à l'autre.
 M. Godin essaya vainement de faire, au *Pamba-*
marca, l'expérience du son; il ne put entendre
 le bruit d'un canon de neuf livres de balles.

Pérou.

» qu'il avait fait placer sur une petite montagne
 » voisine de Quito dont il était éloigné de dix
 » neuf mille toises.

» La santé de M. Bouguer était altérée. Il avait
 » besoin de repos. Nous descendîmes le six de
 » Septembre à Quito, où M. Godin se rendit
 » aussi. Nous y observâmes tous ensemble l'éclipse
 » du 8 du même mois. Avant que de retourner
 » à notre première tâche du Pichincha, j'allai
 » faire une course à quelques lieues au Sud-Est
 » de Quito, pour chercher un endroit propre à
 » placer un signal, qui devait être aperçu de
 » fort loin. Je réussis à le rendre visible, en le
 » faisant blanchir de chaux. Le lieu se nomme
 » *Changaili*, & ce signal est le seul, hors ceux
 » qui ont terminé nos bases, qui ait été placé
 » en rase campagne.

» Le 12 de Septembre, en revenant de recon-
 » naître le terrain sur le volcan nommé *Sinchou-*
 » *lagoa*, je fus surpris, en pleine campagne,
 » d'un violent orage, mêlé de tonnerre & d'é-
 » clairs, accompagné d'une grêle, la plus grosse
 » que j'aie vue de ma vie. On juge bien que
 » je n'eus pas la commodité d'en mesurer le
 » diamètre; je n'étais occupé qu'à trouver le
 » moyen de garantir ma tête; un grand chapeau
 » à l'Espagnole n'eut pas suffi, sans un mouchoir
 » que je mis dessous pour amortir l'impression

DES VOYAGES. 295

Pérou.

des coups que je recevais. Les grains dont plusieurs approchaient de la grosseur d'une noix, me causaient de la douleur à travers des gants fort épais. J'avais le vent en face, & la vitesse de ma mule augmentait la force du choc. Je fus obligé, plusieurs fois, de tourner bride. L'instinct de cet animal le portait à présenter le dos au vent, & à suivre sa direction, comme un vaisseau fuit vent arriere en cédant à l'orage.

Nous remontâmes, quelques jours après; sur le Pichincha, M. Bouguer & moi, non à notre premier poste, mais à un autre beaucoup moins élevé, d'où l'on voyait Quito, que nous liâmes à nos triangles. Le mauvais temps y rendit inutile notre troisième tentative, pour observer l'Equinoxe par la méthode de M. Bouguer. Rebutés des incommodités de notre ancien signal de Pichincha, nous en plaçâmes un autre dans un endroit plus commode, 210 toises plus bas que le premier. Ce fut là que nous reçûmes, le 13 de Septembre, la première nouvelle des ordres du Roi, par lesquels nous étions dispensés de la mesure de l'Equateur, qui jusqu'alors avait fait partie de notre projet, ainsi que celle du Méridien.

Le changement du signal de Pichincha nous obligeait à reprendre de nouveaux angles. Les

Pérou,

» difficultés que nous rencontrâmes à placer sur
 » la montagne de Cota-catché, vers le Nord,
 » un signal qui devint inutile, durèrent pres-
 » que tout le mois d'Octobre. Il en naquit d'au-
 » tres, que le cours du temps multiplia. On ne
 » peut les concevoir, sans connaître la nature
 » du Pays de Quito. Le terrain, peuplé & cul-
 » tivé dans son étendue, est un vallon situé
 » entre deux chaînes parallèles de haute monta-
 » gnes, qui font partie de la Cordeliere. Leurs
 » cimes se perdent dans les nues, & presque
 » toutes sont couvertes de masses énormes d'une
 » neige aussi ancienne que le monde. De plu-
 » sieurs de ces sommets, en partie écroulés, on
 » voit sortir encore des tourbillons de fumée
 » & de flamme, du sein même de la neige.
 » Tels sont les sommets tronqués de Cotopaxi,
 » de Tonguraga, & du Sangai. La plupart
 » des autres ont été des volcans autrefois, ou
 » vraisemblablement le deviendront. L'histoire
 » ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions,
 » que depuis la découverte de l'Amérique; mais
 » les pierres ponce, les matieres calcinées qui
 » les parsement, & les traces visibles de la
 » flamme, sont des témoignages authentiques de
 » leur embrasement. Quant à leur prodigieuse
 » élévation, ce n'est pas sans raison qu'un Auteur
 » Espagnol avance que les montagnes d'Amérique

font, à l'égard de celles de l'Europe, ce que
font les clochers de nos Villes, comparés aux
maisons ordinaires.

Pérou.

La hauteur moyenne du vallon, où sont
situées les Villes de Quito, Cuença, Rio-
bamba, Latacunga, la Ville d'Ibarra, & quan-
tité de Bourgades & de Villages, est de 15
à 16 cens toises au-dessus de la mer : c'est-
à-dire qu'elle excède celle des plus hautes
montagnes des Pyrénées ; & ce sol sert de
base à des montagnes une fois aussi élevées.
Le Cayamburo, situé sous l'Équateur même,
l'Antifona, qui n'en est éloigné que de cinq
lieues vers le Sud, ont plus de 3000 toises,
à compter du niveau de la mer, & le Chim-
borazo, haut de 3220 toises, surpasse de plus
d'un tiers le Pic de Ténériffe, la plus haute
montagne de l'ancien hémisphère. La seule
partie du Chimborazo, toujours couverte de
neige, a 800 toises de hauteur perpendicu-
laire. Le Pichincha & le Coraçon, sur le som-
met desquels nous avons porté des Baromètres,
n'ont que 2430 & 2470 toises de hauteur
absolue, & c'est la plus grande où l'on ait
jamais monté. La neige permanente a rendu
jusqu'ici les plus hauts sommets inaccessibles.
Depuis ce terme, qui est celui où la neige ne
fond plus, même dans la Zone-Torride, on ne

Pérou.

» voit gueres , en descendant jusqu'à 100 ou 150
 » toises , que des rochers nus, ou des sables
 » arides. Plus bas, on commence à voir quelques
 » mousses , qui tapissent les rochers , diverses
 » espèces de bruyeres , qui, bien que vertes &
 » mouillées , font un feu clair , & nous ont été
 » souvent d'un grand secours ; des mottes arron-
 » dies de terre spongieuse , où sont plaquées de
 » petites plantes radiées & étoilées , dont les
 » pétales sont semblables aux feuilles de l'if , &
 » quelques autres plantes. Dans tout cet espace ,
 » la neige n'est que passagere ; mais elle s'y
 » conserve quelquefois des semaines & des mois
 » entiers. Plus bas encore , & dans une autre
 » Zone d'environ 300 toises de hauteur , le terrain
 » est communément couvert d'une sorte de *gramen*
 » délié , qui s'éleve jusqu'à un pied & demi ou
 » deux pieds , & qui se nomme *uchuc* en langue
 » Péruvienne. Cette espèce de foin ou de paille ,
 » comme on la nomme dans le Pays , est le ca-
 » ractere propre qui distingue les montagnes que
 » les Espagnols nomment *Paramos*. Enfin descen-
 » dant encore plus bas , jusqu'à la hauteur d'en-
 » viron deux mille toises au -dessus du niveau de
 » la mer , j'ai vu neiger quelquefois , & d'autre-
 » fois pleuvoir. On sent bien que la diverse
 » nature du sol , sa différente exposition , les
 » vents , la saison , & plusieurs circonstances phy-

siques, doivent faire varier plus ou moins les limites qu'on vient d'assigner à ces différens étages. Pérou.

« Si l'on continue de descendre, après le terme qu'on vient d'indiquer, il se trouve des arbuſtes : & plus bas, on ne rencontre plus que des bois, dans les terrains non défrichés, tels que les deux côtés extérieurs de la double chaîne de montagnes, entre lesquelles serpente le vallon qui fait la partie habitée & cultivée de la Province de Quito. Au-dehors, de part & d'autre de la Cordeliere, tout est couvert de vastes forêts, qui s'étendent vers l'Ouest jusqu'à la mer du Sud, à quarante lieues de distance, & vers l'Est, dans tout l'intérieur d'un continent de sept à huit cens lieues, le long de la riviere des Amazones, jusqu'à la Guyane & au Brésil.

« La hauteur du sol de Quito, est celle où la température de l'air est la plus agréable. Le thermomètre y marque communément 14 à 15 degrés au-dessus du terme de la glace, connu à Paris, dans les beaux jours du Printemps, & ne varie que fort peu. En montant ou descendant, on est sûr de faire descendre ou monter le thermomètre, & de remonter successivement la température de tous les divers climats, depuis cinq degrés au-dessous de la

Pérou.

» congelation, ou plus, jusqu'à vingt-huit ou
 » vingt-neuf au-dessus. Quant au baromètre, sa
 » hauteur moyenne à Quito, est de vingt pouces
 » une ligne, & ses plus grandes variations ne
 » vont point à une ligne & demie : elles sont
 » ordinairement d'une ligne $\frac{1}{4}$ par jour, & se
 » font assez régulièrement à des heures réglées.

» Les deux chaînes de montagnes, qui bordent
 » le vallon de Quito, s'étendent à-peu-près du
 » Nord au Sud : cette situation était favorable
 » pour la mesure de la Méridienne : elle offrait
 » alternativement, sur l'une & l'autre chaîne, des
 » points d'appui, pour terminer les triangles. La
 » plus grande difficulté consistait à choisir les lieux
 » commodes, pour y placer des signaux. Les
 » pointes les plus élevées, étaient ensevelies, les
 » unes sous la neige, les autres souvent plongées
 » dans des nuages qui en dérobaient la vue. Plus
 » bas, les signaux, vus de loin, se proje-
 » taient sur le terrain, & devenaient très-diffi-
 » ciles à reconnaître de loin. D'ailleurs, non-
 » seulement il n'y avait point de chemin tracé,
 » qui conduisît d'un signal à l'autre, mais il fal-
 » lait souvent traverser, par de longs détours,
 » des ravines formées par les torrens de pluie &
 » de neige fondue, creusées quelquefois de
 » soixante ou quatre-vingt toises de profondeur.
 » On conçoit les difficultés & la lenteur de la

marche, quand il fallait transporter d'une sta-
 tion à l'autre, des quarts de cercle de deux
 ou trois pieds de rayon, avec tout ce qui était
 nécessaire pour s'établir dans des lieux d'un
 accès difficile, & quelquefois y séjourner des
 mois entiers. Souvent les guides Américains
 prenaient la fuite en chemin, ou sur le sommet
 de la montagne où l'on était campé, & plu-
 sieurs jours se passaient, avant qu'ils pussent
 être remplacés. L'autorité des Gouverneurs Es-
 pagnols, celle des Curés & des Caciques,
 enfin un salaire double, triple, quadruple, ne
 suffisaient pas pour faire trouver des guides,
 des muletiers & des porte-faix, ni même pour
 retenir ceux qui s'étaient offerts volontairement.
 Un des obstacles les plus rebutans, était la
 chute fréquente & l'enlèvement des signaux qui
 terminaient les triangles. En France, les clo-
 chers, les moulins, les tours, les châteaux,
 les arbres isolés, & placés dans un lieu re-
 marquable, offrent aux Observateurs une in-
 finité de points, dont ils ont le choix; mais,
 dans un pays si différent de l'Europe, & sans
 aucun point précis, on était obligé de créer,
 en quelque sorte, des objets distincts, pour
 former les triangles. D'abord on posa des pyra-
 mides, de trois ou quatre longues tiges d'une
 espèce d'aloës, dont le bois était fort léger,

Pérou.

» & cependant d'une assez grande résistance. On
 » faisait garnir de paille ou de natte la partie
 » supérieure de ces pyramides, quelquefois d'une
 » toile de coton fort claire, qui se fabrique dans
 » le pays, & d'autres fois d'une couche de chaux.
 » Au-dessous de cette espèce de pavillon, on
 » laissait assez d'espace pour placer & manier un
 » quart de cercle; mais, après plusieurs jours, &
 » quelquefois plusieurs semaines de pluie & de
 » brouillard, lorsque l'horizon s'éclaircissait, & que
 » les sommets des montagnes se montrant à dé-
 » couvert, semblaient inciter à prendre les angles,
 » souvent à l'instant même où l'on était prêt de
 » recueillir le fruit d'une longue attente, on
 » avait le déplaisir de voir disparaître les signaux,
 » tantôt enlevés par les ouragans, & tantôt volés.
 » Des pâtres Américains s'emparaient des perches,
 » des cordes, des piquets, dont le transport
 » avait coûté beaucoup de temps & de peine. Il
 » se passait quelquefois huit & quinze jours, avant
 » que le dommage pût être réparé. Ensuite il fal-
 » lait attendre des semaines entières dans la neige
 » & dans les frimats, un autre moment favorable
 » pour les opérations. Le seul signal de Pamba-
 » marca fut réparé jusqu'à sept fois.

» Vers le commencement de cette année,
 » M. Godin imagina le premier un expédient
 » simple & commode, pour rendre tout-à-la-fois

les signaux faciles à construire , & très-aisés à
 distinguer dans l'éloignement , ce fut de pren-
 dre pour signaux , les tentes même , ou
 d'autres semblables à celles où l'on campait.
 Chaque Académicien avait une grande tente ,
 & les Mathématiciens Espagnols avaient aussi
 les leurs : on avait d'ailleurs trois canon-
 nières. MM. Virguin & des Odonnais pré-
 cédaient , & faisaient placer celles-ci alterna-
 tivement , sur les deux chaînes de la Cordelière ,
 aux points désignés , conformément au projet
 des triangles. Ils laissaient un Américain pour
 les garder. On était dans la saison des pluies. Ce
 temps avait été employé l'année précédente , à
 reconnaître le terrain de la Méridienne , & sui-
 vant le conseil des gens mêmes du pays , on
 ne pouvait penser alors à monter sur les mon-
 tagnes ; mais on avait appris , par l'expérience ,
 que , dans la Province de Quito , les beaux
 jours étaient seulement plus rares pendant la
 saison qu'on y nomme l'hiver , depuis Novem-
 bre jusqu'en Mai , & que , dans le reste de l'an-
 née , qui porte le nom d'été , il ne laissait pas
 de pleuvoir quelquefois plusieurs jours de suite.
 Lorsqu'on s'en fut apperçu , toutes les saisons
 furent égales , & la diversité des temps n'inter-
 rompit plus le cours des opérations. »

On avait été retenu tout le mois de Janvier

Pérou.

& la moitié de Février, aux premiers signaux des environs de la base, & à ceux de Pamba-Marca, de Tanlagoa & du Changaili. Le Copaxi & le Coraçon devinrent ensuite le champ des opérations. Mêmes embarras & mêmes souffrances. Le 9 d'Août, MM. Bouguer & de la Condamine, toujours accompagnés de Don Antoine d'Ulloa, acheverent de prendre leurs angles au Coraçon, après avoir passé 28 jours sur cette montagne. Dans le reste du mois, ils finirent ceux du Papaourcou, du Pouca-Ouaïcou & du Milin. Le 16, les deux Académiciens Français étant partis seuls de la ferme d'Ilitiou, après avoir fait prendre le devant à tout leur bagage, jugerent que le porteur de la tente, sous laquelle ils devaient camper, ne pouvait arriver, avant la nuit, au signal. Ils chercherent vainement une grotte. La nuit les surprit en plein champ, au pied de la montagne, & dans une lande très-froide, où la nécessité les contraignit d'attendre le jour. Leurs selles leur servirent de chevet, le manteau de M. Bouguer, de marelas & de couverture. Une cappe de tafferis usé, dont M. de la Condamine s'était heureusement pourvu, devint un pavillon, soutenu sur leurs couteaux de chasse, & leur fournit un abri contre le verglas, qui tomba toute la nuit. Au jour, ils se trouverent enveloppés d'un brouillard si épais, qu'ils se perdirent

se perdirent en cherchant leurs mules. M. Bouguer ne put même rejoindre la sienne. A peine, à dix heures & demie, le temps était-il assez éclairé, pour voir à se conduire. Dans la station du Contour - Palti, sur le Chimborazo, ils eurent à redouter les éboulemens des grosses masses de neige, incorporées & durcies avec le sable, qu'ils avaient prises d'abord pour des bancs de rochers. Elles se détachaient du sommet de la montagne, & se précipitaient dans ces profondes crevasses, entre lesquelles leur tente était placée. Ils étaient souvent réveillés par ce bruit, que les échos redoublaient, & qui semblait encore s'accroître dans le silence de la nuit. Au Choujai, où ils passerent quarante jours, M. de la Condamine, logé dans la tente même qui servait de signal, avait, pendant la nuit, le terrible spectacle du volcan de Sangai. Tout un côté de la montagne paraissait en feu, comme la bouche même du volcan; il en découlait un torrent de soufre & de bitume enflammé, qui s'est creusé un lit au milieu de la neige, dont le foyer ardent du sommet, est sans cesse couronné. Le torrent porte ses flots dans la rivière d'Upano, où il fait mourir le poisson à une grande distance. Le bruit du volcan se fait entendre à Guayaquil, qui en est éloigné de plus de quarante lieues, en droite ligne.

Pérou.

Sur une des pointes de l'Assuay, qu'on nomme Sinaçahouan, & qui n'est inférieure au Pichincha; que de 90 toises, le temps se trouva clair & serein le 27 Avril, à l'arrivée de M. de la Condamine. Il y découvrait un très-bel horizon, précisément entre deux chaînes de la Cordeliere qui fuyaient à perte de vue au Nord & au Sud. Le Cotopaxi s'y faisait distinguer à 50 lieues de distance. Les montagnes intermédiaires, & sur-tout les vallons voisins, s'offraient à vol d'oiseau comme sur une Carte topographique. Insensiblement la plaine se couvrit d'une vapeur légère. On n'aperçut plus les objets qu'à travers un voile transparent, qui ne laissait paraître distinctement que les plus hauts sommets des montagnes. Bientôt M. de la Condamine, seul alors, fut enveloppé de nuages, & ses instrumens lui devinrent inutiles. Il passa tout le jour & la nuit suivante sous une tente sans murs. Le 28, M. Bouguer l'ayant rejoint avec Don d'Ulloa, la tente fut placée quelques toises plus bas, pour la mettre un peu à l'abri d'un vent très-froid, qui souffle toujours sur ce Paramo. Précaution inutile : la nuit du 29 au 30, vers les deux heures du matin, il s'éleva un orage, mêlé de neige, de grêle & de tonnerre. Les trois Associés furent réveillés par un bruit affreux. La plupart des piquets étaient arrachés. Les quartiers de roches, qui avaient servi à les assurer,

roulaient les uns sur les autres. Les murailles de la tente, déchirées & roides de verglas, ainsi que les attaches rompues & agitées d'un vent furieux, battaient contre les mâts & la traverse, & menaçaient les trois Mathématiciens de les couvrir de leurs débris. Ils se leverent avec précipitation. Nul secours de la part de leur cortège d'Américains, qui était demeuré dans une grotte assez éloignée. Enfin, à la lueur des éclairs, ils réussirent à prévenir le mal le plus pressant, qui était la chute de la tente, où le vent & la neige pénétraient de toutes parts. Le lendemain, ils en firent dresser une autre, plus bas & plus à l'abri; mais les nuits suivantes n'en furent pas plus tranquilles. Trois tentes montées successivement, avec la peine qu'on peut s'imaginer, sur un terrain de sable & de roche, eurent toutes le même sort. Les Américains, las de racler & de secouer la neige, dont elles se couvraient continuellement, prirent tous la fuite, les uns après les autres. Les chevaux & les mules, qu'on laissait aller, suivant l'usage du Pays, pour chercher leur pâture, se retirèrent par instinct dans le fond des ravines. Un cheval fut trouvé noyé dans un torrent, où le vent l'avait sans doute précipité. M. Godin & Don George Juan, qui observaient, d'un autre côté, sur la même montagne, ne souffrirent gueres moins, quoique

Pérou.

Pérou.

campés dans un lieu plus bas. Cependant on acheva le 7 de Mai, de prendre tous les angles, dans cette pénible station, & l'on se rendit le même jour à Cagnar, gros Bourg peuplé d'Espagnols, à cinq lieues au Sud de l'Assuay. En voyant de loin les nuages, les tonnerres & les éclairs qui avaient duré plusieurs jours, & la neige qui était tombée sans relâche sur la cime de la montagne, les habitans du canton avaient jugé que tous les Mathématiciens y avaient péri. Ce n'était pas la première fois qu'on en avait fait courir le bruit, & dans cette occasion, on fit pour eux des prières publiques à Cagnar.

Mais souvenons-nous que l'objet de cet article n'est pas de les suivre dans toutes leurs stations, & qu'il suffit d'avoir représenté une partie des obstacles qu'ils eurent presque sans cesse à combattre. On a déjà dit que depuis le commencement d'Août 1737, jusqu'à la fin de Juillet 1739, la compagnie de MM. Bouguer & de la Condamine habita sur trente-cinq différentes montagnes, & celle de M. Godin sur trente-deux.

Dès l'année 1735, avant le départ des Académiciens, M. de la Condamine avait proposé de fixer les deux termes de la base fondamentale des opérations qu'ils allaient faire au Pérou, par deux monumens durables, tels que deux colom-

nes, obélisques, ou pyramides, dont l'usage serait expliqué par une inscription. Le projet fut approuvé de l'Académie des Sciences. Celle des Belles-Lettres rédigea l'inscription. On eut pour but de n'y rien insérer qui pût déplaire à la nation Espagnole, ou blesser les droits légitimes du Souverain, dans les Etats & sous la protection duquel on avait choisi le champ du travail. Nous la donnons ici telle qu'elle fut d'abord gravée (a), c'est-à-dire avec quelques changemens

Pérou,

(a)

Auspiciis

PHILIPPI V, Hispaniar. & Indiar. Regis Catholici,
 Promovente regia Scientiar. Academia Paris.
 Faventibus.

Emin. Herc. de Fleury, Sacræ Rom. Eccl. Cardinali,
 Supremo (Europa plaudente) Galliar. Administro,
 Cels. Joann. Fred. Phéliepeaux, Com. de Maurepas,
 Regi Fr. à rebus maritimis, &c. Omnigenæ eruditionis
 Mæcenate ;

Lud. Godin, Pet. Bouguer. Car. Maria de la
 Condamine.

Ejusdem Academiæ socii,

LUD. XV, Regis Christianissimi, jussu & munificentia
 In Peruviam missi,

Ad metiendos in Æquinoctiali plaga terrestres gradus,

Pérou.

relatifs à des circonstances qu'on n'avait pu prévoir. Les Académiciens partirent; ils exécutèrent glorieusement leur entreprise, & M. de la Condamine prit, avec le consentement de ses Associés, la commission d'élever le monument, dans la plaine d'Yaruqui, où l'on a vu que la base avait été mesurée.

Son premier soin, lorsqu'il vit cette mesure achevée, fut de constater inviolablement les deux termes. Dans cette vue, il fit transporter à cha-

Quò vera telluris figura certiùs innotesceret :

(*Assistentibus, ex mandato Maj. Cath. Georgio Juan ;
& Antonio de Ulloa navis bellicæ Vice - Præfedis.*)

Solo ad perticam libellamque explorato ,

In hac Yaruqueenfi planitie ,

Distanciam horizontalem intra hujus & alterius obelisci axes

6272 hexapedarum Paris. pedum 4; poll. 7.

Ex quâ elicietur basis 1. Trianguli latus, operis fundamentum ,

In linea quæ { A borea Occidentem } Versus grad. 19', 25' $\frac{1}{2}$
excurrit { Ab austro Orientem }

Statuere.

Ann. Christi. M. DCC. XXXVI. M. Novembri.

Meta { Australis.
Borealis.

que extrémité une meule de moulin. Il fit creuser le sol, & enterrer les meules; de sorte que les deux jalons, qui terminaient la distance mesurée, occupaient les centres vides de ces pierres. On n'eut pas besoin, dit-il, de méditer beaucoup sur la matière & la forme qui convenaient le mieux à un monument simple & durable, propre à constater, sans équivoque, les deux termes de la base. Quant à la forme, la plus avantageuse était la pyramide; & la plus simple de toutes les pyramides, était un tétraèdre. Mais, comme il convenait d'orienter l'édifice par rapport aux régions du monde, il se détermina, par cette raison, à donner quatre faces aux pyramides, sans compter celle de leur base. Ce qui rendait d'ailleurs la construction plus facile. L'inscription, posée sur une face inclinée, eut présenté un aspect désagréable; elle eut été moins aisée à lire, & trop exposée aux injures de l'air: il fallait donc un socle ou pied d'estal, assez haut pour porter l'inscription. Quant à la matière, il n'y avait point à choisir; la terre n'aurait point eu assez de solidité. Comme la carrière des pierres de taille la plus voisine était au de-là de Quito à 6 ou 7 lieues de distance, on n'eut pas d'autres parti à prendre que de tirer, des ravines les plus proches, des pierres dures, & des quartiers de roche pour le massif

Pérou,

intérieur de l'ouvrage, sauf à le revêtir extérieurement de briques. Enfin le temps, le lieu, les circonstances, demandaient que les pyramides fussent à-peu-près telles qu'elles sont ici représentées.

M. de la Condamine fit marché pour les pierres. Elles ne pouvaient être transportées qu'à dos de mulet, seule voiture que le pays permette; & cette seule opération demandait plusieurs mois de travail. Il donna les ordres nécessaires pour faire mouler & cuire les briques sur le lieu même. Quoique les bâtimens ordinaires, dans l'Amérique Espagnole, ne soient composés que de grosses masses de terre pêtée, & séchée au Soleil, on ne laisse pas d'y faire aussi des briques à la manière de l'Europe: le seul changement fut d'en faire le moule d'une plus grande proportion, afin que, ne pouvant servir à toute autre fabrique, on ne fût pas tenté de dégrader ce monument pour les prendre. La chaux fut apportée de Cayambé, à dix lieues de Quito, vers l'Orient, comme la meilleure du pays.

L'aveu du Souverain, ou de ceux qui le représentent, étant nécessaire pour ériger un monument public dans une terre étrangère, M. de la Condamine jugea qu'il était temps de régler, avec ses Associés, les termes de l'inscription;

pour la communiquer à l'Audience Royale de Quito, qui rend ses Arrêts au nom de Sa Majesté Catholique, comme toutes les Cours Souveraines d'Espagne. Il la mit au net, de concert avec M. Bouguer, & obtint de l'Audience Royale la permission de la placer.

Pérou.

Les fondemens des pyramides étaient posés : M. de la Condamine pressa vivement le reste de l'édifice. Il eut à vaincre de nouveaux obstacles, de la part du terrain, qui étant inégal & sablonneux, le força de recourir aux pilotis ; de celle des ouvriers Péruviens, également maladroits & paresseux ; & sur-tout le manque d'eau, pour éteindre la chaux & détremper le mortier, qui le mit dans la nécessité d'en faire amener par un lit creusé en pente douce, jusqu'au liége du travail. Ces embarras regardaient la construction, & sur-tout celle de la pyramide boréale, mais ils augmentèrent beaucoup, lorsqu'il fallut trouver des pierres propres aux inscriptions, les tailler, les tirer de quatre cens pieds de profondeur, les graver, & les transporter au lieu de leur destination. Celles qu'il avait déjà reconnues, & sur lesquelles on comptait, avaient été enlevées ou brisées par les crues d'eau. Il parcourut dans un grand espace, les lits de tous les tortens & de tous les ravins, pour trouver de quoi former deux tables, de la

Pérou.

grandeur qui convenait à ses vues. Lorsqu'elles furent trouvées, il fit faire, à Quito, les instrumens nécessaires; & quoique muni des ordres du Président, du Corrégidor, & des Alcades, il eut beaucoup de peine à rassembler les tailleurs de pierre. A mesure qu'ils désertaient avec les outils, il en renvoyait d'autres à leur place. Un travail, pour lequel ils étaient payés à la journée, ne laissait pas de leur paraître insupportable par sa lenteur. Aussi les pics les mieux acérés s'émousaient-ils, ou se brisaient au premier coup. Il fallait continuellement les rapporter à Quito, pour les réparer. M. de la Condamine avait un homme gagé, dont ces voyages étaient l'unique fonction.

Les pierres ayant été dégrossies, il fut question de les polir. On n'imagina point d'autre moyen, que de frotter, l'une sur l'autre, les faces destinées à recevoir l'Inscription. Elle venait d'être arrêtée, entre les trois Académiciens. Il restait à faire graver les lettres; opération qui avait déjà paru fort difficile à Quito, pour une autre Inscription, qui contenait le résultat de toutes les observations & la longueur du pendule. Les deux pierres avaient été taillées, sculptées, polies, dans le fond même de la ravine où elles avaient été trouvées; l'Inscription y fut gravée aussi, à la réserve de ce qui regardait les deux

DES VOYAGES. 315

Officiers Espagnols, qui fut laissé en blanc. En-
 suite les pierres furent enlevées avec un engin,
 fixé dans la plaine, au bord d'une cavée de 60
 toises de profondeur. Mais les cables étant de
 cuir, comme les cordes du Pays, une pluie
 abondante, qui retarda le travail, alongea telle-
 ment les torons, qu'ils se rompirent; & l'une
 des pierres, retombant au fond de la ravine, y
 fut brisée en mille pièces. Ainsi les peines de
 six mois furent perdues en un instant. Heureuse-
 ment M. de Morainville trouva une autre pierre,
 & le dommage fut réparé.

~~_____~~
 Pérou.

Enfin les pyramides étaient achevées, & M. de
 la Condamine attendait que les pierres qui por-
 taient l'Inscription, fussent en place, pour en
 faire dresser un Procès-verbal, auquel il vou-
 lait joindre le dessein des pyramides, avec une
 copie figurée de l'Inscription, & présenter le tout
 à l'Audience Royale, lorsque l'énoncé de cette
 Inscription excita un assez long procès entre les
 deux Officiers Espagnols & les Académiciens de
 Paris. Les premiers se plaignaient qu'on ne fît
 pas d'eux une mention convenable, & prétendaient
 de plus que cette Inscription blessait les droits
 & l'honneur de la Couronne d'Espagne. Le
 procès dura deux ans. M. de la Condamine finit
 par le gagner pleinement à l'Audience. Mais
 comme il était difficile que des Français eussent

Pérou.

plus de crédit en Espagne que des Espagnols, on apprit bientôt qu'on avait expédié de Madrid des ordres pour la démolition des pyramides. Il est vrai que ces ordres furent révoqués peu de temps après. Mais, avant que la révocation fût arrivée, ils étaient exécutés; & une vaine jalousie nationale détruisit ce beau monument d'une si belle entreprise; ces pyramides, ouvrage de tant de soins, & qu'il serait difficile de rétablir avec la même justesse dans les dimensions & dans les rapports.

Des mesures prises dans la Zone Torride & dans la Laponie Suédoise, il est résulté que la différence entre le degré du Pérou & celui de la Laponie, est de 800 toises. Or il n'est ni vraisemblable, ni même possible, qu'une différence si considérable puisse être attribuée à une erreur d'observation. Ainsi, ce qu'on cherchait paraît démontré, en partant de ce principe, qui n'est pas contesté, que si les degrés vont en s'allongeant vers les poles, la terre est un sphéroïde aplati.

Retour de
La Condamine par
la riviere
des Amazo-
nes.

Pour terminer cet Article, nous allons maintenant suivre notre Philosophe Voyageur sur la riviere des Amazones, par laquelle il prit sa route pour retourner en Europe. Ce fleuve, le plus grand de tous les fleuves du monde, puisqu'on lui donne 50 lieues de largeur à son embouchure, avait été reconnu, dès l'an 1500.

par Vincent Pinson; & dans le second Voyage de Pizarre au Pérou, quarante ans après, Orellana, un de ses Officiers, qui montait un Brigantin, chargé de chercher des vivres sur la Côte, osa s'abandonner, l'espace de 500 lieues, au cours de l'Amazone & lui donna même son nom, puisque plusieurs Auteurs l'ont appelée depuis l'Orellana : il en sortit par le Cap de Nord. Nous avons donné une idée générale du cours de l'Amazone au second Chapitre de ce Livre, dans la description de l'Audience de Quito; Pays baigné en grande partie par ce fleuve, que les habitans de l'Amérique Méridionale appellent *le Maragnon*. Depuis Orellana, qui périt dans un second Voyage, on fit plusieurs tentatives pour rentrer dans l'Amazone, par une des rivières qui s'y jettent, & en connaître la navigation, que la quantité d'Isles, la rapidité des courans, les fréquens détours du fleuve, & les rochers qui le resserrent en plusieurs endroits, rendent difficile & dangereuse. Les Portugais, rivaux des Espagnols dans les entreprises de ce genre, & dont les possessions dans le Brésil sont voisines de l'embouchure de l'Amazone dans la mer du Nord, la remonterent, en 1637, sous la conduite de Texeyra & dans une flotille de canots, depuis Para, Forteresse Portugaise, jusqu'au lieu où elle commence à être navigable à peu de distance de Quito. La Relation de

Pérou. ce Voyage nous a été transmise par le P. d'Acugna, Jésuite Espagnol, qui accompagna les Portugais, lorsqu'ils retournerent par la même route qu'ils avaient suivie, c'est-à-dire, en descendant l'Amazone qu'ils avaient remontée. Cette Relation fut traduite, dans le siècle dernier, par le Romancier Gomberville, Auteur de Polexandre; car alors nos Littérateurs Français cultivaient la langue Espagnole, comme on étudie aujourd'hui l'Italien & l'Anglais. Nous croyons devoir rapporter quelques endroits de cette Relation qui paraîtront un peu romanesques mais dont le fonds n'est pas moins vrai. « L'Amazone (dit-il) traverse plus de Royaumes que le Gange, l'Eufrate & le Nil. Elle nourrit infiniment plus de peuples, & porte ses eaux douces bien plus loin dans la mer; elle reçoit beaucoup plus de rivières. Si les bords du Gange sont couverts d'un sable doré, ceux de l'Amazone sont chargés d'un sable d'or pur, & ses eaux, creusant ses rives de jour en jour, découvrent par degrés les mines d'or & d'argent que la terre qu'elles baignent cache dans son sein. Enfin les Pays qu'elle traverse sont un paradis terrestre; & si leurs habitans aidaient un peu la Nature, tous les bords d'un si grand fleuve seraient de vastes jardins remplis sans cesse de fleurs & de fruits. Les débordemens de ses eaux fertilisent

pour plus d'une année toutes les terres qu'elle humecte. Elles n'ont pas besoin d'autre amélioration. D'ailleurs toutes les richesses de la Nature se trouvent dans les régions voisines ; une prodigieuse abondance de poissons dans les rivières, mille animaux différens sur les montagnes, un nombre infini de toute sorte d'oiseaux, les arbres toujours chargés de fruits, les champs couverts de moissons, & les entrailles de la terre pleines de pierres précieuses & des plus riches métaux.

 Pérou.

Le P. d'Acugna nous donne le nom de plus de cent-cinquante Nations qui habitent sur les bords de l'Amazone, dans une étendue de 1800 lieues en longueur & dans une circonférence de 4000, en y comprenant les rivières qui se perdent dans ce fleuve. Tous ces Peuples là sont idolâtres & ont à-peu-près les mêmes mœurs, c'est-à-dire, celles des Sauvages. La nation des Topinamboux mérite qu'on en fasse une mention particulière, par les efforts qu'elle a fait pour défendre son indépendance contre la tyrannie des Européens.

Vingt lieues au-dessous de la rivière de Cayary, qui vient du Sud se joindre à l'Amazone, est une Isle de soixante lieues de large, qui doit en avoir plus de deux cens de circuit. On la nomme *Isle des Topinamboux*.

 Topinamboux.

Pérou.

Après la conquête du Brésil, ces Peuples, habitans de la Province de Fernambou, aimant mieux renoncer à toutes leurs possessions que de se soumettre aux Portugais, se bannirent volontairement de leur Patrie. Ils abandonnerent environ quatre-vingt-quatre gros Bourgs où ils étaient établis, sans y laisser une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des Cordelieres : ils traverserent toutes les eaux qui en descendent. Ensuite la nécessité les forçant de se diviser, une partie pénétra jusqu'au Pérou, & s'arrêta dans un établissement Espagnol voisin des sources du Cayary. Mais, après quelque séjour, il arriva qu'un Espagnol fit fouetter un Topinambou pour avoir tué une vache. Cette injure causa tant d'indignation à tous les autres, que, s'étant jettés dans leurs canots, ils descendirent la riviere, jusqu'à la grande Isle qu'ils occupent aujourd'hui.

Ils parlent la langue générale du Brésil, qui s'étend dans toutes les Provinces de cette contrée, jusqu'à celle de Para. Ils raconterent au P. d'Acugna, que leurs Ancêtres, n'ayant pu trouver, en sortant du Brésil, de quoi se nourrir dans les déserts qu'ils eurent à traverser, furent contraints, pendant une marche de plus de neuf cens lieues, de se séparer plusieurs fois, & que ces différens corps peuplerent diverses parties
des

des montagnes du Pérou. Ceux qui étaient descendus jusqu'à la rivière des Amazones, eurent à combattre les Insulaires dont ils prirent la place, & les vainquirent tant de fois, qu'après en avoir détruit une partie, ils forcerent les autres d'aller chercher une retraite dans des terres éloignées.

Les Topinamboux de l'Amazone sont une Nation si distinguée, que le P. d'Acugna ne fait pas difficulté de la comparer aux premiers Peuples de l'Europe, & quoiqu'on s'apperçoive qu'ils commencent à dégénérer de leurs peres, par les alliances qu'ils contractent avec les Américains du Pays, ils s'en ressentent encore par la noblesse du cœur, & par leur adresse à se servir de l'arc & des flèches : ils sont d'ailleurs fort spirituels. Comme les Portugais, dont la plupart savaient la langue du Brésil, n'avaient pas besoin d'interpretes pour converser avec eux, ils en tirerent des informations fort curieuses; entr'autres choses les Topinamboux confirmèrent aux Portugais qu'il existait de vraies Amazones, dont le fleuve a tiré son ancien nom.

« Je ne m'arrête point (dit d'Acugna) aux perquisitions sérieuses que la Cour Souveraine de Quito en a faites. Plusieurs natifs des lieux mêmes, ont attesté qu'une des Provinces voisines du fleuve, était peuplée de femmes bel-

Pérou.

» liqueuses, qui vivent & se gouvernent seules ;
 » sans hommes ; qu'un certain temps de l'année ,
 » elles en reçoivent pour devenir enceintes , &
 » que le reste du temps , elles vivent dans leurs
 » bourgs , où elles ne songent qu'à cultiver la
 » terre , & à se procurer , par le travail de leurs
 » bras , tout ce qui est nécessaire à l'entretien de
 » la vie. Je ne m'arrêterai pas non plus à d'autres
 » informations , qui ont été prises dans le nou-
 » veau Royaume de Grenade , au Siège Royal de
 » Porto où l'on reçut le témoignage de quelques
 » Américains , particulièrement celui d'une Amé-
 » ricaine , qui avait été dans le pays de ces vail-
 » lantes femmes , & qui ne dit rien que de con-
 » forme à tout ce qu'on savait déjà par les re-
 » lations précédentes. Mais je ne puis taire ce que
 » j'ai entendu de mes oreilles , & que je voulus
 » vérifier aussi-tôt que je me fus embarqué sur le
 » fleuve. On me dit , dans toutes les habitations
 » où je passai , qu'il y avait dans le pays , des
 » femmes telles que je les dépeignais , & chacun
 » en particulier , m'en donnait des marques si
 » constantes & si uniformes que , si la chose n'est
 » point , il faut que le plus grand des mensonges
 » passe dans tout le Nouveau-Monde , pour la
 » plus constante de toutes les vérités historiques.
 » Cependant nous eûmes de plus grandes lu-
 » mières sur la Province que ces femmes habitent ;

sur les chemins qui y conduisent, sur les Américains qui communiquent avec elles, & sur ceux qui leur servent à peupler dans le dernier village, qui est la frontiere entr'elles & les Topinambous.

« Trente-six lieues au-dessous de ce dernier village, en descendant le fleuve, on rencontre, du côté du Nord, une riviere qui vient de la Province même des Amazones, & qui est connue par les Américains du pays, sous le nom de Cunuris. Elle prend ce nom de celui d'un Peuple, voisin de son embouchure. Au-dessus, c'est à-dire, en remontant cette riviere, on trouve d'autres Américains, nommés Apotos, qui parlent la Langue générale du Brésil. Plus haut, sont les Tagaris: ceux qui les suivent, sont les Guacares, l'heureux Peuple qui jouit de la faveur des Amazones. Elles ont leurs habitations sur des montagnes d'une hauteur prodigieuse, entre lesquelles on en distingue une nommée Yacamiaba, qui s'élève extraordinairement au-dessus de toutes les autres, & si battue des vents, qu'elle en est stérile. Ces femmes s'y maintiennent sans le secours des hommes. Lorsque leurs voisins viennent les visiter au temps qu'elles ont réglé, elles les reçoivent l'arc & la fleche en main, dans la crainte de quelque surprise; mais elles ne les

Pérou.

» ont pas plutôt reconnus, qu'elles se rendent en
 » foule à leurs canots, où chacune saisit le pre-
 » mier hamac qu'elle y trouve, & le va suspen-
 » dre dans sa maison, pour y recevoir celui à
 » qui le hamac appartient. Après quelques jours
 » de familiarité, ces nouveaux hôtes retournent
 » chez eux. Tous les ans, ils ne manquent point
 » de faire ce voyage dans la même saison. Les
 » filles qui en naissent, sont nourries par leurs
 » meres, instruites au travail & au maniement
 » des armes. On ignore ce qu'elles font des
 » mâles; mais j'ai su d'un Américain, qui s'était
 » trouvé à cette entrevue, que, l'année suivante,
 » elles donnaient aux peres les enfans mâles
 » qu'elles ont mis au monde. Cependant la plu-
 » part croient qu'elles tuent les mâles au moment
 » de leur naissance, & c'est ce que je ne puis
 » décider sur le témoignage d'un seul Américain.
 » Quoi qu'il en soit, elles ont, dans leur pays,
 » des trésors capables d'enrichir le monde entier,
 » & l'embouchure de la riviere, qui descend de
 » leur Province, est à deux degrés & demi de
 » hauteur méridionale.»

La Ville de Para, que le P. d'Acugna nomme
 la grande forteresse des Portugais, est à trente
 lieues de Commuta. Il y avait alors un Gou-
 verneur & trois Compagnies d'Infanterie, avec
 sous les Officiers qui en dépendent; mais le

DES VOYAGES. 325

Pérou.

judicieux Voyageur observe que les uns & les autres relevaient du Gouverneur-général du Maragnon, qui était à plus de 130 lieues du Para, vers le Brésil, ce qui ne pouvait causer que de fâcheux délais pour la conduite du Gouvernement. « Si nos gens, dit-il, étaient assez » heureux pour s'établir sur l'Amazone, il faudrait » nécessairement que le Gouverneur du Para fût » absolu, puisqu'il aurait entre les mains la clef » du Pays. » Il termine son ouvrage par expliquer les vues de la Cour d'Espagne dans ces Voyages entrepris sur l'Amazone. D'abord il est clair que cette riviere traversant toute l'Amérique méridionale, depuis les Andes, jusqu'au Brésil, joignaient, d'une extrémité à l'autre, les Possessions Espagnoles & Portugaises, réunies sous Philippe II; mais il s'offrait encore d'autres motifs. Les Français, les Anglais & les Hollandais avaient commencé, depuis long-temps, à faire des courses incommodes dans les mers voisines des Etablissements Espagnols, & jusqu'à celle du Sud, d'où ils étaient revenus comblés de gloire & de richesses. Il n'avait pas été facile de faire cesser ce danger, sous le règne de Charles-Quint, parce que toutes les côtes de l'Amérique n'étaient pas encore assez connues, pour permettre à ce Prince de changer la route ordinaire de ses galions, non plus que le lieu dans lequel ils s'assembaient


Pérou.

pour retourner en Espagne. Philippe II ne vit pas d'autre remède à des maux presque inévitables, que d'imposer aux Capitaines de ses flottes, la loi de ne se pas séparer dans leur navigation; mais un ordre seul ne suffisait pas pour les garantir. Il était presque impossible que, pendant un voyage de mille lieues, plusieurs vaisseaux fussent toujours si ferrés, qu'il ne s'en écartât pas un; & tel Corsaire suivait les galions depuis la Havane jusqu'à San-Lucar, pour enlever sa proie. Aussi Philippe III jugea-t-il cet expédient trop incertain. Il voulut qu'on trouvât le moyen de dérober la route de ses galions; & de toutes les ouvertures qui lui furent proposées, il n'en trouva point de plus propre à donner le change aux armateurs, que d'ouvrir la navigation sur la rivière des Amazones, depuis son embouchure, jusqu'à sa source. En effet, les plus grands vaisseaux pouvant demeurer à l'ancre sous la forteresse du Para, on y aurait pu faire venir toutes les richesses du Pérou, de la Nouvelle-Grenade, de Tierra-Firme, & même du Chili. Quito aurait pu servir d'entrepôt, & Para de rendez-vous, pour la flotte du Brésil, qui se joignant aux galions pour le retour en Europe, aurait effrayé les corsaires par la force & par le nombre. Ce projet n'était pas sans vraisemblance. L'exemple d'Orellana prouvait que la rivière était navigable en des-

endant. La difficulté ne consistait qu'à trouver la véritable embouchure , pour remonter jusqu'à Quito. Mais , quoique la découverte semblât perfectionnée par le retour de Texeira , & par les Observations du P. d'Acugna , tous les projets de l'Espagne s'évanouirent, aussi-tôt que les Portugais eurent élevé le Duc de Bragance sur le Trône. Ils venaient d'apprendre à remonter l'Amazone depuis son embouchure , jusqu'à sa source , & le Roi d'Espagne craignit , avec raison , qu'étant devenus ses ennemis , ils ne lui tombassent sur les bras , jusques dans le Pérou , le plus riche de ses Domaines , lorsqu'ils auraient chassé les Hollandais du Brésil. Comme il y avait lieu de craindre aussi que la Relation du Pere d'Acugna ne leur servît de routier , Philippe IV prit le parti d'en faire supprimer tous les exemplaires , qui sont devenus très-rares.

 Pérou.

Depuis ce temps-là , les entreprises des Espagnols se sont bornées sur l'Amazone , à réduire les Peuples voisins de cette grande partie du fleuve , qui est renfermée dans le Gouvernement de Maynas. Ils doivent leurs succès , moins à leurs armes , qu'au zèle infatigable des Missionnaires. L'état de leur domaine & de leurs possessions , était tel qu'on l'a représenté dans la description de l'Audience de Quito , lorsque le Voyage & la Carte de M. de la Condamine

 ont jetté un nouveau jour sur le pays & sur le cours de l'Amazone.

Pérou.

Il se trouvait, vers la fin de Mars 1743, à Tarqui, près de Cuença, au Pérou. « Nous étions convenus, dit-il, M. Godin, M. Bouguer & moi, pour multiplier les occasions d'observer, de revenir en Europe par des routes différentes. J'en choisis une presque ignorée, & qui ne pouvait m'exposer à l'envie; c'était celle de la rivière des Amazones, qui traverse d'Occident en Orient, tout le continent de l'Amérique Méridionale. Je me proposais de rendre ce Voyage utile, en levant une carte de ce fleuve, & recueillant des Observations en tout genre, sur une région si peu connue. » M. de la Condamine observe que la Carte très-défectueuse du cours de ce fleuve, par Sanfon, dressée sur la relation purement historique du P. d'Acugna, a depuis été copiée par tous les Géographes, faute de nouveaux Mémoires, & que nous n'en avons pas eu de meilleure jusqu'en 1717. Alors parut pour la première fois en France, une copie de celle qui avait été dressée dès l'année 1690, par le P. Fritz, & qui fut gravée à Quito en 1707; mais plusieurs obstacles n'ayant jamais permis à ce Missionnaire de la rendre exacte, sur-tout vers la partie inférieure du fleuve, elle n'est accompagnée que de quelques notes, sans

presqu'aucun détail historique ; de sorte que jusqu'à celle de M. de la Condamine , on ne connaissait le pays des Amazones , que par la relation du P. d'Acugna , dont on vient de lire l'extrait.

Pérou.

Comme nous avons déjà donné , d'après M. d'Ulloa , d'exactes remarques sur le nom , la source & le cours général du Maragnon , il ne nous reste qu'à suivre l'Académicien , depuis Tarqui jusqu'à Jaën , & depuis Jaën jusqu'à son entrée dans la mer du Nord , & de-là jusqu'en Europe.

Il partit de Tarqui , à cinq lieues au Sud de Cuença , le 11 de Mai 1743. Dans son Voyage de Lima , en 1737 , il avait suivi le chemin ordinaire de Cuença à Loxa. Cette fois , il en prit un détourné , qui passe par Zaruma , pour le seul avantage de pouvoir placer ce lieu sur sa Carte. Il courut quelque risque en passant à gué la grande rivière de *los Jubones* , fort grosse alors , & toujours extrêmement rapide.

D'une montagne où l'Académicien passa sur sa route , on voit le port de Tumbes. C'est proprement de ce point qu'il commençait à s'éloigner de la mer du Sud , pour traverser tout le continent. Zaruma , situé par 3 degrés 40 minutes de latitude australe , donne son nom à une petite Province , à l'Occident de celle de Loxa. Les

Pérou.

mines de ce canton , autrefois célèbres , sont aujourd'hui presque abandonnées. La hauteur du baromètre à Zaruma , se trouva de 24 pouces 2 lignes. On fait que cette hauteur ne varie pas dans la Zone torride , comme dans nos climats. Les Académiciens avaient éprouvé , à Quito , pendant des années entières , que la plus grande différence ne passe gueres une ligne & demie. M. Godin remarqua le premier , que ses variations , qui sont à-peu-près d'une ligne en 24 heures , ont des alternatives assez régulières ; ce qui étant une fois connu , fait juger de la hauteur moyenne du mercure par une seule expérience. Toutes celles qu'on avait faites sur les côtes de la mer du Sud , & celles que M. de la Condamine avait répétées dans son voyage de Lima , lui avaient appris que cette hauteur moyenne , au niveau de la mer , était de 28 pouces , d'où il crut pouvoir conclure que le terrain de Zaruma est élevé d'environ 700 toises , ce qui n'est pas la moitié de l'élevation de celui de Quito.

On rencontre sur cette route , plusieurs de ces ponts de cordes d'écorce d'arbres & de lianes , dont nous avons donné différentes descriptions. Loxa est moins élevé que Quito d'environ 350 toises , & la chaleur y est sensiblement plus grande ; mais , quoique les montagnes du voisinage ne soient que des collines , en comparaison de celles

de Quito , elles ne laissent pas de servir de partage aux eaux de la Province ; & le même côteau , appelé *Caxanuma* , où croît le meilleur quinquina , à deux lieues au Sud de Loxa , donne naissance à des rivières qui prennent un cours opposé , les unes à l'Occident , pour se rendre dans la mer du Sud , les autres à l'Orient , qui grossissent le Maragnon.

L'Académicien passa le troisième jour de Juin sur une de ces montagnes , pour y recueillir du plan de l'arbre de quinquina , mais avec le secours de deux Américains , qu'il avait pris pour guides , il n'en put rassembler , dans toute sa journée , que 8 à 9 jeunes plantes , qui purent être transportées en Europe. Il les fit mettre avec de la terre prise au même lieu , dans une caisse qu'il fit porter avec précaution , sur les épaules d'un homme , jusqu'à son embarquement.

De Loxa à Jaën , on traverse les derniers côteaux de la Cordelière. Dans toute cette route , on marche , presque sans cesse , par des bois , où il pleut chaque année , pendant onze mois , & quelquefois l'année entière. Il n'est pas possible d'y rien sécher. Les paniers couverts de peau de bœuf , qui sont les coffres du Pays , se pourrissent , & rendent une odeur insupportable. M. de la Condamine passa par deux Villes qui n'en ont plus que le nom , Loyola & Valladolid ; l'une

Pérou.

& l'autre opulentes & peuplées d'Espagnols il y a moins d'un siècle, mais aujourd'hui réduites à deux petits hameaux d'Américains ou de Métis, & transférées de leur première situation. Jaën même qui conserve encore le titre de Ville, & qui devrait être la résidence du Gouverneur, n'est plus aujourd'hui qu'un Village sale & humide, quoique sur une hauteur, & renommé seulement, par un insecte dégoûtant, nommé *garrapata*, dont on y est dévoré. La même décadence est arrivée à la plupart des Villes du Pérou éloignées de la mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagène à Lima. Cette route offre quantité de rivières qu'on passe les unes à gué, les autres sur des ponts, & d'autres sur des radeaux, construits dans le lieu même, d'un bois fort léger, dont la Nature a pourvu toutes les forêts. Les rivières réunies en forment une grande & très-rapide, nommée *Chinchipé*, plus large que la Seine à Paris. On la descend en radeau, pendant cinq lieues, jusqu'à Tomépenda, Village Américain dans une situation agréable, à la jonction des trois rivières. Le Maragnon, qui est celle du milieu, reçoit du côté du Sud la rivière de Chachapoyas, & celle de Chinchipé du côté de l'Ouest, à cinq degrés trente minutes de latitude australe. Depuis ce point, le Maragnon, malgré ses détours, va toujours en se rapprochant peu-à-peu de

la Ligne Equinoxiale jusqu'à son embouchure. Au-dessous du même point, le fleuve se rétrécit & s'ouvre un passage entre deux montagnes, où la violence de son courant, les rochers qui le barrent, & plusieurs sauts, le rendent impraticable. Ce qu'on appelle le Port de Jaën, c'est-à-dire, le lieu où l'on s'embarque, est à quatre journées de Jaën sur la petite riviere de Chuchunga, par laquelle on descend dans le Maragnon au-dessous des cataractes.

Pérou.

Un exprès que M. de la Condamine avait dépêché de Tomépénda, avec des ordres du Gouverneur de Jaën à son Lieutenant de San-Jago, pour faire tenir prêt un canot au Port, avait franchi tous ces obstacles sur un radeau composé de deux ou trois pièces de bois. De Jaën au Port, on traverse le Maragnon, & l'on se trouve plusieurs fois sur ses bords. Dans cet intervalle il reçoit du côté du Nord, plusieurs torrens, qui, pendant les grandes pluies charient un sable mêlé de paillettes, & de grains d'or, & les deux côtés du fleuve sont couverts de cacao, qui n'est pas moins bon que celui qu'on cultive, mais dont les Américains du Pays ne font pas plus de cas que de l'or, qu'ils ne ramassent que lorsqu'on les presse de payer leur tribut.

Le quatrième jour, après être parti de Jaën,

Pérou.

M. de la Condamine traversa vingt- & -une fois à gué le torrent de Chuchunga , & la vingt-deuxieme fois en bateau. Les mules, en approchant du gîte , se jetterent à la nage toutes chargées , & l'Académicien eut le chagrin de voir ses papiers , ses livres & ses instrumens mouillés. C'était le quatrieme accident de cette espèce , qu'il avait essuyé depuis qu'il voyageait dans les montagnes : « Mes naufrages , dit-il , ne cesserent » qu'à mon embarquement. »

Le Port de Jaën , qui se nomme Chuchunga , est un hameau de dix familles Américaines , gouvernées par un Cacique. M. de la Condamine avait été obligé de se défaire de deux jeunes Métis qui auraient pu lui servir d'Interpretes. La nécessité lui fit trouver le moyen d'y suppléer. Il savait à-peu-près autant de mots de la langue des Incas , que parlaient ces Américains , que ceux-ci en savaient de langue Espagnole. Ne trouvant à Chuchunga que de très-petits canots , & celui qu'il attendait de San-Jago ne pouvant arriver de quinze jours , il engagea le Cacique à faire construire une balze assez grande , pour le porter avec son bagage. Ce travail lui donna le temps de faire sécher ses papiers & ses livres. Il fait une peinture charmante des huit jours qu'il passa dans le hameau de Chuchunga : « Je n'avais , » dit-il , ni voleurs , ni curieux à craindre. J'é-

» trais au milieu des Sauvages. Je me délassais
» parmi eux d'avoir vécu avec des hommes, &
» si j'ose le dire, je n'en regrettais pas le com-
» merce. Après plusieurs années passées dans une
» agitation continuelle, je jouissais pour la pre-
» miere fois d'une douce tranquillité. Le sou-
» venir de mes fatigues, de mes peines & de mes
» périls passés, me paraissait un songe. Le silence
» qui régnait dans cette solitude, me la rendait
» plus aimable. Il me semblait que j'y respirais
» plus librement. La chaleur du climat était tem-
» pérée par la fraîcheur des eaux d'une riviere à
» peine sortie de sa source, & par l'épaisseur du
» bois qui en ombrageait les bords. Un nombre
» prodigieux de plantes singulieres & de fleurs
» inconnues, m'offrait un spectacle nouveau &
» varié. Dans les intervalles de mon travail, je
» partageais les plaisirs innocens de mes Améri-
» cains; je me baignais avec eux, j'admirais leur
» industrie à la chasse & à la pêche. Ils m'of-
» fraient l'élite de leur poisson & de leur gibier.
» Tous étaient à mes ordres : le Cacique, qui
» le commandait, était le plus pressé de me servir.
» J'étais éclairé avec des bois de senteur & des
» racines odoriférantes. Le sable sur lequel je
» marchais était mêlé d'or. On vint me dire que
» mon radeau était prêt, & j'oubliai toutes ces
» délices. »

Pécrou.

Pérou.

Le 4 de Juiller, après midi, il s'embarqua dans un petit canot de deux rameurs, précédé de la balze, sous l'escorte de trois Péruviens du hammeau qui étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture pour la conduire de la main, ou la retenir contre la violence des courans, entre les rochers & dans les petits fauts. Le jour suivant, il déboucha dans le Maragnon, à quatre lieues vers le Nord du lieu de l'embarquement; c'est-là proprement qu'il est navigable. Le radeau, qui avait été proportionné au lit de la petite riviere, demandait d'être agrandi & fortifié. On s'apperçut le matin que le fleuve était haussé de dix pieds. L'Académicien retenu par l'avis de ses guides, eut le temps de se livrer à ses observations. Il mesura géométriquement la largeur du Maragnon, qui se trouva de cent trente-cinq toises, quoique déjà diminuée de quinze à vingt. Plusieurs rivieres que ce fleuve reçoit au-dessus de Jaën sont plus larges: ce qui devait faire juger qu'il était d'une grande profondeur. En effet, un cordeau de 28 brasses ne rencontra le fond qu'au tiers de sa largeur. Il fut impossible de sonder au milieu du lit, où la vitesse d'un canot abandonné au courant, était d'une toise & un quart par seconde. Le baromètre plus haut qu'au Port de plus de quatre lignes, fit voir à l'Académicien que le niveau de l'eau avait baissé d'environ cinquante

cinquante toises, depuis Chuchunga, d'où il n'avait mis que huit heures à descendre.

Pérou.

Le 8, continuant sa route, il passa le détroit de Cumbinama, dangereux par les pierres dont il est rempli. Sa largeur n'est que d'environ vingt toises. Celui d'Escurrebragas, qu'on rencontra le lendemain, est d'une autre espèce. Le fleuve arrêté par une côte de roche fort escarpée, qu'il heurte perpendiculairement, se détourne tout-d'un-coup en faisant un angle droit avec sa première direction, & par la vitesse qu'il tire de son rétrécissement, il a creusé dans le roc une anse profonde où les eaux de son bord, écartées par la rapidité de celles du milieu, sont retenues comme dans une prison. Le radeau sur lequel M. de la Condamine était alors, poussé dans cette caverne par le fil du courant, n'y fit que tourner pendant plus d'une heure. A la vérité, les eaux en circulant le ramenaient vers le milieu du lit du fleuve, où la rencontre du grand courant formait des vagues capables de submerger la balze, si sa grandeur & sa solidité ne l'eussent bien défendue. Mais la violence du courant la repoussait toujours dans le fond de l'anse, & l'Académicien n'en serait jamais sorti, sans l'adresse de quatre Américains, qu'il avait eu la précaution de garder avec un petit canot. Ces quatre hommes, ayant

Pérou.

suiwi la rive terre à terre, & fait le tour de l'anse, gravirent sur le rocher d'où ils lui jetterent, non sans peine, des lianes qui sont les cordes du pays, avec lesquelles ils remorquerent le radeau jusqu'au fil du courant. Le même jour, on passa un troisieme détroit nommé *Quaralayo*, où le lit du fleuve, resserré par les rochers, n'a pas trente toises de large; mais ce passage n'est périlleux que dans les grandes crûes d'eau. Ce fut le soir du même jour, que l'Académicien rencontra le grand canot, qu'on lui envoyait de San-Jago, & qui aurait eu besoin encore de six jours, pour remonter jusqu'au lieu d'où le radeau était descendu en dix heures.

M. de la Condamine arriva le dix à San-Jago *de las Montanas*, hameau situé aujourd'hui à l'embouchure de la riviere du même nom, & formé des débris d'une Ville qui avait donné le sien à la riviere. Ses bords sont habités par une Nation nommée les *Xibaros*, autrefois Chrétiens, & révoltés depuis un siècle contre les Espagnols, pour se soustraire au travail des mines d'or du pays. Ils vivent indépendans, dans des bois inaccessibles, d'où ils empêchent la navigation de la riviere, par laquelle on pourrait descendre en moins de huit jours, des environs de Loxa & de Cuença. La crainte de leur barbarie a fait changer deux fois de demeure aux habitans de

San-Jago, & leur avait fait prendre, depuis 40 ans, le parti de descendre jusqu'à l'embouchure de la riviere dans le Maragnon. Au-dessous de San-Jago, on trouve Borja, Ville à-peu-près semblable aux précédentes, quoique Capitale du Gouvernement de Maynas qui comprend toutes les missions Espagnoles des bords du fleuve. Elle n'est séparée de San-Jago que par le fameux Pongo. C'est un chemin que le Maragnon, tournant à l'Est, après un cours de plus de deux cens lieues au Nord, s'ouvre au milieu des montagnes de la Cordeliere, en se creusant un lit entre deux murailles patalleles de rochers coupés à pic. Il n'y a gueres plus d'un siècle que quelques Soldats Espagnols de San-Jago découvrirent ce passage & se hasarderent à le franchir. Deux Missionnaires Jésuites de la Province de Quito les suivirent de près, & fondèrent, en 1639, la mission de Maynas, qui s'étend fort loin en descendant le fleuve. En arrivant à San-Jago, l'Académicien se flattait d'être à Borja le même jour, & n'avait besoin en effet que d'une heure pour s'y rendre; mais, malgré ses exprès réitérés & des recommandations auxquelles on n'avait jamais beaucoup d'égard, le bois du grand radeau sur lequel il devait passer le Pongo, n'était pas encore coupé. Il se contenta de faire fortifier le sien par une nouvelle en-

Pérou.

ceinte, dont il le fit encadrer, pour recevoir le premier effort des chocs qui sont inévitables dans les détours, faute de gouvernail, dont les Américains ne font point usage pour les radeaux. Ils n'ont aussi, pour gouverner leurs canots, que la même pagaye qui leur sert d'aviron.

A San-Jago, M. de la Condamine ne put vaincre la résistance de ses mariniers, qui ne trouvaient pas la rivière assez basse encore, pour risquer le passage. Tout ce qu'il put obtenir d'eux fut de la traverser, & d'aller attendre le moment favorable dans une petite anse voisine de l'entrée du Pongo, où le courant est d'une si furieuse violence que, sans aucun saut réel, les eaux semblent se précipiter, & leur choc contre les rochers cause un effroyable bruit. Les quatre Américains du port de Jaën, moins curieux que le Voyageur Français de voir de près le Pongo, avaient déjà pris le devant par terre, par un chemin de pied, ou plutôt par un escalier taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Borja. Il demeura, comme la nuit précédente, seul avec un Nègre sur son radeau; mais une aventure fort extraordinaire lui fit regarder comme un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonner. Le fleuve dont la hauteur diminua de 25 pieds en 36 heures, continuait de décroître. Au mi-

lieu de la nuit, l'éclat d'une très-grosse branche d'un arbre caché sous l'eau, s'était engagé entre les pièces du radeau, où elle pénétrait de plus en plus à mesure qu'il baissait avec le niveau de l'eau; l'Académicien se vit menacé de demeurer accroché & suspendu en l'air avec le radeau, & le moindre accident qui lui pouvait arriver était de perdre ses papiers, fruit d'un travail de huit ans. Enfin il trouva le moyen de se dégager, & de remettre son radeau à flot.

Il avait profité de son séjour forcé à San-Jago, pour mesurer géométriquement la largeur des deux rivières, & pour prendre les angles qui lui devaient servir à dresser une carte particulière du Pongo. Le 12 de Juillet, à midi, s'étant remis sur le fleuve, il fut bientôt entraîné par le courant dans une galerie étroite & profonde; taillée en talus dans le roc. En moins d'une heure, il se trouva transporté à Borja, où l'on compte trois lieues de San-Jago. Cependant le train de bois qui ne tirait pas un demi-pied d'eau, & qui, par le volume ordinaire de sa charge, présentait à la résistance de l'air une surface sept ou huit fois plus grande qu'au courant de l'eau, ne pouvait prendre toute la vitesse du courant, & cette vitesse même diminua considérablement à mesure que le lit du fleuve s'élargit vers Borja. Dans l'espace le plus étroit,

Pérou.

Pérou. M. de la Condamine jugea qu'il faisait deux toises par secondes, par comparaison à d'autres vitesses exactement mesurées.

Le canal du Pongo, creusé naturellement, commence une petite demi-lieue au-dessous de San-Jago, & continue d'aller en rétrécissant, de sorte que de 250 toises, qu'il peut avoir au-dessous de la jonction des deux rivières, il parvient à n'en avoir pas plus de vingt-cinq. Jus- qu'alors on n'avait donné de largeur au Pongo que vingt-cinq vares Espagnoles, qui ne font qu'environ dix de nos toises; &, suivant l'opi- nion commune, on pouvait passer, en un quart d'heure, de San-Jago à Borja. Mais une obser- vation attentive fit connaître à M. de la Conda- mine que, dans la plus étroite partie du passage, il était à trois longueurs de son radeau de cha- que bord. Il compta 57 minutes à sa montre, depuis l'entrée du Pongo jusqu'à Borja, &, mal- gré l'opinion reçue, à peine trouva-t-il deux lieues de vingt au degré (moins de 6000 toi- ses) de San-Jago à Borja, au lieu de trois qu'on est dans l'usage d'y compter. Deux ou trois chocs des plus rudes qu'il ne put éviter dans les dé- tours, l'auraient effrayé, s'il n'eût été prévenu. Il jugea qu'un canot s'y briserait mille fois & sans ressource. On lui montra le lieu où périt un Gouverneur de Maynas : mais les pièces d'un

radeau n'étant point enchevêtrées, ni clouées, la flexibilité des lianes qui les assemblent, produit l'effet d'un ressort qui amortirait le coup. Le plus grand danger est d'être emporté dans un tournant d'eau hors du courant. Il n'y avait pas un an qu'un Missionnaire qui eut ce malheur, y avait passé deux jours entiers sans provisions & serait mort de faim, si la crue subite du fleuve ne l'eût remis dans fil de l'eau. On ne descend en canot que dans les eaux basses, lorsque le canot peut gouverner sans être trop maîtrisé du courant.

 Pérou.

L'Académicien se crut dans un nouveau monde à Borja. « Il s'y trouvait, dit-il, éloigné de tout commerce humain, sur une mer d'eau douce au milieu d'un labyrinthe de lacs, de rivières & de canaux, qui pénètrent de toutes parts une immense forêt, qu'eux seuls rendent accessible. Il rencontrait de nouvelles plantes, de nouveaux animaux & de nouveaux hommes. Ses yeux, accoutumés depuis sept ans à voir des montagnes se perdre dans les nues, ne pouvaient se lasser de faire le tour de l'horizon sans autre obstacle que les collines du Pongo, qui allaient bientôt disparaître à sa vue. A cette foule d'objets variés, qui diversifient les campagnes cultivées des environs de Quito, succédait ici l'aspect le plus uniforme. De quelque côté qu'il

Pérou.

» se tournât , il n'appercevait que de l'eau & de
 » la verdure. On foule la terre aux pieds sans la
 » voir , elle est si couverte d'herbes touffues, de
 » plantes de lianes & de brossailles, qu'il faudrait
 » un long travail pour en découvrir l'espace d'un
 » pied. Au-dessous de Borja , & quatre à cinq
 » cens lieues plus loin , en descendant le fleuve ,
 » une pierre, un simple caillou est aussi rare qu'un
 » diamant. Les Sauvages de cette région n'en ont
 » pas même l'idée. C'est un spectacle divertissant
 » que l'admiration de ceux qui vont à Borja ,
 » lorsqu'ils en rencontrent pour la première
 » fois. Ils s'empressent de les ramasser. Ils s'en
 » chargent comme d'une marchandise précieuse ,
 » & ne commencent à les mépriser que lorsqu'ils
 » les voient si communs. »

M. de la Condamine était attendu à Borja par le P. Magnin , Missionnaire Jésuite. Après avoir observé la latitude de ce lieu, qu'il trouva de quatre degrés vingt-huit minutes du Sud , il partit le 14 de Juillet, avec ce Pere , pour la Laguna. Le 15 , ils laisserent au Nord l'embouchure du Mocona , qui descend du volcan de Sangay , dont les cendres traversant les Provinces de Macas & de Quito , volent quelquefois au-delà de Guayaquil. Plus loin & du même côté , ils rencontrèrent les trois bouches de la rivière de Pastaca , si débordée alors , qu'ils ne

DES VOYAGES. 345

purent mesurer la vraie largeur de sa principale bouche ; mais ils l'estimerent de quatre cens toises , & presque aussi large que le Maragnon.

Pérou.

Le 19 , ils arriverent à la Laguna , où M. de la Condamine était attendu depuis six semaines par Don Pedro Maldonado , Gouverneur de la Province d'Esmeraldas , qui s'était déterminé comme lui , à prendre la route de la riviere des Amazones pour repasser en Europe ; mais , ayant suivi le second des trois chemins qui conduisent de Quito à Jaën , il était arrivé le premier au rendez-vous. La Laguna est une grosse bourgade de plus de mille habitans rassemblés de diverses Nations. C'est la principale de toutes les Missions de Maynas. Elle est située dans un terrain sec & élevé , situation rare dans ce Pays , & sur le bord d'un grand lac , cinq lieues au-dessus de l'embouchure du Guallaga , qui a sa source , comme le Maragnon , dans les montagnes à l'Est de Lima.

Il partit de la Laguna le 23 , avec M. Maldonado , dans deux canots de 42 à 44 pieds de long , sur trois seulement de large , & formés chacun d'un seul tronc d'arbre. Les rameurs y sont placés depuis la proue jusque vers le milieu. Le Voyageur est à la poupe , avec son équipage , à l'abri de la pluie , sous un toit long , d'un tissu

Pérou.

de feuilles de palmiers entrelacés, que les Américains composent avec assez d'art. C'est une espèce de berceau interrompu & coupé au milieu de l'espace, pour donner du jour au canot, & pour en faire l'entrée. Un toit volant, de même matière, & qui glisse sur le toit fixe, sert à couvrir cette ouverture, & tient lieu tout-à-la-fois de porte & de fenêtre. La résolution des deux Voyageurs associés, était de marcher nuit & jour, pour atteindre, s'il était possible, les brigantins ou grands canots, que les Missionnaires Portugais dépêchent tous les ans au Para, pour en faire venir leurs provisions. Les Américains ramaient le jour, & deux seulement faisaient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la poupe, pour contenir le canot dans le fil du courant.

Le 25, il laissa au Nord la riviere du Tigre, qu'il juge plus grande que le fleuve d'Asie du même nom, & le même jour il s'arrêta, du même côté, dans une nouvelle Mission de Sauvages, récemment sortis des bois, & nommés Yaméos. Leur Langue est d'une difficulté inexprimable, & leur maniere de prononcer est encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, & ne font sonner presque aucune voyelle. Une partie de leurs mots ne pourraient être écrits, même imparfaitement, sans y employer

moins de neuf ou dix syllabes , & ces mots , prononcés par eux , semblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poettarrarorincouroac* signifie dans leur Langue le nombre de trois. Ils ne savent pas compter au-delà de ce nombre. Ces Peuples sont d'ailleurs fort adroits à faire de longues sarbacanes , qui sont leurs armes ordinaires de chasse , auxquelles ils ajustent de petites fleches de bois de palmier , garnies , au lieu de plumes , d'un petit bourlet de coton , qui remplit exactement le vide du tuyau. Ils les lancent du seul soufflé , à trente & quarante pas , & rarement ils manquent leur coup. Un instrument si simple supplée avantageusement , dans toute cette contrée , au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites fleches est trempée dans un poison si actif , que lorsqu'il est récent , il tue en moins d'une minute , l'animal à qui la fleche a tiré du sang , & sans danger pour ceux qui en mangent la chair , parce qu'il n'agit point , s'il n'est mêlé directement avec le sang même. Souvent en mangeant du gibier tué de ces fleches , l'Académicien rencontrait la pointe du trait sous la dent. Le contre-poison pour les hommes qui en sont blessés , est le sel , & plus sûrement le sucre pris intérieurement.

Le 26 , MM. de la Condamine & Maldonado rencontrèrent , du côté du Sud , l'embouchure

 Pérou.

de l'Ucayale , une des plus grandes rivières qui grossissent le Maragnon. M. de la Condamine doute même laquelle des deux est le tronc principal , non-seulement parce qu'à leur rencontre mutuelle , l'Ucayale se détourne moins , est plus large que le fleuve dont il prend le nom , mais encore parce qu'il tire ses sources de plus loin , & qu'il reçoit lui-même plusieurs grandes rivières. La question ne peut être entièrement décidée , que lorsqu'il sera mieux connu. Mais les Missions établies sur ses bords , furent abandonnées en 1695 , après le soulèvement des Cunivos & des Piros , qui massacrèrent leurs Missionnaires. Au-dessous de l'Ucayale , la largeur du Maragnon croît sensiblement , & le nombre de ses Isles augmente.

Le 27 , les deux Voyageurs aborderent à la Mission de Saint-Joachim , composée de plusieurs Nations , sur-tout de celle des Omaguas , autrefois puissante , qui peuplait les Isles & les bords du fleuve , dans l'espace d'environ deux cens lieues au-dessous de l'embouchure du Napo. On les croit descendus du nouveau Royaume de Grenade , par quelqu'une des rivières qui y prennent leur source , pour fuir la domination des Espagnols dans les premiers temps de la conquête. Une autre Nation , qui se nomme de même , & qui habite vers la source d'une de ces

rivieres, l'usage des vêtemens établi chez les seuls Omaguas parmi tous les peuples qui peuplent les bords de l'Amazone, quelques vestiges de la cérémonie du bapême, & quelques traditions défigurées, confirment la conjecture de leur transmigration. Ils avaient été convertis tous à la Foi chrétienne vers la fin du dernier siècle, & l'on comptait alors dans leur pays, trente villages marqués de leur nom, sur la carte du P. Fritz; mais, effrayés par les incursions de quelques brigands du Para, qui venaient les enlever, pour les faire esclaves, ils se sont dispersés dans les bois & dans les Missions Espagnoles & Portugaises. Leur nom d'Omaguas, comme celui de Cambéras, que les Portugais du Para leur donnent en Langue Brasilienne, signifie tête plate. En effet, ils ont le bizarre usage de presser entre deux planches le crâne des enfans qui viennent de naître, & de leur applatir le front, pour leur procurer cette étrange figure, qui les fait ressembler, disent-ils, à la pleine Lune. Leur Langue n'a aucun rapport à celle du Pérou, ni à celle du Brésil qu'on parle, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de leur pays, le long de la riviere des Amazones. Ces Peuples font un grand usage de deux sortes de plantes, l'une que les Espagnols nomment Floripondio, dont la fleur a la figure d'une cloche renversée, & qui a été décrite

Pérou.

ci-dessus ; l'autre qui se nomme en langue du pays, Curupa , toutes deux purgatives. Elles leur procurent une ivresse de vingt-quatre heures, pendant laquelle on prétend qu'ils ont d'étranges visions. La curupa se prend en poudre, comme nous prenons le tabac, mais avec plus d'appareil. Les Omaguas se servent d'un tuyau de roseau, terminé en fourche, & de la figure d'un y grec ; dont ils inserent chaque branche dans une des narines. Cette opération, suivie d'une aspiration violente, leur fait faire diverses grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers ustensiles d'une résine fort élastique, commune sur les bords du Maragnon, & qui reçoit toute sorte de formes dans sa fraîcheur, entr'autres, celle de pompes ou de seringues, qui n'ont pas besoin de piston. Leur forme est celle d'une poire creuse, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte une cannule. On les remplit d'eau ; &, pressées, lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet des seringues ordinaires. Ce meuble est fort en honneur chez les Omaguas. Dans toutes leurs assemblées, le maître de la maison ne manque point d'en présenter un à chacun des assistans, & son usage précède toujours les repas de cérémonie.

En partant de Saint-Joachim, les Voyageurs réglèrent leur marche pour arriver à l'embou-

chure du Napo, la nuit du trois d'Août, dans le dessein d'y observer une émerfion du premier Satellite de Jupiter. M. de la Condamine n'avait, depuis fon départ, aucun point déterminé en longitude, pour corriger les distances estimées de l'Est à l'Oueft. D'ailleurs les Voyages d'Orellana, de Texeira & du P. d'Acugna, qui ont rendu le Napo célèbre, & la prétention des Portugais sur le domaine des bords de l'Amazone, depuis fon embouchure jusqu'au Napo, rendaient ce point important à fixer. L'observation fe fit heureusement, malgré les obstacles, avec une lunette de 18 pieds, qui n'avait pas coûté peu de peine à transporter dans une fi longue route. L'Académicien ayant d'abord observé la hauteur méridienne du Soleil, dans une Ifle vis-à-vis de la grande embouchure du Napo, trouva trois degrés vingt-quatre minutes de latitude australe. Il jugea la largeur totale du Maragnon, de 900 toifes au-dessous de l'Ifle, n'en ayant pu mesurer qu'un bras géométriquement, & celle du Napo de 600 toifes au-dessus des Isles qui partagent ses bouches. L'émerfion du premier Satellite fut observée avec le même succès, & la longitude de ce point déterminée.

Pérou.

Le lendemain, premier jour d'Août, on se remit sur le fleuve, jusqu'à Pévas, où l'on prit terre à dix ou douze lieues de l'embouchure du

Pérou.

Napo. C'est la dernière des Missions Espagnoles sur le Maragnon. Elles s'étendaient à plus de 200 lieues au-delà ; mais , en 1710 , les Portugais se font mis en possession de la plus grande partie de cette contrée. Les Nations sauvages , voisines des bords du Napo , n'ayant jamais été subjuguées par les Espagnols , quelques-unes ont massacré , en divers temps , les Gouverneurs & les Missionnaires qui avaient tenté de les réduire. Le nom de Pévas est tout-à-la-fois celui d'une bourgade & d'une Nation , qui fait partie de ses habitans. Mais on y a rassemblé différens Peuples , dont chacun parle une langue différente , ce qui est assez ordinaire dans toutes ces Colonies , ou quelquefois la même langue n'est entendue que de deux ou trois familles , reste misérable d'un Peuple détruit & dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'anthropophages sur les bords du Maragnon , mais il en reste encore dans les terres , sur-tout vers le Nord , & M. de la Condamine nous assure qu'en remontant l'Yupara , on trouve encore des Américains qui mangent leurs prisonniers.

Entre les bizarres usages de ces Nations dans leurs festins , leurs danses , leurs instrumens , leurs armes , leurs ustensiles de chasse & de pêche , leurs ornemens ridicules d'os d'animaux & de poissons , passés dans leurs narines & leurs lèvres , leurs
joues

Joues criblées de trous, qui servent d'étui à des plumes d'oiseaux de toutes couleurs, on est particulièrement surpris dans quelques-uns, de la monstrueuse extension du lobe de l'extrémité inférieure de leurs oreilles, sans que l'épaisseur en paraisse diminuée. On voit de ces bouts d'oreilles, longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diamètre, & ce spectacle est commun. Tout l'art consiste à inférer d'abord dans le trou, un petit cylindre de bois, auquel on en substitue un plus gros, à mesure que l'ouverture s'agrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille pende sur l'épaule. La grande parure de ces Américains, est de remplir le trou d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes & de fleurs, qui leur sert de pendant d'oreille.

 Pérou.

On compte six ou sept journées de Pévas, dernière des Missions Espagnoles, jusqu'à Saint-Paul, première des Missions Portugaises. Dans cet intervalle, les bords du fleuve n'offrent aucune habitation. Là commencent de grandes Isles anciennement habitées par les Omaguas, & le lit du fleuve s'y élargit si considérablement, qu'un seul de ses bras a quelquefois huit à neuf cens toises. Cette grande étendue donnant beaucoup de prise au vent, il y excite de vraies tempêtes, qui ont souvent submergé des canots. Les deux Voyageurs en essuyèrent une contre laquelle ils

Pérou.

ne trouverent d'abri que dans l'embouchure d'un petit ruisseau. C'est le seul port en pareil cas. Aussi s'éloigne-t-on rarement des bords du fleuve. Il est dangereux aussi de s'en trop approcher. Un des plus grands périls de cette navigation, est la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le sable ou le limon, proche du rivage, & cachés sous l'eau. En suivant de trop près les bords, on est menacé aussi de la chute subite de quelqu'arbre, ou par caducité, ou parce que le terrain qui le soutenait, s'abîme tout d'un coup, après avoir été longtemps miné par les eaux. Quant à ceux qui sont entraînés au courant, comme on les apperçoit de loin, il est aisé de s'en garantir.

Quoiqu'il n'y ait à présent, sur les bords du Maragnon, aucune Nation ennemie des Européens, il se trouve encore des lieux, où il serait dangereux de passer la nuit à terre. Le fils d'un Gouverneur Espagnol, connu à Quito de M. de la Condamine, ayant entrepris de descendre la riviere, fut surpris & massacré par des sauvages de l'intérieur des terres, qui le rencontrèrent sur la rive, où ils ne viennent qu'à la dérobée.

Le Missionnaire de Saint-Paul fournit aux deux Voyageurs un nouveau canot équipé de quatorze rameurs, avec un patron pour les commander, & un guide Portugais dans un autre

DES VOYAGES. 355

petit canot. Au lieu de maisons & d'Eglises de roseaux, on commence à voir, dans cette Mission, des Chapelles & des presbyteres de maçonnerie de terre & de brique, & des murailles proprement blanchies. Il parut encore plus surprenant à M. de la Condamine, de remarquer, au milieu de ces déserts, des chemises de toile de Bretagne à toutes les femmes, des coffres avec des ferrures & des clefs de fer dans leur ménage, & d'y trouver des aiguilles, des petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe, que les Américains se procurent tous les ans au Para, dans les voyages qu'ils y font pour y porter le cacao, qu'ils recueillent sans culture, sur le bord du fleuve. Ce commerce leur donne un air d'aisance, qui fait distinguer au premier coup-d'œil les Missions Portugaises des Missions Castellanes du haut Maragnon, dans lesquelles tout se ressent de l'impossibilité où l'éloignement les met de se fournir des commodités de la vie. Elles tirent tout de Quito, où à peine envoient-elles une fois l'année, parce qu'elles en sont plus séparées par la Cordeliere, qu'elles ne le seraient par une mer de mille lieues.

Les canots des Américains soumis aux Portugais, sont beaucoup plus grands & plus commodes que ceux des Américains Espagnols. Le

Pérou.

tronc d'arbre , qui fait tout le corps des derniers , ne fait dans les autres que la carene. Il est fendu premièrement , & creusé avec le fer. On l'ouvre ensuite par le moyen du feu , pour augmenter sa largeur ; mais comme le creux diminue d'autant , on lui donne plus de hauteur par les bordages qu'on y ajoute , & qu'on lie par des courbes au corps du bâtiment. Le gouvernail est placé de manière que son jeu n'embarraffe point la cabane qui est ménagée à la poupe. On les honore du nom de brigantins. Quelques-uns ont soixante pieds de long , sur sept de large & trois & demi de profondeur , & portent jusqu'à quarante rameurs. La plupart ont deux mâts , & vont à la voile , ce qui est d'une grande commodité pour remonter le fleuve à la faveur du vent d'Est , qui y régné depuis le mois d'Octobre , jusques vers le mois de Mai.

Entre Saint-Paul & Coari, on rencontre plusieurs belles rivières , qui viennent se perdre dans celle des Amazones, toutes assez grandes pour ne pouvoir être remontées de leur embouchure, que par une navigation de plusieurs mois. Divers Américains rapportent qu'ils ont vu sur celle de Coari, dans le haut des terres, un pays découvert, des mouches à miel, & quantité de bêtes à corne ; objets nouveaux pour eux, & dont on peut conclure que les sources

de cette riviere arrosent des pays fort différens du leur, voisins sans doute des Colonies Espagnoles du haut Pérou, où l'on fait que les bestiaux se sont fort multipliés. L'Amazone, dans cet intervalle, reçoit aussi, du côté du Nord, d'autres grandes rivieres. C'est dans ces quartiers qu'était situé un Village Américain, où Texeira remontant le fleuve en 1637, reçut en troc, des anciens habitans, quelques bijoux d'un or qui fut essayé à Quito & jugé de 23 carats. Il en donna le nom de *Village d'or* à ce lieu, & dans son retour, le 26 d'Août 1639, il y planta une borne & en prit possession pour la Couronne de Portugal, par un acte qui se conserve dans les archives du Para, où M. de la Condamine l'a vu. Cet acte, signé de tous les Officiers du détachement, porte que ce fut sur une terre haute, vis-à-vis des bouches de la riviere d'or. Le P. d'Acugna & le P. Fritz confirment la réalité des richesses du pays & du commerce de l'or qui s'y faisait entre les Américains, sur-tout avec la nation des Manaves ou Manaous qui venaient à la rive Septentrionale de l'Amazone, & tous ces lieux sont placés sur la carte du P. Fritz. Cependant le fleuve, le lac, la mine, la borne & le Village d'or, attestés par la déposition de tant de témoins, tout a disparu, & sur les lieux mêmes, on en a perdu jusqu'à la mémoire.

Pérou.

Dans le cours de sa navigation, il n'avait pas cessé de demander aux Américains des diverses Nations, s'ils avaient quelque connoissance de ces femmes belliqueuses dont le fleuve a tiré son nom parmi les Européens, & s'il était vrai, comme le P. d'Acugna le rapporte avec confiance qu'elles véussent éloignées des hommes, avec lesquels il ne leur attribue de commerce qu'une fois l'année. L'Académicien observe que cette tradition est universellement répandue chez toutes les Nations qui habitent les bords de l'Amazonne, dans l'intérieur des terres & sur les côtes de l'Océan jusqu'à Cayenne, dans une étendue de douze à quinze cens lieues de pays; que plusieurs de ces Nations n'ont point eu de communication les unes avec les autres; que toutes s'accordent à indiquer le même canton, pour le lieu de la retraite des Amazones; que les différens noms, par lesquels ils les désignent dans les différentes langues, signifient *femmes sans mari*, *femmes excellentes*; qu'il était question d'Amazones dans ces contrées, avant que les Espagnols y eussent pénétré, ce qu'il prouve par la crainte qu'un Cacique inspira d'elles en 1540, à Orellana, le premier Européen qui ait descendu ce fleuve. Il cite les anciens Historiens & Voyageurs de diverses Nations, antérieurs au P. d'Acugna, qui disait, comme on l'a vu, en 1641, que

les preuves en faveur de l'existence des Amazones sur le bord de cette riviere étoient telles que ce ferait manquer à la foi humaine que de les rejeter. Il rapporte des témoignages plus récents, auxquels il joint ceux que lui & Don Pédro Maldonado son compagnon de voyage, ont recueillis dans le cours de leur navigation. Il ajoute que si jamais il a pu exister une société de femmes indépendantes, & sans un commerce habituel avec les hommes, cela est sur-tout possible parmi les Nations sauvages de l'Amérique, où les maris réduisent leurs femmes à la condition d'esclaves & de bêtes de somme. Enfin il parait persuadé, par la variété des témoignages non concertés qu'il y a eu des Amazones Américaines; mais il y a toute apparence, dit-il, qu'elles n'existent plus.

Pérou.

Il partit de Coari le 20 d'Août, avec un nouveau canot & de nouveaux guides. La langue du Pérou, qui étoit familiere à M. Maldonado, & dont l'Académicien avoit aussi quelque teinture, leur avoit servi à se faire entendre dans toutes les missions Espagnoles où l'on s'est efforcé d'en faire une langue générale. A Saint-Paul, ils avoient eu des Interpretes Portugais qui parloient la langue du Brésil, introduite aussi dans les Missions Portugaises. Mais n'en ayant point trouvé à Coari, où toute leur diligence ne put les faire

Pérou.

arriver, avant le départ du grand canot du Missionnaire pour le Para, ils se virent parmi des hommes avec lesquels ils ne pouvaient converser que par signes, où à l'aide d'un court vocabulaire que M. de la Condamine avait fait de divers questions dans leur langue, mais qui malheureusement ne contenait pas les réponses. Ces Peuples connaissent plusieurs étoiles fixes, & donnent des noms d'animaux à diverses constellations. Ils appellent les hyades, ou la tête du taureau d'un nom qui signifie aujourd'hui dans le Pays, mâchoire de bœuf, parce que, depuis qu'on a transporté des bœufs en Amérique, les Brâsiliens, comme les naturels du Pérou, ont appliqué à ces animaux le nom qu'ils donnaient dans leur langue maternelle à l'Élan, le plus grand des quadrupèdes qu'ils connussent, avant l'arrivée des Européens.

Le second jour, après avoir quitté Coari, on laissa du côté du Nord une embouchure de l'Yupura, à cent lieues de la première; & le jour suivant, on rencontra du côté du Sud les bouches de la rivière nommée aujourd'hui *Purus*, mais anciennement *Cuchiyara* du nom d'un Village voisin. Elle n'est pas inférieure aux plus grandes de celles qui grossissent le Maragnon. Sept ou huit lieues au-dessous, M. de la Condamine voyant le fleuve sans Isles & large de

mille à douze cens toises, y jetta la sonde, qui ne lui fit pas trouver fond à cent trois brasses.

Pérou.

Río-négro ou la riviere-noire dans laquelle il entra le 23, est, dit-il, une autre mer d'eau douce que l'Amazone reçoit du côté du Nord. Malgré la Carte du P. Fritz & celle de Delisle, qui font courir cette riviere du Nord au Sud, il établit sur le témoignage de ses propres yeux, qu'elle vient de l'Ouest, & qu'elle court à l'Est, en inclinant un peu vers le Sud, du moins dans l'espace de plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où elle entre si parallèlement que, sans la transparence de ses eaux qui l'ont fait nommer *Riviere-Noire*, on la prendrait pour un bras de ce fleuve séparé par une Isle. Il la remonta deux lieues jusqu'au fort que les Portugais y ont bâti sur le bord Septentrional, à l'endroit le moins large, qu'il trouva de douze cens trois toises, & dont la latitude qu'il ne manqua point d'observer, est de 3 degrés 9 minutes Sud. C'est le premier Etablissement Portugais qu'on trouve au Nord en descendant l'Amazone. Sa riviere est fréquentée depuis plus d'un siècle, par cette Nation qui y fait un grand commerce d'esclaves. Un détachement de la garnison du Para, campé continuellement sur ses bords, tient en respect les Nations qui les ha-

Pérou.

bitent, pour favoriser le commerce des esclaves, dans les bornes prescrites par les loix du Portugal, & chaque année ce camp volant à qui l'on donne le nom de troupe du rachat, pénètre plus avant dans les terres. Toute la partie découverte de Rio-négro, est peuplée de Missions Portugaises, gouvernées par des Carmes. En remontant quinze jours ou trois semaines dans cette riviere, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, parce qu'elle forme un grand nombre d'Isles & de lacs. Le terrain, dans tout cet espace, est élevé sur ses bords; les bois y sont moins fourrés, & le pays est tout différent des bords de l'Amazone.

M. de la Condamine trouva au Fort de Rio-négro des preuves de la communication de l'Orénoque avec cette riviere, & par conséquent avec l'Amazone, sur lesquelles il se croit dispensé de s'étendre depuis la confirmation de ce fait en 1744, par un voyage sur lequel il ne put rester aucun doute. C'est dans la grande Isle formée par l'Amazone & l'Orénoque, auxquelles Rio-négro sert de lien qu'on a long-temps cherché le lac doré de Parimé & la Ville de Manoa ou El Dorado. M. de la Condamine trouve la source de cette erreur, si c'en est une, dans quelque ressemblance de nom qui a fait transformer en Ville dont les murs étaient couverts de pla-

ques d'or, le Village des *Manaous*, cette même Nation dont on a parlé. L'histoire des découvertes du nouveau Monde fournit plus d'un exemple de ces métamorphoses. Mais la préoccupation, observe l'Académicien, était encore si forte en 1740, qu'un Voyageur nommé Nicolas Hortfman, natif de Hildesheim, espérant découvrir le lac doré & la Ville aux toits d'or, remonta la riviere d'Essequébé, dont l'embouchure est dans l'Océan, entre la riviere de Surinam & l'Orénoque. Après avoir traversé des lacs & de vastes campagnes, traînant ou portant son canot avec des peines incroyables, & sans avoir rien trouvé qui ressemblât à ce qu'il cherchait, il parvint au bord d'une riviere qui coule au Sud, & par laquelle il descendit dans Rio-négro, où elle entre du côté du Nord. Les Portugais lui ont donné le nom de riviere blanche; les Hollandais celui d'Essequébé & celui de Parimé, sans doute parce qu'ils ont cru qu'elle conduisait au lac de ce nom. On fait que M. de Voltaire a tiré de cette tradition incertaine, un épisode très-agréable dont il a orné son Roman Philosophique de *Candide*.

A peu de distance de l'embouchure du Rio-négro, on rencontre du côté du Sud, celle d'une autre riviere qui n'est pas moins fréquentée des Portugais, & qu'ils ont nommée Rio de

Pérou.

Madera ou riviere du bois, apparemment parce qu'elle charie quantité d'arbres dans ses débordemens. On donne une grande idée de l'étendue de son cours, en assurant qu'ils la remonterent, en 1741, jusqu'aux environs de Santa-Cruz de la Sierra, Ville Episcopale du haut-Pérou, située à dix-sept degrés & demi de latitude australe. Cette riviere porte le nom de Manure dans sa partie supérieure, mais sa source la plus éloignée est voisine du Potosi, & par conséquent de celle du Pilcomayo, qui va se jeter dans le grand fleuve de la Plata.

L'Amazone, au-dessous de Rio-négro & de la Madera, a communément une lieue de large. Lorsqu'elle forme des Isles, elle a jusqu'à deux & trois lieues, & dans le temps des inondations, elle n'a plus de limites. C'est ici que les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de riviere des Amazones, tandis que plus haut ils ne la connaissent que sous celui de Rio de Solimoës, riviere des Poisons, qu'ils lui ont donné, vraisemblablement, parce que les fleches empoisonnées sont la principale arme de ses habitans.

Le 28, M. de la Condamine, ayant laissé à gauche la riviere de Jamundas que le P. d'Acugna nomme Cunuris, prit terre un peu au-dessous, du même côté, au pied du Fort Portugais de

DES VOYAGES: 365

Pérou.

Pauxis , où le lit du fleuve est resserré dans un
 détroit de neuf cens cinq toises. Le flux & le reflux
 de la mer se font sentir jusqu'ici , par le gonfle-
 ment des eaux , qui arrive de douze en douze
 heures , & qui retarde chaque jour comme sur
 les Côtes. La plus grande hauteur du flux , que
 l'Académicien mesura proche du Para , n'étant
 gueres que de dix pieds & demi dans les grandes
 marées , il conclut que le fleuve , depuis Pauxis
 jusqu'à la mer , c'est-à-dire , sur plus de deux
 cens lieues de cours ou sur trois cens soixante ,
 selon le P. d'Acugna , ne doit avoir qu'environ
 dix pieds & demi de pente , ce qui s'accorde
 avec la hauteur du mercure que l'Académicien
 trouva , au Fort de Pauxis , quatorze toises au-dessus
 du niveau de l'eau , d'environ une ligne un
 quart moindre qu'au Para , au bord de la mer.
 Il fait là-dessus les réflexions suivantes.

« On conçoit bien , dit-il , que le flux qui
 arrive au Cap du Nord , à l'embouchure de
 la riviere des Amazones , ne peut parvenir au
 détroit de Pauxis , c'est-à-dire , si loin de la
 mer , qu'en plusieurs jours , au-lieu de cinq
 ou six heures , qui est le temps ordinaire que
 la mer emploie à remonter. En effet , depuis
 la Côte jusqu'à Pauxis , il y a une vingtaine
 de parages qui désignent , pour ainsi dire , les
 journées de la marée. En remontant le fleuve ,

dans tous ces endroits , l'effet de la haute
 mer se manifeste à la même heure que sur la
 Côte , & si l'on suppose que ces différens pa-
 rages soient éloignés l'un de l'autre d'environ
 douze lieues , le même effet des marées se fera
 remarquer dans leurs intervalles à toutes les
 heures intermédiaires , savoir , dans la supposition
 des douze lieues , une heure plus tard de lieue
 en lieue , en s'éloignant de la mer. Il en est
 de même du reflux , aux heures correspon-
 dantes. Au reste , tous ces mouvemens alter-
 natifs , chacun en son lieu , sont sujets aux
 retardemens journaliers , comme sur les Côtes.
 Cette espèce de marche des marées , par ondula-
 tions , a vraisemblablement lieu en pleine mer ,
 & doit retarder de plus en plus , depuis le point
 où commence le refoulement des eaux jusques sur
 les Côtes. La proportion dans laquelle décroît la
 vitesse des marées en remontant dans le fleuve ;
 deux courans opposés qu'on remarque dans le
 temps du flux , l'un à la surface de l'eau , l'autre
 à quelque profondeur ; deux autres dont l'un
 remonte le long des bords du fleuve &
 s'accélere , tandis que l'autre , au milieu
 du lit de la riviere , descend & retarde ;
 enfin deux autres encore , opposés aussi , qui
 se rencontrent souvent proche de la mer , dans
 des canaux naturels de traverse , où le flux

entre à-la-fois par deux côtés opposés. Tous ces faits , dont j'ignore que plusieurs aient été observés , leurs différentes combinaisons , divers autres accidens des marées , sans doute plus fréquens & plus variés qu'ailleurs dans un fleuve où elles remontent vraisemblablement à une plus grande distance de la mer qu'en aucun autre endroit du monde connu , donneraient lieu à des remarques également curieuses & nouvelles.

Mais , pour s'élever au-dessus des conjectures , il faudrait une suite d'observations exactes , ce qui demanderait un long séjour dans chaque lieu , & un délai qui ne convenait point à l'impatience où M. de la Condamine était de revoir sa patrie. Il se rendit en seize heures , de Pauxis à Topayos , autre forteresse Portugaise , à l'entrée de la riviere de même nom , qui en est une du premier ordre. Elle descend des mines du Brésil , en traversant des pays inconnus , mais habités par des Nations sauvages & guerrières , que les Missionnaires s'efforcent d'appivoiser. Des débris du bourg de Tupinambara , autrefois situé dans une grande Isle , à l'embouchure de la riviere de Madera , s'est formé celui de Topayos , dont les habitans sont presque l'unique reste de la vaillante Nation des Topinambos ou Topinamboux , dominante , il y a deux siècles , dans le

Pérou.

Brésil, où ils ont laissé leur Langue. On a vu leur Histoire & leurs différentes transmigrations dans la relation du P. d'Acugna. C'est chez les Topayos qu'on trouve aujourd'hui, plus facilement qu'ailleurs, de ces pierres vertes, connues sous le nom de pierres des Amazones, dont on ignore l'origine, & qui ont été long-temps recherchées pour la vertu qu'on leur attribuait de guérir de la pierre, de la colique néphrétique, de l'épilepsie. Elles ne diffèrent ni en dureté, ni en couleur du jade oriental : elles résistent à la lime, & l'on a peine à s'imaginer comment les anciens habitans du pays ont pu les tailler, & leur donner diverses figures d'animaux. Cette difficulté a fait juger à quelques Navigateurs, mauvais Physiciens, qu'elles n'étaient que du limon de la rivière, auquel on donnait aisément une forme, & qui ne devait ensuite son extrême dureté qu'à l'air. Mais, quand une supposition si peu vraisemblable, n'aurait pas été démentie par des essais, il resterait le même embarras pour ces émeraudes arrondies, polies & percées, dont on a parlé dans l'article des anciens monumens du Pérou. M. de la Condamine observe que les pierres vertes deviennent plus rares de jour en jour, autant parce que les Américains qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, que parce qu'on en a fait passer un fort grand nombre en Europe.

Le quatre

Le quatre de Septembre , les deux Voyageurs Pérou.
 commencerent à découvrir des montagnes du côté du Nord , à douze ou quinze lieues dans les terres. C'était un spectacle nouveau pour eux , après avoir navigué deux mois depuis le Pongo , sans voir le moindre côteau. Ce qu'ils appercevaient , était des collines antérieures d'une longue chaîne de montagnes , qui s'étend de l'Ouest à l'Est , & dont les sommets sont les points de parrage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du Nord , forment les rivières de la côte de Cayenne & de Surinam , & celles qui coulent vers le Sud , après un cours de peu d'étendue , vont se perdre dans l'Amazone.

Le cinq au soir , la variation de l'aiguille , observée au Soleil couchant , était de cinq degrés & demi du Nord à l'Est. Un tronc d'arbre déraciné , que le courant avait poussé sur le bord du fleuve , ayant servi de théâtre pour cette observation , M. de la Condamine , surpris de sa grandeur , eut la curiosité de le mesurer. Quoique desséché , & dépouillé même de son écorce , sa circonférence était de 24 pieds , & sa longueur de 84 , entre les branches & les racines. On peut juger de quelle hauteur & de quelle beauté sont les bois des bords de l'Amazone & de plusieurs autres rivières qu'elle reçoit. Le six , à l'entrée

Pérou.

de la nuit, les deux Voyageurs laisserent le grand canal du fleuve vis-à-vis du Fort de Para, situé sur le bord septentrional, & rebâti depuis peu par les Portugais, sur les ruines d'un vieux Fort où les Hollandais s'étaient établis. Là, pour éviter de traverser le Xingu à son embouchure, où quantité de canots se sont perdus, ils entrèrent de l'Amazone dans le Xingu même, par un canal naturel de communication. Les Isles, qui divisent la bouche de cette riviere en plusieurs canots, ne permettent point de mesurer géométriquement sa largeur; mais, à la vue, elle n'a pas moins d'une lieue. C'est la même riviere que le P. d'Acugna nomme Paranaiba, & le P. Fritz, dans sa carte, Aoripana, diversité qui vient de celle des Langues. Xingu est le nom Américain d'un village, accompagné d'une Mission sur le bord de la riviere, à quelques lieues de son embouchure. Elle descend, comme celle de Topayos, des mines du Brésil, & quoiqu'elle ait un saut à sept ou huit journées de l'Amazone, elle ne laisse pas d'être navigable, en remontant plus de deux mois; les rives abondent en deux sortes d'arbres aromatiques, dont les fruits sont à-peu-près de la grosseur d'une olive, se rapent comme la noix muscade, & servent aux mêmes usages. L'écorce du premier a la saveur & l'odeur du clou de girofle, que les Portugais

nomment *cravo* ; ce qui a fait donner , par les Français de Cayenne , le nom de crabe , au bois qui porte cette écorce. L'Académicien observe que , si les épiceries orientales en laissaient à désirer d'autres , celles-ci seraient plus connues en Europe. Cependant il a vu , dans le pays , qu'elles passaient en Italie & en Angleterre , où elles entrent dans la composition de diverses liqueurs fortes.

Pérou.

L'Amazone devient si large , après avoir reçu le Xingu , que d'un bord on ne pourrait voir l'autre , quand les grandes Isles , qui se succèdent entr'elles , permettraient à la vue de s'étendre. Il est fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir ni moustiques , ni maringoins , ni d'autres moucherons de toute espèce , qui font la plus grande incommodité de la navigation sur ce fleuve. Leurs piquures sont si cruelles , que les Américains mêmes n'y voyagent point sans un pavillon de toile , pour se mettre à couvert pendant la nuit. C'est sur la rive droite qu'il ne s'en trouve plus , car le bord opposé ne cesse point d'en être infecté. En examinant la situation des lieux , M. de la Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la rivière. Elle tourne au Nord , & le vent d'Est , qui y est presque continuel , doit porter ces insectes sur la rive Occidentale.

 Pérou.

La Forteresse Portugaise de Curupa, où les deux Voyageurs arriverent le 9, fut bâtie par les Hollandais lorsqu'ils étaient maîtres du Brésil. Elle est peuplée de Portugais, sans autres Américains que leurs esclaves. La situation en est agréable, dans un terrain élevé, sur le bord Méridional du fleuve, huit journées au-dessus du Para. Depuis cette place, où le flux & le reflux deviennent très-sensibles, les canots ne vont plus qu'à la faveur des marées. Quelques lieues au-dessous du même Fort, un petit bras de l'Amazone, nommé Tajipura, se détache du grand canal qui tourne au Nord, & prenant une route opposée vers le Sud, il embrasse la grande Isle de Joanes ou Marajo, défigurée dans toute les Cartes. De-là il revient au Nord par l'Est, décrivant un demi-cercle; & bientôt il se perd en quelque sorte, dans une mer, formée par le concours de plusieurs grandes rivières qu'il rencontre successivement. Les plus considérables sont premierement Rio de dos Bocas, rivière des deux Bouches, formée de la jonction des deux rivières de Guanapu & de Pacajas, large de plus de deux lieues à son embouchure, & que toutes les anciennes Cartes nomment, comme Laët, rivière du Para; en second lieu, la rivière des Tocantins, plus large encore que la précédente, & qu'il faut plusieurs mois pour remonter,

descendant comme le Topayos & le Xingu, des mines du Brésil, dont elle apporte quelques fragmens dans son sable; enfin la riviere de Muju, que l'Académicien trouva large de sept cens quarante-neuf toises, à deux lieues dans les terres, & sur laquelle il rencontra une frégate Portugaise qui remontait à pleines voiles, pour aller chercher, quelques lieues plus haut, des bois de menuiserie, rares & précieux dans d'autres régions.

Pérou.

C'est sur le bord Oriental du Muju, qu'est située la Ville du Para, immédiatement au-dessus de l'embouchure du Capim, qui vient de recevoir une autre riviere appelée *Guama*. Il n'y a, suivant M. de la Condamine, que la vue d'une Carte, qui puisse donner une juste idée de la position de cette Ville, sur le concours d'un si grand nombre de rivieres. « Ses habitans sont » fort éloignés, dit-il, de se croire sur le bord » de l'Amazone, dont il est même vraisemblable » qu'il n'y a pas une seule goutte qui baigne le » pied de leurs murailles, à-peu-près comme » on peut dire que les eaux de la Loire n'arrivent » point à Paris, quoique cette riviere commu- » nique avec la Seine par le canal de Briare. » On ne laisse pas, dans le langage reçu, de dire que le Para est sur l'embouchure Orientale de la riviere des Amazones.

Pérou.

L'Académicien fut conduit de Curupa au Para , sans être consulté sur la route , entre des Isles , par des canaux étroits , remplis de détours qui traversent d'une riviere à l'autre , & par lesquels on évite le danger de leurs embouchures. Tous ses soins se rapportant à dresser sa Carte , il fut obligé de redoubler son attention , pour ne pas perdre le fil de ses routes dans ce dédale tortueux d'Isles & de canaux sans nombre.

Le 19 de Septembre , c'est-à-dire , près de quatre mois après son départ de Cuença , il arriva heureusement à la vue du Para , que les Portugais nomment le grand Para , c'est-à-dire , la grande riviere dans la langue du Brésil. Il prit terre dans une habitation de la dépendance du Collège des Jésuites , où il fut retenu huit jours par le Supérieur de cet Ordre , pendant qu'on lui préparait un logement dans la Ville , en vertu des ordres de Sa Majesté Portugaise adressés à tous ses Gouverneurs. Il y trouva , le 27 , une maison fort commode & richement meublée , avec un jardin d'où l'on découvrait l'horizon de la mer , & dans une situation telle qu'il l'avait désirée pour la commodité de ses observations. « Nous crûmes , dit-il , en arrivant au Para , à la sortie des bois de l'Amazone , nous voir transportés en Europe. Nous trouvâmes une grande Ville , des rues bien alignées , des

DES VOYAGES. 375

» maisons riantes , la plupart rebâties depuis trente
 » ans en pierres & en moilon , des Eglises magni-
 » fiques. Le commerce direct des habitans avec
 » Lisbonne , d'où il leur vient tous les ans une
 » flotte marchande , leur donne la facilité de se
 » pourvoir de toute sorte de commodités. Ils
 » reçoivent les marchandises de l'Europe en
 » échange pour les denrées du Pays , qui sont ,
 » outre quelque or en poudre qu'on apporte de
 » l'intérieur des terres , du côté du Brésil , l'écorce
 » du bois de crabe , ou de clou , la false-
 » pareille , la vanille , le sucre , le café & sur-tout
 » le cacao. »

Pérou.

Jamais la latitude du Para n'avait été observée à terre , & l'on assura M. de la Condamine , à son arrivée , qu'il était précisément sous la Ligne Équinoxiale. Il trouva , par diverses observations , un degré vingt-huit minutes du Sud. A l'égard de la longitude , une éclipse de Lune , qu'il observa , le premier de Novembre 1743 , & deux émerfions du premier Satellite de Jupiter , lui firent juger , par le calcul , la différence du Méridien du Para à celui de Paris , d'environ trois heures vingt-quatre minutes à l'Occident.

Il était nécessaire de voir la véritable embouchure de l'Amazone , pour achever la Carte de ce fleuve , & de suivre même sa rive Septen-

Pérou.

trionale jusqu'au Cap du Nord, où se termine son cours. Cette raison suffisait pour déterminer M. de la Condamine à prendre la route de Cayenne, d'où il pouvait passer droit en France. Ainsi, n'ayant pas profité, comme M. Maldonado, de la flotte Portugaise, qui partit pour Lisbonne, le 3 de Décembre, il se vit retenu au Para, jusqu'à la fin de l'année, moins cependant par les vents contraires, qui régnerent en cette saison, que par la difficulté de former un équipage de rameurs. La petite vérole avait mis en fuite la plupart des Américains. On remarque, au Para, que cette maladie est encore plus funeste aux habitans des Missions nouvellement tirés des bois, & qui vont nus, qu'à ceux qui vivent depuis long-temps parmi les Portugais, & qui portent des habits. Les premiers, espèces d'animaux amphibies, aussi souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres hommes, & M. de la Condamine est porté à croire que cette seule raison peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs l'habitude où ils sont de se frotter le corps de *rocou*, de *genipa*, & de diverses huiles grasses & épaisses, peut encore augmenter la difficulté. Cette dernière conjecture semble confirmée par

une autre remarque : c'est que les esclaves Nègres, transportés d'Afrique & qui ne sont pas dans le même usage, résistent mieux au même mal que les Naturels du Pays. Un Sauvage nouvellement sorti des bois, est ordinairement un homme mort, lorsqu'il est attaqué de cette maladie ; cependant une heureuse expérience a fait connaître qu'il n'en ferait pas de même de la petite vérole artificielle, si cette méthode était une fois établie dans les Missions, & la raison de cette différence n'est pas aisée à trouver. M. de la Condamine raconte que quinze ou seize ans avant son arrivée au Para, un Missionnaire Carme, voyant tous les Américains mourir l'un après l'autre, & tenant d'une Gazette le secret de l'inoculation qui faisait alors beaucoup de bruit en Europe, jugea qu'il pouvait rendre au moins douteuse une mort, qui n'était que trop certaine avec les remèdes ordinaires. Un raisonnement si simple avait dû se présenter à tous ceux qui entendaient parler de la nouvelle opération ; mais ce Religieux fut le premier en Amérique qui eut le courage de la tenter. Il fit insérer la petite vérole à tous les habitans de la Mission qui n'en avaient pas encore été atteints, & de ce moment il n'en perdit plus un seul. Un autre Missionnaire de Rio-négro suivit son exemple avec le même succès. Après deux expériences si authen-

Pérou.

tiques, on s'imaginerait que, dans la contagion qui retenait M. de la Condamine au Para, tous ceux qui avaient des esclaves, eurent recours à la même recette pour les conserver. Il le croirait lui-même, dit-il, s'il n'avait été témoin du contraire. On n'y pensait point encore, lorsqu'il partit du Para.

Il s'embarqua, le 29 Décembre, dans un canot du Général avec un équipage de 22 rameurs & muni de recommandations pour les Missionnaires Franciscains de l'Isle Joanes ou Marajo, qui devaient lui fournir un nouvel équipage pour continuer sa route; mais n'ayant pu trouver un bon Pilote dans quatre Villages de ces PP. où il aborda le premier jour de Janvier 1744, & livré à l'inexpérience de ses Américains & à la timidité du Mamelus (a) qu'on lui avait donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandait pas quinze jours.

Quelques lieues au-dessous du Para, il traversa la bouche orientale de l'Amazone ou le bras du Para, séparé de la véritable embouchure, qui est la bouche occidentale par la grande Isle de Jo-

(a) Habitant d'une Peuplade indépendante, établie à Saint Paul, au Brésil. On en parlera dans la suite.

nes, plus commun au Para sous le nom de *Marajo*. Cette Isle occupe seule presque tout l'espace qui sépare les deux embouchures du fleuve. Elle a, dans une figure irrégulière, plus de 150 lieues de tour. Toutes les Cartes lui substituent une multitude de petites Isles. Le bras du Para, cinq ou six lieues au-dessous de la Ville, a déjà plus de trois lieues de large & continue de s'élargir. M. de la Condamine côtoya l'Isle, du Sud au Nord, pendant trente lieues, jusqu'à sa dernière pointe, qui se nomme *Magnan*, très-dangereuse, même aux canots, par ses écueils. Au-delà de cette pointe, il prit à l'Ouest, en suivant toujours la côté de l'Isle qui court plus de quarante lieues, sans presque s'écarter de la ligne Equinoxiale. Il eut la vue de deux grandes Isles qu'il laissa au Nord, l'une appelée *Machiana*, & l'autre *Caviana*, aujourd'hui désertes, anciennement habitées par la Nation des Arouas, qui bien que dispersée aujourd'hui, a conservé sa langue particulière. Le terrain de ces Isles, comme celui d'une grande partie de celle de *Marajo*, est entièrement noyé, & presque inhabitable. En quittant la côte de *Marajo*, dans l'endroit où elle se replie vers le Sud, l'Académicien retomba dans le vrai lit, où le canal principal de l'Amazonne, vis-à-vis du nouveau Fort de *Macapa*, situé

 Pérou.

sur le bord oriental du fleuve, & transféré par les Portugais deux lieues au Nord de l'ancien. Il serait impossible, en cet endroit, de traverser le fleuve dans des canots ordinaires, si le canal n'était rétréci par de petites Isles, à l'abri desquelles on navigue avec plus de sûreté, en prenant son temps pour passer de l'une à l'autre. De la dernière à Macapa, il reste encore plus de deux lieues. Ce fut dans ce dernier trajet que M. de la Condamine repassa enfin & pour la dernière fois la ligne Equinoxiale. L'observation de la latitude, au nouveau Fort de Macapa, lui donna seulement trois minutes vers le Nord.

Le sol de Macapa est élevé de deux ou trois toises au-dessus du niveau de l'eau. Il n'y a que le bord du fleuve, qui soit couvert d'arbres. Le dedans des terres est un Pays uni, le premier qu'on rencontre de cette nature, depuis la Cordelière de Quito. Les habitans assurent qu'il continue de même en avançant vers le Nord, & que delà on peut aller à cheval jusqu'aux sources de l'Oyapoc, par de grandes plaines découvertes. Du Pays voisin des sources de l'Oyapoc, on voit au Nord les montagnes de l'Aprouague, qui s'apperçoivent aussi fort distinctement en mer, de plusieurs lieues au

Nord de la côte ; à plus forte raison se

doivent-elles découvrir des hauteurs voisines de Pérou. Cayenne.

Entre Macapa & le cap du Nord, dans l'endroit où le grand canal du fleuve est le plus resserré par les Isles, sur-tout vis-à-vis de la grande bouche de l'Araouari, qui entre dans l'Amazone du côté du Nord, le flux de la mer offre un phénomène singulier. Pendant trois jours les plus voisins des pleines & des nouvelles Lunes, temps des plus hautes marées, la mer au lieu d'employer près de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur. On entend d'abord d'une ou de deux lieues de distance, un bruit effrayant qui annonce la *pororoca*, c'est le nom que les Américains donnent à ce terrible flot. A mesure qu'il approche, le bruit augmente & bientôt on apperçoit un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de hauteur, puis un autre, puis un troisième, & quelquefois un quatrième, qui se suivent de près, & qui occupent toute la largeur du canal. Cette lame avance avec un rapidité prodigieuse, brise & rase en courant tout ce qui lui résiste. M. de la Condamine vit, en quelques endroits, un grand terrain emporté par la *pororoca*, de très-gros arbres déracinés, & des ravages de toute

Pérou.

espèce. Le rivage par-tout où elle passe, est aussi net, que s'il avait été soigneusement balayé. Les canots, les pirogues, les barques mêmes ne se garantissent de la fureur de cette barre, qu'en mouillant dans quelque endroit où il y ait beaucoup de fond. L'Académicien se contentant d'indiquer les causes du fait, a remarqué dans plusieurs autres lieux, dit-il, où il a examiné les circonstances de ce phénomène, « Que cela arrive que lorsque le flot montant & engagé dans un canal étroit, rencontre en son chemin un banc de sable ou un haut fond qui lui fait obstacle, que c'est là, & non ailleurs, que commence le mouvement impétueux & irrégulier des eaux, & qu'il cesse un peu au delà du banc, quand le canal redevient profond, ou s'élargit considérablement. » Il ajoute qu'il arrive quelque chose de semblable aux Isles Orcades, & à l'entrée de la Garonne, où l'on donne le nom de *mascaret* à cet effet des marées.

Les Américains & leur Chef, craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui restaient jusqu'aux grandes marées, arriver au Cap du Nord, qui n'était qu'à quinze lieues, & au-delà duquel on peut trouver un abri contre la *pororoca*, retinrent M. de la Condamine dans

une Isle déserte, où il ne trouva pas de quoi mettre le pied à sec, & où, malgré ses représentations, il fut retenu neuf jours entiers, pour attendre que la pleine Lune fût bien passée. De-là il se rendit au Cap du Nord, en moins de deux jours; mais le lendemain, jour du dernier quartier & des plus petites marées, son canot échoua sur un banc de vase; & la mer, en baissant, s'en retira fort loin. Le jour suivant, le flux ne parvint point jusqu'au canot. Enfin il passa sept jours dans cette situation, pendant lesquels ses rameurs, dont la fonction avait cessé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau saumâtre, en s'enfonçant dans la vase jusqu'à la ceinture. Enfin, aux grandes marées de la nouvelle Lune suivante, la barre même le remit à flot, mais avec un nouveau danger; car elle enleva le canot, & le fit labourer dans la vase avec plus de rapidité que l'Académicien n'en avait éprouvé au Pongo.

Pérou.

Après deux mois d'une navigation par mer & par terre, comme M. de la Condamine croit pouvoir la nommer sans exagération, (parce que la Côte est si plate, entre le Cap de Nord & la Côte de Cayenne, que le gouvernail ne cessait pas de filonner dans la

vase), il toucha, le 26 de Février, au rivage
 Pérou. de Cayenne.

M. de la Condamine eut la curiosité d'essayer ; à Cayenne, si le venin des fleches empoisonnées, qu'il gardait depuis plus d'un an, conservait encore son activité, & si le sucre était un contre-poison aussi efficace qu'on l'en avait assuré. Ces deux expériences furent faites sous les yeux de M. d'Orvilliers, Commandant de la Colonie, de plusieurs Officiers de la Garnison, & du Médecin du Roi. Une poule légèrement blessée par une petite fleche, dont la pointe était enduite du venin depuis treize mois, & qui lui fut soufflée avec une sarbacane, vécut un demi-quart d'heure. Une autre, piquée dans l'aile avec une des mêmes fleches, nouvellement trempée dans le venin délayé avec de l'eau, & retirée sur-le-champ de la plaie, parut s'affoupir une minute après. Les convulsions suivirent bientôt ; & , quoiqu'on lui fit avaler alors du sucre, elle expira. Une troisieme piquée avec la même fleche retrempée dans le poison, ayant été secourue à l'instant avec le même remède, ne donna aucun signe d'incommodité. Ce poison est un extrait tiré par le feu, des suc de diverses plantes, particulièrement de certaines lianes. On avait assuré l'Académicien qu'il entre
 plus

Pérou.

plus de trente sortes d'herbes, dans celui des *Ticunas*, qui est le plus célèbre entre les Nations des rives de l'Amazone, & ce fut celui dont il fit l'épreuve. Il est assez surprenant, dit-il, que parmi des Peuples qui ont sans cesse un instrument si sûr & si prompt, pour satisfaire leurs haines, leurs jalousies & leurs vengeances, un poison de cette subtilité ne soit funeste qu'aux singes & aux oiseaux.

L'Académicien, retenu à Cayenne par divers obstacles, en partit, après un séjour de six mois, dans un canot, que lui fournit le Commandant, & se rendit à Surinam où il était invité par M. Mauricius, Gouverneur de cette Colonie Hollandaise. Il fit heureusement le trajet en soixante & quelques heures. Le 27 d'Août, il entra dans la riviere de Surinam, qu'il remonta l'espace de cinq lieues, jusqu'à Paramaribo, Capitale de la Colonie. Son observation de la latitude de cette Place, lui donna cinq degrés quarante-neuf minutes du Nord. Il ne cherchait qu'une occasion pour repasser en Europe. Le navire le plus prompt à partir fut le meilleur pour lui. Il s'embarqua, le 3 de Septembre, sur une flûte Hollandaise de quatorze canons, qui n'avait que douze hommes d'équipage. Il courut un

 Péron.

grand danger à l'atterrage, sur les Côtes de Hollande. Enfin il entra, le 30 de Novembre, dans le Port d'Amsterdam ; & , le 23 de Février 1745, il se revit à Paris, après une absence d'environ dix ans.

Fin du Livre quatrième



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

LIVRE V.

Suite de l'Amérique Méridionale. Tierra-Firme. Rio de la Plata. Guyane; Histoire Naturelle.

CHAPITRE PREMIER.

TIERRA-FIRME.

IMPATIENS de suivre la marche des Conquérans du Nouveau-Monde, nous ne nous

B b ij

Tierra-Firme.

Tierra-
Firme.

sommes arrêtés sur les détails descriptifs qu'après la révolution du Mexique, laissant derrière nous les Provinces du Continent dont nous avons vu la première découverte & les premiers Etablissmens. Maintenant que les progrès des Espagnols sur la mer du Sud nous ramènent du Nord au Midi, nous reviendrons sur ce qui mérite d'être remarqué dans ces premières parties du Continent où ils aborderent, & nos regards se porteront d'abord vers la Province de *Tierra-Firme*, qui s'étend depuis l'Isthme de Darien jusqu'à Popayan.

Isthme de
Panama.

On fait que l'Isthme de Panama sépare le Continent de l'Amérique en deux parties, l'une Septentrionale, l'autre Méridionale. Entre les rivières de Châgre & celle de Pito, il n'a gueres que quatorze lieues vers les deux extrémités, c'est-à-dire, vers Choco à l'Orient & dans le pays de Véraguaz à l'Occident. Il est traversé par la longue chaîne des Andes qui joint les deux Amériques.

La plus grande partie de cette Contrée est une terre noire très-fertile, arrosée par des rivières qui tombent dans le Golfe, & qui rendent le rivage si marécageux, qu'il est impossible d'y voyager. A l'Ouest de la rivière de Chéapo, le terrain devient plus montagneux & plus sec. On y trouve d'agréables vallées jusqu'au-delà de

La riviere, où l'on ne rencontre plus que des bois. Là commence le pays des Savanes, qui est sec, mais couvert d'herbes, plein de collines entremêlées de bois, & fertiles jusqu'à leurs sommets, qui sont couverts de beaux arbres fruitiers. Les montagnes d'où tombe la *Riviere d'Or*, sont plus stériles & ne produisent que des arbrisseaux. En général, les lieux secs de l'Isthme n'ont pas les mêmes arbres que les lieux humides : les premiers sont grands, extrêmement gros & presque sans branches ; au lieu que les autres sont moins des arbres que des arbrisseaux, tels que des mangles, des ronces & des bambous.

Tierra-
Firme.

Les saisons dans l'Isthme, comme dans les autres parties de la Zone torride, à la même latitude, approchent plus de l'humidité que de la sécheresse. Le temps des pluies y commence en Avril ou en Mai. Elles continuent en Juin & Juillet, & leur grande violence est au mois d'Août. La chaleur est extrême, par-tout où le Soleil perce les nues, & l'air d'autant plus étouffant, qu'il n'y a point de vents pour le rafraîchir. Les pluies commencent à diminuer dans le cours de Septembre ; mais souvent elles durent jusqu'au mois de Janvier. Ainsi, l'on peut dire qu'il pleut dans l'Isthme pendant les trois quarts

Tierra-
Firme.

de l'année. L'air y a quelquefois une odeur sulfureuse, qui se répand dans les bois. Après les orages, on entend toujours un bruit effroyable formé du croassement des grenouilles & des crapauds, du bourdonnement des mouches, du sifflement des serpens, & des cris d'une infinité d'autres insectes. La pluie même est quelquefois si grosse, qu'une plaine qu'elle inonde est transformée tout-d'un-coup en lac. Il n'est pas rare de voir des orages qui déracinent les arbres & qui les entraînent jusques dans les rivières.

Cartha-
gène.

La Ville la plus célèbre du Golfe, est Carthagène, située à dix degrés vingt-cinq minutes quarante-huit secondes $\frac{1}{2}$ de latitude du Nord, à deux cens quatre-vingt trois degrés vingt-huit minutes trente-six secondes de longitude Ouest du Méridien de Paris, & à trois cens un degrés dix-neuf minutes trente-six secondes du Pic de Ténérife. Telle est du moins la conclusion des Mathématiciens, qu'on prend ici pour guides, d'après les observations qu'ils ont publiées. Cette détermination si précise, prouve qu'en avançant dans notre route, nous rencontrons les progrès des connaissances.

Un Lecteur, curieux d'origines, se rappellera sans doute que la Baie de Carthagène & le Pays

anciennement nommé *Calamari*, furent découverts en 1502, par Rodrigue de Bastidas. Deux ans après, les Espagnols ayant entrepris de s'y établir, trouverent une résistance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus. Les habitans étaient extrêmement belliqueux : leurs armes étaient des fleches empoisonnées, dont les plus légères blessures étaient mortelles. Alphonse d'Ojéda, qui vint ensuite dans le pays avec la Cosa & le célèbre Améric Vespuce, n'y obtint pas plus de succès. Il fut remplacé par Grégoire Hernandez d'Orviédo. Enfin les Naturels du pays furent domptés par Hérédia, qui établit & peupla la Ville de Carthagène en 1527.

Les avantages de sa situation l'ayant bientôt rendue florissante, elle fut exposée, dès l'an 1544, à l'invasion de quelques aventuriers Français, & quarante ans après, à celle de François Drak, Anglais, qui la réduisit en cendre; réparée & depuis exposée à de nouvelles disgraces, pillée par les Français en 1597, & attaquée envain par les Anglais en 1741, elle était au plus haut point de splendeur quelque temps avant cette dernière époque, lorsque Don Antoine d'Ulloa vint la visiter. Rien n'est plus admirable que sa vue; du côté de la campagne & de la côte, elle n'a rien qui la borne. La Ville & son Fauxbourg, que

Tierra-
Firme.

~~_____~~
 d'autres nomment la *basse-Ville*, sont fortifiés régulièrement.

Tierra-
 Firme.

Tous les Voyageurs conviennent, qu'après Mexico, Carthagène est la plus belle Ville de l'Amérique. Elle est composée de cinq grandes rues, droites & bien pavées, dont chacune a plus d'un demi-mille de long : les maisons sont de pierres & fort bien bâties; toutes avec des balcons & des jalousies de bois, matiere plus durable pour ces ouvrages, que le fer, qui serait bientôt rouillé & détruit par l'humidité & par des vents nitreux dont les murailles mêmes se ressentent. Une rue plus longue & plus large que toutes les autres, traverse la Ville entière, & forme une grande Place au centre. La Cathédrale s'élève au-dessus de tous les autres édifices, & ne renferme pas moins de richesses dans son sein, qu'elle étale de magnificence au-dehors. Les édifices sont généralement d'une beauté extraordinaire. On fait monter le nombre de ses habitans à vingt-quatre mille, dont plus de quatre mille sont Espagnols & le reste de race Américaine, ou Nègres & Mulâtres; la plupart si aisés, qu'ils passeraient pour riches dans toute autre contrée du monde.

Le Gouverneur fait sa résidence ordinaire dans la Ville. Il était indépendant, pour le militaire, avant 1739; mais, depuis l'élection d'un Officier

suprême , sous le nom de *Vice-Roi* de la Nouvelle-Grenade , il en relève dans les affaires de cette nature , comme on peut appeller , pour les affaires civiles , à l'Audience de Santa-Fé. La Jurisdiction spirituelle de l'Evêque s'étend aussi loin que le Gouvernement militaire & civil. Elle forme un Tribunal , composé du Prélat & de son Chapitre , mais qui n'a rien de commun avec celui de l'Inquisition , dont la Jurisdiction renferme l'Isle Espagnole , où il fut d'abord établi, Tierra-Firme.
 Tierra-Firme & Santa-Fé. Outre ces Tribunaux , Carthagène a sa Magistrature séculière , composé de Régidors , parmi lesquels on élit tous les ans deux Alcades ; ces deux emplois sont ordinairement remplis par des habitans de la première distinction. La Chambre du Trésor est également chargée de la perception & de la distribution de tous les deniers Royaux. Enfin Carthagène n'étant pas moins une Place de guerre que de commerce , elle a son Auditeur militaire , qui est le Chef d'une espèce de Jurisdiction.

C'est dans la Baie de Carthagène que les galions arrivent , pour y attendre que l'Armada du Pérou se soit rendue devant Panama. Au premier avis qu'ils en reçoivent , ils prennent la route de Porto-Bello , où se tient une foire , après laquelle ils reviennent faire , dans la Baie , les provisions nécessaires à leur retour , &

Tierra-
Firme.

bientôt ils se hâtent de remettre à la voile. Dans leur absence, la Baie est extrêmement déserte. A peine y voit-on quelques *bélandres* ou felouques du pays, qui ne s'y arrêtent que pour le carénage ou le raboub.

Carthagène étant la première échelle où se rendent les galions, on doit se faire une haute idée du commerce d'une Ville, qui reçoit les prémices de tout ce qui passe d'Espagne dans l'Amérique Méridionale. En effet, les ventes, quoique dépouillées des formalités qui s'observent à Porto-Bello, y sont ordinairement fort considérables. Les Négocians des Provinces intérieures Méridionales, telles que Santa-Fé, Popayan & Quito, y apportent leurs propres fonds, & ceux qu'on leur a confiés pour l'*encomienda*, c'est-à-dire, pour des commissions. Ces fonds sont employés en marchandises & en provisions. Santa-Fé & Popayan ne pouvant recevoir les unes & les autres que par la voie de Carthagène, leurs marchands viennent dans cette Ville avec de l'argent & de l'or, monnoyés, en lingots & en poudre; ils apportent aussi des émeraudes, qui sont les pierreries les plus estimées dans ces régions, & dont il se trouve de riches mines à Santa-Fé. Cependant, depuis que les émeraudes ont beaucoup perdu de leur prix en Europe, sur-tout en Espagne, où elles ne

DES VOYAGES. 395

sont presque plus recherchées , ce commerce , qui était autrefois considérable , est extrêmement déchu.

Tierra-
Firme.

Pendant le temps que les galions passent à Carthagène, & que Don d'Ulloa nomme la petite foire, on y voit quantité de boutiques ouvertes, soit au profit des Espagnols arrivés sur les galions, soit à celui des marchands de la Ville. Les Cargadores favorisent les uns & les autres, en leur fournissant des marchandises à mesure qu'elles se vendent. Dans cet intervalle, tout le monde gagne. Les uns donnent à louage des chambres & des boutiques, les autres tirent un prix avantageux des ouvrages de leur profession. Ceux qui ont des esclaves, profitent de leur travail, dont le salaire augmente à proportion du besoin qu'on a d'eux. L'argent circule de toutes parts. Il en reste à quantité d'esclaves pour acheter leur liberté, après avoir payé à leurs maîtres ce qu'ils doivent pour l'occupation journalière. Ces avantages s'étendent jusqu'aux plus misérables villages de la dépendance de Carthagène, par le seul prix des denrées, qui augmente naturellement avec la consommation.

Mais ce mouvement ne dure que pendant le séjour des galions dans la Baie. Après leur départ, tout rentre dans le silence & l'inaction. Aussi ce temps est-il nommé le *temps mort*. Le

Tierra-
Firme.

commerce particulier que la Ville fait alors avec tous les autres Gouvernemens, se réduit presqu'à rien. Elle reçoit de la Trinité, de la Havane & de Saint-Domingue, quelques bédandres chargées de tabac & de sucre, qui reprennent pour cargaison du cacao de la Magdelène, des vases de terre, du riz & d'autres marchandises rares dans ces Isles. Il se passe trois mois, sans qu'on voie paraître un de ces bâtimens. On n'en fait pas partir beaucoup plus de Carthagène. Quelques-uns vont à Nicaragua, à Vera-Cruz, à Honduras, & plus souvent à Porto-Bello, à Chagre ou à Sainte-Marthe; mais ce commerce est très-faible, parce que la plupart de ces lieux étant pourvus de ces mêmes denrées, on a peu d'occasions de trafiquer avec eux. Ce qui soutient Carthagène, *en tiempo muerto*, au temps mort, ce sont les bourgades de sa juridiction, d'où l'on apporte tout ce qui est nécessaire à la subsistance de ses habitans, dans des canots, ou dans une espèce de bateaux, qu'ils nomment *champanes*. Les premiers côtoient toujours le rivage de la mer; & les seconds viennent par la riviere de la Magdelène, ou par celle de Zenu. En échange des denrées, ils se chargent de quelques étoffes, dont les boutiques des Négocians sont pourvues par les galions, ou quelquefois par les prises de quelques corsaires.

Tous les alimens du pays ne paient aucun droit. Chacun a la liberté de tuer, dans sa maison, les animaux dont il croit pouvoir vendre la chair dans un jour ; car celle même de porc ne se mange point salée à Carthagène, & les chaleurs ne permettent pas de la garder long-temps fraîche. Les denrées qu'on apporte d'Espagne, telles que l'eau-de-vie, le vin, l'huile, les amandes & les raisins secs, paient un droit d'entrée, & se vendent ensuite librement. Ceux qui les vendent en détail, ne sont assujétis qu'à l'*alcavala*, droit imposé sur les échopes & les boutiques.

Tierra :
Firme.

Outre les marchandises, qui font l'entretien de ce petit commerce intérieur, la Ville a depuis long-temps un bureau pour l'*Assiente* des esclaves Nègres, que les vaisseaux y apportent. Ils y restent comme en dépôt, jusqu'à ce qu'ils soient achetés pour les Provinces intérieures, où ils sont employés aux plantations, que les Espagnols nomment *haziendas*. Mais ce bureau & ceux des finances royales, établis à Carthagène, ne produisent pas même assez pour l'entretien des fortifications, du Gouverneur, de la garnison & des autres Officiers du Roi. On y supplée par les deniers royaux de Santa-Fé & de Quito.

A Carthagène, comme dans toutes les autres Colonies de l'Europe, les habitans sont divisés

Tierra-
Firme.

en différentes races. Les Blancs forment , comme ailleurs , deux espèces ; celle des Européens , qu'on y appelle Chapetons , & celle des Créoles , ou des blancs nés dans le pays. Le nombre des premiers est peu considérable , parce que la plupart retournent en Europe , après avoir gagné quelque chose , ou passent plus loin , pour augmenter leur fortune. Ceux qui se sont fixés à Carthagène , y font presque tout le commerce. Les Créoles possèdent les terres. On en compte quelques familles d'une grande distinction , c'est-à-dire descendues d'Ayeux Nobles qui se sont établis dans la Ville , après y avoir exercé les premiers emplois. La plupart se sont maintenues dans leur lustre , en s'alliant dans le Pays avec leurs égaux , ou avec des Européens employés sur les galions. Il se trouve quelques familles de Blancs pauvres , entées sur des familles Américaines , ou du moins alliées avec elles. Quand la couleur ne les trahit pas , ils se croient heureux d'être comptés au nombre des Blancs.

Mais la division est plus difficile entre les espèces qui doivent leur origine au mélange des Blancs & des Noirs. Après les Noirs ou les Nègres , & les Mulâtres , qui viennent d'un Blanc & d'une Noire , ou d'un Noir & d'une Blanche , la troisième espèce , provenue des Blanches avec les Mulâtres , ou des Mulâtresses avec les Blancs , se

nomme les *Tercerons*. La quatrième est celle des *Quarterons*, qui vient du mélange des *Tercerons* avec les Blancs. Enfin la cinquième, qui vient du mélange des *Quarterons* & des Blancs, est celle des *Quinterons*. Comme les nuances s'éclaircissent sensiblement à chaque degré, il n'est plus question de race Nègre au cinquième; on ne distingue point les *Quinterons* des Blancs, ni pour les manières, ni pour la couleur. Les enfans d'un Blanc & d'une *Quinterone* portent le nom d'Espagnols. Il sont si jaloux de cet honneur, que si par hasard on s'y méprend, & qu'on les suppose d'un degré plus bas, ils se croient injuriés. Mais, avant que d'arriver à cette classe, il y a des obstacles qui peuvent les en éloigner. Entre le Mulâtre & le Nègre, on distingue une race intermédiaire, nommée *Sambo*, qui provient du mélange de ces deux races avec le sang Américain, ou des deux races ensemble. La race du Pere fait une autre distinction. Entre les *Tercerons* & les Mulâtres, les *Quarterons* & les *Tercerons*, on compte ceux qui se nomment *Tente en el Ayre*, c'est-à-dire, Enfans de l'Air, parce qu'ils n'avancent ni ne reculent. Les enfans, nés du mélange des *Quarterons* ou des *Quinterons* avec le sang Mulâtre ou *Terceron*, sont nommés *Salto atras*, c'est-à-dire, Saut-en-Arrière, parce qu'au lieu d'avancer

Tierra-
Firme.

& de devenir Blancs, ils ont reculé, en se rapprochant de la race des Nègres. De même, tous les enfans sortis du mélange avec le sang Américain depuis le Nègre jusqu'au Quinteron sont nommés *Sambos* de Nègres, de Mulâtre, de Terceron, &c.

Telles sont les races les plus communes : non qu'il ne s'en trouve beaucoup d'autres qui viennent de diverses unions; mais les espèces en sont si obscures, que souvent ils ne savent pas eux-mêmes à quelle classe ils appartiennent. Ces castes ou races, à compter depuis les Mulâtres jusqu'aux Quinterons, sont toutes vêtues à l'Espagnole, & d'habits fort légers, sans autre raison que la chaleur du climat. Leurs exercices, dans la Ville, se réduisent aux arts mécaniques; au-lieu que les Chapetons & les Créoles, regardent ces occupations comme indignes d'eux, s'attachent uniquement au commerce, jusqu'à préférer la misère à l'humiliation d'exercer les métiers qu'ils ont appris en Europe.

Entre toutes ces races, celle des Nègres n'est pas la moins nombreuse. Elle est divisée en deux classes, celle des Nègres libres, & celle des esclaves, qui se subdivisent encore en créoles & en *bozales*, ou nouveaux-venus. Une partie de ces derniers est occupée à la culture des plantations. Ceux qu'on retient dans la Ville, y sont employés aux travaux les plus rudes, qui leur font
assez

allez gagner pour payer, chaque jour, à leurs maîtres, une partie de leur salaire, & pour se nourrir du reste. La chaleur les dispensant de porter aucune sorte d'habits, ils vont nus comme en Afrique, à la réserve d'un petit pagne de coton, dont ils se couvrent le milieu du corps. Les esclaves Nègresses ne sont pas autrement vêtues. Elles sont mariées à la campagne, avec les Nègres qui cultivent les champs, ou sans celle occupées dans la Ville à vendre des fruits, des confitures, des gâteaux de maïs ou de cassave, & d'autres alimens. Celles qui ont de petits enfans, les portent sur les épaules, pour se conserver la liberté des bras, & les nourrissent de leur lait, sans les faire changer de situation. Leurs mamelles, dont elles laissent le soin à la Nature, leur pendant quelquefois jusqu'au-dessous du ventre, il n'est pas surprenant qu'elles puissent les présenter par-dessous l'aisselle ou par-dessus l'épaule, aux enfans qu'elles portent sur le dos.

L'habillement des blancs est peu différent à Carthagène, de celui que ses Fondateurs y ont apporté d'Espagne. L'étoffe en est seulement fort légère. Les vestes, par exemple, sont de toile fine de Bretagne, les culottes de même, & les pourpoints de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune exception de rang. Les per-

Tierra
Firme.

Tierra-
Firme.

ruques y étaient encore si rares en 1735 ; qu'on n'en voyait qu'au Gouverneur & à quelques Officiers : au-lieu de cravates , on se contente de fermer le col de la chemise avec un gros bouton d'or , & le plus souvent on le laisse ouvert. Plusieurs vont nue tête , & les cheveux coupés au chignon ; mais la plupart ont un bonnet blanc de roile fine. Ils portent , pour se rafraîchir , des éventails tissus d'une espèce de palme fine & déliée , en forme de croissant , avec un bout de la même palme , qui sert de manche.

Les femmes blanches ont une sorte de jupe ; nommée *pollera* , qu'elles attachent à la ceinture , & qui pend jusqu'aux talons , de taffetas uni & sans doublure. Un pourpoint leur couvre le reste du corps ; mais elles ne le portent que dans la saison qu'elles nomment hiver , & n'ont en été qu'un corset lacé sur la poitrine. Mais jamais elles ne sortent du logis sans la mantille & la jupe. Leur usage est d'aller à l'Eglise dès trois heures du matin , pour éviter la chaleur du jour. Celles qui ne sont pas exactement blanches , mettent par-dessus la *pollera* , une jupe de taffetas , de la couleur qu'elles aiment , à l'exception de la noire , qui leur est interdite. Cette jupe est toute percée de petits trous , pour laisser voir celle qui est dessous. Elles se couvrent

la tête d'un bonnet de toile blanche, de la forme d'une mitre, & fort garni de dentelles. Il est terminé par une pointe, qui répond perpendiculairement au front. Jamais elles ne paraissent sans cette coëffure. Les femmes de condition ne portent, pour chaussure, qu'une espèce de petites mules, où il n'entre que la pointe du pied. Dans leurs maisons, elles ne quittent point leurs hamacs, & leur occupation est de s'y bercer, pour se rafraîchir. Les hommes aiment aussi cette situation, quelque incommode qu'elle paraisse par la difficulté d'y bien étendre le corps.

On ne vante ni l'application, ni le savoir des habitans de Carthagène; mais il n'est pas surprenant qu'il y ait peu d'émulation, dans un pays où l'on ne peut se proposer aucun avancement par l'étude des Sciences: l'esprit & la pénétration ne laissent pas d'y être des qualités fort communes dans les deux sexes. On compte aussi la charité entre leurs principales vertus, sur-tout à l'égard des Européens, qui venant, suivant l'expression du Pays, pour *brusquer* fortune, ne trouvent souvent que la misère, les maladies, & même la mort. Les vaisseaux Espagnols n'arrivent jamais sans apporter une espèce d'hommes, qu'on nomme *Pulizons*, gens sans emploi, sans bien, sans recommandation, vrais aventuriers, qui viennent chercher fortune dans un

Tierra-
Firme,

Tierra-
Firme.

pays où ils ne font connus de personne, & qui, après avoir long-temps couru les rues de la Ville, sans rien trouver qui réponde à leurs espérances, ont, pour dernière ressource, le Couvent des Cordeliers, où ils reçoivent de la bouillie de cassave, moins pour appaiser leur faim, que pour les empêcher de mourir. Le coin d'une place ou la porte d'une Eglise, est leur gîte pour la nuit. On les laisse dans cette misère, parce qu'il n'y a point d'habitant qui ose prendre confiance à leurs services. Quelquefois un Négociant, qui passe dans les Provinces intérieures, & qui a besoin de grossir sa suite, choisit un de ces malheureux Chapetons, qu'il emmène avec lui. Le chagrin d'une si triste situation, & la mauvaise qualité de leur nourriture, les jettent enfin dans une maladie, qui a pris d'eux le nom de *Chapetonade*. Ils n'ont plus alors d'autre refuge que la Providence; car on ne reçoit à l'Hôpital de Carthagène, que ceux qui paient les secours qu'ils demandent, & par conséquent la misère est un titre d'exclusion. C'est à ce point que le Peuple les attend, pour faire éclater sa charité. Les Négresses & les Mulâtres libres s'empressent alors de les retirer dans leurs maisons, où elles les assistent & les font guérir à leurs dépens; s'ils meurent entre leurs mains, elles les font enterrer, & leur zèle va jusqu'à

faire dire pour eux des Prieres & des Messes. A la vérité les témoignages de compassion finissent pour ceux qui reviennent à la santé, par un mariage avec leur bienfaitrice, ou avec quelqu'une de ses filles. Les Pulizons qui n'ont pas le bonheur d'être assez malades pour intéresser la pitié des femmes de Carthagène, prennent à la fin le parti de se faire Canotiers, ou de se retirer dans quelques villages, pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail.

L'eau-de-vie, le chocolat, les confitures & le miel, sont la passion de tous les états & de toutes les races, dans la Ville de Carthagène. Celle du tabac à fumer est encore plus vive. Là tout le monde fume, hommes, femmes & enfans, sans distinction d'âge ni de rang. Les Dames & les femmes blanches ne fument que dans l'intérieur de leurs maisons, mais cette retenue n'est pas imitée des autres castes. Les lieux ne sont pas plus distingués que les temps. La méthode commune est de fumer de petits rouleaux de tabac en feuille. Une femme tient entre ses lèvres l'extrémité d'un bout de tabac allumée, dont elle tire assez long-temps la fumée sans l'éteindre, & sans être incommodée du feu. Les femmes de la plus haute distinction, s'accoutument à fumer dès l'en-

Tierra-
Firme.

Tierra-
Firme.

fance. Une des plus grandes marques d'estime & d'amitié qu'elles puissent donner aux hommes, c'est d'allumer pour eux du tabac, & de leur en présenter dans les visites qu'elles reçoivent. Ce serait aussi les offenser beaucoup, que de refuser cette galanterie de leur main. Enfin la danse est encore une passion des deux sexes à Carthagène. Les bals commencent par quelques danses d'Espagne, & finissent par celles du pays, qui ne sont pas sans agrément pour les étrangers, sur-tout avec les chansons dont elles sont accompagnées.

Le climat est excessivement chaud. Dans les observations du Thermomètre, le 19 de Novembre 1735, la liqueur se soutint à 1025 $\frac{1}{2}$, sans autre variation, en différentes heures, que depuis 1024 jusqu'à 1026. La même année, à Paris, la liqueur du Thermomètre monta, le 16 Juillet, à trois heures du soir, & le 10 d'Août, à trois heures & demie, jusqu'à 1025 $\frac{1}{2}$; & ce fut la plus grande chaleur qu'on y sentit cette année; par conséquent la chaleur du jour le plus chaud du climat de Paris est continuelle à Carthagène. Mais la nature du climat se fait encore mieux sentir depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Novembre, qui est la saison qu'on y nomme l'hiver, parce qu'alors les pluies, les tonnerres & les éclairs y sont si fréquens que, d'un instant à l'autre, on voit les

orages se succéder. Les rues de la Ville sont inondées, & les campagnes submergées. On profite de ces occasions pour remplir les citernes, qui suppléent au défaut de riviere & de source. Outre celles des maisons particulieres, il y en a de fort larges sous les terres-pleins des bastions. On a des puits en grand nombre, mais d'une eau saumache, qui n'est pas potable, & qui ne sert qu'aux usages domestiques.

Depuis le milieu de Décembre jusqu'à la fin d'Avril, la chaleur est un peu diminuée par les vents du Nord, qui rafraîchissent alors la terre. C'est néanmoins cet espace de temps qu'on nomme l'été, comme on donne le nom de *petit été* à celui qui est vers la Saint-Jean, parce que les pluies y cessent pendant un mois, & font place aux mêmes vents: mais, en général, les chaleurs sont continuelles, avec peu de différence entre la nuit & le jour; d'où il arrive que la transpiration des corps l'étant aussi, tous les habitans ont une couleur si pâle & si livide, qu'on les croirait relevés de quelque grande maladie. Leurs actions mêmes s'en ressentent, par une mollesse singuliere, & le ton de leur voix par sa lenteur. Ceux qui arrivent de l'Europe conservent, pendant trois ou quatre mois, leurs forces & leur couleur; mais, par degrés, ils deviennent semblables aux anciens

Tierra-
Firme.

habitans , c'est à-dire , qu'avec une assez bonne santé, ils paraissent en manquer.

Ils sont sujets d'ailleurs à plusieurs sortes de maladies. Celle qui menace les Européens , & qu'on a déjà nommée *Chapetonade* , par allusion au nom de Chapeton , dont on ne nous apprend pas l'origine , emporte souvent une partie des équipages , après l'arrivée des vaisseaux. Sa nature est peu connue. Elle vient à quelques-uns de s'être trop refroidis ; à d'autres, de quelque indigestion , d'où suit un vomissement mortel accompagné quelquefois d'un si furieux délire , qu'on est obligé de lier le malade , pour l'empêcher de se déchirer en pièces. Il expire au milieu de ses transports , comme dans une espèce de rage.

Une autre maladie , fort commune à Carthagène & dans toute sa Jurisdiction , c'est la lèpre , qu'on y nomme *mal de saint Lazare*. Ceux qui l'attribuent à la chair de porc , qui est la nourriture ordinaire du pays , ne font pas attention que cet aliment n'est pas moins commun dans d'autres contrées de l'Amérique , & par conséquent qu'il en faut chercher la cause dans la nature du climat. On a fondé , pour en arrêter la communication , un grand Hôpital hors de la Ville , proche d'une colline , où est le Château , qui en tire le nom de *San Lazaro*. Tous ceux qu'on croit atta-

qués de la lèpre y sont renfermés sans distinction de sexe, d'âge ni de rang, & s'ils refusent d'y aller de bonne grace, on emploie la force pour les y conduire. Mais le mal ne fait qu'augmenter entr'eux, parce qu'on leur permet de s'y marier, & qu'il se perpétue dans leurs enfans, sans compter que les revenus de l'Hôpital étant médiocres, on laisse aux pauvres la liberté d'aller mendier dans la Ville, au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'une petite Ville. Chacun y jouit d'une petite portion de terrain, qu'on lui marque à son entrée. Il y bâtit une cabane proportionnée à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours. Les souffrances inséparables de la lèpre, n'empêchent point que ceux qui en sont attaqués ne vivent long temps. On remarque aussi qu'elle excite vivement le feu des passions sensuelles, & c'est l'expérience des désordres qu'elles peuvent causer, qui fait permettre le mariage aux malades.

La galle & la rogne sont encore des contagions particulières à Carthagène, du moins par leur malignité & leur abondance. Ces deux maux y deviennent incurables, pour peu qu'ils soient négligés. Le spécifique le plus efficace, est une terre du canton, nommée *maquimaqui*, qui con-

Tierra-
Firme.

serve la même vertu dans les lieux où elle est transportée.

Enfin une maladie encore bien plus étrange, mais moins commune, est celle qui se nomme *la culebrilla* ou *le serpenteau*. Elle consiste dans une tumeur, qui se forme entre les membranes de la peau, & qui augmente sans cesse, jusqu'à ce qu'elle occupe la circonférence de la partie qui en est attaquée. Elle se loge particulièrement aux bras, aux cuisses & aux jambes. Ses marques extérieures sont de faire enfler la peau, de l'enflammer & d'y causer des mortifications. La manière de guérir ce mal, est d'appliquer des suppuratifs à l'endroit où l'on croit découvrir ce qu'on appelle *la tête du serpenteau*; & lorsque la peau commence à s'ouvrir, il en sort une espèce de petit nerf blanc, qui passe pour un animal. On l'aide à sortir avec une carte roulée, à laquelle on l'attache avec un fil de soie, & tous les jours on prend soin de l'entortiller autour de la carte, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien dans la tumeur, qui ne tarde point ensuite à se dissiper d'elle-même. Cette opération demande beaucoup de patience & d'adresse: mais, malgré l'opinion établie à Carthagène, Don d'Ulloa ne paraît pas persuadé que le serpenteau soit un animal.

Porto-
Bello.

La Ville de Saint-Philippe de Porto-Bello, est

située à 9 degrés 34 minutes 35 secondes de latitude du Nord, & à 277 degrés 50 minutes de longitude du Méridien de Paris, ou 296 degrés 41 minutes du Pic de Ténérife. Cette Ville doit son origine à la bonté de son Port, dont on voit qu'elle tire son nom. Nombre de Dios, après avoir essuyé diverses fortunes depuis l'année 1510, où l'on a rapporté sa fondation, fut abandonné en 1584, par l'ordre de Philippe II, & les habitans furent employé à former Porto-Bello dans une situation plus avantageuse pour le commerce d'Espagne.

La Ville est située en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui environne le Port. Les maisons y sont de bois, à l'exception de quelques-unes, dont le premier étage est de pierre. On n'en compte guères plus de cent trente, mais grandes & commodes. Elles forment ensemble une rue principale, qui suit la figure du Port avec quelques ruelles qui la traversent, du penchant de la montagne au rivage. De deux places fort spacieuses, l'une est vis-à-vis de la Chambre des Finances, qui est un bel édifice de pierre, & qui touche au môle où se font les débarquemens; l'autre est proche de l'Eglise Paroissiale, dont on vante assez la grandeur & les ornemens pour une si petite Ville, quoiqu'elle ne soit desservie que par un Vicaire & quelques

Tierra-
Firme.

Tierra-
Firme.

autres Prêtres du pays. Il y a deux autres Eglises ; l'une des PP. de la Merci , & l'autre de Saint-Jean-de-Dieu , qui appartiennent aux Religieux de ces deux ordres : mais ces deux Couvens méritent à peine ce nom , sur-tout celui de la Merci qu'on représente fort pauvre & presque en ruine ; l'autre , qui devrait être un Hôpital , n'a pas de fonds pour l'entretien des malades , & ne reçoit que ceux qui sont en état de payer l'assistance qu'ils y cherchent. En avançant à l'Est , vers le bout de la Ville qui conduit à Panama , on trouve un Quartier qui se nomme *la petite Guinée* , parce qu'il renferme tous les Nègres libres. Il est fort peuplé à l'arrivée des galions. La plupart des habitans de la Ville , trouvant du profit à louer leurs maisons aux Européens de la flotte , se retirent dans cette espèce de Fauxbourg , où ils ne font pas difficulté de se réduire aux cabanes des Nègres. Du côté de la mer , dans un terrain spacieux entre la Ville & le Château de *la Gloire* , on dresse des baraques pour les matelots , qui se font , de leur côté , des boutiques , où ils étalent toutes sortes de denrées & de fruits d'Espagne : mais la Foire n'est pas plutôt finie , que tout disparaît avec les vaisseaux , & la Ville redevient déserte.

Le seul nom du Port en fait connaître les avantages. L'entrée en est large , mais assez bien dé-

tendue par un Château, nommé *Saint-Philippe de Todo-Fiéro*, & situé à la pointe du Nord. On compte environ six cens toises d'une pointe à l'autre, c'est-à-dire, un peu moins d'un quart de lieue. Le côté du Sud n'a pas besoin d'autre défense que les pointes & les rochers qui sont à fleur-d'eau, & qu'on n'évite qu'en dérivant vers le Nord, où l'on trouve plus de fond; quoiqu'en effet la véritable entrée soit par le milieu du canal, où l'on a toujours depuis quinze jusqu'à dix brasses d'eau, fond de vase & de craie, mêlé de sable. A la côte que le Port forme au Sud, & vis-à-vis de la rade, est un Fort spacieux, qui se nomme *Saint Jacques de la Gloire*. C'est à l'Est de ce Fort, à la distance d'environ cent toises, que la Ville commence; elle a devant elle une pointe de terre qui s'avance dans le Port, & qui contenait autrefois un petit Fort nommé *Saint-Jérôme*, à dix toises des maisons. Tous ces ouvrages furent démolis en 1740, par l'Amiral Vernon, qui les trouva également dépourvus de défenseurs & d'artillerie. Le mouillage des gros vaisseaux est au Nord-Ouest du Fort de la Gloire, c'est-à-dire, presqu'au milieu du Port.

Entre les montagnes qui environnent Porto-Bello, depuis la pointe de Todo-Fiéro, dont le Fort est à mi-côte de la première, jusqu'à celle qui est à l'opposite, on en distingue une fort

Tierra-
Firme.

Tierra-
Firme.

haute, qui sert comme de Thermomètre à la Ville. Elle donne, d'un côté, sur le chemin qui conduit à Panama, & de l'autre sur le Port. On la voit presque toujours couverte de nuages, sombres & épais, qu'on appelle *Capello*, ou *Bonnet de la Montagne*, d'où lui est venu apparemment par corruption le nom de *Capiro*. Si ces nuages se condensent & s'épaississent, ils baissent de leur hauteur ordinaire, & c'est un signe d'orage : au contraire, s'ils s'élèvent & s'éclaircissent, ils annoncent le beau temps. Ces changemens se succèdent avec tant de promptitude, qu'on découvre rarement le sommet de la montagne, dont l'état ordinaire est une profonde obscurité.

L'air de Porto-Bello est d'une malignité qui ne se fait pas moins sentir aux anciens habitans de la Ville, qu'aux étrangers. Il produit des maladies mortelles ou capables d'affaiblir les meilleurs tempéramens. On était persuadé autrefois, qu'il était fort dangereux pour l'accouchement des femmes, & cette opinion les faisait partir deux ou trois mois avant le terme, pour aller faire leurs couches à Panama. Une femme de distinction ayant heureusement bravé le danger, par affection pour son mari, à qui ses affaires ne permettaient point de quitter Porto-Bello pour la suivre, la prévention s'est dissipée. Les habitans ont les idées les plus désavantageuses de leur climat. Ils assurent que

DES VOYAGES. 415

Les animaux des autres pays cessent de multiplier lorsqu'ils sont transportés dans leur Ville ; que les poules , par exemple , qui viennent de Panama & de Carthagène , sont stériles après leur arrivée , & que les bœufs , amenés de Panama , deviennent si maigres , qu'on n'en peut presque plus manger la chair , sans que les pâturages , dont les montagnes & les vallons abondent aux environs de la Ville , puissent arrêter ce dépérissement. La même raison empêche qu'on n'y entretienne des haras de chevaux & d'ânes.

Les chaleurs sont excessives à Porto-Bello. On en rejette particulièrement la cause sur les hautes montagnes qui l'entourent & qui ferment le passage au vent. Les arbres épais , dont elles sont couvertes , ne permettant point aux rayons du Soleil de sécher la terre , il en sort continuellement d'épaisses vapeurs , qui redescendent en pluies abondantes , après lesquelles le Soleil recommence à se montrer ; mais aussi-tôt qu'il a séché le feuillage des arbres & la superficie du terrain , il se trouve enveloppé de nouvelles vapeurs , qui l'obscurcissent. Il survient alors des pluies subites , & le temps s'éclaircit encore avec la même promptitude , sans que tous ces changemens en fassent jamais éprouver dans la chaleur. Les pluies sont des ondées violentes , qui paraissent capables de tout submerger. Elles sont accom-

Tierra-
Firme.

Tierra-
Firme.

pagnées de tonnerres & d'éclairs, avec un fracas si terrible, que les plus braves en sont effrayés. Le Port étant au milieu des montagnes, rien ne peut donner une idée du retentissement qui s'y fait, & qui est encore augmenté par les cris des singes & des animaux de toute espèce, sur-tout le soir & le matin, lorsque les vaisseaux tirent le coup de la retraite ou du réveil.

L'intempérie du climat, qui fait nommer Porto-Bello, *le tombeau des Espagnols*, ne laisse gueres espérer que cette Ville soit jamais fort peuplée. Le nombre de ses habitans est proportionné à sa petitesse, & la plupart sont Nègres ou Mulâtres. On n'y compte pas plus de trente familles de Blancs, dont les plus riches n'y passent que le temps de la Foire & se retirent ensuite à Panama: ainsi, l'on ne doit compter de Blancs à Porto-Bello, que les Officiers retenus par leur devoir, tels que le Gouverneur, les Commandans des Forts, les Alcades & la Garnison, qui est ordinairement de cent vingt-cinq hommes, envoyés de Panama.

Les usages des habitans different peu de ceux de Carthagène; mais l'esprit d'intérêt est plus vif à Porto-Bello, comme si la passion des richesses répondait aux dangers dans lesquels on s'engage pour les acquérir. Les vivres sont rares, & par conséquent très-chers dans le pays, sur tout pendant le séjour des galions. On tire alors de Carthagène

thagène du maïs , du riz , de la cassave , des porcs , de la volaille , & toute sorte de racines. Les bestiaux viennent de Panama ; mais la Côte fournit d'excellent poisson , comme la campagne donne toutes sortes de fruits , & beaucoup de cannes douces , dont on fait du miel & de l'eau-de-vie. L'eau ne manque point dans le canton. Elle descend du haut des montagnes en torrens , qui arrosent les dehors de la Ville ou qui la traversent. On vante la qualité des eaux pour aider à la digestion ; mais cette vertu , qui les ferait estimer dans un autre climat , les rend ici fort nuisibles , parce que tant d'activité ne convient point à des estomacs aussi faibles que ceux des habitans. Elles leur causent des dyssenteries , dont il est rare qu'il se délivrent ; & c'est le terme ordinaire de toutes leurs autres maladies. Ces eaux , qui descendent en cascades , forment de petits réservoirs dans les cavités des rochers , & leur fraîcheur est augmentée par le feuillage des arbres , qui ne perdent jamais leur verdure. L'usage des habitans , de l'un & de l'autre sexe , & de tous les âges , est de s'y aller baigner chaque jour à onze heures du matin , pour se rafraîchir de l'excessive chaleur qui brûle le sang.

Les montagnes couvertes de bois & peuplées d'animaux féroces , touchent de si près aux maisons de la Ville , qu'il n'y a point de sûreté le

Tierra.
Firme.

Tierra-
Firme.

soir dans les rues, pour les poules & les chiens; ni même pour les enfans. Un tigre, qui prend une fois goût à cette chasse, semble dédaigner celle des montagnes. On leur tend des pièges à l'entrée des murs. Les Nègres & les Mulâtres qu'on emploie souvent à couper du bois, ont autant d'adresse que de courage à s'en défendre dans les forêts, & les attaquent même avec une intrépidité surprenante. Ils ont, pour ce dangereux combat, un épieu de sept ou huit pieds de long, & d'un bois fort, dont la pointe est durcie au feu, avec une espèce de coutelas. Le Combattant tient l'épieu de la main gauche, & son coutelas de l'autre main. Il attend que le tigre s'élançe sur le bras dont il tient l'épieu, & qui est enveloppé d'une pièce d'étoffe. Quelquefois l'animal paraît sentir le péril, & demeurer comme sur ses gardes. Mais son ennemi ne craint pas de le provoquer, en le touchant légèrement de l'épieu, pour trouver mieux l'occasion d'assurer son coup. Aussi-tôt que le fier animal se voit insulté, il saisit l'épieu d'une de ses griffes, & de l'autre patte il empoigne le bras qui tient cette arme. Il le déchirerait du premier effort, sans l'obstacle du manteau. C'est l'instant dont le Nègre se hâte de profiter, pour lui décharger sur la jambe un coup du coutelas qu'il tient dans la main droite, &

qu'il a eu la précaution de cacher derrière soi. De ce coup il lui tranche le jarret, & lui fait abandonner le bras qu'il avait saisi. L'animal furieux se retire en arrière, sans lâcher l'épieu, & veut revenir aussi-tôt pour saisir le bras, de son autre patte. Mais son adversaire lui décharge un second coup, qui lui tranche encore un jarret & qui le met à sa discrétion. Après avoir achevé de le tuer, il l'écorche, & revient triomphant avec sa peau, ses pattes & sa tête.

Tierra-
Firme.

Quoique les mauvaises qualités du Climat, la stérilité du terroir & la rareté des vivres, s'opposent invinciblement aux progrès de la Ville de Porto-Bello, elle devient, au temps des Galions, une des plus peuplées de l'Amérique Méridionale. Sa situation, dans l'Isthme qui sépare la mer du Sud de celle du Nord, l'excellence de son Port, & le voisinage de Panama l'ont fait choisir pour le rendez-vous des deux Commerces de l'Espagne & du Pérou, & pour le théâtre d'une des plus fameuses Foires du Monde.

Aussi-tôt qu'on apprend à Carthagène, que la Flotte du Pérou s'est déchargée à Panama, les Galions mettent à la voile pour Porto-Bello, avec l'impatience que la crainte des maladies cause aux Equipages. Le concours des Marchands de l'une & de l'autre Flotte devient si

Tierra-
Firme.

grand à Porto-Bello, que la cherté des logements y est excessive. Une chambre de médiocre grandeur, avec un cabinet proportionné, se loue, pour le temps de la Foire, jusqu'à mille écus; & le prix des moindres maisons est quelquefois porté à cinq ou six mille. Les vaisseaux sont à peine amarrés dans le Port, qu'on dresse, proche de la Bourse, une grande tente pour chaque chargement, composée des voiles de chaque vaisseau. Les Propriétaires des marchandises sont présens, lorsqu'on les apporte dans ces magasins, pour reconnaître leurs ballots aux marques qui les distinguent. Ce sont les Matelots seuls qui les chargent sur des brouettes & qui partagent entr'eux le salaire. Pendant le travail des Gens de mer & des Commerçans, on voit arriver de Panama plusieurs caravanes, de cent mules chacune, chargées de caissons qui contiennent l'or & l'argent du Pérou. Les uns sont déchargés à la Bourse, les autres au milieu de la Place, sans que, dans la confusion d'une si grande foule, il arrive jamais de vol, de perte ou d'autre désordre. Don d'Ulloa peint fort vivement la surprise de ceux qui, ayant vu cette Ville si pauvre, si solitaire, en temps mort, son rivage si désert & si triste, y voient ensuite une foule si nombreuse, les maisons occupées, les rues & les

Places remplies de ballots, de marchandises, de caisses d'or & d'argent, ou monnoyé, ou en barres, ou travaillé; son Port couvert de navires & de barques, dont les unes apportent, par la riviere de Chagre, toutes sortes de marchandises du Pérou, & les autres, de Carthagène, des vivres pour la subsistance de tant d'acteurs pressés. Cette Ville qu'on fuit dans tous les autres temps quand on aime la vie, prend un aspect tout différent, en devenant le dépôt des richesses de l'Ancien & du Nouveau-Monde.

Après le déchargement des Galions, & l'arrivée des marchandises du Pérou, qui sont accompagnés du Président de Panama, on procède à l'ouverture de la Foire. Les Députés des deux Commerces s'assemblent à bord du Galion Amiral, pour traiter de leurs affaires communes & régler le prix des marchandises, sous les yeux du Commandant de l'Escadre & du Président de Panama; le premier comme Juge-Conservateur des intérêts du Commerce d'Espagne, & le second de celui du Pérou. Ordinairement trois ou quatre Assemblées suffisent. Les conventions sont signées des deux parts. On les fait publier, & la Foire s'ouvre sur ce fondement. Les emplettes & les ventes, les changes de marchandises & d'argent, se font par des Courtiers venus d'Espagne & du Pérou

Tierra-
Firme.

Tierra-
Firme.

pour cet office. Les uns ont la liste de ce qui est à vendre, & les autres celle de ce qu'on veut acheter. Aussi-tôt que les marchés sont conclus, chacun entre en possession de ce qui lui appartient, & l'embarquement commence; celui des caisses d'argent dans les galions, pour les Négocians Espagnols, & celui des marchandises de l'Europe, dans les *chatas* & les *bongos*, pour remonter par la rivière de Chagre, passer de Crucès à Panama, où la Flotille les attend & les transporte au Pérou.

Autrefois le temps de cette Foire n'était pas limité. Mais l'expérience ayant appris que dans un long séjour, à Porto-Bello, la mauvaise qualité du climat nuisait beaucoup aux Commerçans, la Cour d'Espagne a réglé qu'elle ne durerait pas plus de quarante jours, à compter de celui de l'entrée des galions dans ce Port; & si, dans cet espace, on n'est pas d'accord sur tous les prix, il est permis aux Négocians d'Espagne de passer plus loin avec leurs marchandises, & même jusqu'au Pérou. Le Commandant des galions en apporte toujours une permission formelle dont l'usage est abandonné à sa prudence. Dans ce cas, les galions retournent à Carthagène; mais autrement il est défendu à tout Espagnol de vendre ses

marchandises hors de Porto-Bello, ou de ~~Porto-Bello~~ les envoyer plus loin pour les faire vendre. D'autre part, il n'est pas permis non plus aux Marchands du Pérou, de faire des remises d'argent en Espagne, pour des achats de marchandises.

Tierra-
Firme.

En temps mort, c'est-à-dire, après la Foire, le commerce de Porto-Bello tombe presque autant que celui de Carthagène. Il se réduit alors au débit des vivres, qu'on y apporte de Carthagène même, au cacao, qu'en embarque sur la Chagre, & au quinquina. Le cacao est transporté dans des bélindres à Vera-Cruz. Le quinquina demeure dans les magasins de Porto-Bello, ou s'embarque sur les vaisseaux qui ont la permission de passer d'Espagne aux Ports de Honduras & de Nicaragua. Il vient aussi à Porto-Bello quelques petits bâtimens de l'Isle de Cuba, de la Trinité & de Saint-Domingue, chargés de tabac, pour lequel ils prennent du cacao & de l'eau-de-vie de cannes. Pendant l'Assiente des Nègres, avec les Français ou les Anglais, ce Port était le principal comptoir de ce commerce. Comme c'est par cette voie que non-seulement Panama, mais tout le Pérou se fournit de Nègres, il est permis à ceux qui jouissent de l'Assiente, d'apporter une certaine quantité de

Tierra-
Firme.

vivres pour leur subsistance & pour celle des Esclaves qu'ils amènent.

On va de Porto-Bello à Crucès en remontant la riviere de Chagre, & de Crucès on va par terre jusqu'à Panama. Toutes les montagnes & les forêts, qui régissent des deux côtés de la Chagre, sont remplies d'animaux, sur-tout de singes, dont les Nègres, les Créoles & les Européens même ne font pas difficulté de manger la chair. Don d'Ulloa fait une peinture très-vive du spectacle que les rivieres de ce pays offraient à la vue : « Tout ce que l'art, dit-il, peut imaginer de plus ingénieux n'approche point de la beauté de cette perspective rustique, formée des mains de la Nature. L'épaisseur des bocages qui ombragent les vallons, les arbres de différentes grandeurs, qui couvrent les collines, la variété de leurs feuilles & de leurs rameaux, jointe à celle de leurs couleurs, font un coup-d'œil auquel l'imagination ne peut atteindre. Ajoutons-y une prodigieuse quantité d'animaux, qui forment d'autres nuances; les singes de diverses espèces, qui voltigent par troupes, d'un arbre à l'autre, qui s'attachent aux branches, qui s'unissent sept ou huit ensemble pour passer la riviere; les meres portant leurs petits sur

» le dos, avec cent grimaces & cent gestes ri-
 » dicules; les oiseaux propres au pays, dont le
 » nombre est incroyable; d'autres, semblables
 » à ceux de l'Europe, tels que les paons de
 » montagnes, des paons royaux, des faisans,
 » des tourterelles & des hérons de différentes
 » espèces, les uns tout-à-fait blancs; d'autres
 » blancs aussi, mais avec des plumes rougeâtres
 » au cou, & dans tous les endroits du corps
 » où cette couleur paraît plus vive; d'autres,
 » avec le cou & le bord des ailes blancs; d'au-
 » tres encore, bigarrés de couleurs diverses,
 » & tous de différentes grandeurs. Ceux de la
 » première espèce sont les plus petits. Les blancs
 » & noirs sont tout-à-la-fois les plus grands &
 » les plus délicats à manger. Les paons & les
 » faisans sont d'un goût délicieux. Enfin les ar-
 » bres de cette rivière sont chargés de toutes
 » sortes de fruits, entre lesquels on vante par-
 » ticulièrement les pignes, ou pommes de pin,
 » qui surpassent celles des autres lieux par la
 » grosseur, l'odeur & le goût, & que cette rai-
 » son fait rechercher dans toutes les Indes. »

Tierra-
 Firme.

Panama est située dans l'Isthme du même
 nom, près d'une plage baignée par le flot de
 la mer du Sud. Sa position est à 8 degrés 57 mi-
 nutes 48 secondes & demie de latitude du
 Nord. Les opinions sont différentes sur la lon-

Panama.

Tierra-
Firme.

gitude, parce qu'on n'a pu s'en assurer par des observations. On doute encore si Panama est plus oriental ou plus occidental que Porto-Bello. Don d'Ulloa remarque que les Géographes Français le croient plus oriental, & le placent ainsi dans leurs Cartes; mais les Espagnols étant d'un avis contraire, qu'ils suivent aussi dans les leurs, il croit que les fréquens voyages qu'ils font de l'une de ces Villes à l'autre, & par conséquent l'occasion qu'ils ont plus souvent que les Français de vérifier leur sentiment, doivent leur faire donner la préférence. Il ajoute qu'à la vérité, de tous les Espagnols qui font le voyage, il n'y en a presque aucun qui soit en état de faire des observations de cette nature; mais qu'il est impossible néanmoins que ce ne soit pas sur celles de quelques Pilotes habiles qu'on s'est déterminé. D'ailleurs il juge ce sentiment confirmé, par la route qu'il venait de faire avec les associés.

Vasco Nugnez de Balboa ayant découvert la mer du Sud en 1513, les Espagnols furent redevables de la première connoissance qu'ils eurent de Panama, au Capitaine Tello de Gufman, qui s'y avança deux ans après, pour observer quelques cabanes de Pêcheurs Américains, d'où le lieu tirait son nom; car Panama signifie, dans leur langue, un lieu poissonneux. On a

vu qu'en 1518, Pédrarias d'Avila, Gouverneur de la Castille d'or, nom qu'on donnait à cette partie de Tierra-Firme, y établit une Colonie, & qu'en 1521 cette Peuplade obtint le nom de Ville, avec quelques changemens dans sa forme & des avantages convenables à ce titre. Elle s'accrut pendant plus de cent cinquante ans, & rien ne manquait à la splendeur de son commerce, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des Pirates Anglais, sous la conduite du fameux Morgan Flibustier. Les Espagnols, obligés de la rebâtir, choisirent, dans cette vue, le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, éloignée d'une lieue & demie de son ancienne place & bien plus avantageux. Elle est ceinte d'un mur de pierres fort large, & défendue par une forte Garnison, dont on envoie des détachemens pour la garde de Darien, de Chagre & de Porto-Bello.

La plupart des maisons de Panama ne sont que de bois, d'un seul étage, avec un toit de tuiles; mais elles sont grandes & belles. Un Fauxbourg, qui est hors de l'enceinte, & plus grand que la Ville même, n'est bâti aussi que de bois. Les rues de la Ville & du Fauxbourg sont droites, larges & pavées de pierres. On s'y croyait à couvert de l'incendie, parce que le bois des édifices passe pour incombustible,

Tierra-
Firme.

Tierra-
Firme.

ou du moins que le feu qui tombe dessus ne fait que le percer, sans le mettre en flamme, & s'éteint dans sa cendre. Mais la Ville n'a pas laissé d'être ravagée par le feu en 1737; ce qu'on attribue à la nature du feu même, qui ayant commencé dans une cave pleine de brai, de goudron & d'eau-de-vie, prit une force à laquelle cette singulière espèce de bois ne put résister. Toutes les maisons brûlées ont été rebâties en pierres.

Panama est le siège d'une Audience Royale, dont le Président est tout-à-la-fois Gouverneur de la Ville & Capitaine-général de la Province de Tierra-Firme; mais son titre ordinaire est celui de Président. Cette dignité n'est jamais remplie que par des Espagnols d'une haute distinction. La Ville reçoit un autre lustre de son Evêque, qui se qualifie Primat de Tierra-Firme. Ses Tribunaux sont l'Ayantamiento, ou le Conseil de Ville, composé d'Alcades & de Régidors, la Chambre des caisses Royales, & celle de l'Inquisition, dont le Tribunal de Carthagène nomme les Officiers. La Cathédrale & tous les Couvens sont de pierre. Quoique Panama ait des Habitans riches & qu'il n'y en ait pas un qui n'y mène une vie aisée, Don d'Ulloa nous assure que l'opulence de cette Ville ne répond point à l'opinion qu'on a de son com-

merce. L'arrivée des Galions à Porto-Bello décide du principal commerce de Panama. Non-seulement c'est dans cette Ville que l'Armada du Pérou vient débarquer son trésor, mais elle sert aussi d'entrepôt aux marchandises qui remontent la Chagre; & ce trafic est d'un grand avantage pour les Habitans. Cependant leur profit ne consiste que dans le loyer des maisons, le frais des bâtimens, & la fourniture des mules & des Nègres, qui vont prendre les marchandises à Cruces, pour les transporter à Panama par un chemin coupé à pic sur pierre vive, qui traverse les Cordelières, si resserré en diverses endroits, qu'une bête de charge y passe à peine le corps & n'y marche point avec une charge sans un extrême danger.

Dans d'autres temps, Panama ne laisse point de voir aborder quantité d'Etrangers dans ses murs; les uns qui arrivent d'Espagne pour passer dans les Ports de la mer du Sud, & d'autres qui reviennent des mêmes Ports, pour retourner en Europe. Il faut y joindre l'abord continu des bâtimens qui apportent les denrées du Pérou, telles que des farines, des vins, des eaux-de-vie, du sucre, du savon, du sain-doux, des huiles, des olives, &c. & les vaisseaux de Guayaquil qui apportent du cacao, du quinquina, & d'autres productions de la Province de Quito.

Tierra-
Firme.

Tierra-
Firme.

Le prix de ces denrées varie beaucoup. Quelquefois les Propriétaires en perdent une partie, & d'autres fois ils gagnent trois pour un, suivant le plus ou moins d'abondance. Les farines sont sujettes à se corrompre, par la trop grande chaleur; les vins & les eaux-de-vie s'échauffent dans les jarres, & contractent une odeur de poix: le sain-doux se fond & se convertit en terre. En un mot, si les profits sont grands, les risques le sont encore plus. Il vient aussi à Panama, par les barques de la côte, du porc, de la volaille, de la viande salée & séchée, qu'on appelle *Taffajo*, des platanes, des racines, & d'autres alimens, dont la Ville est fort bien pourvue par cette voie. Hors du temps des flottes, les vaisseaux du Pérou & de Guayaquil s'en retournent ordinairement à vide. Quelquefois ils peuvent charger des Nègres. Panama est en possession d'un Comptoir pour ce commerce, où les Nègres sont amenés lorsque l'Assiente est ouverte, & d'où ils sont distribués dans toutes les parties de Tierra-Firme & du Pérou. C'est une prérogative du Président, de pouvoir permettre tous les ans à un ou deux vaisseaux, de passer à Sonsonate, à Réalejo, ou dans d'autres Ports de Guatimala & de la Nouvelle-Espagne, sous prétexte d'y charger de la poix, du Goudron & des cordages pour les bâtimens qui

trafiquent à Panama, & d'y transporter les denrées du Pérou, dont on n'a pu trouver le débit. Mais il est rare que ceux à qui cette permission est accordée, reviennent directement à Panama. La meilleure partie de leur cargaison consiste ordinairement en indigo, qu'ils portent à Guayaquil, ou dans d'autres Ports plus au Sud.

Tierra-
Firme.

Un des plus grands avantages de Panama est la pêche des perles, qui se fait aux Isles de son Golfe, sur-tout à celles du Roi & de Taboga. Il y a peu d'habitans qui n'emploient un certain nombre de Nègres à cette précieuse pêche. La méthode n'est pas différente de celle du Golfe Persique & du Cap de Comorin; mais elle est plus dangereuse par la multitude de monstres, qui font la guerre aux Pêcheurs. C'est dans les lieux où se fait cette pêche que se trouvent toujours en plus grand nombre les *Requins*, qui dévorent en un instant les malheureux Plongeurs qu'ils peuvent saisir. Les *Mantas*, autre espèce de monstres, ont l'art de les envelopper de leurs corps & de les étouffer, ou de les écraser contre le fond, en se laissant tomber sur eux de toute leur pesanteur. Ce poisson vorace, qui tire son nom de sa figure est large, & s'étend en effet comme une pièce de draps. S'il joint un homme, ou quelque autre animal, il l'enveloppe & le roule dans son corps comme

Tierra-
Firme.

dans une couverture, & bientôt il l'étouffe à force de le presser. Il ressemble à la raie, mais il est infiniment plus gros. Pour se défendre contre des ennemis si redoutables, chaque Plongeur est armé d'un grand couteau pointu, & fort tranchant. Dès qu'il apperçoit un de ces monstres, il l'attaque par quelque endroit dont il n'ait point à craindre de blessure, & lui enfonce son couteau dans le corps. Le monstre ne se sent pas plutôt blessé, qu'il prend la fuite. Les Caporaux Nègres, qui ont l'inspection sur les autres esclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, & ne manquent point d'avertir les Plongeurs, en secouant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent un Caporal se jette lui-même dans les flots, armé aussi d'un couteau, pour secourir le Plongeur qu'il voit en danger : mais ces précautions n'empêchent point qu'il n'en périsse toujours quelques-uns, & que d'autres ne reviennent estropiés d'une jambe ou d'un bras. Les Espagnols cherchent le moyen de rendre cette pêche plus sûre, par quelque machine qui puisse défendre les pêcheurs, ou les mettre à couvert. Jusqu'à présent toutes les inventions ont mal réussi. Les perles du Golfe de Panama sont ordinairement de très-belle eau. Il s'en trouve de remarquables par leur grosseur & leur figure. Une partie est transportée

transportée en Europe; mais la plus considérable passe à Lima, où elles sont extrêmement recherchées, & dans les Provinces intérieures du Pérou.

Tierras
Firme.

Autrefois on tirait de l'or des mines de Tierra-Firme, ce qui n'augmentait pas peu les richesses de Panama. Le plus fin venait du Darien; mais, depuis la révolte des Américains qui se sont rendus maîtres de la plus grande partie de cette Province, le travail est abandonné, ou se réduit à quelques mines des frontieres. Celles de Veraguas & du pays même de Panama, quoique moins exposées aux incursions, n'en sont pas poussées avec plus de vigueur, parce que l'or y est moins abondant qu'au Darien, & d'un aloi fort inférieur, sans compter que la mer produisant beaucoup de perles, les habitans du pays ont plus de goût pour cette pêche, dont les frais sont moindres & le profit plus certain.

Outre l'argent que le commerce attire à la Ville de Panama, il s'y fait annuellement une remise considérable de deniers Royaux, qu'on y envoie de Lima pour le paiement des troupes, des Officiers de l'Audience, & des autres Officiers du Roi. Les revenus que ce Monarque tire de Panama même, ne suffisent pas pour tant de monde employé à son service.

Tierra-
Firme.

Les Voyageurs remarquent que c'est à Panama qu'on commence à suivre les modes du Pérou. Cependant l'habillement des femmes est distingué par quelques usages qui leur sont propres. Il est composé, lorsqu'elles vont à pied dans les rues, d'une mante & d'une jupe assez semblables à celles d'Espagne. Mais, dans leurs maisons, & dans leurs visites, elles n'ont que la chemise depuis la ceinture jusqu'au cou. Cette chemise a de grandes manches, ouvertes par le bas, & ces ouvertures, comme celle du col, sont garnies de magnifiques dentelles. Elles portent des ceintures au-dessus des hanches, & cinq ou six chapelets de différente espèce, régulièrement pendus au cou, les uns de perles, d'autres de corail mêlé de grains d'or; & par-dessus elles ont deux ou trois chaînes d'or, d'où pendent des reliquaires. Leurs poignets sont ornés de brasselets, d'or ou de tombac, au-dessus desquels elles ont un autre brasselet de perles, ou de corail ou de jais. Leur jupon, qui prend à la ceinture, ne leur descend que jusques aux mollets. De-là, jusqu'à assez près de la cheville du pied, règne un cercle de larges dentelles, qui pendent de la jupe de dessous. Elles portent des souliers. Les Métives & les Nègresses ne peuvent porter la mante, ni la jupe. Ce sont des habillemens réservés aux Espagnoles, à qui ce

DES VOYAGES. 435

privilège donne celui de prendre le titre de *Signora*, quand elles ne l'auraient point par leur rang ou leur naissance.

Tierra-
 Firme.

Le climat de Panama diffère plus de celui de Carthagène, que l'on ne pourrait le penser de si peu d'éloignement. L'été y commence plus tard & finit plus tôt, parce que les brises y sont plus tardives & qu'elles durent moins.

Il semble que le terroir de Panama devrait être extrêmement fertile. Aussi n'attribue-t-on la disette, qui oblige les habitans de tirer toutes leurs provisions du Pérou, qu'à leur aversion pour tout autre exercice que le négoce. On n'apperçoit point d'autres traces de culture, aux environs de cette Ville, que celles dont la Nature veut bien faire les frais.

L'intérieur de l'Isthme contient peu d'habitans indigènes. C'est du côté de la mer du Nord, sur-tout aux bords des rivieres, qu'on en voit le plus grand nombre. Ceux de la Côte du Sud, qui n'ont pas été détruits par les armes, ont mieux aimé se retirer vers les Pays plus Méridionaux, que de se soumettre au joug Espagnol. Cependant il n'y a point de partie de l'Isthme, où l'on ne trouve des Américains dispersés, & leurs usages différant peu de ceux des autres Provinces de Tierra-Firme, peuvent être compris tous sous le même article.

Tierra-
Firme.

La taille ordinaire des hommes est entre cinq & six pieds. Ils sont droits & d'une belle proportion. La plupart ont les os fort gros & la poitrine large. On ne leur remarque jamais aucune apparence de difformité naturelle ; ce qui les a fait accuser d'abord, par quelques Voyageurs, de se défaire de leurs enfans lorsqu'ils naissent avec quelques défauts ; mais, depuis qu'on les connaît, cette barbarie n'a pas été prouvée. Ils sont souples, vifs & fort légers à la course. Les femmes sont petites & épaisses ; grasses dès leur jeunesse, mais bien faites dans leur embonpoint, qui n'ôte rien à la beauté de leur taille. Elles ont l'œil vif, & le regard agréable. En général, les deux sexes ont le visage rond ; le nez court & écrasé ; les yeux gros & fort brillans, quoique gris ; le front élevé ; les dents blanches & bien rangées ; les lèvres fines ; la bouche petite, & le menton bien formé.

Ils ont tous les cheveux noirs, très-forts & si longs, qu'ils leur descendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent avec un cordon, sur la nuque du col, & les hommes les laissent pendre de toute leur longueur. Les deux sexes ont, pour se peigner, un instrument de bois composé de plusieurs petits bâtons, longs de cinq à six pouces, & pointus des deux côtés, comme les bâtons de nos gantiers :

ils en lient dix ou douze ensemble par le milieu; & les extrémités s'écartant avec les doigts, chaque bout leur sert de peigne. On juge du plaisir qu'ils prennent à se peigner, par le temps qu'ils y emploient; c'est un exercice qu'ils répètent plusieurs fois le jour. Mais ils s'arrachent la barbe & tout autre poil, à la réserve des paupieres & des sourcils. Cette opération est le partage des femmes. Elles prennent les poils entre deux petits bâtons, & les arrachent fort adroitement. Les hommes se font couper aussi les cheveux dans quelques occasions, telles qu'une victoire sur quelque ennemi qu'ils ont tué de leur propre main. Ils y ajoutent une autre marque d'honneur, qui est de se peindre tout le corps de noir. Un homme noirci, & sans cheveux, passe entr'eux pour un Héros. Mais ce glorieux état ne dure que depuis le jour de l'exploit jusqu'à la première Lune; & le Vainqueur serait déshonoré, s'il ne faisait pas disparaître aussi-tôt sa noirceur, & s'il ne laissait pas croître ses cheveux.

Leur teint naturel est couleur de cuivre clair, ou d'orange sèche. Leurs sourcils ont la noirceur du jais. Ils ne les teignent point; mais ils se les frottent, comme leurs cheveux, avec une sorte d'huile qui les rend fort luisans. Waffer, Zarate & d'autres Voyageurs, parlent d'une race d'Amé-

Tierra-
Firme.

ricains blancs , & attestent tous ceux qui ont fait le voyage de l'isthme. A la vérité, le nombre de ces blancs n'est pas comparable à celui des hommes couleur de cuivre. D'ailleurs leur peau n'est pas d'un blanc de carnation comme celle des Européens , c'est plutôt un blanc de lait , & ce qu'il y a de plus surprenant , c'est qu'ils ont le corps tout couvert d'un duvet de la même blancheur , & si fin , qu'il n'empêche point de voir la peau (a). Les hommes auraient la barbe blanche , s'ils la laissaient croître. Ils se l'arrachent ; mais jamais ils n'entreprennent d'ôter le duvet. Ils ont les sourcils & les cheveux aussi blancs que la peau ; & leurs cheveux longs de sept à huit pouces , paraissent frisés. Ces Américains sont moins gros que les autres. Waffer ajoute , comme un autre sujet d'étonnement , que leurs sourcils sont courbés en arc , & forment un croissant qui a la pointe en-bas. Il ne fait , dit-il , si c'est par cette raison qu'ils voient fort clair pendant la nuit , pour peu que la lune jette de lumière ; mais ils ont alors la vue si bonne , qu'ils distinguent un objet de fort loin. Aussi leur donne-

(a) C'est l'espèce nommée par les Espagnols , *Albinos* , dont M. DE VOLTAIRE parle dans ses *Mélanges*.

On, dans le pays, un nom qui signifie *yeux de la Lune*. Leurs yeux sont trop faibles pour soutenir la lumière du Soleil ; & l'eau qui en dégoutte sans cesse, les oblige de se tenir renfermés dans leurs maisons, d'où ils ne sortent qu'à la fin du jour. Ils ne sont pas si robustes que les autres Américains, ni capables d'aucun exercice violent ; cependant, lorsque la nuit approche, ils renoncent à leur indolence, pour aller courir dans les bois. On vante beaucoup leur légèreté. Si les hommes couleur de cuivre, font peu de cas d'eux, ils rendent le change à ceux qui les méprisent, ce qui n'empêche point que les deux races n'aient quelquefois des communications fort intimes. Waffer vit un fruit de ce commerce.

Tierra-
Firme.

Tous les habitans de cette contrée aiment à se peindre le corps de diverses figures, & n'attendent pas même que leurs enfans soient en état de marcher, pour les parer de cet ornement. Ils se font dessiner sur toutes les parties, principalement sur le visage, des oiseaux, des hommes & des arbres. C'est de leurs femmes qu'ils reçoivent ce service. Les couleurs qu'elles emploient, sont le rouge, le jaune & le bleu, délayés avec une sorte d'huile, dont elles ont toujours une provision. Elles ont des pinceaux, qui leur servent à tracer des figures sur la peau. Cette peinture se soutient pendant quelques semaines, & ne

~~Tierra-~~
 Firme. demande que d'être rafraîchie , lorsqu'elle com-
 mence à se ternir. Waffer, dans une occasion
 dangereuse , ne fit pas difficulté de se laisser
 peindre à la maniere des Américains , pour se
 concilier leur amitié. Nous transcrivons ici une
 partie de sa relation , qui joint à l'intérêt des
 événemens , quelques détails curieux sur les pro-
 priétés du pays , & les divers usages des ha-
 bitans.

Waffer, Chirurgien de profession , & du nom-
 bre des aventuriers , qui avaient suivi le pirate
 Sharp dans la mer du Sud , jugea , comme
 Dampierre & quelques autres de leurs compagnons,
 qu'il valait mieux repasser l'Isthme au travers de
 mille dangers, que de demeurer sous la conduite
 d'un Chef auquel ils n'avaient pas reconnu plus
 de capacité que de courage. Après quelques jours
 de marche , un accident fâcheux fut pour lui le
 prélude de beaucoup d'infortunes. Mais on re-
 gretterait de ne les pas lire dans le récit même
 du Voyageur.

« C'était , dit-il , le 5 de Mai 1687. J'étais
 » assis sur la terre , près d'un de nos Anglais ,
 » qui faisait sécher de la poudre à canon sur une
 » assiette d'argent. Il s'entendait si mal à manier
 » la poudre , que le feu y prit , & me brûla
 » le genoux jusqu'à découvrir l'os. J'y appliquai
 » aussi-tôt des remèdes ; & , ne voulant pas de-

meurer derriere mes compagnons, je les suivis pendant deux jours avec de vives douleurs. Mais nos esclaves s'enfuirent, après nous avoir volés ; & le Nègre qui me servait, ayant emporté mes drogues avec mes hardes, je me vis privé des secours nécessaires à ma plaie. Mon mal augmenta, & me mit bientôt dans l'impuissance de suivre les autres. Nous avions déjà perdu deux de nos compagnons, Robert *Spratlin* & Guillaume *Bowman*, qui nous avaient quittés. Toute la Compagnie était si fatiguée que, pour s'encourager les uns les autres, on régla que ceux qui ne pourraient continuer la route, seraient tués sans pitié, dans la crainte que, s'ils tombaient entre les mains des Espagnols, on ne leur arrachât, par des supplices, le secret de notre marche. Mais cette rigoureuse ordonnance ne fut point exécutée, & l'on se contenta de m'abandonner à la merci des Sauvages, avec M. *Gobson*, & un matelot, nommé Jean *Hinglon*, qui avaient succombé, comme moi, à la fatigue du chemin.

Quelques Américains, dont nous nous vîmes forcés d'implorer le secours, entreprirent de guérir ma plaie. Ils mâcherent diverses herbes, dont ils firent une espèce de pâte, qu'ils étendirent sur une feuille de plantain ; & ce cataplasme fut appliqué sur le mal. Dans l'espace

Tierra-
Firme.

» de deux jours , je me trouvai foulagé. Mais ;
 » si nos hôtes avaient marqué de l'humanité sur
 » ce point , nous étions peu satisfaits des alimens
 » que nous recevions d'eux. Ils ne nous faisaient
 » manger que des platanes verts. Cependant un
 » jeune Américain se déroba quelquefois à la
 » vue des autres , pour nous en donner de mûrs.
 » Il avait été pris dans son enfance , par les Es-
 » pagnols , avec lesquels il avait demeuré assez
 » long-temps , pour apprendre leur langue ; &
 » l'amour de sa famille lui avait fait trouver le
 » moyen de se sauver de leurs mains. Comme
 » nous savions un peu d'Espagnol & quelques
 » mots de sa langue , que nous avions appris en
 » nous rendant de la mer du Nord à celle du
 » Sud , il n'eut pas de peine à nous faire en-
 » tendre que ses compatriotes n'étaient pas aussi
 » méchans que nous pouvions nous l'imaginer ,
 » & que , s'ils nous traitaient avec un peu de
 » rigueur , c'était pour nous punir d'avoir enlevé
 » plusieurs habitans dans notre premier passage ,
 » & de les avoir forcés de nous servir de guides
 » pendant les pluies. En effet , leur vengeance
 » n'alla point jusqu'à les faire cesser de panser
 » ma plaie avec les mêmes herbes , & ce remède
 » me guérissait à vue d'œil.

» J'étais en état de me promener , lorsque
 » Spratlin & Bowman , qui nous avaient laissés ,

» nous surprirent agréablement par leur arrivée.
 » Ils nous dirent que, rebutés de marcher sans
 » guides, au travers des bois, & de ne subsister
 » que de quelques platanes, que le hasard leur
 » faisait rencontrer, ils s'étaient déterminés à
 » prendre un chemin qu'ils avaient reconnu, au
 » risque de tous les mauvais traitemens qu'ils
 » pouvaient craindre des Américains. Je leur ré-
 » pondis qu'ils ne devaient pas espérer d'être
 » mieux traités que nous, & que leur vie même,
 » non plus que la nôtre, n'était pas en sûreté,
 » parce qu'on n'avait pas encore eu de nouvelles
 » des guides que nos Anglais avaient enlevés.

« En effet, tous les habitans du canton ne
 » voyant pas revenir leurs amis, après avoir at-
 » tendu long-temps leur retour, perdirent pa-
 » tience, & tinrent plusieurs fois conseil sur la
 » vengeance qu'ils devaient tirer de nous. Les
 » uns proposaient de nous ôter la vie, les autres
 » de nous garder parmi eux, & d'autres enfin
 » de nous livrer aux Espagnols, dont ils con-
 » naissaient la haine pour nous. Mais, comme ils
 » ne les haïssaient pas moins, ce dernier avis fut
 » rejeté, & le résultat de leurs délibérations fut
 » de nous accorder encore dix jours, après les-
 » quels ils résolurent de nous brûler vifs, si leurs
 » amis ne reparaisaient pas. Notre perte nous
 » parut certaine; car neuf jours s'étant écoulés,

Tierra-
 Firme.

Tierra-
Firme.

» sans qu'ils entendissent parler des guides, ils
 » ne douterent point que nos compagnons ne
 » les eussent assassinés, & le bûcher fut préparé
 » pour le jour suivant. Ils devaient l'allumer après
 » le coucher du Soleil, & nous y jeter aussi-tôt.
 » Heureusement leur Chef, nommé *Lacenta*,
 » fut informé de leur résolution, & les détourna
 » de cette cruauté. Il leur conseilla de nous faire
 » descendre vers la côte, avec deux Américains,
 » qui s'informerait du fort des autres. Cet avis
 » fut approuvé. On nous accorda deux hommes,
 » avec lesquels nous nous mîmes joyeusement en
 » chemin, parce que nous étions persuadés que
 » nos compagnons n'avaient fait aucun mal à
 » leurs guides.

» Pendant trois jours, nous ne fîmes que tra-
 » verser des marais bourbeux, avec une pluie
 » continuelle. Il fallut passer les deux premières
 » nuits sous des arbres, dont chaque feuille était
 » un ruisseau qui coulait sur nous, & la troisième
 » sur une petite montagne, que la grande quan-
 » tité d'eau, dont nous nous vîmes environnés le
 » lendemain, nous fit prendre pour une Ile.
 » Nos provisions de vivres, qui n'étaient qu'une
 » poignée de maïs, furent consumées dès le
 » troisième jour. Alors les deux Américains,
 » aussi pressés que nous par la faim, prirent le
 » parti de nous abandonner.

» Nous demeurâmes dans un mortel embarras.
 » La pluie cessa le jour suivant ; & les eaux n'ayant
 » pas tardé à s'écouler , nous marchâmes du côté
 » du Nord , jusqu'au bord d'une riviere très-
 » profonde , & large d'environ quarante pieds.
 » Il était six heures du matin ; nous aperçûmes
 » sur la rive , un grand arbre , qui paraissait avoir
 » été nouvellement abattu à coups de hache , &
 » qui s'étendant d'un bord de la riviere à l'autre ,
 » formait une espèce de pont pour la traverser.
 » Nous jugeâmes que c'était l'ouvrage de nos
 » compagnons , ou que du-moins ils avaient suivi
 » cette route. Notre premiere résolution fut de
 » passer la riviere , & de marcher sur leurs
 » traces. Nous passâmes à la file , sur un pont que
 » les pluies avaient rendu si glissant , que nous
 » eûmes beaucoup de peine à nous soutenir ;
 » mais envain cherchâmes-nous quelques vestiges
 » de ceux qui nous avaient précédés ; la terre
 » était couverte de boue , & toute inondée des
 » dernieres pluies. Nous n'en fûmes pas moins
 » forcés de passer la nuit dans ce lieu ; & , le len-
 » demain , nous repassâmes la riviere , pour suivre
 » son cours , qui nous paraissait descendre vers la
 » mer du Nord. Nous eûmes à traverser , jusqu'à
 » la fin du jour , des bois de bambous & de
 » ronces. Le soir , nous nous trouvâmes dans un
 » accablement de fatigue & de faim , auquel

Tierra-
 Firme.

Tierra-
Firme.

» nous aurions infailliblement succombé , si le
 » Ciel , qui veillait à notre vie , ne nous eût fait
 » découvrir un arbre de Maca , chargé de fruits :
 » nous en mangeâmes avidement , & nous en
 » fîmes une provision , qui nous donna de meil-
 » leurs espérances pour le jour suivant.

» Après avoir marché depuis le lever du Soleil ;
 » nous arrivâmes , vers quatre heures après midi ,
 » sur le bord d'une autre riviere , qui recevait
 » celle dont nous avons suivi la rive. Comme
 » elle paraissait couler aussi vers le Nord , nous
 » résolûmes de faire deux radeaux pour la des-
 » cendre. Les bambous creux , que nous avions
 » autour de nous , favorisaient ce dessein. Nous
 » en coupâmes quelques-uns ; & , les laissant dans
 » toute leur longueur , nous les liâmes ensemble
 » avec des branches de divers arbrisseaux. La
 » nuit nous surprit avant la fin de notre travail ;
 » mais les fruits ne nous manquant point encore ,
 » nous établîmes notre logement sur une petite
 » éminence , couverte d'arbres d'une prodigieuse
 » grosseur. Il nous fut aisé de ramasser assez de
 » bois , pour allumer du feu ; & nous com-
 » mencions à nous endormir tranquillement ;
 » lorsqu'il survint un si furieux orage , que le
 » ciel & la terre semblaient prêts à se confondre.
 » La pluie fut accompagnée de tonnerres & d'é-
 » clairs , avec une odeur de soufre , dont nous

nous sentîmes presque étouffés. Bientôt nous
 entendîmes de toute part l'effroyable bruit
 des eaux, qui roulaient avec la dernière im-
 pétuosité, & la lumière des éclairs nous fit ap-
 percevoir qu'elles commençaient à nous en-
 tourer. En moins d'une demi-heure, elles em-
 portèrent le bois que nous avions allumé. Nous
 ne pensâmes alors qu'à la fuite, & chacun
 chercha quelque arbre sur lequel il pût monter ;
 mais la colline n'en ayant que de fort gros, &
 presque sans aucune branche, il fallut renoncer
 à cet espoir. J'eus le bonheur d'en rencontrer
 un qui était creux d'un côté, avec une ou-
 verture à trois ou quatre pieds de terre. J'y
 entrai, & je m'assis sur un nœud qui s'y trou-
 vait. Là, m'abandonnant aux plus tristes ré-
 flexions, j'attendis le jour avec des mouve-
 mens que je ne puis représenter ; dans la
 crainte continuelle que mon arbre n'eût le sort
 de plusieurs autres, qui étaient emportés par la
 violence des eaux, & dont le choc me faisait
 trembler. Enfin j'apperçus les premiers rayons
 du jour, je sentis renaître la joie dans mon
 cœur. En effet, la pluie & les éclairs cessèrent,
 les eaux s'écoulèrent assez vite, & le Soleil se
 leva, je sortis alors de ma retraite, pour cher-
 cher l'endroit où nous avions fait du feu, dans
 l'espérance d'y retrouver quelqu'un de mes

Tierra-
Firme.

Tierra-
Firme.

» compagnons ; mais je ne vis personne , &
 » les échos seuls répondirent aux cris que je
 » poullai pour les appeller. Ma douleur devint
 » si vive , que j'enviai le sort de ceux que
 » je croyais entraînés par la fureur des eaux ;
 » & , dans cet accès de désespoir , je me laissai
 » tomber par terre , comme mort. Cependant
 » Gobson & les trois autres , qui avaient aussi
 » trouvé leur salut dans des arbres creux ,
 » & qui en avaient été quittes pour les mêmes
 » alarmes , vinrent me joindre & me rap-
 » peller à la vie. Nous nous embrasâmes ,
 » les larmes aux yeux , en remerciant le Ciel de
 » notre conservation. Nos raisonnemens sur l'inon-
 » dation nous firent conclure que , pendant les
 » grandes pluies , la pente des montagnes formait
 » des torrens , qui grossissaient aussi-tôt les rivieres ,
 » & que , par la même raison , l'eau n'était pas long-
 » temps à disparaître.

» Nous cherchâmes nos radeaux , que nous
 » avions attachés sur la rive , au tronc d'un
 » arbre. Ils étaient enfoncés dans la boue , &
 » remplis ; ce qui nous fit reconnaître que nous
 » les avions mal construits , car le bambou creux
 » se soutient ordinairement sur l'eau. Ce nouveau
 » chagrin nous ôta l'envie d'en faire d'autres ,
 » pour descendre la riviere ; & nous résolûmes ,
 » à toutes sortes de risques , de retourner chez
 » les Américains.

» les Américains. Quelle grace ne rendîmes-nous
 » pas au Ciel de nous avoir inspiré cette réso-
 » lution, lorsque nous apprîmes ensuite que la
 » riviere allait se jeter dans celle de Chéapo,
 » & que nous serions par conséquent tombés
 » au milieu des Espagnols, dont nous ne devons
 » attendre aucun quartier ! Nous reprîmes donc
 » le chemin par lequel nous étions venus. Comme
 » notre unique nourriture, depuis sept jours, était
 » le fruit de *maca*, & la moëlle d'un arbre que
 » les habitans nomment *bibles*, la faim nous
 » faisait chercher des yeux tout ce qui pouvait
 » être propre à la soulager. Nous aperçûmes
 » un daim qui dormait. Un de nos Compagnons,
 » détaché pour le tuer, s'en approcha de fort
 » près; mais en tirant, un faux pas lui fit manquer
 » son coup. L'animal, éveillé par le bruit, s'é-
 » loigna légèrement. Dans le dessein de chercher
 » les habitations, il fallait s'écarter de la riviere,
 » & cette nécessité nous exposait à nous égarer.
 » Heureusement la trace d'un de ces porcs sau-
 » vages, qu'on nomme *peccaris*, nous conduisit
 » vers une plantation. Avant que de nous montrer
 » aux habitans, dont nous appréhendions d'être
 » mal reçus, nous nous arrêtâmes pour tenir
 » conseil. On résolut d'envoyer vers eux un seul
 » homme, qui serait tiré au sort, & d'attendre
 » l'événement. Le sort tomba sur moi-même,

Tierra-
 Firme.

Tierra-
Firme.

» qui avais proposé cette ouverture , & j'allai
 » trouver les Américains avec assez d'inquiétude
 » sur le traitement que j'en recevrais. Mais elle
 » fut bientôt dissipée par leur accueil. Ils m'of-
 » firent leurs meilleurs alimens , & n'eurent pas
 » plutôt appris l'embaras de mes Compagnons ,
 » qu'ils leur envoyerent le jeune-homme dont
 » nous avions éprouvé l'amitié. Il les amena. Nous
 » sûmes de lui la cause de cet heureux changement.
 » Les guides étaient revenus , & se louaient
 » fort de la troupe Anglaise , qui leur avait
 » fait oublier , par ses caresses & ses présens ,
 » la violence qu'ils avaient d'abord essuyée.

« Nous prîmes six ou sept jours de repos dans
 » cette plantation , après quoi , l'impatience de
 » nous approcher de la mer du Nord , nous re-
 » mit en marche. Les Américains , remplis alors
 » de bonne volonté , nous donnerent pour guides
 » quatre jeunes hommes robustes , qui marche-
 » rent devant nous avec affection. Ils nous mene-
 » rent , en un jour , au bord de la riviere , où
 » nous en avions mis trois à nous rendre. Nous
 » y trouvâmes un canot , sur lequel ils vous firent
 » embarquer ; mais ce fut contre le courant qu'ils
 » ramerent jusqu'au soir. A l'entrée de la nuit ,
 » ils nous mirent à terre , pour nous faire loger
 » dans une cabane. Le lendemain , nous partîmes
 » avec deux nouveaux rameurs , qui s'offrirent

pour soulager les premiers. En six jours, ils nous rendirent au pied d'une grande habitation, qui était la demeure & comme le Château de Lacenta, ce même Cacique à qui nous avons obligation de la vie.

Tierra
Firme.

Elle occupe le sommet d'une petite montagne, sur laquelle il se trouve des arbres, dont le tronc a depuis six jusqu'à dix & onze pieds de diamètre, avec une belle allée de platanes & un fort joli bocage. Ce lieu serait des plus agréables du monde, si l'art y avait secondé la nature. Dans sa circonférence, la montagne contient environ cent arpens. C'est une péninsule de forme ovale, presque environnée de deux grandes rivières, dont l'une vient de l'Est, l'autre du côté opposé, & qui ne sont pas éloignées entr'elles de plus de quarante pieds. Cette langue de terre, seul chemin qui conduit au Château, est tellement embarrassée de bambous & de diverses sortes d'arbrisseaux, qu'elle paraît impénétrable à ceux qui n'y sont pas reçus volontairement. C'était dans ce lieu que Lacenta faisait sa demeure, avec cinquante de ses principaux Sujets. Tous les Sauvages de la Côte du Nord, & ceux qui touchent à l'Isthme vers le Sud, ne reconnoissaient pas d'autre Souverain.

Aussi-tôt que nous eûmes quitté notre canot, il renvoya nos Guides à leurs habitations. Il

Tierra-
Firme.

» nous offrit un logement , pour attendre une
 » saison plus commode, en nous représentant que
 » celle des pluies avait rompu les chemins ; &
 » nous éprouvâmes , avec joie, que ces Peuples
 » savent observer les loix de l'hospitalité. Un in-
 » cident fort simple augmenta la bonne opinion
 » qu'ils avaient conçue de nous , sur le témoi-
 » gnage de nos Guides , & me mit tout-d'un-coup
 » dans une haute réputation. Une des femmes du Ca-
 » cique avait la fièvre , & devait être saignée. Cette
 » opération est fort singulière parmi les habitans
 » de l'Isthme. Elle se fait en public. Le malade
 » se tient assis sur une pierre, tout nu , devant
 » un homme armé d'un fort petit arc, qui lui tire
 » sur toutes les parties du corps de très - petites
 » fleches , avec une promptitude surprenante. Les
 » fleches sont arrêtées par un petit cercle de fil ,
 » qui les empêche de pénétrer trop. On les retire
 » ensuite avec la même vitesse. Si , par hasard ,
 » elles ont percé quelque veine , & que le sang
 » paraisse sortir goutte-à-goutte , les spectateurs
 » applaudissent à l'habileté du Chirurgien , & mar-
 » quent leur joie par des sauts & par des cris.
 » Les ridicules apprêts que je vis faire pour sai-
 » gner la femme du Cacique , me portèrent à lui
 » offrir mes services. Il parut curieux d'apprendre
 » comment la saignée se faisait en Europe. Je
 » tirai de ma poche une boîte d'instrumens , seul

» bien que mon Nègre ne m'avait point enlevé ;
 » je fis une bande d'écorces d'arbre dont je liai
 » le bras de la femme , & je lui ouvris la veine
 » avec ma lancette. Je m'attendais à des félicita-
 » tions sur une méthode si prompte ; mais La-
 » centa , voyant sortir le sang avec violence , ju-
 » gea que j'avois blessé sa femme , & devint si
 » furieux , qu'il prit sa lance pour m'en frapper.
 » Cependant la tranquillité avec laquelle je reçus
 » ses menaces , en lui offrant ma vie pour caution
 » du succès , me fit obtenir la liberté de finir. Je
 » tirai à la Malade environ douze onces de sang ,
 » & la fièvre la quitta dès le lendemain. Un évé-
 » nement si nouveau pour les Américains , m'at-
 » tira d'eux toutes sortes d'honneurs. Le Cacique
 » parut à leur tête , se baissa devant moi , & me
 » baïsa la main , avant que je pusse l'empêcher.
 » Tous les autres m'embrassèrent les genoux , &
 » me mirent ensuite dans un hamac , où ils
 » me portèrent comme en triomphe sur leurs
 » épaules.

» Ma faveur n'ayant fait qu'augmenter , par les
 » services que je continuai de leur rendre , La-
 » centa me menait souvent à la chasse , qui était
 » une de ses plus fortes passions. Je l'accompa-
 » gnai une fois vers ses Etats du Sud , & nous
 » passâmes près d'une rivière d'où les Espagnols
 » tirent de l'or. Je la pris pour une de celles qui

Tierra-
Firme.

» viennent du Sud-Est, & qui vont se décharger
 » dans le Golfe de Saint-Michel. Nous appercû-
 » mes quelques Espagnols qui travaillaient, &
 » nous étant glissés aussi-tôt dans un bois voisin,
 » la curiosité nous y fit observer de quelle ma-
 » niere ils tirent l'or. Ils ont de petits plats de
 » bois creux qu'ils enfoncent dans l'eau, & qu'ils
 » retirent pleins d'eau & de sable. Ils secoient
 » le plat; le sable s'élève de lui-même au-dessus
 » de l'eau, & l'or qui s'y trouve mêlé, demeure
 » au fond: ensuite ils font sécher l'or au Soleil,
 » &, pour achever de le séparer du sable, ils
 » broient les parties seches dans un mortier; en-
 » suite ils les étendent sur du papier, ils passent
 » une pierre d'aimant par-dessus, apparemment
 » pour les nettoyer, &, sans autre préparation,
 » ils les mettent dans des calebasses. Ce travail
 » ne se fait qu'en été & ne dure que trois mois.
 » La riviere, qui n'a pas alors plus d'un pied de
 » profondeur, est inaccessible dans le temps des
 » pluies. Tout l'or qu'on a tiré pendant la belle
 » saison est transporté à Sainte-Marie dans de petits
 » bâtimens; &, lorsque nous prîmes cette Ville
 » avec le Capitaine Sharp, nous y en trouvâmes
 » plus de trente mille marcs.

» Pendant notre voyage, je pris occasion du
 » mauvais succès de la chasse du Cacique, pour
 » lui vanter l'excellence des chiens d'Angleterre.

DES VOYAGES. 455

Je m'étais apperçu que son dessein était de me
 retenir auprès de lui; mais il ne put résister à
 l'offre que je lui fis de lui amener quelques
 beaux chiens de mon pays, s'il me permettait
 d'y retourner pour quelques mois. Cependant
 il ne m'accorda cette grace, qu'après m'avoir
 fait promettre que je reviendrais avant la fin
 de l'année & que j'épouserai une de ses sœurs.
 Je fis ce serment sans y croire ma conscience
 fort engagée. Il me congédia dès le lendemain,
 sous l'escorte de sept jeunes Américains. J'étais
 nu comme eux, & j'avais consenti, pour leur
 plaisir, à me laisser peindre le corps par leurs
 femmes. Cependant j'avais conservé mon habit,
 pour me présenter avec plus de décence aux
 premiers Européens que je pouvais rencontrer.
 Lacenta chargea quatre femmes de transporter
 ce petit équipage avec mes provisions, & me
 dit, en m'embrassant, que je serais surpris, à mon
 retour, de tout ce qu'il voulait faire en ma
 faveur. Quinze jours de marche me firent arri-
 ver à son habitation, où mes compagnons ap-
 prirent, avec des transports de joie, que j'a-
 vais obtenu leur liberté & la mienne. Je pris
 quelques jours de repos, après lesquels nous
 nous mîmes en marche vers la mer du Nord,
 escortés par un grand nombre d'Américains bien
 armés.

Tierra-
 Firme.

Tierra-
Firme.

» Ils nous menerent par des chemins très-ru-
 » des & par de si hautes montagnes, qu'il y en
 » eut où nous eûmes besoin de quatre jours en-
 » tiers pour arriver au sommet. En y arrivant, je
 » fus pris d'un étourdissement de tête, que je
 » crus devoir attribuer à l'extrême subtilité de
 » l'air. Elle me parut beaucoup plus élevée que
 » celles dont M. Dampierre a donné la descrip-
 » tion, & que nous avons traversées ensemble,
 » sous le Capitaine Sharp. La cime de toutes les
 » autres était au-dessus de nous, & souvent
 » des nuées épaisses nous empêchaient de voir
 » les terres basses qui nous environnaient. Nous
 » n'eûmes pas moins de peine à descendre de cette
 » étrange hauteur; mais, en descendant, mon cer-
 » veau se dégageait, par degrés, des vapeurs qui
 » m'avaient étourdi.

» Nous trouvâmes, au pied de la montagne,
 » une rivière qui coulait vers la mer du Nord,
 » & quelques maisons sur ses rives. On nous y
 » fit un accueil qui nous fit oublier six jours d'une
 » cruelle fatigue, pendant lesquels nous n'avions
 » eu, pour le repos de la nuit, qu'un hamac suf-
 » pendu entre deux arbres, avec un peu de maïs
 » pour unique nourriture. Nous arrivâmes bien-
 » tôt au bord de la mer, où nous fûmes surpris
 » de rencontrer quarante des principaux du pays,
 » qui nous féliciterent sur le succès de notre

» voyage. Nous ignorions qu'un de nos Guides
 » avait été détaché pour les informer de notre
 » arrivée. Loin d'être nus, comme les Améri-
 » cains des montagnes, ils avaient de fort belles
 » robes blanches & bordées de franges, qui leur
 » descendaient jusqu'à la cheville du pied. Chacun
 » était armé d'une demi-pique. Leurs caresses fu-
 » rent vives. Nous leur demandâmes s'ils n'avaient
 » pas vu quelques vaisseaux de l'Europe. Ils ré-
 » pondirent, qu'il n'y en avait point sur la côte ;
 » mais que si nous souhaitions d'être mieux in-
 » truits, il était aisé de nous satisfaire.

» Ils firent appeler aussi-tôt quelques-uns de
 » leurs Devins. Il en vint trois ou quatre, aux-
 » quels on n'eut pas plutôt déclaré ce qu'on at-
 » tendait d'eux, qu'ils firent des préparatifs pour
 » leur conjuration. Ils commencèrent par se ren-
 » fermer dans une partie de la cabane où nous
 » étions, pour y faire plus librement leurs céré-
 » monies ; & si nous n'eûmes pas le plaisir de
 » les voir, nous eûmes du moins celui de les en-
 » tendre. Tantôt ils poussaient de grands cris,
 » en contrefaisant ceux de divers animaux ; tan-
 » tôt c'étaient des pierres & des coquilles qu'ils
 » faisaient heurter l'une contre l'autre. Ils joi-
 » gnaient à ce bruit le son d'une espèce de tam-
 » bour, & d'un autre instrument composé d'os
 » de bêtes & de cordes. D'effroyables hurlemens

Tierra-
Firme.

Tierra-
Firme.

» succédaient par intervalles , & , de tems en tems ;
 » toute cette infernale musique était interrom-
 » pue par le plus profond silence. La conjuration
 » avait déjà duré plus d'une heure , lorsque les
 » Devins , surpris de ne recevoir aucune réponse ,
 » conclurent que le silence de leur Divinité ve-
 » nait de notre présence dans la même maison.
 » Ils nous obligèrent d'en sortir , & l'opération
 » fut recommencée. Le succès n'en étant pas plus
 » heureux , une nouvelle recherche dans la ca-
 » bane leur fit découvrir quelques-unes de nos
 » hardes pendues au mur ; ils les jetterent brus-
 » quement dehors. Ensuite , rien ne s'opposant
 » plus à leurs desirs , ils parurent satisfaits ; & nous
 » les vîmes bientôt sortir de leur retraite , en sueur
 » & fort agités. Ils allerent d'abord se laver dans
 » la riviere ; ensuite , venant à nous , ils nous di-
 » rent , qu'avant dix jours il arriverait deux vais-
 » seaux ; que nous entendrions tirer deux coups
 » de canon , & qu'un de nos Compagnons per-
 » drait la vie. En effet , le matin du dixieme
 » jour , nous entendîmes les deux coups , & nous
 » découvrimés deux vaisseaux qui s'arrêterent au
 » Quai de la Sonde. Notre impatience nous fit
 » entrer sur-le-champ dans un canot , pour nous
 » rendre au Quai. En traversant la barre , le canot
 » se renversa , & M. Gobson tomba dans l'eau.
 » Nous n'eûmes pas peu de peine à l'en tirer ;

mais enfin, l'ayant repris à bord, nous espé-
 mes que la prédiction ne s'accomplirait pas sur
 lui. Cependant il avait avalé tant d'eau, qu'a-
 près avoir languï trois ou quatre jours, tous nos
 soins ne purent l'empêcher de mourir au Quai
 de la Sonde.

Tierra-
 Firme.

Nous nous approchâmes des deux vaisseaux:
 C'était une felouque Anglaise, avec une tar-
 tane Espagnole, que les Anglais avaient enle-
 vés depuis quelques jours. La forme de la tar-
 tane nous effraya, & ne causa pas moins d'épou-
 vante à quelques Américains qui nous accom-
 pagnaient. Ils regardaient les Espagnols comme
 leurs plus grands ennemis: mais, quoique nous ne
 les crussions pas moins les nôtres, & que nous
 ignorassions encore lequel des deux bâtimens
 était soumis à l'autre, nous eûmes l'audace de
 nous avancer jusqu'au vaisseau Anglais où nous
 reconnûmes M. Dampierre, & plusieurs de nos
 anciens Compagnons. Ils nous reçurent avec des
 transports de joie: je fus le seul qu'ils ne recon-
 nurent pas tout-d'un-coup. Comme j'étais peint
 à la maniere des Américains & nu comme
 eux, à réserve de mon haut-de-chauffe, que
 j'avais repris après avoir quitté Lacenta, je
 voulus me donner le plaisir de voir si mes an-
 ciens amis me reconnaîtraient dans ce déguise-
 ment, & je pris la posture ordinaire des Natu-

Tierra-
Firme.

» rels du pays , qui est de se tenir assis sur les
 » jarrets. On fût plus d'une heure à me considé-
 » rer, sans pouvoir se rappeler qui j'étais. Enfin
 » quelqu'un s'écria : Eh ! c'est notre Docteur Waffer,
 » c'est lui-même ; & tout le monde ouvrit aussi-tôt
 » les yeux. Je me lavai , je n'épargnai rien pour
 » effacer les traces de ma peinture ; mais le Soleil
 » les avait séchées depuis si long-temps, que je ne
 » pus les ôter tout-à-fait qu'avec une partie de ma
 » peau. »

Lorsque les habitans de l'Isthme doivent partir pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge, les épaules & l'estomac de noir, & le reste du corps de jaune, ou de quelque autre couleur. Quelques-uns, mais en petit nombre, rendent ces traits ineffaçables, en se faisant piquer la peau d'une pointe d'épine, pour appliquer les couleurs sur les parties piquées. Ils ne portent ordinairement aucune sorte d'habits. Les femmes ont seulement à la ceinture une pièce de toile ou de drap, qui leur tombe jusqu'aux genoux ; mais les hommes sont absolument tout nus, & n'observent la bienséance naturelle qu'en se couvrant d'une feuille de platane, tournée en forme d'entonnoir & soutenue par un cordon qu'ils se lient autour du corps. Cette nudité habituelle n'empêche point qu'ils n'estiment les habits. Un Américain qui obtient une vieille chemise de matelot

la porte avec affectation , & paraît en devenir plus fier. Ceux de la Côte du Nord ont même de longues robes de coton , qu'on ne peut mieux comparer qu'aux fracs de nos voituriers, excepté que les manches en sont larges & ouvertes , & qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras ; mais ils n'en font usage que dans les occasions solennelles. Leurs femmes les leur portent dans des corbeilles jusqu'au lieu de l'assemblée. Ils s'en parent avec soin , & se promènent ensemble dans cet équipage autour de l'habitation.

Tierra-
Firme.

Un autre ornement des hommes , est une plaque d'or ou d'argent , qu'ils portent sur la bouche. Ces plaques sont de forme ovale , & descendent si bas , qu'elles couvrent la lèvre inférieure. Elles sont échancrées au-dessus , ce qui forme une espèce de croissant , dont les deux pointes aboutissent au nez. On ne nous dit pas comment elles tiennent à cette partie du visage ; mais on ajoute que la manière dont elles sont posées sur la bouche , leur donne un mouvement continuel. Cette parure n'est employée que les jours de fête ou de Conseil. Les plaques qui se portent dans d'autres temps , sont plus petites , & ne couvrent point les lèvres.

Au lieu de plaque , les femmes ont un anneau qui leur pend de même & dont la grandeur est proportionnée au rang de leurs maris ; les plus

Tierra-
Firme.

maffifs font de l'épaiffeur d'une plume d'oie, & leur forme eft exactement ronde. Elles fe les attachent fur le nez, qui s'abaisse infenfiblement fous le poids; d'où il arrive que, dans un âge avancé, le nez leur descend jufqu'à la bouche. Les plaques & les anneaux font ôtés pour manger, mais on fe les remet auffi-tôt; &, quoiqu'ils branlent fans cefle fur les lèvres, ils ne diminuent point la liberté de parler. Les Chefs portent un anneau à chaque oreille, dans les occasions d'éclat; & deux grandes plaques d'or, l'une fur l'estomac, l'autre au dos. Ces plaques, qui ont dix-huit pouces de long & la figure d'un cœur, font percées par le haut, & tiennent par des fils aux anneaux de chaque oreille. Lacenta portait fur la tête, les jours de Conseil, un diadème composé d'une feuille d'or, large de huit à neuf pouces, dentelée par le haut, comme nos fcies, & doublée d'un réseau de petites cannes. Tous ceux qui l'accompagnaient avaient autour de la tête un réseau de cannes, de la même forme, c'est-à-dire, dentelé, mais fans feuille d'or, peint de rouge, & furmonté de longues plumes de diverses couleurs, qui formaient un beau panache. Le diadème de Lacenta était fans plumes.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a de communs aux deux sexes. Ce font des cordons

ou des chaînes de dents & de coquilles, qu'ils s'attachent au col, & qui leur descendent sur la poitrine. Les chaînes de dents, qui passent pour des dents de tigre, sont faites avec beaucoup d'art, & si bien rangées, qu'on les prendrait pour une masse d'os continue. On n'en voit qu'aux principaux habitans; ceux du commun portent des cordons de coquilles, dont ils ont quelquefois trois ou quatre cens autour du col, sans ordre, & les unes sur les autres. Les femmes, en général, les portent en un seul monceau. On ne voit jamais plus de deux cordons aux enfans: au reste, cette parure n'est en usage que les jours de fêtes. Aux cordons de col, les femmes joignent des bracelets de même matière; & tous ces ajustemens, dont elles sont quelquefois chargées, leur donnent une sorte de grace.

Tierra-
Firme.

Leurs cabanes sont ordinairement écartées les unes des autres, sur-tout dans les nouvelles habitations, & sont toujours au bord d'une rivière. En quelques endroits néanmoins, il s'en trouve assez pour former de petites Villes, s'il y avait plus d'ordre dans leur situation; mais elles sont dispersées, sans aucune forme de rues. Ils changent de canton, lorsqu'ils jugent que celui qu'ils habitent est trop connu des Espagnols. Leurs transmigrations leur causent peu d'embarras, parce qu'ils n'ont point de fondemens à jeter

Tierra-
Firme.

pour leurs édifices. Ils font seulement quelque trou dans la terre, ils y enfoncent des pieux de sept à huit pieds de haut, & les entrelacent de bâtons qu'ils enduisent de terre. Les toits sont composés de petits chevrons, assez bien rangés & couverts de feuilles. On ne remarque d'ailleurs aucune sorte de régularité dans ces cabanes : elles sont longues d'environ vingt-cinq pieds, sur huit ou neuf de large. Un trou qu'on laisse au sommet du toit, sert de cheminée ; & le feu, qui n'est jamais bien grand dans une contrée si chaude, se fait sur la terre, au milieu de la cabane. Il n'y a point de séparations ni d'étages. Toute la famille est logée dans le même lieu, & chacun a son hamac suspendu au toit, pour le repos de la nuit.

Les habitations, qui sont proches l'une de l'autre, ont une espèce de Fort commun, long d'environ cent trente pieds, & large de vingt-cinq, dont les murs n'en ont pas plus de dix de hauteur, mais ils sont percés, de toutes parts, d'un grand nombre de trous, par lesquels on peut voir approcher l'ennemi, & lui décocher des fleches. Les Peuples de cette région n'ont pas d'autre maniere de se défendre. Cependant, s'il y a quelque défilé qui puisse servir à fermer l'entrée d'une habitation, ils y mettent une barrière, & dans quelques endroits, comme au

Château

Château de Lacenta, ils plantent des arbres à si peu de distance les uns des autres, que cette clôture est fort difficile à pénétrer. Une famille, choisie pour faire sa demeure dans le Fort, est chargée d'y entretenir la propreté, parce qu'il sert aussi pour les Assemblées du Conseil.

Tierra-
Firme.

La terre n'est cultivée qu'autour de chaque maison. Lorsqu'une habitation change de lieu, le premier soin de chacun, est de défricher son champ, & d'abattre les arbres, qui demeurent couchés deux ou trois ans dans la place où ils tombent, jusqu'à ce qu'ils soient assez secs pour être brûlés. On ne prend pas même la peine de déraciner les fouches; mais la terre étant remuée dans les intervalles, on y fait des trous avec les doigts, & dans chaque trou, on met deux ou trois grains de maïs. Le temps de semer est au mois d'Avril, pour recueillir en Septembre. Les épis sont arrachés avec la main: on fait sécher le bled; on le réduit en poudre, en l'écrasant avec des pierres fort unies. Ce n'est pas pour en faire du pain ou des gâteaux, mais diverses sortes de boissons, dont la principale se nomme *chica-copa*, & se fait en laissant tremper la poudre de maïs pendant plusieurs jours. Ils en font une autre, nommée *mifla*, & l'on en distingue deux sortes; l'une composée de platanes fraîchement cueillis, qu'on fait rôtir dans leurs gouffes, & qu'on écrase

Tierra-

Firme.

dans une gourde, après les avoir pelés; le jus qui
 en fort se mêle avec une certaine quantité d'eau :
 la seconde missa est composée de platanes secs, ré-
 duits en gâteaux. Comme ce fruit ne peut se
 conserver long-temps, lorsqu'il est cueilli dans
 sa maturité, on le fait sécher à petit-feu sur une
 machine de bois, de la forme de nos grils, &
 l'on en fait des gâteaux, dont on garde une pro-
 vision. C'est ce qui sert de pain aux Américains
 de l'Isthme. Ils en mangent avec leurs viandes,
 ils en portent dans leurs voyages, sur-tout lorf-
 qu'ils n'esperent point trouver de platanes mûrs.
 Les yams, les patates & la cassave sont employés
 au même usage. Il n'y a point d'habitations, où
 ces divers alimens ne se trouvent en abondance ;
 mais on n'y voit aucune herbe potagere. L'assai-
 sonnement commun est le *piment*, dont chaque
 cabane est toujours bien pourvue.

Les hommes, moins paresseux que dans les
 régions plus Méridionales, se chargent ici de
 nettoyer les plantations, d'abattre les arbres, &
 de faire tout ce qu'on a nommé le gros ouvrage ;
 ce qui n'empêche point que le travail des femmes
 ne soit fort pénible. Elles plantent le maïs, &
 le nettoient. Elles préparent les boissons, les
 platanes, les yams & les autres alimens. Dans
 les voyages, elles portent les ustensiles & les
 vivres. Mais, quoiqu'elles fassent ainsi les plus

viles fonctions de chaque famille, elles n'en sont pas plus méprisées de leurs maris, qui, loin de les traiter en esclaves, les aiment & les caressent beaucoup. Jamais on ne voit un Américain de l'Isthme battre sa femme, ni lui dire une parole dure, quoique la plupart soient querelleurs dans l'ivresse. D'un autre côté, les femmes servent leurs maris avec affection, & sont généralement d'un bon naturel. Elles ont de la complaisance l'une pour l'autre, & beaucoup d'humanité pour les étrangers.

Lorsqu'une femme est accouchée, ses amies & ses voisines la portent aussi-tôt à la rivière : elle & son enfant, & les lavent tous deux dans l'eau courante. L'enfant est enveloppé dans une écorce d'arbre, qui lui sert de linge, & couché dans un petit hamac. On continue de le nettoyer soigneusement, & toujours avec de l'eau froide. Les peres & les meres sont idolâtres de leurs enfans. L'unique éducation des garçons est d'apprendre à nager, à tirer de l'arc, à jeter la lance; & leur adresse est admirable à ces exercices. Dès l'âge de dix ou douze ans, ils accompagnent leurs peres à la chasse & dans leurs voyages : les filles demeurent dans l'habitation avec les vieilles femmes. Ils vont nus, les uns & les autres, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les filles mettent leur pagne, & les garçons leur entonnoir.

Tierra-
Firme.

Tierra-
Firme.

Les filles sont formées de bonne-heure aux offices domestiques. Elles aident leurs meres dans leur travail. Elles tirent des cordons d'écorce, elles font de la soie d'herbe, elles épiluchent le coton, & le filent pour leurs meres, qui en font de fort bonne toile. Leur instrument, pour tresser, est un rouleau de bois, long de trois pieds, qui tourne entre deux poteaux. Elles mettent autour du rouleau, des fils de coton de la grandeur qu'elles veulent donner à la toile; car elles n'en font jamais dans le dessein de la couper. Elles tordent le fil autour d'une petite pièce de bois, entaillée de chaque côté; &, prenant d'une main tous les fils de la trame, elles conduisent le travail de l'autre. Mais, pour serrer les fils, elles frappent le métier, à chaque trou, avec une longue pièce de bois mince & ronde, qui croise entre le cordon de la trame. Les filles tressent aussi le coton, pour en faire des franges, & préparent les cannes dont se font les paniers. Ce sont les hommes qui achevent l'ouvrage. Ils reignent d'abord les cannes, de différentes couleurs; ensuite les mêlant pour les tresser, avec une propreté singuliere, ils en font, non-seulement des paniers & des corbeilles, mais même des coupes, si serrées & si fermes, que, sans être revêtues de laque ou de vernis, elles peuvent tenir toute sorte de liqueur. Ces coupes leur

servent pour boire , comme leurs calebasses. Enfin les paniers , qu'ils font avec le même art , sont si forts qu'on ne peut les écraser.

Tierra-
Firme.

Lorsque les filles entrent dans l'âge nubile , elles demeurent enfermées dans leur famille , jusqu'à ce qu'on les demande en mariage ; & leur visage est couvert d'un petit voile de coton , qu'elles portent devant leur pere même. Le nombre des femmes n'est fixé par aucune Loi. Waffer en donne sept à Lacenta , qui n'allait jamais à la chasse , ni à la guerre , sans en trouver une dans le lieu où il devait passer la nuit. Mais si la polygamie est permise aux habitans de l'Istme , l'adultere est puni avec beaucoup de rigueur. La mort suit de près le crime. Cependant si la femme jure qu'on l'a forcée , elle obtient grace , & l'homme seul porte la peine ; mais si le crime est prouvé , lorsqu'elle le nie , elle est brûlée vive. Ils ont d'autres loix de la même sévérité. Un voleur est condamné sans pitié. Le supplice d'un homme qui débauche une fille vierge , est de lui enfoncer dans l'urètre un petit bâton hérissé d'épines , qu'on y tourne plusieurs fois. Ce tourment est si douloureux , qu'il cause ordinairement la mort ; mais on laisse au coupable la liberté de se guérir , s'il le peut.

Les mariages sont précédés d'une cérémonie fort bizarre. Le pere , ou , dans son absence , le

Tierra-
Firme.

plus proche parent de la fille , doit la tenir en-
fermée pendant sept nuits sous sa seule garde ,
pour lui marquer apparemment le regret qu'il
a de la quitter. Ensuite il la livre à son mari.
Tous les habitans du canton sont invités à la fête.
Les hommes apportent des haches pour le travail ;
& les femmes , chacune leur demi-boisseau de
maïs : les garçons apportent des fruits & des
racines , & les filles du gibier & des œufs. Per-
sonne n'arrive sans un présent. Chacun met le
sien devant la cabane nuptiale , & s'en écarte
jusqu'à la fin de cette procession. Alors les hommes
entrent les premiers dans la cabane ; & le marié
les reçoit l'un après l'autre , en leur présentant
une coupe remplie de quelque boisson forte. Les
femmes succèdent immédiatement , & reçoivent
aussi une coupe de liqueur. Ensuite les garçons
& les jeunes filles sont introduits de même. Lors-
que tous les convives sont rassemblés , on voit
paraître les peres des deux parties. Celui du
garçon fait un assez long discours , après lequel
il commence à danser , avec mille contorsions ,
jusqu'à perdre haleine. Ensuite se mettant à ge-
noux , il présente son fils à la mariée , dont le
pere est aussi à genoux , & la tient par une main.
Alors celui-ci se leve , & danse à son tour. Après
cette danse , les deux époux s'embrassent , & le
jeune-homme rend la fille à son pere. Aussi-tôt

les hommes , armés de leur hache , courent , en sautant , vers une petite portion de terre qui est assignée pour la plantation des deux époux , & commencent à travailler en leur faveur. Ils abattent les arbres & défrichent le terrain. Les femmes & les enfans y sement du maïs , ou d'autres grains convenables à la saison. Tous ensemble y bâtissent une cabane qui doit être la demeure des jeunes mariés. Après les en avoir mis en possession , chacun pense à faire du *chicacopa*. On en fait beaucoup , & l'on en boit sans modération ; mais , avant la chaleur de l'ivresse , le marié prend les haches & toutes les armes offensives , qu'il pend au plus haut chevron de la cabane. Cette fête dure aussi long-temps qu'il reste de quoi boire , c'est-à-dire , ordinairement trois ou quatre jours.

Tierra-
Firme.

Il se fait des festins dans d'autres occasions , telles que l'Assemblée d'un Grand-Conseil. Les Américains parlent peu dans ces parties d'amusement. Ils boivent à la santé les uns des autres , & se présentent la coupe , après avoir bu. Mais ils ne paraissent faire aucune attention à leurs femmes , qui se tiennent debout pour les servir. Elles prennent la coupe des mains de ceux qui viennent de boire , & ne la rendent qu'après l'avoir rincée. Jamais elles ne boivent , ni ne dansent publiquement , avec les hommes.

Tierra-
Firme.

Elles attendent , pour se réjouir entr'elles , que leurs maris se soient retirés ; & le soin qu'elles prennent d'eux est extrême , lorsqu'ils ont bu jusqu'à l'ivresse. Elles s'entr'aident pour les porter dans leurs hamacs , où elles leur jettent de l'eau pour les rafraîchir , & ne les quittent point qu'ils ne soient bien endormis. Alors elles vont se divertir ensemble , & s'enivrer à leur tour.

Une des principales occupations des hommes est de faire des fleches & des lances. Ils font aussi quelques instrumens de musique , sur-tout une espèce de flûtes de bambous creux , dont ils aiment à jouer , & qui forment un étrange concert. C'est au son de ces flûtes qu'on les voit danser. Ils se joignent en rond , les mains étendues sur leurs épaules , & se tournent de tous côtés avec une furieuse agitation. Les plus adroits se détachent du cercle pour faire des sauts & d'autres tours de souplesse. Dans une assemblée nombreuse , la danse dure un jour entier. Ensuite ils se jettent tous dans la riviere pour s'y rafraîchir.

Mais leur plus cher exercice , c'est la chasse. Ils prennent tant de plaisir à tirer , qu'à tout âge , ils ne sauraient voir voler un oiseau sans lui décocher une fleche , & rarement ils manquent leur coup. Jamais ils ne s'écartent de leurs cabanes , sans être armés de leur arc , &

d'une lance ou d'une hache. Outre leurs chasses particulieres, qu'ils recommencent lorsque leur provision de viande est épuisée, ils font souvent des chasses solennelles, pour lesquelles ils s'assemblent en grand nombre. Un Conseil est ordinairement suivi d'une partie de chasse dont ils fixent le jour. Ces parties durent quelque fois vingt jours, suivant la quantité du gibier qu'ils rencontrent. Les femmes en font aussi, mais pour servir les hommes & porter les provisions; ce sont des paniers de platanes, de bananes, d'yams, de patates & de racines rôties. Dans les bois, elles trouvent des platanes verts, qu'elles apprêtent sur-le-champ. La farine de maïs n'est point oubliée, pour en faire du *chica-copa*. L'usage commun, pour le gibier que les Chasseurs tuent, est de manger sur-le-champ ce que la chaleur peut corrompre, & d'emporter ce qui peut être gardé. Chaque nuit, ils logent dans le lieu où ils se trouvent vers le coucher du Soleil, pourvu que ce soit près d'une riviere, ou d'un ruisseau, ou sur le penchant d'une montagne. Ils pendent leurs hamacs entre deux arbres, & font un feu qui dure toute la nuit. On attribue une propriété fort singuliere à leurs chiens. Quand ces animaux ont lassé un porc sauvage, ils l'entourent; &, n'osant se jeter sur lui, ils le tiennent enfermé au milieu d'eux;

Tierra-
Firme.

jusqu'à l'arrivée de leurs maîtres; alors, ils se retirent tous pour se garantir des fleches. Un Américain qui a blessé une bête sauvage, court & l'acheve d'un coup de lance. Après l'avoir tuée, il l'éventre, jette ses entrailles, lui croise les jambes, dans lesquelles il passe un bâton, & la porte sur ses épaules à sa femme. On observe qu'ils ne mangent d'aucun animal, sans l'avoir fait saigner. S'ils prennent un oiseau vif, ils le percent avec la pointe d'une fleche, pour en tirer tout le sang. Lorsqu'ils veulent conserver la chair des bêtes sauvages, ils la font sécher sur le feu en plein air, avec autant de succès que les Boucaniers, quoiqu'avec moins de préparations. Cette venaison, qui ressemble à notre bœuf fumé, se garde long-temps. Ils en coupent des tranches, qu'ils mettent dans un vaisseau de terre avec des racines & quantité de piment. Jamais ils ne font bouillir cette composition; elle demeure couverte, pendant sept ou huit heures, sur la cendre chaude. On ne leur voit pas manger de chair plus d'une fois le jour; mais ils mangent, à toute heure, des platanes & d'autres fruits. Chaque cabane est pourvue d'une grosse pièce de bois qui leur sert de table, & de petits troncs sur lesquels ils se placent à l'entour. Dans les fêtes, ils dressent une longue table, ils y étendent de grandes feuilles

DES VOYAGES. 475

de plataniers , qui leur servent de nappe , & chacun a près de soi , par terre , à la droite , unealebasse pleine d'eau. Ils y avancent le pouce & l'index de la main droite , les portent au plat , & , pour chaque morceau qu'ils mangent , ils trempent ces deux doigts dans laalebasse d'eau. Ils ne mangent aucune sorte de pain avec leur viande ; mais ils ont une petite masse de sel , dont ils se frottent de temps en temps la langue , pour s'exciter le goût.

Dans leurs Voyages , le Soleil leur sert de guide : mais si l'épaisseur des nuages , ou quelqu'autre accident , leur cause de l'embarras , ils ont recours aux arbres dont ils observent l'écorce , & le côté le plus épais leur fait connaître celui du Midi. Ils marchent ordinairement par les bois , les marécages & les rivières , plutôt que par les chemins battus , soit par la crainte de rencontrer des Espagnols , soit uniquement pour l'avantage de leur chasse. Les hommes & les femmes , jusqu'aux enfans , traversent les rivières à la nage ; mais ils se servent de canots , ou de radeaux , pour les descendre. Lorsqu'on leur demande le chemin , ils ont une manière de l'enseigner qui leur est propre : en apprenant où l'on veut aller , ils font tourner le visage au Voyageur du même côté ; & , pour lui marquer quand il y arrivera , ils lui font fixer les yeux

Tierra-
 Firme.

Tierra-
Firme.

sur quelque partie de l'arc que le Soleil décrit dans leur hémisphère. Suivant qu'il est plus bas ou plus élevé, à l'Orient comme à l'Occident du Méridien, ils annoncent, non-seulement le jour auquel on peut arriver; mais si c'est le matin, ou l'après-midi, & l'heure même de l'un ou de l'autre.

Ils ne distinguent les semaines, les jours & les heures, que par des signes, qu'ils savent faire entendre à ceux mêmes qui ignorent leur langue, & le temps passé, que par les Lunes. Leur manière de compter est par unités & par dixaines, jusqu'à cent; mais ils ne vont point au-delà. En allant dans la Mer du Sud, le Capitaine Sharp avait trente-trois hommes sous ses ordres. Les Américains voulurent compter ce nombre. Un d'entr'eux s'assit, en tenant deux poignées de grains de maïs, dont il mettait un dans son panier à chaque Anglais qu'il voyait passer. Il en avait déjà compté une grande partie, lorsqu'un accident renversa le panier & fit tomber les grains; il parut extrêmement fâché qu'on eût troublé son calcul. Un autre, s'écartant un peu du chemin, entreprit aussi le même compte & crut l'avoir fait; mais ses Compagnons lui ayant demandé quel était le nombre des Etrangers, il ne put le dire. Enfin quelques jours après, vingt ou trente des plus graves recommencerent le calcul, & n'y

réussirent pas mieux, apparemment parce qu'il excédait leur Arithmétique. Ils se mirent alors à disputer avec beaucoup de chaleur, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux, pour terminer la dispute, prit en main tous ses cheveux, & les remua devant l'assemblée. C'était faire entendre que le compte était impossible, & cette déclaration les mit tous d'accord.

Ils n'ont ni Temple, ni Culte. On y envoie des Missionnaires, qui convertissent, dit-on, des sept ou huit cens hommes à-la-fois; de sorte que depuis qu'ils y vont, tous ces Pays devraient être absolument Chrétiens: cependant, dit Corréal, le Christianisme de Tierra-Firme ne fait pas grand bruit dans le monde. Gomara fait consister la principale Religion de l'Isthme & des Peuples voisins, dans la crainte du diable, qu'ils peignent, dit-il, sous diverses figures, telles qu'il les prend quelquefois pour se montrer. Il est assez étrange que, dans un long séjour avec eux, Waffier n'ait remarqué aucune apparence de cérémonie religieuse, d'adoration ou de sacrifice, & qu'il ne parle que de la confiance qu'ils ont pour leurs Devins, sans nous apprendre même quelle idée ils se forment des puissances ou des esprits qu'ils invoquent & sans paraître douter lui-même, comme on l'a vu, de la vérité de leurs prédictions. Il paraît qu'ils n'ont aucune idée d'une vie future, & que toutes leurs vues

Tierra-
Firme.

Tierra-
Firme.

font bornées à l'usage de leurs facultés naturelles. S'ils étaient autrefois Anthropophages, suivant le reproche des Espagnols, qui prirent ce prétexte pour les traiter avec la dernière cruauté, il ne paraît point qu'il leur reste la moindre trace de cette barbare inclination, ou du moins Waffer ne les en soupçonne que dans leurs guerres, qui se renouvellent quelquefois contre leurs anciens destructeurs.

Fin du douzieme Volume.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

LIVRE IV. <i>Pérou ,</i>	Page 11
CHAPITRE II. <i>Description du Pérou ,</i>	Ibid.
CHAP. III. <i>Origine des Incas , mœurs des Péruviens modernes & des Créoles ,</i>	113]
CHAP. IV. <i>Détails sur les anciens Péruviens ,</i>	160
CHAP. V. <i>Mines & Montagnes ,</i>	180
CHAP. VI. <i>Voyage des Mathématiciens Français & Espagnols aux montagnes de Quito. Retour de M. de la Conda- mine par la riviere des Amazones ,</i>	211]

480 TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE V. *Suite de l'Amérique Méridionale. Tierra-Firme. Rio de la Plata. Guyane. Histoire Naturelle.*

387

CHAPITRE PREMIER. *Tierra-Firme.*

Ibid.

Fin de la Table des Chapitres.

 ERRATA DU DOUZIEME VOLUME.

- P*AGE 3, ligne 11, Chachapuya; lisez, Chachapoyas.
 Page 16, ligne dernière, par des nouvelles; lisez, par
 de nouvelles.
 Page 20, ligne première, considérabel; lisez, ils considé-
 rable.
 Page 43, ligne 25, ils le ferment; lisez, ils les ferment.
 Page 82, ligne 4, situé; lisez, située.
 Page 84, ligne première, venues; lisez, venues.
 Page 114, ligne 25, nommé; lisez, nommée.
 Page 127, ligne 21, cinquante-un; lisez, cinquante-une.
 Page 130, ligne 4, se fermentent; effacez se.
 Page 175, ligne 18, bâties; lisez, bâtir.

